

MONGO BETI ~ ODILE TOBNER

DICTIONNAIRE DE LA NÉGRITUDE



L'Harmattan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DICTIONNAIRE
DE LA
NÉGRITUDE

OUVRAGES DE MONGO BETI

Ville Cruelle, roman, Présence Africaine, édit. 1954.

Le Pauvre Christ de Bomba, roman, Robert Laffont 1956, réédition Présence Africaine 1976.

Mission Terminée, roman, Buchet-Chastel édit. 1957.

Le roi miraculé, roman, Buchet-Chastel édit. 1958.

Main basse sur le Cameroun, essai, François Maspero édit. 1972, réédition Peuples noirs 1984.

Remember Ruben, roman, 10/18 édit. 1974 ; réédition L'Harmattan 1982.

Perpétue, et l'habitude du malheur, roman, Buchet-Chastel édit. 1974.

La ruine presque cocasse d'un polichinelle, roman, Peuples noirs édit. 1979.

Les deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, roman, Buchet-Chastel édit. 1983.

La revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama, roman, Buchet-Chastel édit. 1984.

Lettre ouverte aux Camerounais, essai, Peuples noirs édit. 1986.

Mongo BETI - Odile TOBNER
et la participation de collaborateurs
de la revue *Peuples noirs - Peuples africains*

**DICTIONNAIRE
DE LA
NÉGRITUDE**

Éditions L'Harmattan
5-7 rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

AVANT-PROPOS

Trente années durant, les peuples africains, libres et souverains mais impuissants, ont dû entendre les éternels docteurs Pangloss leur prescrire un destin à la fois injuste et insensé.

Qui sans cesse proclamait tantôt que les peuples pauvres se doivent de sacrifier leur désir de démocratie sur l'autel du progrès économique, tantôt que, la liberté d'expression étant incompatible avec l'organisation tribale, le Continent noir doit se résigner à la malédiction du silence ?

Qui a semé parmi les Africains l'épidémie de l'homme fort, du chef charismatique, prétendument seul respectueux du legs des cultures ancestrales ?

Qui, pendant trente années, s'est appliqué à fourrer ces monstruosité dans la pratique quotidienne en encourageant la censure, en justifiant les partis uniques à coups d'éditoriaux savants, en noyant de préférence les chefs d'État les plus despotiques sous des déluges d'or ?

Qui a décrété sage de l'Afrique un tyran ivre de fétiches, mégalomane, prévaricateur ?

Pendant trente interminables années, les peuples africains durent donc renoncer même à leurs rêves de liberté, sur l'ordre des grands pontifes de l'orthodoxie internationale qui leur promettaient le bonheur à ce prix. Mais au lieu du nirvana, voici la catastrophe sous toutes les formes, l'enfer d'une crise inextricable. Voici la faillite d'une coopération sur fond de fantasmes.

Ainsi démentis par l'événement, désavoués en quelque sorte par la justice immanente, les nouveaux mages allaient-ils se pendre en public, comme jadis lorsque l'honneur régissait les sociétés humaines ? Au moins serions-nous satisfaits s'ils consentaient à abandonner la scène, laissant enfin les Africains libres de débattre entre eux, libres de s'informer pour leur gouverne, libres de décider pour eux-mêmes, libres enfin de construire à leur guise l'avenir de leurs rêves après tant de siècles d'asservissements divers.

Était-ce vraiment trop demander ?

C'est un fait que déjà se chuchotent les prémices d'une nouvelle prédication des inévitables grands-prêtres, aussi péremptoire que la précédente. Ils sont indispensables, déclarent-ils ; que deviendrait le monde sans eux ? Pitoyables orphelins, les Africains ne retourneraient-ils pas définitivement à leurs vieux démons, outre quelques autres calamités inoculées par l'islam ou le marxisme ? Ce serait cette fois l'apocalypse tribale.

Ainsi disent-ils déjà.

Victimes et boucs émissaires tour à tour, ou simultanément, tel est le verdict concocté à jamais aux Africains par le tribunal des dogmatiques du bon ordre international. Juges et parties, plus ils ont tort, plus ils ont raison, exactement le contraire des peuples africains, figurants hébétés depuis les temps immémoriaux. La traite, la déportation, l'esclavage,

n'était-ce déjà pas la faute des guerres tribales ? Et la colonisation ? les guerres tribales, vous dit-on. Le désastre de la dette ? les guerres tribales.

La preuve est cette fois faite, s'il en était encore besoin, que les peuples africains n'ont rien à espérer de ce côté-là.

Rien de durablement heureux ne peut advenir aux Africains sans leur initiative et leur enthousiasme, telle est la conviction des auteurs de ce modeste ouvrage. Depuis des siècles sinon des millénaires, on ne cesse d'imposer aux Africains, avec leur assentiment prétend-on chaque fois, toutes sortes de systèmes : religieux, politiques, linguistiques, sociaux ; chaque fois, cela se termine mal. Si jamais l'histoire a dispensé une leçon lumineuse, c'est bien celle-là ; elle brille précisément, croyons-nous, à chaque page de ce *Dictionnaire de la négritude*.

En fondant il y a onze ans la revue *Peuples noirs - peuples africains*, nous avions la prétention de contribuer à rendre aux Africains l'initiative de la parole. Avec le *Dictionnaire de la négritude*, nous croyons contribuer à leur rendre l'initiative de l'interprétation du monde, indispensable s'ils se préparent à agir eux-mêmes, ayant renvoyé sans appel les délirants bonzes de la théogonie internationale à leurs chères études qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Qu'est-ce que la négritude ?

Inventé, dit-on, par Césaire, mais commercialisé en quelque sorte par Senghor, le terme peut se définir somme toute comme la conscience que prend le Noir de son statut dans le monde et la révolte dont cette prise de conscience imprègne son expression artistique et ses aspirations politiques.

La négritude, c'est l'image que le Noir se construit de lui-même en réplique à l'image qui s'est édifiée de lui, sans lui donc contre lui, dans l'esprit des peuples à peau claire — image de lui-même sans cesse reconquise, quotidiennement réhabilitée contre les souillures et les préjugés de l'esclavage, de la domination coloniale et néo-coloniale.

Derrière le mot « négritude » s'ouvre tout un champ idéologique qui est aussi un champ de bataille avec vainqueur et vaincu, orgueil et humiliation. L'analyse de ces antagonismes ne pouvait être esquivée. Le génocide matériel et spirituel des Noirs est loin d'être interrompu. Il risque de se poursuivre de toutes les façons, de la plus brutale à la plus insidieuse, aussi longtemps que le mot « négritude » sera vidé de son contenu de révolte et de scandale pour en faire l'enseigne d'une boutique de produits exotiques normalisés.

Les Grecs appelaient « Éthiopiens » (ceux dont l'aspect est brûlé) les habitants de l'Afrique Centrale. Ils attachaient à cette appellation une certaine considération, au point d'en faire un des attributs de Zeus. Ce respect s'explique probablement parce que l'Afrique se fit connaître à eux à travers le rayonnement de la prestigieuse civilisation égyptienne. Ils réservaient le nom péjoratif de « barbares » aux habitants du nord de l'Europe. Depuis cinq siècles maintenant, le sens s'est exactement inversé : les dieux sont blancs et viennent du nord. L'idée du Noir, depuis le XVI^e siècle, est uniquement péjorative et se confond avec celle de « sauvage ». Le sens des mots est une girouette, il indique très clairement d'où souffle le vent du pouvoir.

Procédant d'une parole libre, l'illustration que nous offrons de la négritude est contrastée, contradictoire, sans doute passionnée. On ne s'étonnera pas que notre sympathie soit allée aux héros noirs, trop méconnus

auparavant, les plus grands ayant été intentionnellement dédaignés, les plus puissants haïs. Nous avons dû tirer de l'oubli, arracher à la caricature de saisissantes figures, qui ne relèvent pas du mythe, mais bien de l'histoire, celle de l'homme qui pose sa marque sur la réalité, envers et contre tout.

C'est en politique, certes, que se lisent cruellement les signes de la défaite historique des peuples noirs ; en musique, par contre, on peut dire sans triomphalisme qu'ils viennent d'imposer une autorité souveraine. Les harmonies et les rythmes qui symboliseront à jamais la modernité ont été inventées par des artistes issus d'un peuple interdit de parole. L'édifiant destin de ces créateurs, qui ont donné le ton au XX^e siècle, méritait d'être au moins signalé, à travers chacun de ces génies, capables par leur force individuelle, d'apporter le miracle de l'expression neuve, dans son improbable évidence.

On ne rendra jamais assez hommage au vaillant éditeur de cet ouvrage. Il a accepté le risque de publier un livre ayant toutes les chances de prendre à rebrousse-poil l'idéologie dominante qui n'a pas craint d'ériger ses mesquins tabous à tous les recoins d'un domaine qu'elle a prétendu confisquer.

Mongo BETI
Odile TOBNER

A

ABERNATHY, Ralph David (1926-)

Pasteur baptiste à Montgomery, Alabama, en 1955, Ralph Abernathy devint le plus proche collaborateur de Martin Luther King au cours du boycott des autobus entraîné par l'affaire Rosa Parks. Par la suite, il demeura constamment à ses côtés.

C'est le pasteur R. Abernathy qui, à la mort de Martin Luther King, lui succéda à la tête de la *Southern christian leadership conference*, qu'il a dirigé jusqu'en 1977, sans le panache de son prédécesseur, n'ayant ni son ascendant sur les foules ni son enthousiasme ni sa vitalité. Installé à Atlanta, R. Abernathy réserve désormais l'essentiel de son dévouement à sa nouvelle paroisse.

Abolitionnisme

Mouvement international qui se proposait comme but la suppression de l'esclavage des Noirs. En Angleterre où il est né au XVIII^e siècle et ne tarda pas à faire irruption sur la place publique, il fut incarné par un leader indomptable, William Wilberforce, fondateur de la *Society for the extinction of the slave trade*. En France, où il est surtout représenté par l'abbé Grégoire et Victor Schoelcher, le mouvement est resté, comme trop souvent, mondain et spéculatif. Aux États-Unis d'Amérique, où le nombre des esclaves noirs était immense et leur rôle économique apparemment vital, l'abolition-

nisme, animé principalement par les Quakers, et d'autres sectes nordistes, telle la secte évangélique, à laquelle appartenait la célèbre romancière Harriet Beecher-Stowe, l'auteur de *La case de l'oncle Tom*, va défier des intérêts puissants et déchaîner des instincts d'un rare fanatisme, qui ne trouveront point d'exutoire sinon dans la guerre, dite guerre de Sécession. C'est d'ailleurs celle-ci qui, en mettant fin à l'esclavage à la suite de la victoire des Nordistes, va aussi sonner le glas de l'abolitionnisme à travers le monde, la traite des Noirs et leur esclavage ne survivant à la guerre de Sécession américaine que comme des combats d'arrière-garde, des pratiques désuètes qui soulèvent peu de passions.

Paradoxalement, c'est sur le sol même de l'Afrique que l'esclavage des Noirs en tant que tel (*id est* à distinguer de l'*apartheid*, forme d'esclavage qui ne dit pas son nom) a subsisté jusqu'à nos jours, mais à l'insu du monde, sans être pour autant clandestin : jusqu'à ce que leur gouvernement proclame en 1982 l'abolition de l'esclavage, les Harratines de Mauritanie, produits ou issus des razzias des communautés berbères contre les Noirs des régions voisines, avaient un statut très proche de celui des Noirs dans le Sud des États-Unis à l'époque de l'esclavage.

ABRAHAMS, Peter (1919)

Fils d'une mère « métisse du Cap » et d'un père éthiopien qui le

laisse orphelin à cinq ans, Peter Abrahams fut élevé par sa famille maternelle dans un village du Transvaal. Il a raconté son enfance en Afrique du Sud dans un roman autobiographique : *Tell freedom* (1954), trad. *Je ne suis pas un homme libre* (1956). Quasi-autodidacte, n'ayant connu qu'une scolarisation tardive et sporadique, durement gagnée sur la nécessité de travailler pour subsister, il est à seize ans, pendant quelques mois, le condisciple d'Ez'kia Mphahlele à St Peter school, près de Johannesburg. Celui-ci le décrit, à ce moment, fasciné par Marcus Garvey et Langston Hughes, écrivant des vers « sur le thème : Je suis noir et j'en suis fier, voulant montrer à l'homme blanc qu'il était son égal » et recherchant également son amitié. En 1939, il s'engage comme matelot pour gagner l'Angleterre où il parvient en 1941.

Travaillant comme journaliste, il inaugure, après quelques essais poétiques et romanesques, avec *Mine boy* (1946), trad. *Rouge est le sang des Noirs*, une série d'œuvres consacrées à la description de la situation sociale de l'Afrique du Sud. Son plus grand succès est *The path of thunder*, qui met en scène l'amour condamné d'un couple mixte. Sa plus grande réussite, selon les connaisseurs, est *Wild conquest* (1951) qui retrace le grand Trek et l'affrontement entre les Boers et les Matabélés. L'imagination et le lyrisme de Peter Abrahams se déploient dans cette fresque historique. Il revient au réalisme contemporain avec *A wreath for udomo* (1956) et *A night of their own* (1965), trad. *Une nuit sans pareille*, où il montre le combat de la résistance en Afrique du Sud.

En 1952 et 1953, Peter Abrahams accomplit une série de reportages pour *The Observer*, au Kenya, en Afrique du Sud et de

l'Ouest. Envoyé ensuite à la Jamaïque il y reste, dirigeant un journal et collaborant à la radio et la télévision. De cette expérience sort un roman : *This island now* (1966), trad. *Cette île entre autres*, tentative pour expliquer la situation politique dans les Caraïbes, qui reste au niveau de la dissertation politique moralisatrice. Homme sensible et déchiré, fortement marqué par les humiliations de l'apartheid, Peter Abrahams a construit dans l'exil un témoignage irremplaçable sur son pays natal. Il n'évite pas cependant le piège du sentimentalisme, qui tend à réduire la portée des faits qu'il décrit dans ses premières œuvres et devient franchement lénifiant quand il s'éloigne de son expérience pour aborder le champ de la théorie politique.

Acculturation

Le concept d'acculturation a été défini par l'anthropologue américain Melville J. Herskovits en 1938, dans son article *The study of culture contact*. « L'acculturation comprend les phénomènes qui résultent du contact continu et direct de groupes d'individus ayant différentes cultures, ainsi que les changements dans les cultures originales des deux groupes ou de l'un d'eux. »

L'acculturation est un phénomène inéluctable. L'histoire des civilisations est l'histoire de la chaîne de l'acculturation. Pour ne parler que de la civilisation occidentale, elle ne surgit pas tout à coup mais reçoit le rayonnement de l'Orient et de l'Égypte. L'acculturation ne se fait pas forcément dans le même sens que la domination. La Grèce hellénise Rome. Les barbares vainqueurs sont romanisés. Aucune culture ne disparaît sans laisser de traces. Les Gallo-Romains ne sont

pas des Romains. Seuls échapperaient à l'acculturation des groupes qui n'entretiendraient aucun échange d'aucune nature avec les autres. Il y a eu, dans l'histoire des cultures, des cas de cultures en situation d'isolement durable. Il n'en existe plus aucune aujourd'hui à la surface du globe.

Il est donc aussi vain de croire à l'étanchéité de cultures en contact que de croire que ce contact se solde par une pure et simple assimilation de l'une à l'autre. Dans son livre : *L'héritage du Noir* (1941), Herskovits montre tout ce que doivent les cultures nord et sud américaines aux millions d'Africains déportés, pour la constitution, certes, des richesses matérielles grâce auxquelles elles se sont développées, mais aussi pour la création de traits culturels spécifiques empruntés aux Africains ou développés à leur contact. Dans le melting pot américain, chaque communauté a pu garder de l'attachement à un style en qui elle perpétue sa singularité, il n'empêche que le dynamisme contagieux, facile à constater, de la culture américaine, vient de la fusion de toutes ses composantes.

Le rejet agressif d'une culture par une autre par la pratique de la ségrégation et de l'apartheid, qui s'accompagne toujours d'une entreprise de dénigrement et de caricature, n'est probablement, dans sa violence réactionnelle, que le masque d'une interdépendance essentielle qu'on s'acharne à nier. L'apartheid, ironiquement, produit la culture la plus acculturée, puisque chacun de ses traits fait référence à l'autre, en même temps qu'il frappe de stérilité cette acculturation en refusant de reconnaître sa réalité. Oscillant entre l'impossible et l'absurde, il marque en fait son peu de foi en ce qu'il croit être sa culture et qui n'est plus qu'un postiche culturel.

ACHEBE Chinua (1930-)

Le premier et, jusqu'à présent, le seul écrivain africain qui ait atteint un très large public dans le monde entier est un anglophone nigérian, Chinua Achebe. Nul mieux que lui n'a décrit l'agonie de la culture traditionnelle confrontée à une civilisation conquérante. Né en pays Ibo, à l'est du Nigeria, il fait ses études de lettres après avoir songé à la médecine et travaille ensuite pour la radio nigériane. Il publie en 1958, à Londres, son premier et célèbre roman : *Things fall apart*, traduit en français en 1966, sous le titre *Le Monde s'effondre*. Tableau sans complaisance de la vie tribale, avec ses structures traditionnelles sécurisantes, mais aussi ses absurdités cruelles, le roman s'achève par le meurtre de l'homme blanc, représentant la loi nouvelle, et le suicide du héros. Le pessimisme de Chinua Achebe est cependant moins tragique que désenchanté. Le ton est celui d'un moraliste, volontiers ironique, avec un don certain pour la formule percutante. Deux autres romans suivent : *No longer at ease* (1960) trad. *Le Malaise* (1974) et *Arrow of God* (1964) *La Flèche de Dieu* (1978).

Chinua Achebe est alors l'écrivain et l'intellectuel nigérian le plus en vue, mais la guerre civile qui oppose de 1966 à 1970 les Ibos, son ethnie, au gouvernement nigérian et le désastre dans lequel sombre la sécession du Biafra, viennent rompre son élan de romancier. Après la guerre, il publie des recueils de poèmes, *Christmas in Biafra and other poems*, de nouvelles, *Girls at war and other stories* (1971) et d'essais, *Morning yet on creation day* (1975). Ces différentes formes traduisent, l'une, l'affirmation d'un lyrisme qu'il dit constituer le fond de son écriture, la seconde, le morcellement

de la vision romanesque d'un monde déchiré en récits ponctuels, la dernière, l'approfondissement d'une réflexion extrêmement lucide sur le rôle de l'écrivain, de la langue, de la critique dans la littérature africaine. Insister sur le rôle didactique de la littérature l'a conduit à créer des histoires pour les enfants. Encourager la création littéraire l'a amené à publier une revue, *Okike*, à partir de 1971.

Le rayonnement de la personnalité, la fécondité de l'écrivain, font de Chinua Achebe un auteur d'un incontestable prestige, l'un de ceux qui fondent une littérature de premier rang, capable d'exprimer de façon forte et originale les problèmes spécifiques des Africains tels qu'ils les vivent et les sentent eux-mêmes, pour eux-mêmes et pour les autres.

Adoua

Ville d'Éthiopie, située dans la province du Tigré, Adoua est surtout connue par la victoire que Ménélik II y remporta contre les Italiens en 1896 et dont on a longtemps dit, à tort, que c'était la première victoire jamais remportée par des Noirs sur une armée blanche en Afrique : c'est oublier, entre autres, les nombreuses vicissitudes de la lutte des Zoulous contre l'invasion des Boers, puis contre celle des Anglais au XIX^e siècle.

Afrique anglophone, Afrique francophone, Afrique lusophone...

On ne saurait trop mettre le public en garde contre l'utilisation douteuse que font les médias et les hommes politiques de ces dénominations, dont la lettre se révèle passablement mensongère.

Dans chacune des zones désignées, la langue héritée de la colonisation, à l'exception dans une certaine mesure de l'anglais, n'a guère pénétré au-delà d'une mince couche de privilégiés bénéficiaires d'une éducation universitaire. Même à ce niveau des élites francophones, la maîtrise du français, langue aux mécanismes rebutants, demeure laborieuse sinon aléatoire.

Contrairement à ce que prétendent les rapports officiels, ce décalage entre les appellations et la réalité n'est pas allé s'atténuant ; au contraire, plusieurs facteurs ne cessent de l'aggraver. La logique des dictatures africaines est de sacrifier les enseignements élémentaire et secondaire, en leur consentant la portion budgétaire congrue, au bénéfice de l'enrichissement de la classe politique et du développement des organes de sécurité. S'extasier sur le nombre d'enfants scolarisés aujourd'hui, c'est s'en tenir à la seule considération quantitative, au mépris des critères de qualité. Tout enseignant sait d'expérience qu'il ne peut être question de pédagogie dans une classe de quatre-vingts élèves, ou davantage, effectifs courants en Afrique francophone.

Autre tare de l'autoritarisme africain, la censure, en entravant la formation d'un environnement propice à la libre communication, paralyse la pratique vivante, par la lecture des livres et des journaux, et donc l'entretien des langues dispensées par l'école.

Trente ans après les proclamations d'indépendance, les commentateurs les plus autorisés estiment toujours à 3-4 % environ en moyenne la proportion des populations noires capables de s'exprimer de façon satisfaisante dans les langues léguées par le colonisateur. C'est très peu. C'est surtout sans espoir d'amélioration.

En vérité, les appellations *Afrique anglophone*, *Afrique francophone*, *Afrique lusophone*, exercent une double fonction, psychologique et politique. D'une part, elles se sont substituées avantageusement aux anciennes appellations, *Afrique anglaise*, *Afrique française*, *Afrique portugaise*, en honneur à l'époque du colonialisme dont elles reflétaient la suffisance, mais devenues insupportables en même temps que les idéologies impérialistes auxquelles elles servaient d'escorte. D'autre part, grâce à un habile détournement sémantique, les formules étudiées ici — et *Afrique francophone* mieux qu'aucune autre — sont comme des camouflages d'insignifiance, une sorte de rideau de fumée derrière quoi se déploient de nouvelles manœuvres de domination. *Afrique francophone* ne signifie pas tant « ensemble de pays africains où la langue française est prépondérante » (à vrai dire, elle ne l'est dans aucun pays africain, sinon par l'artifice d'une décision de gouvernement) que « ensemble de pays africains appartenant à la zone d'influence de la France ».

À propos des pays dits francophones, certains n'hésitent pas à parler de chasse gardée.

Autrement dit, la langue française, son partage par des peuples de diverses races et de divers continents, la communauté de destin culturel qui peut s'ensuivre, son développement par des échanges accrus et l'encouragement à la création, tout cela n'est désormais que fausses raisons.

Afrique Équatoriale Française (AEF)

Appellation liée à une technique de pouvoir colonial, l'Afrique Équatoriale Française (AEF) a servi à

désigner une fédération de territoires découpés arbitrairement pour constituer chacun une entité administrative, comprenant le Gabon, le Moyen-Congo, l'Oubangui-Chari et le Tchad, avec pour capitale fédérale Brazzaville.

Lors de la décolonisation, chacun de ces territoires fut érigé en État indépendant, le Moyen-Congo (actuelle République du Congo-Brazzaville) et l'Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine) ayant seuls changé de nom, tandis que disparaissait la fédération. L'AEF, comme l'AOF, a nourri avec raison le débat sur l'unité africaine, souhaitée par les peuples, et la balkanisation imposée par le néocolonialisme avec la complicité des dirigeants africains de la première génération.

Afrique occidentale française (AOF)

Très familière dans la littérature administrative de la colonisation française jusqu'à la loi-cadre Defferre de 1956, cette appellation désignait une fédération de colonies françaises, comprenant la Côte-d'Ivoire, le Dahomey, la Guinée, la Haute-Volta, la Mauritanie, le Niger, le Soudan et le Sénégal, Dakar étant la capitale fédérale. Au terme du processus de décolonisation, chacune de ces entités administratives s'est érigée en État souverain, seuls le Dahomey (actuel Bénin), le Soudan (actuel Mali) et la Haute-Volta (actuel Burkina-Faso) ayant par la suite changé de nom.

Des dirigeants politiques n'ont pas laissé de condamner en son temps comme une folie (stigmatisée sous le nom de *balkanisation*) cet émiettement d'une construction que tout semblait vouer à la pérennité : ces colonies formaient un ensemble territorial d'un seul tenant ; les populations, au demeurant très pauvres, n'étaient pas assez nombreu-

ses pour constituer les marchés intérieurs d'organisations économiques viables ; la coopération entre leurs cadres respectifs était devenue une habitude ; leur découpage s'était fait le plus souvent à travers les aléas insensés de l'histoire (la Haute-Volta ne fut-elle pas successivement démembrée, ressuscitée, remembrée ?) ; enfin, exception faite peut-être pour la Mauritanie, les peuples de ces États appartenaient à la même civilisation.

Accusant leurs adversaires d'arrière-pensées hégémonistes, les partisans de la « balkanisation », conduits par Félix Houphouët-Boigny, réduisirent ce débat à un affrontement personnel.

La balkanisation était bien la folie dénoncée par ses adversaires et, trente ans après cette désagrégation, il est permis d'observer ses effets désastreux.

AHIDJO, Ahmadou (1924-)

Premier chef d'État du Cameroun indépendant, Ahmadou Ahidjo fut un tel monstre de dissimulation qu'il réussit à quitter sans fracas excessif la scène politique de son pays après un quart de siècle de l'une des plus sanglantes férules jamais exercées par un dictateur sur ses compatriotes à peu près à l'insu de l'opinion internationale.

C'est par le Cameroun que commença, le 1^{er} janvier 1960, la série des indépendances de l'Afrique francophone, sous les auspices de Charles de Gaulle qui, de Paris, contrôlait attentivement le processus. Ahmadou Ahidjo devint aussitôt le prototype du dictateur francophone africain, dont les recettes vont être adoptées par ses pairs pour étayer leur pouvoir : un appareil policier pléthorique et omniprésent inspirant une terreur plus souvent sourde

qu'avouée, qui suffirait à paralyser la population ; l'achat des consciences par une corruption massive ; une image miraculeuse de sagesse et de modération artificiellement entretenue à l'extérieur par une conspiration médiatique souterrainement éclairée. Les vingt-cinq années de règne de ce tyran ont été une époque sinistre dont les Camerounais se souviennent avec horreur, car elles furent marquées par la répression implacable de l'Union des Populations du Cameroun, un mouvement progressiste qui avait, seul, mené le combat contre le colonialisme.

On dira que d'autres guerres civiles ont ensanglanté l'Afrique depuis les indépendances, et qu'elles furent au moins aussi cruelles. La répression de l'UPC fut, non une guerre fratricide, mais bien une entreprise de reconquête coloniale d'un pays dont les ressources étaient déjà réputées pour leur diversité, leur abondance et leur qualité. Ce qui est révoltant, c'est de constater que, comme à l'époque de la traite des nègres, un potentat noir a dû cautionner d'un bout à l'autre cette aventure jusqu'à ses conséquences extrêmes, comme la tentative de génocide menée contre les Bamilékés.

Appartenant à l'importante ethnie Peuhl qui habite principalement le nord du Cameroun, Ahmadou Ahidjo est un petit employé des Postes et Télécommunications au lendemain de la dernière guerre quand la pression de la revendication nationale au sud du Sahara contraint le colonialisme français à une révision graduelle et déchirante de son substrat juridique, mais non de ses méthodes de promotion individuelle, caractérisées à jamais par la préférence donnée à la docilité contre l'indépendance d'esprit. Il faudra peu de péripéties pour triompher de l'aspiration explicite de la

majorité des Camerounais et imposer Ahmadou Ahidjo comme Premier ministre dès les premiers mois de l'autonomie interne, en 1958. Il demeurera sans interruption le maître du pays, du moins à titre présumptif, jusqu'au 3 novembre 1982, date où il donnera brusquement sa démission, en alléguant des raisons dénuées de plausibilité.

Pendant vingt-cinq années, Ahmadou Ahidjo, protégé docile s'il en fut, s'en était remis de toutes les décisions importantes à ses plus proches collaborateurs, tous issus de l'administration coloniale, mais n'apparaissant jamais sur le devant de la scène. L'éducation, la santé, les infrastructures furent oubliées, au bénéfice de la répression érigée en priorité des priorités.

Les atrocités étaient pour ainsi dire le pain quotidien des Camerounais : on fusillait les militants sur la place publique, au milieu d'un grand concours du peuple ; on exposait leurs têtes sur les champs de foire. Soupçonné d'abriter des militants progressistes, Kongo, un quartier de Douala, peuplé d'un grand nombre d'enfants et de femmes, fut incendié, toute précaution étant prise pour que nul n'en réchappât. Tombell, un village bamiléké, connut le même sort en 1966, et cinq cents personnes, selon toute probabilité, y périrent. Des camps de concentration couvrirent le territoire de la République, où l'on torturait les prisonniers jour et nuit. Au milieu d'un silence de cimetière, fouilles, arrestations, sévices divers, individuels ou collectifs, rythmèrent la vie quotidienne.

Ce fut le prix consenti par Ahmadou Ahidjo pour écraser l'opposition progressiste.

Après une tentative sanglante mais avortée le 4 avril 1984 pour reprendre le pouvoir, le dictateur coule désormais des jours heureux et paisibles dans une belle propriété de

la Côte d'Azur française, achetée bien avant sa déchéance. On dit aussi qu'il risque peu de tomber dans le besoin, s'étant constitué un magot de quelque deux milliards de dollars déposés dans une banque de Genève, comme l'a fait Jean-Claude Duvalier, dont il est d'ailleurs un peu le voisin dans le midi de la France.

AMADO, Jorge (1912-)

Né dans l'État de Bahia, d'un planteur de cacao et d'une mère d'origine indigène, Jorge Amado est le chantre du Nordeste brésilien qui, après avoir été, pendant plusieurs centaines d'années, le lieu de déportation des Africains, sur les grandes fazendas tropicales du sucre et du café, est devenu, au XX^e siècle celui de la misère et de la violence.

Pendant ses études secondaires à Salvador se manifestent ses dons littéraires et son esprit rebelle. En 1930, parti faire à Rio des études de droit, il publie bientôt son premier roman *Cacau* (1933), suivi de *Suor* (1934), *Jubiaba* (1935), *Mar morto* (1936), *Capitães da areia* (1937), *Terras do sem fim* (1942), *São Jorge dos ilhéus* (1944). L'ensemble constitue une fresque sociale pittoresque et poétique du Nordeste, retraçant la vie populaire dans ses formes typiques : ouvriers agricoles, dockers, pêcheurs, enfants abandonnés. Il adhère au Parti communiste, voyage en Amérique du Sud, travaille comme journaliste. En 1945, après la chute du dictateur Vargas, il est élu député, mais, le PC ayant été interdit en 1948, il s'exile en Europe, visite l'URSS et la Chine. Il revoit le Brésil en 1952 mais ne revient y vivre qu'en 1956, après sa rupture avec le PC. Une ultime fresque sociale en trois volumes *Os subterrâneos de liberdade*

(1954) fait apparaître la revendication contre l'injustice comme motif principal de sa sensibilité depuis Cacao.

Avec son onzième roman, la veine pittoresque s'infléchit vers la truculence et le comique dans la peinture haute en couleurs de scènes populistes satiriques ou fantaisistes. Après *Gabriela Cravo e Canela* (1958), se succèdent *Os velhos marinheiros* (1961), *Os pastores da noite* (1964), *Dona Flor e seus dois maridos* (1966), *Tenda dos milagres* (1969), *Teresa Batista* (1972), *O gato malhado* (1974), *Tieta do agreste* (1977). Il accumule les prix et les distinctions et devient, sous la présidence de Quadros, la figure la plus importante des lettres brésiliennes. Le réalisme poétique de l'art de Jorge Amado montre un écrivain très doué, au tempérament généreux. Les caractères sont saisis avec vigueur mais la psychologie reste conventionnelle : histoires d'amour tristes ou comiques mais toujours attendrissantes, grands cœurs et brave misère. La première place revient au folklore. On lui doit la révélation et la vogue du *Candomblé*, culte populaire à racines rituelles africaines. Jamais cependant le populisme typique ne parvient à l'épopée, faute peut-être d'une substance humaine plus profonde. On le voit par le décevant *Farda Fardaô* (1979), qui, privé de couleur locale, a moins de relief.

Ame noire

L'alliance de ces deux mots a, en soi, quelque chose de ridicule. L'expression est inventée et utilisée par les Occidentaux vers la fin du XIX^e siècle. Elle marque, ironiquement, l'avènement d'une certaine bienveillance, d'une certaine reconnaissance de ce qui, auparavant,

était du domaine du non-être. C'est l'époque également du discours sur la « mentalité primitive » de Lévy-Bruhl. Il s'agit à la fois d'intégrer, parce qu'on ne peut pas faire autrement, mais d'isoler cependant, au sein du genre humain, des groupes tenus comme spécifiquement irréductibles.

On peut ainsi rapprocher du discours sur l'âme noire ceux sur l'âme slave, l'âme chinoise, l'âme indienne, qui sont de même nature et pratiquement de même contenu, montrant le caractère de réflexe plutôt que de réflexion de leur contenu. Ce contenu ne résiste pas, en effet, à une critique élémentaire. S'il y a, certes, une hérédité des aptitudes et des qualités, aussi bien physiques que psychiques, l'observation montre l'extrême diversité de ces aptitudes et qualités au sein du groupe le plus circonscrit, celui de la famille, à plus forte raison au sein de groupes plus étendus, à l'échelle des nations et des continents.

Le caractère aberrant du discours sur l'âme noire se révèle de multiples façons, par quelque sens qu'on le prenne. Au sens le plus philosophique, l'âme est, de toutes les entités, celle qui désigne le plus l'irréductibilité de l'individu à son semblable. Une âme collective est inconcevable. C'est comme si plusieurs personnes devaient partager le même cœur ou les mêmes poumons pour vivre. Chacun sait que cette monstruosité n'est pas viable. Il y a des entités collectives. Elles sont artificielles, culturelles, sociales. On ne peut donc les définir en termes de nature, de caractère, mais seulement en termes de coutume, de mœurs.

Le concept d'âme noire est fondamentalement équivoque, marqué par la confusion délibérée entre l'être et le paraître. Les attributs dévolus à l'âme noire sont ceux du mépris

ressenti par le vainqueur pour le vaincu. Le vainqueur s'attribue logiquement des qualités qu'il dénie au vaincu et son discours est celui de la tautologie : le plus fort c'est le plus fort, le plus faible c'est le plus faible. Le coup de force idéologique, qui succède normalement à la victoire sur le terrain, consiste à faire glisser cette tautologie de l'instant à l'éternité, et à transformer une vérité particulière en mensonge général.

Né d'un abus de langage, le concept d'âme noire va imposer en effet une véritable tyrannie idéologique, en quoi il se referme et se justifie. Censé décrire un comportement, il est conçu, en fait, pour diriger les comportements. Le piège de l'enfermement joue de façon simple et radicale. L'être à peau noire a forcément une âme noire. S'il n'en manifeste pas les traits, définis une fois pour toute, naïveté, sensibilité, etc., c'est qu'il n'est pas normal. Il est manifestement corrompu par des discours qui ne lui étaient pas destinés, et dont on se demande d'ailleurs comment il a bien pu les comprendre. Ainsi le nègre n'a-t-il qu'une possibilité et une seule de se faire reconnaître par la culture occidentale, c'est de faire le nègre. Dans ce rôle, il obtient un triomphe qui vient conforter la force et la pérennité du concept d'âme noire. Le mouvement est d'une terrifiante circularité. Ceux qui rompent le cercle seront impitoyablement dénoncés comme renégats, d'autant plus dangereux qu'ils sont plus authentiquement noirs dans leur conscience, existentielle. Tels sont Fanon et Mphahlele. Ils ont refusé et dénoncé le cercle vicieux de l'âme noire et lui ont substitué le concept révolutionnaire et fondateur de *conscience noire*.

***American colonization society* (Société américaine pour le retour en Afrique)**

Fondée en 1817, l'*American Colonization Society* se donnait pour mission de ramener en Afrique les Noirs libres d'Amérique, dont la présence en marge d'une société esclavagiste, et surtout l'accroissement au cours des siècles, avaient toujours représenté un tourment psychologique, social et, bien entendu, moral pour les Blancs, race dominante, autant que pour les Noirs eux-mêmes. L'*American Colonization Society* fut d'abord accueillie avec perplexité chez les abolitionnistes et un William L. Garrison lui-même y adhéra un temps.

Pourtant, cette nouvelle déportation des Noirs, outre qu'elle bafouait les idéaux d'humanité et de justice, rencontra de graves difficultés de financement qu'elle ne put surmonter. Elle suscita surtout une virulente hostilité chez les Noirs libres du Nord qui dénoncèrent l'hypocrisie des sentiments qui animaient l'organisation.

À l'origine de la création du Liberia, république africaine, l'*American Colonization Society* y transporta douze mille Noirs environ, avant d'entrer en agonie à partir de 1834. L'échec de l'entreprise était patent.

AMIN DADA, Idi (1925-)

À plusieurs égards, l'aventure d'Idi Amin Dada évoque celle de Jean-Bedel Bokassa, dont l'Ougandais apparaît comme le pendant anglophone, sans en être le décalque.

C'est un baroudeur (un soudard, comme dira de Gaulle parlant

de Bokassa), qui a conquis ses galons à la force du poignet, sur les champs de bataille de la dernière guerre mondiale et ceux des expéditions coloniales qui en furent le prolongement — la Malaisie et les maquis communistes, puis le Kenya et la guérilla mau-mau. Endurci par le spectacle familial des ratissages, des liquidations de militants, des massacres collectifs, des séances de torture, il s'est persuadé à la longue que tout se résout par la violence brutale.

Moins gradé au même stade que son illustre homologue francophone, l'indépendance de l'Ouganda en fait pourtant le chef d'état-major de la jeune armée, maître de porter à bout de bras un pouvoir civil sans consistance, ou de le renverser. C'est la seconde solution que choisit le général Amin Dada, peu habitué à résister à ses pulsions, comme Bokassa en 1966. Milton Oboté, le président légal, est renversé en janvier 1971, alors qu'il participe à une conférence à l'étranger.

Le nouveau chef de l'État ne mettra pas un an à plier la politique de son pays à sa fantaisie personnelle. Les caprices, la gouaille, les coups de gueule, la versatilité, les polissonneries, l'imagination, les mises en scène publicitaires du général sont ceux d'un autocrate extravagant chez qui la tonitruante créativité le dispute à un sadisme effréné.

Renversements successifs des alliances, africanisation aussi incohérente que cahotique des divers secteurs de la société nationale, épurations répétées de l'armée, raids punitifs contre les tribus récalcitrantes, déclarations de guerre, parfois suivies d'effet, aux voisins, exécutions publiques de comploteurs supposés, comme presque toujours dans ces dictatures africaines des années soixante-soixante-dix, chaque jour apportait son lot de surprises et de souffrances à la malheureuse popu-

lation ougandaise, qui se serait volontiers passée de ce cadeau du destin.

La célébrité dont jouit alors le maréchal Idi Amin Dada est un sujet de scandale pour le moraliste : son image, à travers le prisme des médias, devient un kaléidoscope fantastique dont on ne sait jamais quelle est la facette objective, romancée, purement imaginaire. Ogre ? Histrien ? Tribun ? Prophète ?

Perplexité justifiée autant à propos d'Idi Amin Dada qu'à propos de l'Afrique elle-même en cette année 1979, qui voit l'armée tanzanienne chasser le sinistre maréchal d'Ouganda et même d'Afrique. On le dit réfugié depuis en Arabie Saoudite.

ANC

Ce sigle aujourd'hui familier à tout lecteur de journaux désigne l'*African National Congress* (Congrès national africain), le plus ancien mouvement de défense des Noirs en Afrique du Sud. Du fait de sa longévité, on est tenté de mettre l'ANC en parallèle avec une autre organisation noire fort célèbre, l'américaine NAACP (*National Association for the Advancement of Colored Peoples*), c'est-à-dire l'association nationale pour le progrès des hommes de couleur.

Fondé en 1912, l'ANC se donnait pour une organisation nationaliste noire résolue à combattre l'oppression raciste blanche, mais s'en tint longtemps à la démarche legaliste qui caractérise les mouvements ayant pour assise, plutôt que les masses populaires, de petits notables lettrés en mal de promotion sociale : ses dirigeants font confiance à la sagesse et à la lucidité du pouvoir blanc. C'est significativement

sous la direction du chef Albert Luthuli qu'une scission de l'organisation donne naissance à un mouvement noir radical bientôt banni, le *Pan Africanist Congress* (PAC). À son tour, après les événements de 1960 à Sharpeville où soixante-neuf Noirs furent massacrés par la police, l'ANC, mis hors la loi, entre dans la clandestinité et crée une branche militaire, *Le Fer de lance de la nation* (*Umkhonto We Sizwe*). Par cette mutation décisive, l'ANC s'est transformé en mouvement de libération de type classique ; ses militants sont de toutes origines ethniques et idéologiques.

Animisme

Venant du latin *animus*, âme, souffle vital, ce mot désigne la croyance en une puissance occulte universelle et c'est probablement le fondement même de toute démarche religieuse. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la philosophie occidentale rompt avec l'animisme pour fonder la science moderne, physique et mathématique. Cette rupture au plus haut niveau, qui a marginalisé la religion, n'a pas pour autant changé radicalement les mentalités qui conservent d'indéracinables traces d'animisme. Le mot s'est alors spécialisé, devenant péjoratif, pour désigner l'ensemble des croyances religieuses des sociétés sans écriture.

Décrites par l'enquête ethnologique obérée du préjugé doublement dévalorisant du scientisme et des croyances concurrentes organisées, ces croyances sont à la fois pratiquement inconnues et ensevelies sous une pléthore de travaux pseudo-scientifiques ou franchement fantaisistes. En l'absence de documents irréfutables, quel crédit apporter en effet à des phrases comme « Les Bantous croient que... », appuyées

sur une hypothétique compréhension des traditions orales beaucoup plus interprétées qu'enregistrées. C'est le cas du plus célèbre travail fait sur le sentiment religieux au Congo par le père Placide Tempels : *La Philosophie bantoue*. Le titre et l'esprit de cet ouvrage constituent certes un effort de réhabilitation qui tranche sur le mépris habituel, mais le vitalisme qui est exposé est avant tout une vision poétique du père Tempels.

L'animisme est à réintégrer dans une philosophie du sentiment religieux en général parce qu'il semble que ce soit une structure universelle de la pensée humaine. L'animisme peut, suivant les cas, prendre la forme d'un panthéisme, d'un monothéisme ou d'un polythéisme. Il n'y a, entre ces différentes formes, ni hiérarchie ni évolution, même si elles peuvent se substituer l'une à l'autre dans le temps et les lieux.

Il semble qu'il y ait deux grandes tendances de l'esprit religieux, l'une plus abstraite, plus spirituelle, l'autre plus concrète et idolâtre. Entre un panthéisme spirituel et un polythéisme idolâtre, le monothéisme oscille de l'une à l'autre. Ces structures se trouvent explicitées à l'âge de l'écriture dans les différentes religions. Les textes ne représentent certainement pas une rupture par rapport aux croyances antérieures : la filiation est à chercher du côté des rites et des objets dont les différents cultes s'accompagnent. Ils témoignent tous de l'animisme comme consubstantiel au sentiment religieux et base de tous les syncrétismes dont témoigne l'histoire religieuse.

Anthropologie

L'anthropologie traite de l'homme comme espèce animale. Elle

confine d'une part à la biologie, d'autre part à la sociologie et peut prétendre au statut de science positive quand elle est rigoureuse. En fait, comme instrument de connaissance de l'homme, dans sa diversité, par l'homme lui-même, elle appartient à la philosophie, comme toutes les sciences humaines, et plus spécialement celles dont la finalité semble plus spéculative que pratique.

L'anthropologie naît avec les premières observations faites sur autrui des caractéristiques de l'espèce dans leurs étonnantes variations, découvertes à la faveur des contacts, des voyages et des conquêtes. Alors qu'une anthropologie restreinte est une simple caractérologie, qui aboutit à une théorie des tempéraments, une anthropologie générale se confond avec l'ethnologie. Ainsi, les enquêtes d'Hérodote sur les Égyptiens, de Tacite sur les Germains, sont-elles des documents anthropologiques. Cependant, ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'appellation et la spécialisation voient le jour en Occident, suscitées par l'abondance de la documentation à exploiter, et surtout la surabondance des théories qui sont exposées.

La constitution de l'anthropologie en discipline distincte se fait par la réduction de l'humanité en objet réifié, dont, paradoxalement, toute humanité semble chassée. La pauvreté de l'observation, le simplisme des conclusions caractérisent la plupart des exposés, même sous la plume de penseurs réputés. D'indéracinables préjugés étayent dogmatiquement des théories présentées comme des démarches scientifiques, dont l'unique certitude semble être la xénophobie de leurs auteurs. Des démarches plus nuancées apparaissent facilement comme plus fécondes, sans pour autant sauver l'anthropologie du soupçon de servir uniquement à conforter les idéologies racistes.

Les théories anthropologiques sont d'une part géographiques et biologiques, d'autre part historiques et culturelles. Montesquieu, le premier, formule dans l'*Esprit des lois* la théorie des climats, qui se développera, au XIX^e siècle chez Gobineau et chez Renan. « Les peuples des pays chauds sont timides ; ceux des pays froids sont courageux » pose-t-il en une équation qui n'a de scientifique qu'une évidente intention de valorisation des uns, dévalorisation des autres. Gobineau posera de même l'opposition entre l'intelligence des uns, l'affectivité des autres. Renan verra un guerrier dans l'Européen, un ouvrier dans l'Asiatique, un paysan dans l'Africain. L'anatomiste hollandais Camper inaugure à la fin du XVIII^e siècle une anthropométrie raciste. Cette pseudo-science, fondée sur les notions fantaisistes d'« angle facial » ou d'« indice céphalique », fait fureur tout au long du XIX^e siècle scientifique. Elle a été utilisée au XX^e siècle par les nazis contre les Juifs. Un certain pouvoir a rêvé de l'utiliser pour détecter les criminels en puissance. Elle est toujours cultivée en Afrique du Sud où l'on n'a pas renoncé à l'idée de démontrer que le Hottentot est une espèce intermédiaire entre le singe et l'homme.

La réfutation de tous ces systèmes anthropologiques est aisée logiquement, tant leurs sophismes de base reposent sur de grossières généralisations, pour tenter de fonder sur des traits physiques partiels et superficiels la supériorité intellectuelle et morale de l'homme européen, élevé au rang d'entité métaphysique, correspondant à l'idée pure d'« homme normal », en quelque sorte. Derrière un appareil lourdement et fausement descriptif, on a affaire, en fait, à la projection de fantasmes inaccessibles à toute logique rationnelle.

Les théories anthropologiques historiques et culturelles, qui se

développent à la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle paraissent incomparablement plus intelligentes et séduisent facilement. Il n'empêche que les notions d'évolutionnisme ou même de relativisme, sur lesquelles elles reposent, postulent, là aussi, la subjectivité de leur regard. Le père de l'anthropologie moderne est incontestablement l'Américain Morgan. Il puisa dans sa passion de la culture indienne la matière de réflexions qui fondent aussi bien l'anthropologie évolutionniste avec la thèse des trois stades : sauvage, barbare et civilisé, que l'anthropologie structuraliste avec ses recherches sur les mécanismes de la parenté. Engels, Lévi-Strauss, Deleuze lui doivent des idées essentielles. La théorie évolutionniste engendre cependant également celle, naïvement analogique, de l'infantilisme, qu'on trouve exprimée de façon caricaturale dans le primitivisme de Lévy-Bruhl. Pascal, plus modestement, proposait pourtant au XVII^e siècle l'image du nain sur les épaules d'un géant pour rendre compte des « progrès » de l'humanité. Les théories structurales sont innombrables et se justifient par la beauté poétique de leurs antithèses. Frobenius oppose les pasteurs aux chasseurs, Cheikh Anta Diop les castes aux classes, Lévi-Strauss le cru au cuit, le rôti au bouilli etc.

L'outil anthropologique, l'observation de l'homme dans ses manifestations, ne doit cependant pas être récusé sous prétexte qu'il a été un instrument d'asservissement ou même un jeu gratuit. Il peut se révéler également un instrument d'émancipation quand on découvre son aspect d'arme à double tranchant. Il est alors l'instrument de la plus percutante des réflexions critiques de l'homme sur l'homme et devient, seulement alors, pleinement philosophique. Il suffit de changer de point de vue, ce qui est élémentaire quand on veut fonder valide-

ment une science expérimentale. Montaigne regarde anthropologiquement sa société et ses conclusions sont radicales et profondes dans la saisie de l'humanité comme espèce identique dans ses différences. Montesquieu est anecdotique et superficiel dans la même démarche, qu'il utilise à des fins de plaisanterie. Il faut attendre les travaux les plus récents pour apprécier cette veine. Cheikh Anta Diop et Frantz Fanon sont les premiers à oser retourner le regard anthropologique. Ils dévoilent et interprètent l'autre moitié du ciel. Melville J. Herskovits offre peut-être le meilleur exemple d'une anthropologie sans frontières dans *Man and his works*, titre-définition, et dans *L'héritage du noir*, qui rachète trois siècles d'élucubrations de l'anthropologie raciste.

Anthropophagie

L'anthropophagie est le fait de se nourrir de chair humaine. Ce fait peut être causé par la nécessité ou attribué à la culture. L'anthropophagie de survie est bien attestée en tous lieux et en toutes époques dans les cas de sièges, de famines, de naufrages, voire récemment d'accidents aériens. L'anthropophagie culturelle est de l'ordre exclusivement du fantasme. C'est même le fantasme ethnologique par excellence. Les Grecs l'attribuaient aux Scythes, les Espagnols aux Indiens, les Européens l'ont attaché aux Africains noirs. Ce fantasme est celui de l'extrême répulsion provoquée par l'autre, qu'il s'agit d'incriminer d'un délit justifiant cette répulsion. C'est une Europe dévoreuse d'hommes et de continents qui produit les plus incroyables récits sur l'anthropophagie de ses victimes. Tous ces récits constituent un extraordinaire matériel d'étude de la rumeur, identifiable comme rumeur par maint détail horrifique figé en cliché.

Le fantasme de l'anthropophagie est présent dans différents mythes. Ne citons que le Cyclope de la poésie homérique, les ogres du folklore européen. Comme fantasme d'engloutissement par des géants, il est particulièrement angoissant. Il s'accompagne parfois de restitution des proies vivantes par opération du mangeur. Les Grecs à l'imagination fertile en donnent la version la plus sacrée avec le sort réservé à ses enfants par Saturne, la version la plus tragique avec le festin offert soit à des dieux, par dérision dans le cas de Pélopes, soit à des parents par vengeance, dans le cas d'Atrée et de Thyeste. Shakespeare reprend cette fable dans *Titus Andronicus*, la pièce de toutes les monstruosités. Rappelons d'autre part que le rite chrétien essentiel de l'Eucharistie est un rite anthropophage : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». À Rome, les Chrétiens furent accusés de manger des enfants, au Moyen Âge, les Juifs le furent également. On prête enfin à la sorcellerie de tous les temps et de tous les lieux, la recherche d'ingrédients humains pour ses consommations diaboliques. Le florilège de l'anthropophagie mythique offre le plus passionnant des champs d'étude.

C'est dans ce cadre et ce contexte qu'il faut replacer la littérature ethnologique sur l'anthropophagie. Le mot cannibale, qui désigne au XVI^e siècle les Indiens Caraïbes, devient bientôt synonyme d'anthropophage. Montaigne raconte comment un homme « qui était resté dix ou douze ans dans cet autre monde (le Brésil) » décrit le sort que les Indiens réservent au prisonnier de guerre : « ils le rôtissent et le mangent en commun ». La motivation en serait « une extrême vengeance ». Ce même « témoignage » sera ressassé par toute la littérature ethnologique pendant plusieurs siècles.

Après la quasi-disparition des Indiens, les populations noires d'Afrique fixeront et pérenniseront le fantasme, devenu le plus indéracinable, mais non bien sûr le plus innocent des poncifs, même et surtout lorsqu'il se veut purement humoristique. L'accusation d'anthropophagie figure significativement, en 1987, au procès fait à Bokassa. Complaisamment relayée par les plus sérieux des grands médias européens, malgré l'in vraisemblance de détails qui en signalent le caractère de pure et simple rumeur, elle permet d'esquiver des griefs plus sérieux et plus terribles dans leur banale férocité.

C'est Montaigne qui le premier a fait une critique, habile et définitive, de la rumeur ethnologique concernant l'anthropophagie, destinée à établir, non moins définitivement, la « sauvagerie » de ses pratiquants. Il ne s'attaque pas à sa véracité, encore qu'il se montre dubitatif quant à la crédibilité de récits invérifiables. Dans l'impossibilité où il se trouve, quant à lui, de nier de tels récits, il se contente de noter que la torture, qui jouit d'une existence hélas beaucoup mieux attestée, est mille fois plus sauvage que l'anthropophagie :

« Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par géennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu mais vu de fraîche mémoire, qui pis est sous prétexte de piété et de religion) que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. »

Mais la torture ne saurait servir à caractériser une catégorie d'hommes, ayant été pratiquée par toutes. Montaigne mentionne enfin, avec une extraordinaire prescience, une utilisation du corps humain promise

au plus bel avenir, celle qu'en fait la médecine : « Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé. » Du mythe de Pélopes à la greffe d'organes, la boucle est en effet refermée ; la science s'est chargée de transgresser tous les tabous et, pour les besoins de ses interventions de plus en plus consommatrices de matériaux humains, elle va chercher en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud, le sang et les organes dont elle a besoin.

Aouzou, (Bande de)

Bordure nord du Tchad, longue de 900 kilomètres et large de 125, considérée comme territoire tchadien avant d'être unilatéralement annexée en 1973 par la Libye, la Bande d'Aouzou est aujourd'hui revendiquée par le gouvernement du Tchad ; c'est la principale raison du conflit tantôt ouvert, le plus souvent latent, qui oppose les deux voisins.

Apartheid et ségrégation raciale

Une fois admis que le ghetto juif se classe parmi les résidus du Moyen Age européen, l'époque moderne a connu principalement deux formes de ségrégation raciale, dirigées l'une et l'autre au demeurant contre les Noirs.

La ségrégation illégale a été longtemps la plaie ouverte des États-Unis d'Amérique. Toutefois, d'autres nations l'ont pratiquée plus discrètement au moins dans leurs colonies : dans les possessions françaises d'Afrique jusqu'aux indépendances et, parfois, après celles-ci, Blancs et Noirs ne se mêlaient ni au café, ni au restaurant, ni à l'église, à peine à l'école.

Il serait bien entendu à la fois odieux et ridicule de nier la virulence des préjugés racistes aux États-Unis, le refus par la majorité

des Blancs de l'égalité entre citoyens de toutes couleurs dans la vie de tous les jours ou de minimiser l'exploitation économique des Noirs ainsi que les luttes, souvent sanglantes, qu'ils ont dû mener et qu'ils mèneront sans doute encore longtemps pour obtenir le respect de leur dignité. Et s'il est vrai que la violence à laquelle ils sont en butte en Amérique ne saurait se comparer aux atrocités quotidiennes dont les *townships* sud-africains sont le théâtre, c'est sans doute que, minoritaires aux USA, les Noirs inspirent moins de frayeur à la société dominante.

Une vérité semble pourtant devoir se dégager de l'étude de la ségrégation raciale aux États-Unis : exception faite de certaines législations locales, limitées au *Deep South*, d'ailleurs en contradiction constante avec les arrêts de la Cour Suprême ou formellement condamnées par elle, les pratiques ségrégationnistes ne bénéficient jamais de l'autorité publique. Même quand elles s'affichent outrageusement ou que le pouvoir fédéral s'efface devant elles par complaisance ou faiblesse, elles sont ressenties comme des anomalies par la majorité des Blancs eux-mêmes. Ainsi, par un arrêt célèbre de 1896, dit arrêt Plessy contre Ferguson, la Cour Suprême se résigne-t-elle, certes, à la ségrégation en légitimant la théorie des facilités séparées mais égales. Mais par un arrêt de 1954, dit Brown contre Topeka, la même Cour Suprême, mieux éclairée, proclame anticonstitutionnelle la ségrégation dans l'Éducation élémentaire et secondaire.

Sans la justifier, on peut affirmer que la ségrégation raciale aux États-Unis est un effet mécanique, pour ainsi dire fatal, au moins dans quelque mesure, de l'histoire et, en particulier, de l'esclavage des Noirs et des circonstances désastreuses de leur émancipation.

Amenés à pied d'œuvre par la force, travaillant sans jamais être rémunérés, les Noirs se trouvèrent totalement désarmés au lendemain de la guerre de Sécession quand, après avoir été libérés sans aucune préparation, ils furent sommés de rattraper un train déjà lancé à toute vitesse, d'entrer au royaume capitaliste sans un sésame adéquat. Gageure sans espoir.

Les dessinateurs de la Reconstruction ont abondamment représenté la condition des Noirs fraîchement libérés. Ce sont des scènes poignantes. Des hordes faméliques errent sur les chemins. Des familles désespérées se serrent à l'entrée d'une hutte en rase campagne, à l'orée des champs. Le père devra mendier pour nourrir les siens, la mère se prostituer parfois. Les enfants ne vont jamais à l'école.

Si d'aventure, ces masques patibulaires osent se produire sur la place publique, les foules ordinaires se débandent. Il en ira de même plus tard dans les quartiers urbains où les Noirs tenteront de trouver asile. Les ghettos, Harlem à New York, South Side à Chicago, n'ont pas d'autre origine que le retrait spontané des habitants sous l'effet de l'épouvante que répandent ces miséreux, et non d'aucune volonté publique de les parquer dans la sentine, même s'il est vrai que la société s'en est aussitôt fort bien trouvée.

Il suffit donc de l'hallucinant retard des anciens esclaves pour retenir longtemps les Noirs en marge de la société américaine. Là-dessus, certes, vinrent se greffer des constructions aventureuses. Mais, apparemment, il n'y a que des préjugés racistes en Amérique, mais non une mystique raciste.

Le caractère monstrueux de l'*apartheid* aggravé par la théorie prétendue de développement séparé des races, en honneur parmi les Blancs sud-africains, n'en est que

mieux souligné. Peu enclins à la spéculation philosophique, les Boers n'ont certes pas encore produit de Gobineau ni écrit de *Mein Kampf*. Il n'empêche que le dogmatisme qui sous-tend une pratique paranoïaque et fuse par jets intermittents au travers de la cuirasse de respectabilité, s'apparente à la théorie de l'espace vital, et, de fait, amorce le génocide des Noirs.

Frustes paysans à leur arrivée, les Boers avaient eu la révélation, en lisant la Bible, que la Providence leur assignait l'Afrique comme terre sainte où réaliser les desseins secrets de l'Éternel : soumettre les nègres, perverses créatures du démon, ou les exterminer. Aucune considération morale, aucune difficulté matérielle ne devaient faire obstacle à l'accomplissement de cette œuvre. Le peuple élu extorquera successivement aux descendants de Cham leurs terres, leur liberté, leur avenir.

D'innombrables textes législatifs, à l'élaboration desquels il ne serait venu à l'idée de personne d'associer les Bantous, réglementent avec une précision effarante la relégation des Noirs dans les bidonvilles (ou *townships*) au large des villes blanches ou dans les réserves exigües appelées *bantoustans* : le *Group Areas Act*, par exemple, applicable depuis 1951, instaure pour les Noirs des zones de résidence séparées à l'extérieur des villes, tandis que le *Bantu Homeland Citizenship* contraint chaque Noir, qu'il le veuille ou non, et quelle que soit sa résidence réelle, à se considérer comme ressortissant d'un bantoustan, désigné en fonction de son appartenance tribale supposée.

Les conditions de vie dans les bantoustans et les *townships* sont à leur tour l'objet d'une réglementation unilatérale, mais non moins sévère des Blancs. Le couvre-feu est obligatoire à partir de certaines heures bien précises ; les déplacements sont soumis à des contrôles draco-

niens. Les habitants peuvent rarement y vivre en famille.

Pour un Noir, ce qui était hier la terre ancestrale n'est pas seulement devenu une geôle, c'est aussi un enfer d'où toute espérance est bannie. Le *South African Act* de 1909 et le *Promotion of Bantu Self-Government Act* de 1959, en institutionnalisant l'organisation des réserves tribales, ont exclu les Noirs de la vie politique, autant dire de toute vraie chance de promotion individuelle ou collective. Il est vrai que, dès 1913, le *Land Act* avait déjà fixé unilatéralement à 13 % la portion de territoire national où les Noirs, représentant plus de 70 % de la population, pouvaient résider légitimement. Et que dire de l'*Immorality Amendment Act* (1950) qui interdit toute relation sexuelle interraciale ?

Les Noirs renâclent-ils devant le parage ? Le pouvoir blanc n'hésitera pas à organiser de gigantesques déplacements de personnes, disloquant des communautés naturelles, désarticulant les familles, séparant les époux, privant les enfants de leurs parents. Les Bantous refusent-ils de se laisser réduire en esclavage ? L'obligation d'un livret de travail les contraindra à entrer au service de l'homme blanc.

Mal rémunérés, sans aucune protection sociale, jamais soignés, tentent-ils de créer des syndicats ? On les enferme dans des bagnes sinistres qui ont nom Robbe Island, Barbeton, à moins que l'on ne les assassine sans témoin, sort que connu Steve Biko.

Par la force des choses, une telle politique en effet se heurte inévitablement à des résistances, suscite la révolte. Pour y répondre, le pouvoir blanc a mis au point une stratégie répressive dont la cruauté délirante donne à craindre que le système, un jour, ne subisse la tentation de quelque solution finale : la mémoire des

peuples restera sans doute à jamais marquée par le spectacle, que les médias ont reproduit depuis à des centaines de millions d'exemplaires, de soldats blancs sud-africains tirant posément sur de paisibles petits enfants noirs, au cours des émeutes de Soweto, en 1976.

Avec l'apartheid, qu'on le veuille ou non, c'est le fantôme d'Adolf Hitler dont l'ombre couvre peu à peu l'Afrique australe.

ARMSTRONG, Daniel Louis (La Nouvelle-Orléans 1900 - Corona, New York 1971)

Une sonorité à la fois impérieuse et envoûtante, un phrasé massif aux arêtes coupantes, comme taillé dans le roc, un souffle en quelque sorte apocalyptique, une inspiration à la coulée inépuisable et d'une beauté exaltante, l'émotion d'un pathétique toujours déchirant, même dans le registre bouffon, une maîtrise instrumentale sans défaut, confinant à la virtuosité, un *swing* irrésistible, voilà ce qui se dit habituellement et avec raison pour décrire l'effet de la musique de Louis Armstrong sur celui qui l'écoute sur disque ou l'a entendu en chair et en os.

C'est un lieu commun de la critique de jazz de mettre en parallèle Duke Ellington et Louis Armstrong, les deux plus grandes figures de l'âge d'or de la musique afro-américaine : le petit miséreux de ghetto sudiste au teint de charbon jeté tôt sur le pavé et l'heureux rejeton de la petite bourgeoisie créole au teint clair ; l'improvisateur avançant au canon de l'instinct créateur et l'artiste fringant et subtil de la capitale fédérale ; l'homme qui n'eut jamais d'autre *modus operandi* que la magie de sa trompette et le *maestro* pliant un grand orchestre, miraculeux rassemblement de talents, aux fantaisies de son esthétisme. Comme souvent, la rhé-

torique, ici, tourne malheureusement en rond, car on ne compare que les réalités comparables, en l'occurrence un trompettiste à d'autres trompettistes ; on découvre alors que Louis Armstrong eut le privilège sans précédent de réunir en sa seule personne les perfections que la Nature ordinairement répartit entre tous, ou du moins entre un grand nombre de gens.

Certains n'ont d'autre corde à leur arc que la sourdine oua-oua ou le suraigu : c'est particulièrement vrai de Cootie Williams, la vedette du *jungle style*, ou de son camarade d'écurie, Caty Cat Anderson, spécialiste du sur-aigu. Dizzy, fabuleux virtuose, dispense malheureusement une musique d'un baroque flamboyant qui rebute le grand public. Quant à Miles Davies, instrumentiste au demeurant tout juste honorable, s'il excelle à créer cette atmosphère de sourde angoisse dont l'homme moderne semble avoir besoin, c'est un artiste dépourvu de chaleur humaine, inabordable.

Louis Armstrong possède le son le plus pur, il se joue de l'aigu ; son style, toujours poignant ou drôle, séduit à coup sûr ; il est si inventif que, plusieurs décennies après son premier enregistrement, on ne l'avait pas encore pris en flagrant délit de recours aux clichés fréquents chez les improvisateurs qui bouchent ainsi les inéluctables trous de l'inspiration. Le miracle de Louis Armstrong, c'est pourtant avant tout l'accessibilité de sa musique, la popularité de son message, auxquelles sa voix n'a pas été étrangère, affreusement rauque et pourtant incroyablement expressive, tantôt tragique, tantôt burlesque, à laquelle se sont ralliées les foules sans distinction de culture, de race, de continent.

Mais, pour l'histoire, il apparaîtra surtout comme un phénomène social : son aventure commence litté-

ralement dans le ruisseau et s'achève au zénith de la réussite matérielle sinon de la conscience politique.

Louis Armstrong vient au monde en 1900, en plein déclin de la *Reconstruction*, tandis que partout aux États-Unis, massacres et lynchages de Noirs ponctuent l'essor de la ségrégation. Dans la ville natale de ce petit-fils d'esclave, la Nouvelle-Orléans, la communauté noire, très nombreuse, est à l'image de la condition du peuple noir américain, une espèce de horde de miséreux à la merci du Ku-Klux-Klan, privés de tous les droits, sans protecteur, sans leader, sans horizon, et pourtant redoutables par leur simple masse, étroitement surveillés par la police.

Pour avoir joué aux pétards un jour de fête, Louis, à peine adolescent, est enfermé dans une maison de correction, et c'est là qu'il apprend les rudiments de la trompette. Il lui suffira ensuite d'une décennie pour imposer son génie à l'hostilité ambiante et conquérir l'adulation des foules, de Chicago à New York, de Londres à Paris.

Au cours de ses innombrables tournées à travers le monde, il joue bon gré mal gré les ambassadeurs d'une société américaine qui opprime son peuple, martyrise sa jeunesse. Il s'en faut pourtant qu'il n'ait qu'à se louer des organisateurs des spectacles et des directeurs des maisons de disques qui le rémunèrent insuffisamment, selon la maxime « c'est toujours assez pour un nègre ». Ses managers, tous blancs, s'ingénient à lui façonner une image d'artiste apolitique et de citoyen américain comblé. Louis passe ainsi à côté des premières batailles, pourtant fracassantes, de la croisade de Martin Luther King pour les droits civils.

En vérité, le grand trompettiste sera jusqu'à la fin prisonnier de cette ambiguïté « oncle-tomiste » à laquelle, il est vrai, tant de célébri-

tés nègres, leaders politiques, poètes, écrivains, artistes, sportifs, sur d'autres continents, dans d'autres obédiences culturelles, allaient familiariser la deuxième moitié de notre vingtième siècle.

Sorti de la musique de jazz, Louis Armstrong aura donc été manipulé toute sa vie, par des gens qui lui arrachaient des professions de foi insensées, par son désir de plaire à tout prix à une Amérique blanche qui ne le méritait pas.

Louis Armstrong meurt en 1971 au milieu d'une quasi-indifférence du grand public, citoyen noir usé par ses frustrations, mais artiste à peine diminué par l'âge.

Louis Armstrong a effectué dans les années soixante de rares tournées en Afrique noire, notamment au Zaïre ; il en aurait fallu davantage pour en faire une figure populaire sur le continent de ses ancêtres.

Art nègre

Ce qu'il est convenu d'appeler l'art nègre appartient au passé. La conquête de l'Afrique par les Européens a irrémédiablement tué une certaine forme d'art plastique, en même temps que les sociétés qui la produisaient. L'étude de cet art appartient à l'archéologie et sa conservation est la tâche des musées. Cet art de l'antiquité africaine est maintenant, au même titre que l'art ming, l'art dorien ou l'art gothique, destiné à nourrir la réflexion et la création esthétiques. Comme tel, il a été un catalyseur pour la révolution de l'art moderne occidental du XX^e siècle. Réciproquement, on ne saurait enfermer la création africaine moderne dans un art dont les critères et les modèles seraient définis une fois pour toutes. Cette démarche de stérilisation de l'art africain par lui-même est le fait d'une certaine vision ethnologique de l'Afrique, obsédée de « mentalité nègre »

et imperméable à toute réflexion esthétique générale. En même temps que ces faux dévots de l'art nègre déplorent la médiocrité de la création esthétique dans l'Afrique contemporaine, ils la poussent dans la voie d'un ressassement intitulé « authenticité », sans doute par antiphrase, puisque cette authenticité est à l'art nègre ce que la Madeleine est au Parthénon, une villa du second Empire à une cathédrale gothique et un buffet Henri II à un cabinet de la Renaissance, c'est-à-dire un plagiat ou une caricature, fondés sur la méconnaissance des conditions de l'avènement du beau.

L'inventaire et la connaissance de l'art de l'Afrique ancienne en sont encore à leurs balbutiements. Ils demandent à être affinés et détaillés. On ne peut englober dans une même appréciation esthétique les céramiques du néolithique, datées de six siècles avant notre ère et les bois sculptés du XIX^e siècle, les palais d'Ifé et les ruines du Zimbabwe. La matière et la destination des œuvres d'art les placent également aux antipodes les unes des autres, si on veut vraiment les comprendre. Ce qui frappe dans un grand nombre d'ouvrages sur l'art nègre, c'est le fourre-tout dans l'inventaire, qui place sur le même plan unealebasse décorée et une statue rituelle, d'autre part le verbalisme creux dans l'exposé du jugement esthétique, en général réduit aux lieux communs les plus éculés sur l'âme nègre.

L'art de l'Afrique ancienne n'obéit pas à une esthétique mais fournit, dans la richesse de ses temps, de ses lieux, de ses formes, de quoi illustrer tous les postulats de toutes les esthétiques, tout comme le fait l'histoire de l'art dans les autres parties du monde. Les bronzes d'Ifé, au Nigeria, sont d'un minutieux réalisme ; les masques dogons émergent à peine du bois taillé à

grands traits. Les uns ont émerveillé les Européens, qui leur ont cherché une genèse hors de l'Afrique, les autres ont été assimilés par eux à un art saisissant certes mais brutalement primitif. Ils obéissaient alors aux critères esthétiques du grand public de leur époque et de leur culture.

La supériorité culturelle accordée instinctivement à l'art réaliste dénonce seulement l'absence de réflexion esthétique, puisqu'elle reviendrait, si on suivait ses critères, à placer au sommet de l'art le moulage et la photographie. En fait, tout art est constamment travaillé par la tendance à l'abstraction et la tendance au réalisme dans la représentation. On ne saurait non plus établir entre ces deux tendances aucune hiérarchie d'habileté, considérer le réalisme comme difficile, l'abstraction comme facile parce que trop simple.

La « grande véracité » que B. Holas remarque dans un masque qui lui paraît « d'une exécution sans minutie, dégrossi d'une façon précipitée » — ce qui constitue déjà un jugement d'une imprudente présomption — confirme, selon elle, « que la spontanéité surpasse par ses effets sensoriels tout artifice, tous les efforts de recherche ». Autant dire qu'elle ne voit aucune différence technique entre les dessins de Picasso et ceux des enfants de l'école maternelle. Ce qui est certain c'est que, en Afrique comme ailleurs, on trouve, selon les lieux et les moments, des tendances au réalisme et des tendances à l'abstraction et qu'il est pour le moins imprudent de voir dans les premières l'effet d'influences extérieures et dans les secondes l'expression du primitivisme culturel.

Quand on étudie l'histoire de l'art, il semble que le réalisme est la tendance culturelle des instants de

grande satisfaction de soi et de recherche de la jouissance matérielle. La Grèce classique et hellénistique, la Renaissance, se délectent de la représentation des apparences. Considérées comme très fécondes sur le plan des arts plastiques, ces périodes multiplient et raffinent les images, dans une contemplation narcissique de leurs formes les plus extérieures. La civilisation d'Ifé correspond, sans aucun doute, à un tel moment de bonheur et d'exubérance. Il est absurde d'imaginer une origine méditerranéenne à cette civilisation dont on trouve les premiers témoignages, sur place même, bien avant notre ère et qui s'épanouit vers le XII^e siècle. Il est probable que, par le jeu des échanges et des influences, dont on ne sait d'ailleurs, dans quel sens ils s'effectuaient majoritairement, on puisse expliquer certaines similitudes avec l'art égyptien. C'est bien après une longue gestation entièrement nourrie de substance africaine que s'épanouit l'art d'Ifé. Art de maturité, c'est un hymne à la vie profane, au pouvoir des princes et des guerriers. Art du portrait et de la parure, minutieusement représentés, il pérennise des individus et un style de vie heureux et puissants. Que Frobenius ait identifié cette civilisation comme étant celle de l'Atlantide ne signifie pas qu'il faille accréditer tous les fantasmes qu'elle a suscités mais invite à approfondir les recherches pour reconstituer le puzzle culturel de l'antiquité africaine.

La rencontre avec les Portugais, le début d'échanges commerciaux apparemment fructueux mais qui vont de plus en plus être fondés sur la traite des esclaves, les richesses faciles qu'accumulèrent quelques potentats, tout cela est contemporain de la civilisation et de l'art du Bénin, qui éclipsa celui d'Ifé mais ne connut qu'un très bref éclat. La

richesse des matières, or, ivoire et bronze dépasse celle de la représentation, qui appartient cependant encore au réalisme, mais à celui qui tient plus de l'exhibitionnisme que de la plénitude. On ne fait pas de l'art avec n'importe quelle richesse, ni avec n'importe quel rapport à la vie matérielle. Les civilisations marchandes, obsédées du profit, sont peu créatrices d'un grand art. Les Akan, les Agni, les Ashanti ont laissé, en fait d'objets d'art, les poids qui leur servaient à peser l'or qu'ils échangeaient contre les premiers objets d'importation. Les bas-reliefs d'Abomey, d'un réalisme assez pauvre, paraissent hétéroclites dans l'inspiration et la décoration. Moment sans style, d'appauvrissement de la création et d'incertitude morale, marqué politiquement par la multiplication des tyrannies rivales et sanglantes, ce moment de l'art africain présente plus d'une analogie avec celui que vit l'Afrique actuellement.

C'est au XVIII^e et au XIX^e siècle qu'il y a une sorte d'unification de l'art africain en une démarche de création dont on retrouve les traits depuis l'Afrique de l'Ouest jusqu'à l'Afrique du Sud, et qui va fournir les lieux communs de ce qu'on appelle l'art nègre, marqué par la géométrie et l'abstraction. Si l'art primitif est volontiers géométrique et abstrait, tout art géométrique et abstrait n'est pas forcément primitif, témoin l'art moderne de l'Europe du XX^e siècle.

L'histoire de l'art en Afrique, où les masques succèdent aux créations réalistes d'Ifé et monumentales du Zimbabwe, prouve qu'il s'agit, là aussi, d'un mouvement réactionnel vers l'abstraction et non d'une attitude originelle pérennisée sans changement depuis la nuit des temps, hypothèse absurde qui a cependant été soutenue par une science à finalité raciste. Cet art semble bien la

réaction, sur de vastes aires géographiques, au traumatisme culturel sans précédent que représente la traite de millions d'êtres humains, qui ne disparurent pas de leurs sociétés sans affecter profondément la vision qu'elles se faisaient du monde. Si l'art réaliste est celui du contentement, l'art abstrait est celui de l'angoisse. En tant que tel, il est en effet la réponse la plus archaïque de l'homme à l'avènement de la conscience ; il est celui des grandes époques du sentiment religieux le plus métaphysique et mystique, celui de Byzance, celui de l'art roman cistercien, celui de l'islam ; il renaît avec le grand sentiment de l'absurde qu'éprouvent les métropoles capitalistes du XX^e siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'il trouve sa forme la plus saisissante dans l'art de l'Afrique des deux derniers siècles.

L'objet type de cette période de l'art africain est le masque. Dévoyé, banalisé, multiplié, ressassé et vidé actuellement de tout contenu et de toute signification autre que celle de la mascarade archaïsante et exotique pour touriste-ethnologue, le masque fut aussi la plus haute expression de l'Afrique souffrante, sa postulation vers l'infini spirituel au moment où la vie devenait tragiquement précaire. Si tout art est fondamentalement fasciné par la représentation de l'homme, le masque est la forme magique religieuse et philosophique de cette représentation, qui en signifie l'essence, tandis que le portrait s'attarde amoureusement sur les traits spécifiques d'un individu fixé dans son irremplaçable et précieuse existence.

À ce point de l'exposé, il faut faire justice d'un gigantesque qui-proquo entretenu autour de l'art nègre par une certaine stupidité esthétique renforcée de racisme et qui confond art abstrait et art naïf. C'est ainsi que Griaule trouve que

les Noirs « ont un goût inné pour la stylisation ». Rappelons également le jugement de « spontanéité », déjà cité, porté par B. Holas. Bien loin que la stylisation puisse jamais être une démarche innée, elle témoigne au contraire de la maîtrise et de la conscience, qui se dégagent des apparences et « abandonnent les données sensibles au profit des données conceptuelles », selon la remarquable analyse d'E. Berl. Le dessin de l'enfant va certes à l'essentiel par une intuition qui apparaît souvent saisissante, mais le caractère malhabile du trait suffit à signer sa production. La sûreté du trait n'appartient qu'à la virtuosité, et plus il est simple plus il exige de virtuosité. Confondre une approche maladroite des formes et un dégagement, par un mouvement de spiritualisation de l'art, de l'empâtement des formes, est hélas commun et propice à toutes les escroqueries dans une civilisation du mercantilisme prête à sacrifier le hideux et à appeler art tout ce qu'elle ne comprend pas. Le marché du masque africain témoigne amplement de ce confusionnisme mental et esthétique. Derain et Picasso, eux, ne s'y trompèrent pas, qui admiraient « avec quel art les indigènes de la Guinée et du Congo arrivaient à reproduire la figure humaine en n'utilisant aucun élément emprunté à la vision directe ».

La pauvreté, et même le dénuement matériel des sociétés qui produisirent un art aussi intellectualisé, non seulement n'ont rien de surprenants, mais ils paraissent bien en être la cause. Le symbolisme, la magie, l'hermétisme marquent la distance, forcée ou volontaire, prise avec l'abondance et le confort matériel. L'ascétisme savant des formes contraste avec la banalité du matériau le plus pauvre, le bois, qui laisse tout le prix de l'œuvre au sublime de l'exécution, dans sa gra-

tuité, c'est-à-dire celle d'un art purement art. En dehors du masque, les autres objets sacrés traduisent le même mouvement vers l'ésotérisme des formes. L'essence de l'humain mais aussi les frontières de l'humain sont explorées dans les métamorphoses du totem. Le bétailier des fétiches montre la recherche de la complicité d'une nature refuge. La statuaire, négligeant un réalisme mensonger, ne triche pas avec le matériau dont la forme et la texture sont guidées métaphoriquement, pour ainsi dire, vers une signification étrangère. La stabilité l'emporte sur la vraisemblance de l'anatomie, qui condamna au socle les photographies sur pied de lampe que sont les statues de l'académisme classique. Le mépris de la vraisemblance dans les proportions n'est évidemment pas de la gaucherie, toute l'exécution en témoigne, mais un choix de l'esprit. L'artiste ne représente pas ce qu'il voit, mais ce qu'il sait.

Autant les objets de l'art africain doivent être distingués dans leur temps et dans leur lieu, autant ils doivent également l'être dans leur destination. L'objet d'art proprement dit doit être nettement séparé de la décoration et de l'artisanat des objets usuels domestiques, sous peine d'engendrer une grande confusion dans l'appréciation esthétique. L'ethnologie a mis allègrement tout dans le même sac, imitant en toute naïveté la démarche de dérision délibérée de Marcel Duchamp, qui envoya un bidet de série en porcelaine à une exposition d'art moderne. L'objet usuel n'est objet d'art qu'au second degré, il est d'une autre nature que la création fervente de l'esprit en quête d'une parole essentielle. Une fois posées ses limites, il mérite de témoigner lui aussi des aspirations esthétiques dans la multiplicité de leurs expressions : mobilier, portes et sièges ;

poteries etalebasses décorées ; vêtements et accessoires. La création artisanale est probablement pour quelque temps encore l'une des plus authentiques richesses de l'Afrique, fournissant la quotidienne et chaleureuse beauté de l'objet fait de main d'homme, luxe suprême au siècle de la production en série mécanisée.

Dans son bref et remarquable court-métrage : *Les statues meurent aussi*, Alain Resnais montre un maître européen guidant la main d'un élève africain dans la fabrication d'un masque destiné au commerce de l'art nègre. Cette caricature montre éloquemment qu'un art est inséparable des circonstances de sa production. Comme les tableaux de la Renaissance appartiennent à la Renaissance, l'art nègre appartient pleinement à l'époque qu'il signifie. Lui rendre l'hommage qu'il mérite, c'est chercher à déchiffrer son langage pour sentir à travers lui ce qu'ont senti les hommes qui le créèrent. Comme toutes les expressions artistiques géniales et singulières, il est éternel parce qu'il parle et parlera toujours à tous les hommes qui voudront le connaître et l'écouter. Il ne saurait par contre servir à stériliser la création artistique en Afrique par l'imposition d'un modèle intangible. Le connaître et le méditer est un préalable obligatoire à l'élaboration d'une esthétique libérée du plagiat.

Arusha Declaration

Célèbre discours prononcé le 5 février 1967 à Arusha, petite ville de Tanzanie, par le Président Julius Nyerere, c'est le manifeste fondateur du « socialisme à la tanzanienne ». On peut interpréter la philosophie qui s'exprime dans cette déclaration comme la volonté de subordonner le nécessaire développement économi-

que à la sauvegarde de la personnalité africaine ; il est entendu que, quatre-vingts pour cent des Tanzaniens vivant à la campagne, le cadre d'épanouissement par excellence de la personnalité africaine, c'est le village. D'où l'idée de villages *ujama*, foyers de développement villageois, associés en coopératives, poutre maîtresse de la pratique *arushienne*.

On sait que le socialisme tanzanien a été un échec reconnu par le Président Julius Nyerere lui-même ; sous la pression du parti unique, aggravée ici comme ailleurs par l'étatisation galopante, le modèle a vite fait de dégénérer en une prolifération bureaucratique qui, en parasitant la production, finit par l'étouffer.

L'échec était prévisible : la philosophie de J. Nyerere, peu éloignée en définitive de la négritude de Senghor, est une spéculation passéiste qui, au lieu de servir de guide aux Tanzaniens, ne pouvait que les dérouter.

Une faiblesse évidente de la théorie dite tanzanienne du socialisme, qui l'apparente à la négritude, réside dans la vision fixiste de l'histoire, qui fait trop bon marché des dynamiques caractéristiques de chaque époque. Il est vrai que la population tanzanienne était rurale à quatre-vingts pour cent en 1967, mais il est également vrai que, dans sa grande majorité, elle avait des aspirations orientées vers la vie urbaine, les vieilles contraintes africaines suscitant, à tort ou à raison, impatience et lassitude. Fallait-il prendre en compte cet état d'esprit et armer spirituellement les populations pour la rencontre qu'elles souhaitaient avec la modernité ? Fallait-il au contraire les parquer dans un refuge en marge du torrent décréé dévastateur, en rejetant d'un même élan la lutte des classes, le profit capitaliste, l'émancipation de l'indi-

vidu et les transformations qu'elle entraîne ?

La déclaration d'Arusha optait malheureusement pour la seconde attitude.

Asiento

L'*asiento*, qui, au sens général, veut dire « accord », est le nom donné au monopole de la traite et du commerce des esclaves nègres à introduire dans les colonies espagnoles d'Amérique, accordé par contrat par le roi de Castille. Du début du XVI^e siècle à 1595, un certain nombre de licences sont données à des particuliers, notamment des Génois. De 1580 à 1640, les Portugais traitent pour 4 000 à 5 000 esclaves par an. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les Hollandais s'emparent du trafic. Avec eux, la traite se fait avec des capitaux internationaux et des agents génois ou castillans. En 1701, la Compagnie française de Guinée obtient le monopole pour dix ans et 48 000 nègres. En 1713, les Anglais, au traité d'Utrecht l'obtiennent pour trente ans et pour 144 000 nègres.

Ces chiffres ne sauraient, comme certains l'ont fait, être pris comme traduisant la totalité du commerce des esclaves. Ils étaient inscrits dans les traités avec l'Espagne comme base de redevance à fournir au roi, qui percevait un droit sur cette quantité. Au-delà, le commerce était libre et l'avantage de l'*asiento* commençait alors. D'autre part, ce monopole ne concernait que les possessions espagnoles d'Amérique. L'importation des esclaves dans les colonies portugaises, hollandaises, françaises et anglaises était totalement libre, souvent exonérée de tout impôt et même parfois subventionnée, comme le fera Louis XIV pour les compagnies du Sénégal puis de

Guinée. L'*asiento* était néanmoins très recherché pour le droit d'entrée et de commerce qu'il procurait dans les colonies espagnoles et revint successivement aux puissances qui exercèrent l'hégémonie du commerce dans l'Atlantique.

Assemblée Nationale

Une des deux Chambres, avec le Sénat, composant le Parlement français, l'Assemblée Nationale est souvent appelée aussi Palais Bourbon, par référence à l'histoire de son siège actuel, sur la rive gauche de la Seine. C'est sans doute l'institution à laquelle la politique coloniale française doit la meilleure part de son originalité et de son auréole. Entre 1946 et 1960, soit pendant quinze ans, l'Assemblée a offert ses bancs et sa tribune à une quarantaine de représentants d'Afrique noire dont plusieurs allaient prendre en main le destin de leur pays après l'indépendance, en particulier les Sénégalais L.S. Senghor et Mamadou Dia, l'Ivoirien Houphouët-Boigny, le Malien Modibo Keita, le Guinéen Sékou Touré, le Togolais Grunitsky. Bien entendu, la présence de représentants noirs dans une telle enceinte témoigne d'une certaine vivacité de l'utopie assimilationniste.

On peut aujourd'hui examiner avec sévérité le bilan de ce qui aurait dû constituer un apprentissage de la démocratie, et constater que ces leaders se révélèrent presque tous de très mauvais élèves, s'étant empressés par la suite d'instaurer des systèmes horriblement autoritaires dans leurs pays respectifs. Il est même permis de condamner le principe d'une telle tentative et de dénoncer comme une tare sa nature chimérique. Elle fit pourtant rêver les populations qui y virent un

grand pas vers leur émancipation ; elle humanisa aussi l'administration coloniale, au moins pendant un temps, au point que c'est alors seulement que des Africains des colonies françaises purent goûter à certaines procédures démocratiques, telles que les élections libres, totalement disparues depuis les indépendances.

Assimilation

Statut proposé parfois par le colonisateur, au terme d'un processus défini unilatéralement par lui-même, à certaines communautés indigènes ou à des individus « de couleur », supposés mériter enfin l'égalité civique avec les Blancs. L'assimilation semble être un concept spécifique des cultures coloniales latines, en particulier de la France et du Portugal, et difficilement concevable dans les cultures coloniales nordiques. Bien entendu, le substrat philosophique de l'assimilation est raciste : elle implique une hiérarchie des races et, partant, des cultures.

Les cultures coloniales latines n'ont apparemment imaginé pour l'indigène de couleur ou l'esclave émancipé que deux types de statut également fondés sur la nécessité de sa dépendance : l'*indigénat* faisait de l'homme de couleur un éternel mineur ; l'*assimilation* consacrait son accession à la civilisation du maître. Dans certaines situations, en Afrique par exemple, l'indigène devait d'abord être « évolué » avant d'être, si possible, assimilé.

L'assimilation, comme la colonisation, fut une approche archaïque de la rencontre des cultures ainsi que des conflits qu'elle suscite, et que le colonisateur tentait d'escamoter par cette stratégie. En effet, c'est essentiellement une technique de

l'esquive de l'autre et non, contrairement aux apparences, de son accueil ou de son acceptation.

On ne déploie les charmes de l'assimilation que pour conjurer la juste révolte des opprimés. Ainsi, avant la dernière guerre, l'Afrique noire « française » était peuplée d'indigènes ; au lendemain de la guerre, les citadins se virent gratifier du titre d'évolués. Avec les premières revendications nationales apparurent soudain les premiers « assimilés », individus que leur éducation et leur mode de vie rendaient dignes de la citoyenneté française. Il en alla à peu près de même, *mutatis mutandis*, dans les colonies portugaises d'Afrique, où les *assimilados* furent surtout des mulâtres.

Émancipés en 1848, les Antillais de couleur demeurèrent néanmoins des citoyens français de deuxième classe jusqu'au 19 mars 1946, date de la loi dite de la départementalisation qui, en somme, institutionnalisait leur assimilation. Auparavant, ils avaient dû verser abondamment leur sang pendant les deux guerres mondiales pour défendre la « mère patrie ».

En Algérie, l'assimilation a été longtemps l'alibi que Paris faisait miroiter aux élites indigènes musulmanes, lesquelles, au demeurant, ne laissèrent pas de s'y montrer sensibles, au moins entre les deux guerres, Ferhat Abbas formulant cette aspiration dans un texte resté célèbre, qu'il récusait par la suite. Toutefois, comme, sur place, le très puissant colonat français s'opposait obstinément à cette politique et contre-carrait facilement les velléités de Paris, la contradiction entre la théorie et la pratique devint peu à peu insupportable ; l'assimilation était définitivement discréditée lorsque, le 1^{er} novembre 1954, éclata ce qui allait devenir la guerre de libération nationale.

Le cas de l'Algérie, avec celui de l'Angola, illustre d'une façon lumineuse les limites sinon l'irréalisme démagogique de la politique dite d'assimilation. Qu'elle se borne au cadre de l'entité coloniale ou que, à l'exemple de diverses tentatives françaises — Union française, Communauté franco-africaine — elle ambitionne de s'étendre à l'ensemble constitué par la métropole et ses territoires d'outre-mer, elle entraînerait toujours, si elle était appliquée loyalement, le naufrage de la suprématie blanche et, par conséquent, de la primauté de la culture occidentale, les populations « de couleur » étant dans la plupart des hypothèses largement majoritaires. Avant l'Union Sud-Africaine, les États dominés par les Occidentaux avaient toujours su éviter de s'enfermer dans une impasse aussi dramatique.

Assistance technique

L'expression désigne l'aide en personnel qualifié qu'un État développé accorde à un État sous-développé qui en est dépourvu. Il peut s'agir d'un personnel jouissant d'une formation élevée — médecins, ingénieurs, professeurs, économistes, administrateurs — ou de professionnels d'un niveau moins élevé — infirmières, secrétaires, techniciens...

L'assistance technique est un phénomène qui, observé par un œil innocent, ne semble pas de nature à inspirer la perplexité. C'est vrai que les pays sous-développés manquent de cadres qualifiés pour diverses raisons qui peuvent s'énoncer ainsi : retards causés par le colonialisme ; résistances des cultures indigènes à la scolarisation massive, en particulier à la scolarisation massive des filles ; insuffisance des moyens financiers des États contrastant avec

l'accroissement des besoins, surtout en milieux urbains, etc.

L'arrivée d'un encadrement prêté par le Nord peut alors se présenter comme une manifestation naturelle de la solidarité internationale. Il ne faudrait cependant pas oublier que la colonisation elle-même a eu longtemps ce visage d'évidente bienfaisance et même de naturelle solidarité, avant qu'on se persuade presque unanimement que, en dépossédant l'être humain, individuellement ou collectivement, de son libre arbitre, des dispositions psychologiques qui servent de ressort à l'initiative et à la responsabilité, elle lui ôtait toute chance de s'épanouir réellement.

Les inconvénients de l'assistance technique peuvent se ramener principalement à la menace de recolonisation des pays qui en sont le théâtre, surtout lorsque (et c'est le cas le plus fréquent) cette relation s'instaure entre une ancienne puissance impérialiste et des États issus de son ancien empire (par exemple entre la France et ses anciennes colonies d'Afrique noire).

Les différents aspects de l'engrenage néo-colonial par le biais de l'assistance technique ont été mis en évidence par l'histoire récente de l'Afrique. Une puissance blanche peut être tentée d'utiliser ses assistants techniques pour déstabiliser ou même renverser le gouvernement d'un pays du Sud, si ce dernier lui est hostile : en 1960, le général Janssens, un officier belge commandant l'armée du Congo-Léopoldville, n'a pas hésité à fomenter les troubles précédant la mutinerie qui plongea le pays dans une anarchie dont il ne s'est jamais relevé, sans compter l'assassinat de Patrice Lumumba.

Même sans une assistance technique aussi massive, l'État tuteur est toujours en position d'imprimer aux affaires de l'État « bénéficiaire »

une orientation intéressée, franche ou diffuse, en plaçant des conseillers aux postes névralgiques, en répartissant habilement ses interventions financières, et même en aidant à la lutte contre les opposants.

Mais le pire de ces effets, c'est sans doute la mentalité d'*assisté* que contractent les élites locales, trop heureuses de se reposer de leur fardeau sur leurs « collaborateurs » étrangers, et même enclines à abdiquer leurs prérogatives, tentation à laquelle on résiste d'autant moins en Afrique francophone que les accords dits de coopération n'assignent aucune limite de temps à la présence des assistants techniques, ni, à plus forte raison, à l'institution elle-même.

Autant en emporte le vent

Très long roman de l'Américaine Margaret Mitchell (née et morte à Atlanta, 1900-1949), paru en 1936, dont la fonction, sinon la destination, semble avoir été de déculpabiliser les Américains blancs de l'horreur rétrospective de l'esclavage des Noirs, tel qu'il est évoqué, par exemple, dans *La Case de l'Oncle Tom* de Mme H. Beecher-Stowe (1852). Sinon comment expliquer l'engouement suscité, surtout dans le Sud des États-Unis, par une œuvre à bien des égards intrinsèquement banale ?

Près de cent ans séparent les deux romans, mais Margaret Mitchell est manifestement obsédée par les thèses de sa devancière nordiste dont elle prend systématiquement, dirait-on, le contre-pied.

La généreuse autant que géniale Beecher-Stowe faisait des Noirs importés d'Afrique des êtres innocents, dignes, courageux, superbes ; pour la Sudiste, ils sont si hideux qu'elle ne peut peindre leurs visa-

ges sans se référer à un bestiaire de l'abjection. En butte au sadisme de leurs maîtres dans le roman nordiste, les Noirs sont cajolés et chouchoutés chez Margaret Mitchell, et ce n'est pas la faute des Blancs si, dépourvus d'intelligence et d'énergie, inaptes aux besognes les plus ordinaires, ils croupissent dans la stupidité et la misère. L'unique inclination des Noirs, trop vite affranchis au lendemain de la guerre de Sécession, n'est-elle pas le vice ?

Bref, on a rarement prodigué une image aussi repoussante, et aussi révoltante de l'homme noir. Sous le charme de l'intrigue amoureuse riche en rebondissements, le lecteur se laisse insidieusement inoculer le poison d'une propagande qui n'hésite pas à présenter le Ku-Klux-Klan comme une réaction de défense de braves pères de famille acculés par les exactions de rôdeurs noirs, anciens esclaves incapables de discipliner leurs plus vils instincts.

Gallimard (collection Folio) a mis récemment dans le commerce une édition bon marché, en français, du roman de Margaret Mitchell.

Autocratie

On désigne ainsi une forme de gouvernement où le pouvoir est détenu par une seule personne. Exception faite du Sénégal, de l'île Maurice, du Botswana et du Swaziland, tous les gouvernements du continent noir obéissaient fin 1988 au modèle autocratique, mal dissimulé par les démonstrations d'enthousiasme du parti unique, coquille vide le plus souvent, ou les élections gagnées à 99 %, qui ne sont que vains simulacres.

Cette situation a donné naissance à une abondante littérature polémique, les auteurs africains en

dénonçant l'origine dans les conditionnements perpétrés pendant des siècles par le colonialisme, les auteurs européens invoquant la spécificité de l'âme africaine.

Historiquement, les deux seuls États indépendants d'Afrique noire au début du siècle, le Liberia et l'Éthiopie, étaient déjà des autocraties. Toutefois, les premiers États à glisser dans le despotisme au début de l'ère des indépendances furent jetés sur cette pente par des interventions étrangères : au Cameroun, Ahmadou Ahidjo, le premier tyran apparu dans la zone dite francophone, fut installé en janvier 1960 par un corps expéditionnaire français qui l'aida par la suite à vaincre les nationalistes radicaux de l'UPC : ce fut un scénario similaire au Gabon en 1964. Auparavant, en juin 1960, les Belges avaient délibérément plongé le Congo-Léopoldville (futur Zaïre) dans le chaos, afin de déstabiliser et d'évincer Patrice Lumumba pour le remplacer par Joseph Kasavubu, toutes convulsions qui frayèrent la voie à un certain Joseph Désiré Mobutu, général des cours du soir.

À l'évidence, le tuteur étranger apparaît comme le bénéficiaire incontestable sinon exclusif de l'autocratie africaine : en balayant toutes les chicanes des contre-pouvoirs, en simplifiant à l'extrême les procédures de décision et d'exécution, elle instaure entre les despotes noirs et la puissance tutrice un tête-à-tête d'où résulte un type de domination peu éloigné de l'ancienne administration directe, charges et inconvénients en moins, foncièrement hypocrite en somme.

On ne dira jamais tout le mal que ce fléau aura causé à l'Afrique dont on commence enfin à découvrir qu'il a paralysé le développement économique et social quoi qu'en disent les théoriciens fumeux d'un nouveau révisionnisme.

AWOLOWO, Obafemi (1909-1987)

D'origine yorouba, fondateur de l'*Action group*, O. Awolowo a joui d'une immense popularité dans les années cinquante, à l'intérieur autant qu'à l'extérieur du Nigeria. Premier ministre de la *Western region* dès 1954, il devait par la suite s'enliser dans d'obscures rivalités régionales qui entravèrent l'essor de sa brillante carrière. Après avoir fait de la prison, O. Awolowo se vit contraint de jouer les seconds rôles après le coup d'État d'août 1966.

AZIKIWE, Nnamdi (1904-)

La carrière de N. Azikiwé, l'un des pères de l'indépendance du Nigeria et son premier président, est surtout instructive si l'on met en parallèle son parcours à la fois mouvementé et en un sens classique, avec le cheminement aventureux, semé de périls divers, qui était le lot, à la même époque, des nationalistes des colonies françaises et belges en Afrique occidentale et centrale.

A vingt ans, alors qu'il est interdit à tant de jeunes lettrés africains de quitter leur pays, N. Azikiwé arrive aux États-Unis où il va séjourner dix ans, comme étudiant libre des contraintes d'une bourse coloniale. Il s'y initie principalement aux techniques du journalisme. Brillant éditorialiste après son retour en Afrique, il prend pour cible de ses diatribes l'administration coloniale britannique sans pour autant encourir les foudres de ses tribunaux. Rien d'étonnant si, à l'instar du bouillant Nigérien, les nationalistes anglophones se trouvent bientôt à l'avant-garde du combat pour l'indépendance, avec une quinzaine

d'années d'avance sur leurs homologues francophones.

Après la guerre, N. Azikiwé s'impose très vite comme l'un des hommes les plus en vue au cours des péripéties tumultueuses mais toujours pacifiques, le plus souvent pittoresques, qui vont déboucher sur la proclamation formelle d'indépendance en

août 1960. Gouverneur général en 1960, puis Président de la République en 1963, N. Azikiwé, qui est un Ibo, se prononce en faveur de la république du Biafra, pendant la guerre civile connue sous ce nom. C'est se condamner à la retraite après la victoire des armées de la Fédération obtenue au prix que l'on sait.

B

BALDWIN, James (1924-1988)

Enfant de Harlem, James Baldwin s'est fait le chroniqueur sensible et lucide de l'existence noire aux États-Unis. Un précoce engagement comme prédicateur d'une petite église revivaliste, alors qu'il avait quinze ans, montre le besoin chez lui de sublimer cette existence. Il interrompt ses études à dix-huit ans et complète sa formation intellectuelle en autodidacte au contact de la bohème de Greenwich Village. A partir de 1953, il s'exprime dans une série de romans, d'essais et de pièces de théâtre, mais c'est avec un article paru le 17 novembre 1962 dans *The New-Yorker* traitant du mouvement séparatiste des *Black Muslims* et d'autres aspects de la lutte pour les droits civiques qu'il accède à la notoriété. Cet article sera développé dans un livre, *The fire next time* trad. *La prochaine fois le feu* (1963), qui fera beaucoup pour la prise de conscience des profonds changements qui affectaient la mentalité de la communauté noire et de la détermination qui était la sienne. Au sein des divers courants d'une période particulièrement féconde, James Baldwin est un peu à M.L. King, ce que Le Roi Jones est à Malcolm X, l'expression littéraire d'une certaine attitude politique. Mais l'heure était plus aux passions qu'à la compréhension, Baldwin préféra bientôt se retirer. Il passa les vingt dernières années de sa vie en France.

BALEWA, Tafawa, Sir (1912-1966)

Nordiste, musulman de stricte observance, membre de l'ethnie haoussa, premier Premier ministre fédéral du Nigeria indépendant, en fonction quand éclate le 15 janvier 1966 le célèbre putsch des jeunes officiers conduits par le major Nzeogwu, Tafawa Balewa était l'incarnation même du conservatisme formaliste que les putschistes reprochaient à la classe dirigeante nigériane. Aussi fut-il leur première cible, avec Ahmadou Bello, grand seigneur féodal de Sokoto, le véritable homme fort du pays, dont le Premier ministre n'aurait été que l'homme lige et le prête-nom. Tafawa Balewa fut assassiné après avoir été cruellement torturé.

Bamilékés

Peuple noir habitant dans l'ouest du Cameroun à cheval sur les provinces francophone et anglophone, les Bamilékés sont promus depuis la dernière guerre au rang de mythe, par une littérature au demeurant plus ethnologique que sociologique, plus imaginative que scientifique, qui n'a pas hésité à voir en eux les Chinois de l'Afrique, les Juifs noirs, etc. Voici le trait de leur destinée qui mérite de retenir l'attention : les Bamilékés n'avaient pas tardé à devenir le casse-tête du système colonial français incapable de s'accommoder de la vitalité ni du moindre esprit d'initiative chez les

Africains ; son successeur, le système néo-colonial, sous Ahmadou Ahidjo aussi bien que sous Paul Biya, ne leur a point ménagé cet honneur.

Estimé très approximativement dans une fourchette allant d'un million à deux millions de personnes, le groupe bamiléké est très certainement sous-évalué. Il a vite essaimé hors de son terroir dans les grandes villes où il anime le petit commerce et la petite entreprise. Les Bamilé-kés sont dotés de toutes les vertus que la tradition raciste occidentale dénie aux nègres : l'amour du travail et de l'épargne, le sens de la discipline et de l'organisation, l'audace de la conception et l'habileté de la réalisation.

L'administration coloniale française du Cameroun, espérant ainsi prévenir son éviction d'un pays au statut international incertain, avait créé, au profit des Blancs, un univers de privilèges mesquins proche de l'actuel *petty apartheid* sud-africain, et dont les tours de passe-passe devaient soustraire les petits commerçants et les entrepreneurs blancs ainsi que les employés blancs à toute concurrence africaine. Il était fatal que les Bamilé-kés entrent un jour ou l'autre en rivalité avec ce système. Ce fut fait dès le lendemain de la dernière guerre.

Accusés successivement de servir l'Union des Populations du Cameroun (UPC), un mouvement prétendument marxiste, de fomenter un hégémonisme tribal, bref d'une chose et aussitôt de son contraire, les Bamilé-kés sont soumis depuis cette époque à une répression qui oscille sans cesse entre la plus sanglante brutalité, comme l'a montré le procès Ndogmo-Ouandié en 1970 (raconté par Mongo Beti, non sans risques et périls, dans un livre célèbre, *Main basse sur le Cameroun*), et la bonhomie insidieuse ; on se contente alors d'interdire aux finan-

ciers bamilé-kés de créer des banques ou des firmes de grande envergure, de refuser les diplômés bamilé-kés dans la fonction publique, d'arrêter systématiquement des journalistes et des intellectuels bamilé-kés. C'est, en particulier, cette politique de faux apaisement que pratique Paul Biya, depuis son avènement en 1982.

Il n'est pas excessif de parler d'un miracle bamilé-ké dans le sens où l'on a parlé du miracle grec, et si le Cameroun avait pu bénéficier d'une vie politique normale et choisir librement ses dirigeants, par exemple, son développement, stimulé principalement par le génie créateur bamilé-ké, aurait sans doute connu un rythme semblable à celui du développement de la Corée du Sud et en serait à une phase comparable, ce dont se réjouirait certainement le peuple camerounais, toutes ethnies confondues. La poursuite de la persécution des Bamilé-kés après l'indépendance du Cameroun en 1960 et jusqu'à ce jour est évidemment dommageable aux populations, et témoigne que la souveraineté du pays est toujours contrecarée par l'allégeance de dirigeants indignes aux intérêts étrangers.

Bandoung (Conférence de)

Événement démesurément grossi en son temps et aujourd'hui encore par les commentateurs occidentaux qui reflètent l'angoisse de l'homme blanc face à la libération des peuples qu'il a si longtemps dominés, cette conférence se déroula dans la ville indonésienne de Bandoung en avril 1955. Démonstration de force psychologique des jeunes puissances de l'Asie contemporaine, elle eut pour protagonistes essentiellement les grands leaders d'Orient : l'Indien Nehru, le Chinois Chou-en-Lai, l'Indonésien Soukarno, l'Égyp-

tien Gamal Nasser... La représentation de l'Afrique noire, limitée au Liberia et à l'Éthiopie déjà souverains, ainsi qu'au Soudan et au Gold-Coast (futur Ghana) à la veille de leur indépendance, n'était guère significative. Il est vrai que des mouvements de libération africains furent actifs dans la coulisse.

Le grand écrivain noir américain Richard Wright assista à la conférence et en donna une relation dans un ouvrage intitulé : *Bandoeng, 1.500.000.000 d'hommes*, écho de cette hantise obsidionale des masses asiatiques caractéristique d'une certaine littérature occidentale, et qui peut paraître bien désuète aujourd'hui.

Si la conférence de Bandoung eut quelque retentissement chez les peuples africains luttant âprement contre le colonialisme, elle le dut principalement à la proclamation de deux ambitions communes aux participants : favoriser l'émancipation des nations d'Afrique et d'Asie encore dominées par l'Occident ; s'affirmer comme un groupe indépendant entre l'Est et l'Ouest sous le drapeau du non-engagement — deux idéaux dont prétendent toujours s'inspirer les dirigeants des États d'Asie et d'Afrique.

Bantoustans

Portions du territoire national sud-africain réservées aux Noirs, selon le principe, entraîné par l'*apartheid*, de la division du pays en une zone blanche et une zone noire. *Réserves* au début du siècle, les *bantoustans* sont aussi appelés *homelands*. Ces entités se situent à des emplacements arbitraires, sous forme de lambeaux éparpillés en un puzzle surréaliste, que le discours officiel (blanc) promet de remembrer un jour. Même installés depuis tou-

jours hors de ces zones, ce qui est le cas pour beaucoup d'hommes et de femmes nés dans les *townships* et ne les ayant jamais quittés, les Noirs sud-africains sont d'office juridiquement rattachés à un bantoustan, depuis une loi de 1970, dite *Bantu Homeland Citizenship*.

Le Noir n'est donc jamais citoyen de l'Union Sud-Africaine, État blanc ; mais, selon son appartenance ethnique, il ressortira de l'un des neuf Bantoustans, dont voici la nomenclature : le Transkei (tribu Xhosa), le Kwazulu (tribu Zoulou), le Bophuta-Tswana (tribu Tswana), le Ciskei (tribu Xhosa), le Gazankulu (tribu Shangaan), le Lebowa (tribu Pedi et Nord Ndebele), le Venda (tribu Venda), le Basuto Qwaqua (tribu Sotho du Sud), le Swazi (tribu Swazi). Ces territoires doivent tous devenir des États indépendants, à l'exemple du Transkei qui l'est devenu en octobre 1976. Il en résultera que les travailleurs noirs contraints par l'exigence de leur profession de résider dans la zone blanche y seront considérés comme des étrangers, et soumis au statut de travailleurs immigrés, éminemment précaire et même révocable.

Les bantoustans représentent 13 % du territoire sud-africain, les Noirs 70 % de la population ; les bantoustans sont constitués des terres les plus pauvres, très souvent impropres à la culture.

Pour apprécier la valeur de cette institution, il suffit d'observer que sa conception, sa confection et son maintien, sont l'œuvre exclusive de théoriciens, de législateurs et de policiers blancs, les Noirs n'ayant jamais été, quant à eux, associés à aucune de ces étapes, ni même consultés. En procédant à cette concrétisation majeure de l'*apartheid*, les Boers, l'ethnie blanche qui a usurpé le pouvoir en Union sud-africaine, a tenté de donner corps à un vieux

phantasme tribal selon lequel ils auraient été historiquement les premiers occupants de cette partie de l'Afrique, l'intrusion des Noirs ayant été bien postérieure — affabulation catégoriquement démentie par l'histoire et, au demeurant, récusée par l'opinion internationale : le fait est qu'aucun État étranger n'a voulu pousser la complaisance jusqu'à reconnaître l'indépendance du Transkei.

Il faut néanmoins comprendre que, sous l'écorce monstrueuse, le phénomène s'apparente au néo-colonialisme classique. Comme pour bien des États d'Afrique centrale ou occidentale, l'indépendance ou même la simple érection d'un bantoustan a d'abord pour effet de dépouiller les Noirs des maigres droits politiques et sociaux dont ils jouissaient auparavant, tout en soulageant la « métropole » (ici le gouvernement central sud-africain) de ces obligations naturelles d'un État envers ses ressortissants que sont l'éducation, la santé, la sécurité, devenues désormais l'apanage de dirigeants tyranniques, incapables, corrompus, et d'ailleurs désignés par le maître blanc d'une façon ou d'une autre. En revanche, les capitalistes — métropolitains — ont désormais toute latitude pour puiser dans ce nouvel eldorado une main-d'œuvre quasi gratuite, puisque désormais sans aucune protection, mais surtout des plus values financières sans précédent.

Bao-Daïsme

Stratégie de décolonisation qui consiste, au lieu de négocier avec l'interlocuteur désigné par les colonisés les modalités de l'indépendance, à lui susciter des rivaux afin de le déconsidérer et de le démoraliser, en attendant le rétablissement

de l'ordre colonial derrière une façade ravalée. À proprement parler, le *bao-daïsme* est une technique de substitution du néo-colonialisme au colonialisme classique.

C'est au cours du conflit qui, de 1946 à 1954, opposa la France aux nationalistes indochinois menés par le Vietminh de Ho Chi Minh, que ce stratagème, réduit à la caricature, se prêta le mieux à l'observation. Pour faire échec à la faveur populaire des patriotes indigènes, Paris ressuscita et remit en selle l'héritier pratiquement déchu de la dynastie annamite, un certain Bao-Daï — d'où le mot *bao-daïsme*. Vaine en Asie où la guerre se termina par le désastre français de Dien-Bien-Phu, la méthode a été tentée ailleurs, tantôt sans succès (comme au Maroc en 1955 avec Mohammed V), tantôt non sans bonheur (comme au Niger avec Djibo Bakari, au Cameroun avec Ruben Um Nyobé et, d'une manière générale, en Afrique noire de colonisation française). C'est en fonction de ce schéma qu'il faut en définitive interpréter la *décolonisation gaullienne*.

À cette démarche caractérisée par la rigidité et l'incompréhension, il est de bon ton d'opposer l'attitude britannique, plus ouverte, pragmatique, impliquant, au moment où éclate la crise, l'acceptation du dialogue avec les leaders les plus représentatifs, fussent-ils hostiles à Londres. On frémit en effet en songeant aux années de guerre et à l'hécatombe qu'eût occasionnées un *bao-daïsme* appliqué à l'Inde de Gandhi ou même au Nigeria.

La politique coloniale britannique n'est pourtant pas exempte de *bao-daïsme*, aussi pragmatique qu'elle paraisse d'abord. Elle n'est pas allée sans *a priori* raciste et chauvin dans le cas du Kenya, par exemple, où le véritable adversaire des Anglais, Dedan Kimathi, condamné à mort au cours d'un pro-

cès dénué d'équité, a été fusillé. De même, c'est à Londres qu'incombe la première responsabilité de l'exclusion traditionnelle des Africains de toute participation au pouvoir en Afrique du Sud : car si le mot apartheid est récent, les pratiques qu'il recouvre étaient déjà monnaie courante sous la colonisation britannique.

Il faut conclure de ces faits que la fatalité du colonisateur, quel qu'il soit, est d'enfermer le colonisé dans un cadre qui peut être généreux ou étiqué selon les cultures, mais dont il a unilatéralement fixé les contours au préalable, et dont le colonisé ne se dégage vraiment qu'en ruant tôt ou tard dans les brancards.

BASIE, William Bill, dit Count (1904-1984)

Comme pour *Duke Ellington*, auquel les gens n'imaginaient pas d'autre nom, comme pour « *King* » Joe Oliver et, dans une moindre mesure, pour Lester Young, dit *The Prez* (le Président), pour Billie Holiday, dite *Lady Day*, the Count (le Comte), sobriquet donné au grand pianiste par ses confrères, en hommage à sa réserve naturelle et à sa prestance, n'était que partiellement parodique, au point que patronyme et surnom étaient devenus inséparables.

Meilleur pianiste que Duke Ellington, aussi bon chef d'orchestre, il n'a pas atteint une égale célébrité faute de cette facilité mondaine qui, chez son confrère, envoûtait critiques et autres faiseurs d'opinion. Le moindre titre de gloire du Count n'est pas d'avoir fait connaître, non sans avoir souvent favorisé leur éclosion, des solistes devenus par la suite figures de légende (Lester Young, Billie Holiday, Harry Edison, Jimmy Rushing, Frank Fos-

ter, Eddie Lookjaw Davis, Hershell Evans, Freddie Green, et d'autres encore), réussissant le miracle d'associer continuité et incessant renouvellement. Autant que celui du Duke, le grand orchestre de Basie a mérité le qualificatif d'université. Sa musique, très disciplinée, au *swing* péremptoire fondé sur l'usage abondant du *riff*, d'une cohésion sans fioriture, inspire une sorte de sécurité ébahie à l'auditeur.

En tant que soliste, Count Basie peut laisser au non-spécialiste une impression paradoxale d'ésotérisme, en raison d'un discours trop parcimonieux, illustration d'une retenue qui justifie qu'on ait comparé l'esthétique du célèbre pianiste à la maîtrise des artistes des époques dites classiques de l'Occident.

Rien n'est aussi instructif que d'écouter, suivant l'ordre chronologique, les interprétations successives de *Tikle Toe* en trente ans par le grand orchestre de Count Basie, identique à lui-même, malgré le renouvellement des générations de solistes.

BEAMON, Robert, ou, plus couramment, Bob (1946-)

Les Jeux Olympiques de 1968, à Mexico, ont laissé deux images-chocs qui demeureront longtemps : le poing levé d'athlètes noirs américains se réclamant du *Black Power* et le bond de 8,90 m, dès la première tentative, du sauteur en longueur noir Bob Beamon. Vingt ans plus tard, cette performance, qui plongea les témoins dans la stupefaction et la perplexité, n'est pas près d'être égalée ni même approchée.

On se demande encore dans quelles ressources un si jeune homme, presque un adolescent, a

dû aller puiser pour se hisser à un tel sommet, d'autant que Bob Beamon lui-même tenta vainement par la suite de retrouver cette euphorie. C'est oublier que Bob Beamon témoigna de sa sympathie pour le Black Power au cours de ces Jeux Olympiques. Il est vrai que, sur le podium, il ne leva pas le poing ; sans doute estimait-il que son seul exploit avait été un geste de révolte suffisamment éloquent pour constituer une contribution éclatante à l'assaut meurtrier que les leaders du *Black Power*, Stokely Carmichael, Bobby Seale, Eldridge Cleaver, entre autres, menaient contre les bastions de la ségrégation.

Be-Bop, ou Bop

Style de jazz expérimenté dès 1940, dans les cabarets de Harlem, et particulièrement au *Minton's playhouse*, par Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Thelonius Monk, Kenny Clark, Charlie Christian, d'autres encore moins illustres, le *be-bop* fut une révolution sans manifeste ni théoricien ; il n'en fit pas moins sensation : alors que le jazz « classique » était en pleine gloire, le *be-bop* parut tout à coup en inverser les principes. À l'accentuation du temps fort, il substitua un apparent éparpillement ressenti d'abord, non pas comme une polyrythmie, mais comme une anarchie ; il déroutait en raffinant à l'excès la structure harmonique et en recourant à un phrasé en tous points provocateur ; il scandalisa en utilisant une thématique qui, sans répudier la nostalgie de l'Afrique et les souffrances de l'humiliation, s'ouvrait à diverses inspirations extérieures.

Pourtant, le *be-bop* sauvegardait l'improvisation et le *swing*, l'essentiel en somme, et même en intensi-

fiait la sensation. Ce qui avait paru la négation de la musique négro-américaine n'en était, finalement, qu'un enrichissement, par une jeune génération qui poursuivait un double but : remettre en cause, en même temps que sa musique, son rôle traditionnel de paria, d'intouchable de la société américaine sans pour autant perdre son identité.

BEECHER-STOWE, Harriet (1811-1896)

Évangéliste américaine, mère de famille, militante abolitionniste blanche, aussi peu ordinaire qu'elle fût, rien ne semblait pourtant destiner Harriet Beecher-Stowe à la littérature ; elle y fit néanmoins irruption en 1852, ne résistant pas à son tempérament généreux et son premier essai fut un coup de maître : *La Case de l'Oncle Tom* (*Uncle Tom's Cabin*), l'un des plus grands best-sellers de tous les temps. Ce ne fut pas seulement son chef-d'œuvre mais aussi pratiquement son unique ouvrage. (Voir *La Case de l'Oncle Tom*).

BEHANZIN (1844 ?-1906 ?)

Dernier roi du Dahomey indépendant, Béhanzin (ou mieux : Gbéhanzin ?), était le fils du roi Glélé qui avait refusé de faire allégeance à la France. C'est la politique qu'adopta aussi Béhanzin qui, pour résister au conquérant étranger, rassembla une nombreuse armée, y compris un contingent de quatre mille amazones. Ce souverain africain est surtout devenu légendaire par son patriotisme et la farouche résistance qu'il opposa à l'armée française mieux équipée et mieux encadrée. Béhanzin, qui avait

régné de 1889 à 1894, fut finalement capturé et emmené en exil à Alger où il mourut. La lutte contre l'esclavage, idéal vite perverti quand il ne fut pas simple façade, couvrit dans le cas du Dahomey la destruction d'une civilisation originale et la réduction d'un peuple souverain à une semi-servitude.

Bénin

C'est le nom actuel de l'ancien Dahomey, colonie française de 1894 à 1960. Cette appellation est historiquement associée à l'expérience de rénovation politique et de socialisme tentée, sans grand succès semble-t-il, par Mathieu Kérékou, dont le régime succéda en 1972 à plus d'une décennie d'instabilité politique et sociale.

Berlin (Conférence de, 1884-1885)

Réunie de novembre 1884 à février 1885, pour le partage de ce qui restait de l'Afrique noire libre, cette conférence rassembla les puissances de l'Europe Occidentale — Grande-Bretagne, France, Allemagne, Belgique, Portugal — entre lesquelles la rage de conquête du Continent noir suscitait des frictions de plus en plus graves. C'est l'Allemagne de Bismarck, pourtant nouvelle venue dans le club des puissances coloniales, qui s'y tailla la part du lion : elle fit en effet reconnaître ses droits sur le Togo, le Cameroun, le Ruanda-Urundi, le Tanganyka, le Sud-Ouest Africain, tous territoires qu'elle n'avait même pas encore fait occuper par ses soldats. Les autres puissances transformèrent simplement en droit le fait accompli d'acquisitions récentes.

Cette mainmise solennelle et collective sur des peuples éloignés par plusieurs milliers de kilomètres sans souci de leur sentiment est devenue le symbole à la fois du cynisme, de la présomption et surtout de la naïveté du colonialisme.

Biafra (guerre du, 1967-1970)

On désigne ainsi la cruelle guerre civile qui opposa le peuple Ibo, habitant le sud-est du Nigeria, aux autres peuples rassemblés sous la houlette de cet État. La guerre fut précédée de nombreuses péripéties mettant en lumière, d'une part, l'animosité des Haoussas à l'encontre des Ibos dont ils jalouaient traditionnellement la primauté intellectuelle, économique et sociale, et, d'autre part, l'impatience de jeunes diplômés Ibos devant les lenteurs affectant le développement du pays, dont ils rendaient responsables les vieux politiciens marqués par le formalisme britannique.

Le 15 janvier 1966, de jeunes officiers Ibos, à l'instigation du major Nzeogwu, exécutent un coup d'État, suivi d'une longue période de désordres au cours desquels les Ibos émigrés en pays haoussah sont massacrés à plusieurs reprises, avec un tel acharnement qu'on parla plus tard de génocide. À la suite d'un nouveau coup d'État, œuvre cette fois de jeunes officiers haoussah et dont le nouveau chef d'État à peine installé, le Général Ironsi, un Ibo, est la victime, un officier supérieur Ibo, le lieutenant-colonel Odumegu Ojukwu, proclame l'indépendance du Biafra, État sécessionniste Ibo. Bien entendu, la réponse du gouvernement central, dirigé maintenant par le nordiste Yakubu Gowon, est une déclaration de guerre.

Au bout de trois longues années d'opérations, confuses et indécises au début, puis basculant soudain en faveur des fédéraux, mais constamment émaillées d'atrocités au détriment des Ibos, les troupes d'Ojukwu sont contraintes de déposer les armes.

Tels sont les faits connus. D'autres, plus déterminants dit-on, sont demeurés occultes, le rôle des grandes puissances par exemple, et en particulier celui de la France, alors en quête de sources d'approvisionnement pétrolier bon marché et faciles à contrôler politiquement : le Biafra abritait comme de juste les seules réserves de pétrole du Nigeria.

La vraie leçon de l'affaire réside dans l'impassibilité opposée par l'Afrique, gouvernements et gouvernés pour une fois confondus, au calvaire du peuple Ibo, plutôt que de renoncer au principe sacro-saint mais aberrant de l'intangibilité des frontières héritées de la colonisation. Pourquoi ne pas ériger en même temps en principe sacro-saint les institutions démocratiques, et en particulier la pratique du pluralisme, héritées de la colonisation dans plusieurs cas ? Est-il logique de réclamer une partie de l'héritage tout en rejetant une autre, au demeurant la meilleure ?

BIKO, Stephan ou Steve (1946-1977)

Militant anti-apartheid de cette jeune génération qui a déjà fourni tant d'exemples de vitalité et d'abnégation, Steve Biko est le fondateur du mouvement *Black Consciousness* né à la fin des années 60, puis du *South African Students Organisation* (SASO). L'assassinat délibéré de Steve Biko a scandalisé le monde entier en révélant au

grand jour la barbarie des maîtres de l'apartheid et le cynisme des méthodes qu'ils utilisaient en vue d'écraser l'opposition noire. Sur le jeune militant arrêté et qu'ils détenaient illégalement, des policiers blancs, parfaitement identifiés depuis, s'acharnèrent interminablement, sans encourir aucune sanction.

***Black Consciousness* (Conscience noire)**

Philosophie de guerre contre l'apartheid dont la paternité est attribuée tantôt à Robert Sobukwe, tantôt à son cadet Steve Biko, la *Conscience noire* a servi de justification aux fondateurs du PAC (*Pan african Congress*) pour rompre avec l'ANC (*African National Congress*) accusé d'embourgeoisement dommageable au processus de libération des Noirs.

Le *black consciousness* se déduirait de l'hégélianisme en posant les Noirs et les Blancs d'Afrique du Sud, maîtres et esclaves, comme les deux pôles d'une contradiction dialectique qui se résoudra par la libération des opprimés africains, et la cohabitation des deux camps sur un pied d'égalité. La mission de combattre l'apartheid incombe à la seule communauté noire, ce qui condamne la pratique de l'ANC, organisation multiraciale, tributaire d'idéologies non-africaines.

Le fait est que les dirigeants autorisés de l'ANC ont accusé le *black consciousness*, idéologie du PAC, d'être entaché de racisme et de conduire à une guerre raciale au lieu du combat pour la libération des opprimés.

***Black Muslims* (musulmans noirs)**

Apparu avant la dernière guerre, ce mouvement politico-religieux

appartient à la *Révolution noire* dont il balbutie déjà au moins certains mots d'ordre.

En Amérique, les nombreuses sectes religieuses noires, autant que les autres sectes chrétiennes, ressortissaient à une tradition anglo-saxonne de libre lecture des textes sacrés ; pleines de bruit et de fureur, elles ne signifiaient rien en quelque sorte, à l'image de l'église du célèbre *Father Divine*. Les musulmans noirs, première dissidence de masse des descendants d'esclaves africains, marquent un tournant capital dans l'évolution des mentalités et inaugurent la rupture avec le rêve américain et l'espérance chrétienne.

Postulant en termes de constat l'incompatibilité irréductible des Noirs et des Blancs, les *Black Muslims* revendiquent pour leur communauté le droit à une religion spécifique, c'est-à-dire, en langage non mystique, à un pouvoir autonome, sinon à son propre territoire ; ce sera l'islam, prêché ici au départ par un missionnaire mystérieux, un certain Wali Farad, dont on ne sait à peu près rien aujourd'hui encore, sinon qu'il disparut en 1934, remplacé aussitôt par Robert Poole, plus connu comme le prophète Elijah Muhammad. Les nouveaux sectateurs de Mahomet, des déshérités dans leur écrasante majorité, s'affluent souvent de noms islamiques, fondent leurs propres écoles, leurs propres coopératives, leurs propres établissements commerciaux, s'organisent en nation dans la nation américaine, pratique qui préfigure la stratégie appliquée plus tard par le *Black Power*.

Plutôt que dans leur idéologie, confuse par définition puisque d'inspiration mystique, c'est dans le *modus operandi* du mouvement qu'il faut chercher sa signification : il semble être la transition nécessaire entre le légalisme des militants anti-

ségrégationnistes classiques, style NAACP, et le radicalisme activiste du *Black Power*.

Les *Black Muslims*, dont l'audience paraît avoir culminé en 1960, perdirent la sympathie relative dont ils avaient joui dans l'opinion internationale, avec l'assassinat de Malcolm Little, dit Malcolm X..., ancien dignitaire de la secte devenu le rival irréductible d'Elijah Muhammad. On découvrit tout à coup que ses méthodes typiquement américaines, en particulier son goût de la violence occulte, lui imprimaient l'image fâcheuse d'une mafia.

Les *Black Muslims* sont aujourd'hui en déclin.

Black Power

Lancé en 1966 par Stokely Carmichael, le *Black Power* n'est pas un mouvement politique, mais plutôt un mot d'ordre, concentré d'une vision pragmatique. Au lieu de compter, pour leur conquête de l'égalité, sur le vote de lois dont l'application était ensuite entravée, le *Black Power* révèle aux Noirs des espaces de pouvoir qu'ils peuvent occuper immédiatement, presque sans coup férir, et d'autres où ils peuvent exercer des pressions victorieuses. Que les Noirs, par exemple, s'inscrivent massivement sur les listes électorales et votent pour des Noirs, aussitôt apparaissent des maires noirs dans de petites et même, plus rarement il est vrai, de grandes communes — des shérifs noirs, des juges noirs, des représentants noirs dans les chambres de représentants.

Le *Black Power* est inspiré d'une philosophie légaliste, contrairement aux *Black Panthers* qui en dériveront pourtant : eux aussi préconiseront la prise du pouvoir, mais par la force, dans les ghettos, et

l'insurrection de ceux-ci contre les agents du pouvoir blanc. Le mouvement *Black Panthers*, incarnation de la violence révolutionnaire aux États-Unis, a vite trouvé sa limite, quand il ne s'est pas terminé par la pantalonnade, comme le retour et la conversion au mysticisme d'Eldridge Cleaver, l'un de ses prophètes les plus connus.

En revanche, l'esprit *Black Power* correspond si bien à la réalité négro-américaine qu'il a marqué durablement les mentalités, non sans remporter quelques succès éclatants : c'est sans doute à lui qu'on doit le phénomène des maires noirs à la tête de villes comme Atlanta, Los Angeles, Detroit, Chicago, etc.

BLAKEY, Art (1919-)

Le batteur américain Art Blakey, qui aime se faire appeler Abdallah Ibrahim Buhaina, n'appartient pas en tant que tel à la prestigieuse pléiade des pères fondateurs du be-bop. Ce n'est même pas un chercheur à dire vrai, mais un praticien brillant, un virtuose expert à tirer parti des découvertes de laboratoire. À la tête des *Jazz Messengers*, une formation dont les successifs avatars n'ont pas eu raison en plus de trente ans, sa véritable originalité, dans une corporation politiquement timorée, est de se mêler de messianisme sinon d'engagement proprement dit. Depuis un voyage à ses sources africaines, Art a coutume d'agrémenter ses concerts de déclarations fracassantes exaltant le jazz noir comme seule chance de salut d'une Amérique sans âme.

Il reste que, comme pour un Lionel Hampton, un Duke Ellington, un Count Basie, on ne compte plus les jeunes musiciens noirs qui se sont formés à l'école des *Jazz Messengers*.

Blood River (1838)

C'est le nom d'une célèbre bataille, qui s'est livrée sur le sol de l'actuel État du Natal, alors domaine des Zoulous et qui donna l'occasion longtemps désirée aux Boers de Prétorius d'écraser les Zoulous de Dingaane, au point de transformer en flots de sang les eaux d'une rivière voisine (de là le nom anglais).

Le jour anniversaire de *Blood River* sert aussi de fête nationale à la République Sud-Africaine.

Blues

Forme de musique populaire négro-américaine essentiellement vocale sans doute à l'origine du jazz, qu'elle a influencé par son inspiration existentielle, sa structure immuable de douze mesures et ce climat d'amertume désabusée qu'on qualifie de *bluesy*. Aussi moderne soit-il, un jazzman noir authentique doit savoir jouer du blues : c'est à l'aune de sa capacité de retourner ainsi aux sources qu'il est jugé par ses pairs.

Le plus célèbre compositeur de blues est Handy (William Christopher, 1873-1958), surnommé *father of the blues* à qui on doit entre autres thèmes, *Memphis blues* et surtout le très populaire *Saint-Louis blues*, interprété par tous les grands jazzmen de la période classique.

Le blues est, pour une grande part, un chant, une musique vocale où se sont illustrés en particulier Ma Rainey, Bessie Smith, Jimmy Rushing, Joe Turner, Lavern Baker, Dinah Washington, Big Bill Broonzy. On peut ranger Ray Charles et Jimi Hendrix dans cette lignée.

Au contraire du jazz proprement dit, perverti par son succès même au point d'échapper au patrimoine

négro-américain pour se diluer dans la culture cosmopolite, le blues, tout en accusant au contraire les traits de son identité, connaît aujourd'hui un renouveau de vitalité avec l'incassante éclosion d'artistes de premier plan, tels que Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, Big Joe Williams, Memphis Slim, Tampa Red, Champion Jack Dupree, Howlin' Wolf, Sonny Boy Williamson, T-Bone Walker, et d'autres encore.

Boers

Dans le langage de la presse internationale, le mot désigne la fraction de la population blanche sur laquelle s'appuie le Parti Nationaliste Afrikaner, au pouvoir depuis 1948 et principal artisan de l'apartheid. Le mot néerlandais *boer* veut dire paysan. Lointains descendants des Hollandais, les Boers, auxquels se joignirent par la suite des huguenots français chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes, fondent en effet au Cap, où ils immigrent en 1615, une économie rurale imitée du modèle patriarcal européen. Les Boers qui proclament bien haut aujourd'hui leur identité africaine aiment à se désigner eux-mêmes sous le nom d'*Afrikaner*. Les deux termes sont donc devenus synonymes.

La personnalité des Boers paraît avoir été exaltée jusqu'à la paranoïa par ce qui semble être le pôle principal de leur mémoire collective, le Grand Trek, une épopée à laquelle ils ne cessent de se référer. Le Grand Trek fut une espèce de longue marche des Boers, au cours de laquelle, fuyant la conquête anglaise au début du XIX^e siècle, ils s'aventurèrent à l'intérieur du continent, infligeant défaite sur défaite aux Zoulous dont ils traversaient l'empire, triomphant enfin du der-

nier roi Zoulou, Dingaan, à la bataille de *Blood River*, en 1838.

S'autorisant de cet épisode, et d'autres antérieurs, ainsi que d'une interprétation très originale des textes bibliques, les Boers se considèrent comme le peuple élu par Dieu et envoyé en Afrique pour dompter ces fils du diable que sont les nègres, à condition de se garder eux-mêmes purs de tout mélange avec ces démons.

Sur les trente millions d'habitants auxquels on peut estimer aujourd'hui la population sud-africaine, les Boers ne dépassent pas trois millions, c'est-à-dire 10 %. Leur présence ininterrompue au pouvoir depuis bientôt quarante ans s'explique par leur position majoritaire au sein de la population blanche, les Blancs ayant seuls le droit de vote.

À propos des Boers, qui se sont exilés en Afrique pour fuir les persécutions religieuses, on ne peut se défendre d'une réflexion désabusée sur les sociétés humaines. Il semblerait en effet qu'un peuple ne pût se libérer d'une oppression sans en subjuguier un autre. Les Juifs ne se sont libérés des nazis européens qu'en asservissant les Palestiniens ; les Américains, rebut de l'Europe, exterminèrent les Indiens et opprimèrent les nègres ; les pieds noirs français tentèrent d'enchaîner les musulmans algériens...

BOGANDA, Barthélémy (1910-1959)

Grande figure de l'Oubangui-Chari (actuelle République centrafricaine) malheureusement disparu sans avoir terminé la mission qu'il s'était assignée d'émanciper son pays, Barthélémy Boganda apparaît rétrospectivement comme une personnalité complexe.

Prêtre de l'église catholique coloniale, il appartient à une caste lettrée et privilégiée, consentant au système une collaboration zélée. Non seulement l'abbé Boganda condamne ouvertement l'inhumanité de l'*indigénat* auquel sont soumises les populations noires, mais il s'expose à tous les risques en faisant parfois obstacle aux exactions des autorités. Devenu très populaire à la fin de la Deuxième Guerre, il est élu député de l'Oubangui-Chari au Parlement français malgré l'hostilité de l'administration. Commence alors pour lui une carrière politique conforme apparemment aux lois du genre en Afrique française : fondateur du MESAN (Mouvement d'Évolution Sociale de l'Afrique Noire), membre de l'Assemblée représentative de l'Oubangui, Président du Grand Conseil de l'AEF, l'abbé Boganda se distingue pourtant de ses pairs africains. Il fait preuve d'une sourcilieuse indépendance d'esprit et d'initiative sans pourtant rompre avec les autorités, mécontentes mais désorientées.

Barthélémy Boganda réussit ainsi la gageure, vainement tentée ailleurs jusque-là, d'être traité sur un pied d'égalité, en partenaire et non en protégé. En somme, il s'est donné l'assurance et la stature d'un homme d'État, seul alors dans cette position. Il est tué dans un mystérieux accident d'avion le 29 mars 1959. Ce n'est que six mois plus tard, au cours du fameux référendum du général de Gaulle, que se révélera Sékou Touré. On peut se demander aujourd'hui si le processus de décolonisation gaulienne eût été exactement le même sans la brutale disparition de Barthélémy Boganda.

BOKASSA, Jean Bedel **(1921-)**

Le cas de ce dictateur trop renommé doit surtout être l'occasion

de méditer sur les années soixante — celles qui ont immédiatement suivi les indépendances — et sans doute aussi sur l'une des fonctions principales des médias occidentaux : n'est-il pas stupéfiant que nous ne sachions de Jean Bedel Bokassa que ce que les médias français ont bien voulu nous en dire, alors que même son récent procès n'a fait que brouiller les cartes ?

Quand Bokassa prend le pouvoir à Bangui, le modèle du dictateur africain francophile est constitué dans ses éléments essentiels ; mais c'est un robot, fonctionnel et triste, à l'image d'un Ahmadou Ahidjo. L'image qu'on nous donnait de Bokassa trancha tout de suite par son baroque, son extravagance : c'était le triomphe d'une idée, ou plus exactement d'un fantasme.

Capitaine de l'armée française (donc officier et non sous-officier, comme certains l'ont écrit), Bokassa a durement gagné ses galons sur les champs de bataille de la Deuxième Guerre mondiale et les rizières d'Indochine. Combattant de la France Libre, qui a fait de de Gaulle son idole, il éclate publiquement en sanglots aux funérailles de l'homme du 18 juin. La veille de son coup d'État du 1^{er} janvier 1966, il apparaît comme un chef d'état-major loyaliste, placidement indifférent aux joutes politiques.

Une fois au pouvoir, il se fait couronner empereur au cours d'un cérémonial emprunté à Napoléon 1^{er}, où le faste le dispute au burlesque ; et c'est aussitôt une succession de crimes abominables, qui n'épargnent pas ses proches, et que couronne un horrible massacre d'écouliers.

Bref, vaillant au combat s'il est bien guidé, le cœur sur la main et voué aux fidélités les plus redondantes, imprévisible, d'une vanité inimaginable, proie certains jours d'élans de cruauté et d'un goût du

sang pouvant aller jusqu'au cannibalisme, c'est vraiment le nègre éternel — sorte de Dessalines mâtiné de Soulouque, revu et corrigé par un scénariste sans talent, qui aurait lu *Bug Jargal*, *Empereur Jones* et *Chaka*. Quelle idéologie a présidé à la confection de ce personnage ? La question se pose-t-elle vraiment ?

Rentré en 1986 dans son pays au cours de péripéties rocambolesques, Bokassa a été jugé et condamné à mort, sans que ce procès suscite une réelle curiosité en Afrique ni à travers le monde.

BONAPARTE, Napoléon dit Napoléon 1^{er} (1769-1821)

Le vainqueur d'Austerlitz, chaud partisan de Robespierre dans sa jeunesse, avait appartenu à la gauche radicale sous la Convention ; le jeune général de brigade de vingt-six ans était si étroitement engagé avec les Montagnards que, chargé de briser un putsch royaliste, il n'hésita pas à tirer au canon sur la foule.

Pourtant, le 20 mai 1802, devenu Premier Consul, l'ancien robespierriste rétablit l'esclavage aboli le 4 février 1794. C'est que, entre temps, l'homme du 18 Brumaire est devenu un esclavagiste convaincu. Est-ce pour donner des gages au lobby négrier auquel il vient de s'allier en épousant Joséphine de Beauharnais, une *créole* de la Martinique ? C'est l'explication souvent avancée de ce retournement. Est-elle suffisante ?

À Saint-Dominique, les esclaves se sont finalement débarrassés de leurs anciens maîtres au terme des sanglantes batailles de 1793 ; l'île, pacifiée, prospère sous la férule du général noir Toussaint-Louverture, homme d'un rare génie, auquel les

troubles ont donné l'occasion d'émerger et qui d'ailleurs n'a pas rejeté l'autorité de la France.

C'est le moment que choisit, contre toute raison, Bonaparte pour envoyer là-bas un redoutable corps expéditionnaire sous le commandement d'un certain Leclerc, son beau-frère, dont la mission, à l'évidence, est de remettre les nègres dans les fers. C'est une sorte de répétition, quelque cent-cinquante ans à l'avance, de l'affaire d'Indochine, de la mission d'un Thierry d'Argenlieu.

Les Français sont vaincus, mais ils ont pu capturer Toussaint-Louverture et l'emmènent en France. Que va faire Bonaparte de cet illustre prisonnier, grand stratège comme lui-même, et dont l'infortune devrait stimuler sa générosité ? Va-t-il le traiter avec les honneurs de la guerre, comme le général noir le mérite à plus d'un titre ? Au contraire, il le fait enfermer dans le sinistre fort de Joux, en Franche-Comté, province aux rudes hivers, et l'y laisse mourir de froid.

En 1807, l'empereur Napoléon (nouvel avatar de Bonaparte), aura restauré l'esclavage sur toutes les Antilles françaises.

Napoléon a illustré à sa manière, tributaire des réalités de son époque, le drame dont témoignent aujourd'hui encore les hommes de gauche occidentaux, écartelés entre la culture et l'idéologie. Une fois passés la bourrasque révolutionnaire et ses coups de cœur rousseauistes, Bonaparte, homme d'État, retrouva naturellement les vieux réflexes racistes inculqués par un christianisme archaïque, mais invétéré.

Boschimans

Souvent confondus avec les Hotentots, les Boschimans du désert du

Kalahari sont, comme les pygmées de l'Afrique centrale, les derniers spécimens d'un mode de vie qui n'a pu subsister qu'au fond d'inexpugnables retraites, au cœur de la forêt ou du désert. Il est inutile de s'extasier sur leur parfaite adaptation à leur environnement d'où ils tirent très économiquement leur subsistance et de déplorer leur disparition, conséquence inéluctable de l'envahissement de la planète par un mode de vie plus puissant. S'il en reste quelques-uns, ils constitueront peut-être la seule chance de survie de l'espèce à l'un ou l'autre des désastres écologiques causés par le dynamisme technicien de leurs conquérants et « protecteurs ».

BRAZZA, Pierre Savorgnan, de (1852-1905)

Explorateur français, peut-être le plus populaire en France, de Brazza illustre une lignée d'aventuriers qui ne firent pas honneur à une profession il est vrai ambiguë par définition, tenant à la fois du savant et du mercenaire. Le climat de l'époque a, certes, grandement contribué à dévoyer une fonction qui, en d'autres temps, eût répugné à se mettre au service d'un chauvinisme.

Son haut fait a consisté à remonter le fleuve Congo de 1879 à 1882, et à signer des traités avec les roitelets de la région, et en particulier avec Makoko, roi « cannibale » des Batékés, plaçant sous l'influence de la France cette région qui allait donner naissance aux États actuels du Gabon, du Congo-Brazzaville et de Centrafrique.

Brazzaville (Conférence de)

On appelle ainsi une réunion de hauts fonctionnaires français rele-

vant du ministère des Colonies et de personnalités de la France Libre, convoquée en février 1944 à l'initiative du Général de Gaulle, bientôt chef du Gouvernement Provisoire de la République française siégeant à Alger. Personne, contrairement à une opinion courante aujourd'hui, ne songeait alors à poser les bases d'une quelconque émancipation des peuples africains bien que la conférence se tint dans ce qui était la capitale de l'Afrique Équatoriale Française, et un seul homme de couleur, le gouverneur Félix Éboué, y joua un rôle, éminent il est vrai, mais ce n'était pas un Africain.

De Gaulle savait plus que personne quel lourd tribut de sang les fantassins noirs recrutés dans l'Empire français, et appelés vulgairement tirailleurs sénégalais, étaient en train de payer sur les champs de bataille de la guerre contre Hitler. Patriote français, mais gouvernant lucide, il voulut prémunir le système colonial contre les effets imprévisibles d'un brutal désenchantement de populations confrontées après la guerre à un conservatisme borné, au sortir de tant de sacrifices.

Il se proposait donc de réaménager l'*indigénat*, statut traditionnel des Africains, dans le sens d'une plus grande souplesse, mais en s'en tenant au cadre strict de la souveraineté française, et même en le renforçant puisque toute perspective de *self-government* était formellement exclue.

Est-ce à dire que le qualificatif « l'homme de Brazzaville » attribué à de Gaulle dans l'acception actuelle de précurseur de l'émancipation des Noirs soit dénué de tout fondement ? En réalité, qu'on l'ait voulu ou non, la Conférence de Brazzaville a bel et bien amorcé les bouleversements politiques qui allaient secouer quinze ans plus tard la portion africaine de l'Empire français. Par exemple, c'est en s'inspirant de

ses conclusions que la Constitution d'octobre 1946 allait instaurer outre une représentation à vrai dire anodine des populations africaines au Palais Bourbon, des assemblées locales, dites territoriales, où devaient siéger côte à côte autochtones africains, sous-représentés, et colons blancs pour débattre ensemble des problèmes les concernant.

Dans ces assemblées aux prérogatives trop parcimonieusement délimitées, des Africains purent du moins faire l'apprentissage des procédures de la démocratie moderne. Cela devait nécessairement déboucher, tôt ou tard, sur la revendication d'indépendance.

Brésil (les Noirs au)

Avec, dit-on, soixante millions de ressortissants d'origine africaine, représentant environ 50 % de la population, le Brésil offre le visage étonnant de la nation la plus « nègre » de toute l'Amérique, après Haïti.

Le statut de la communauté afro-brésilienne prêtait encore naguère au mythe, sinon à la légende. Des poètes, des voyageurs que trompait l'apparente cordialité des rapports entre les différentes composantes raciales de la société brésilienne, pensèrent et propagèrent que celle-ci était régie par une tolérance spontanée qui ignorait le réflexe raciste. De la même façon, l'image du Noir brésilien, grand enfant joyeux et insouciant, ivre de samba et de foot-ball, demeurerait conforme à l'archétype occidental traditionnel du Noir.

La sociologie moderne, aidée de son goût du terrain, n'a pas eu de peine à faire justice de ces chimères. Elle a vite fait d'établir la totale absence des Noirs de la scène politique, même là où ils étaient majo-

ritaires, en même temps que leur présence massive dans les bidonvilles — appelés là-bas *favelas*.

De fil en aiguille, il a bien fallu se rendre à l'évidence de formes d'exclusion, sinon de franche ségrégation, proches des usages nord-américains : ainsi l'escalier et l'ascenseur des maîtres blancs sont interdits aux domestiques noirs — de même que, à Montgomery (Alabama) avant l'esclandre de Rosa Parks le 1^{er} décembre 1955, l'avant des autobus était interdit aux Noirs.

Quant à l'apparente bonne entente entre les races, on la devait en réalité à la démission morale des Noirs conditionnés par l'esclavage, la culture chrétienne et leur impuissance sociale, qui avaient intériorisé finalement les valeurs de la suprématie blanche : un test a révélé qu'une infime minorité seulement des Afro-Brésiliens reconnaissent spontanément être noirs.

Le statut des Afro-Brésiliens ne diffère pas fondamentalement de celui des « minorités » noires des autres nations industrielles de l'Occident et relève, comme elles, de l'oppression ; la paix raciale au Brésil résulte donc moins de la parfaite intégration des Noirs, tant vantée autrefois, que de leur émancipation très récente, qui n'a pu laisser de retarder l'éclosion dans leur sein d'une conscience noire, ni de freiner une mutation révolutionnaire des mentalités, à l'instar du Brésil lui-même très en retard sur les nations comparables.

Affranchis seulement en 1888, presque un quart de siècle après leurs frères nord-américains, les Noirs brésiliens achèvent à peine aujourd'hui le cycle classique, observé aux États-Unis, qui mène du péonage misérable proche du galvaudage rural, au travail à la chaîne dans une usine, en passant par l'analphabétisme, le chômage,

l'éclatement des familles, la délinquance, l'exil dans les provinces lointaines et inhospitalières, toutes les formes de la misère physique et morale. Et déjà l'on assiste aux prémices d'une Révolution noire, dont un courant modéré, le *Movimiento Negro*, préoccupé surtout comme son modèle américain, la NAACP, de la conquête des droits civiques et de l'égalité raciale, dispute l'hégémonie à nombre de groupes radicaux s'inspirant du *Black Power* et des *Black Muslims*, et tournés davantage vers l'exaltation de la négritude dans ses manifestations concrètes, le *candomble*, le retour aux noms africains, la pratique des religions dites naturelles...

Au moins l'activité inlassable de ces militants a suscité chez les intellectuels brésiliens de toutes races une effervescence qui ne contribue pas peu à une meilleure connaissance de la communauté afro-brésilienne, à l'intérieur autant qu'à l'extérieur du Brésil.

BROWN, John (1800-1859)

Militant anti-esclavagiste blanc américain appartenant à la fraction radicale du mouvement, John Brown, dont le sacrifice a longtemps stimulé l'imaginaire collectif de la communauté noire, fut un héros et un martyr de l'abolitionnisme.

John Brown avait tôt fait de dépasser la protestation individuelle et engagé une véritable croisade contre l'esclavage des Noirs, portant jusque dans les bourgades reculées la parole sacrée de l'égalité et de la fraternité des humains, tous créatures de Dieu.

Membre de l'*underground railroad*, John Brown, en vrai mystique, désirait sans cesse concrétiser davantage sa brûlante vocation ; le 16 octobre 1859, à la tête d'un

commando de militants abolitionnistes noirs et blancs, John Brown prend d'assaut une installation militaire, Harpers Ferry, arsenal de Virginie. Mais la bande est finalement défaite par la troupe régulière aussitôt accourue, et John Brown capturé.

Le détachement de John Brown au cours de son procès, l'ardeur dévotieuse de ses convictions après la sentence passèrent bientôt dans la légende, ajoutant à la fièvre qui préluda à la guerre de Sécession.

John Brown fut pendu à Charlestown le 2 décembre 1859.

Bug-Jargal

Récit de Victor Hugo qui en a laissé deux états : une nouvelle de quarante pages parue en 1820 (mais écrite en 1818 quand l'auteur n'avait que seize ans !) ; un roman de 250 pages environ, publié en 1826.

La trame romanesque demeure identique d'un genre à l'autre : sur la toile de fond de la révolution de 1791 à Saint-Domingue, Bug-Jargal, esclave devenu chef rebelle sans perdre son âme foncièrement généreuse, fait le sacrifice de sa vie en tentant de sauver ses anciens maîtres qui le méritent bien peu.

On découvre avec un étonnement mêlé de jubilation que le plus admirable génie de la littérature française s'est, très jeune, penché avec insistance sur le sort des Noirs. Il convient néanmoins de se garder d'un contresens : antérieur de très loin à la période d'engagement du grand poète, *Bug-Jargal* ne chante pas la révolte des esclaves noirs ni ne fustige l'entêtement de leurs anciens maîtres blancs. Victor Hugo ne prend parti pour aucun des deux camps en présence.

Trois sources mêlent leurs apports dans l'organisation du récit. On distingue, hérité du XVIII^e siècle et surtout sensible dans la nouvelle, le schéma dramatique conventionnel des récits de voyages et des contes moraux ainsi que deux types d'esclaves traditionnels et contrastés — le héros intraitable égaré parmi le troupeau résigné.

Mais c'est l'actualité, c'est-à-dire l'écho des atrocités suscitées à l'occasion du soulèvement des esclaves, qui frappera le plus le lecteur de notre époque. Celui-ci croira peut-être trouver dans cet apport historique, d'ailleurs de seconde main et contesté de surcroît par certains critiques, une préfiguration de phénomènes récents, et sera tenté non sans raison d'en dégager des constantes communes aux drames de la décolonisation à la française : ignorance et impuissance des hauts responsables politiques, aveuglement des petits Blancs mystifiés par le riche colonat, engrenage des affrontements aboutissant comme par fatalité à l'enlèvement sinon au désastre.

L'esthétique romantique naissante marque enfin de son impérieuse empreinte la mouture finale du récit. Bug-Jargal est habité de tourments si caractéristiques que certains critiques n'ont pas hésité à voir en lui un Ruy-Blas d'ébène.

Si elle est une étape marquante dans la formation du génie de Victor Hugo et l'histoire du romantisme en France, l'œuvre n'a que peu de rapports, en vérité, avec le destin des Noirs.

BUMBRY, Grace Melzia (1937-)

Américaine, chanteuse d'opéra, Grace Bumbry doit sa notoriété,

outre son talent et la rare beauté de sa voix, au privilège qui lui échet en 1961 d'être la première artiste noire à interpréter Wagner au célèbre festival de Bayreuth : cette année-là, et en 1962, Grace Bumbry fut Vénus dans *Tannhäuser*.

BUNCHE, Ralph (1904-1971)

Prix Nobel de la paix en 1950, en récompense de son rôle de médiateur entre Arabes et Israéliens, Ralph Bunche, diplômé de Harvard, avait été le premier Noir à exercer des responsabilités importantes au Département d'État. Secrétaire général adjoint de l'ONU, il est le bras droit du comte Bernadotte au début du conflit de Palestine et, après son assassinat, le remplace à la tête de la commission de conciliation de l'ONU.

Acteur, au titre de l'ONU, dans maints conflits de la décolonisation, et notamment au Congo-Léopoldville (futur Zaïre) en 1960, Ralph Bunche en est resté secrétaire général adjoint jusqu'à la veille de sa mort.

La très brillante carrière de Ralph Bunche représentait un démenti par les faits, le plus probant qui soit, des préjugés et du discours de dénigrement dont la ségrégation, idéologie dominante alors en Amérique, accablait quotidiennement les Noirs, à grand renfort de tests et autres techniques d'étalonnage dont on est revenu depuis.

Grand bourgeois, peu enclin à l'activisme, bien que l'accès des courts de tennis fût interdit, au lendemain de la guerre, aux enfants d'un diplomate parvenu au zénith de la carrière, Ralph Bunche n'en témoignait pas moins aux yeux de

ses compatriotes noirs que ce n'était pas la génétique qui était à l'origine de leur malédiction, comme le proclamait l'idéologie raciste, mais bien la ségrégation, c'est-à-dire l'injustice

brutale que la société blanche leur faisait subir. La ségrégation, c'était le mal contre lequel tous les hommes de bonne volonté et de courage devaient mobiliser leurs ressources.

C

CABRAL, Amilcar (1924-1973)

Comme beaucoup de dirigeants nationalistes africains des colonies portugaises, Cabral, métis *assimilé* né aux îles du Cap Vert, appartenait à la petite bourgeoisie de couleur ayant reçu une éducation supérieure. Son itinéraire rappelle celui d'un Agostinho Neto, d'un Mario Andrade, d'un Eduardo Mondlane.

Cabral tranchait pourtant sur les autres chefs du nationalisme africain anti-portugais, ses contemporains ; à la tête du PAIGC (Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée-Bissau et du Cap Vert), il commande sur le terrain une guérilla dont les succès impressionnent l'opinion publique internationale et qui réussit à libérer une portion considérable du territoire de la Guinée-Bissau, y installant même un quadrillage administratif. À cette efficacité guerrière, il ajoute la dimension rare d'une diplomatie dynamique et inventive, faisant reconnaître son gouvernement rebelle par l'ONU et par des États parfaitement honorables. À l'évidence, Cabral s'est mis en position d'infliger une défaite retentissante à une métropole prestigieuse, qui n'a pourtant pas ménagé ses moyens militaires pour réduire une petite colonie insurgée.

Cabral est assassiné le 20 janvier 1973 à Conakry, sans doute par des agents de la PIDE (la police politique portugaise).

En définitive, Cabral laisse l'exemple rare du dirigeant en qui la théorie et la pratique s'éclairent

et s'élargissent mutuellement : non content de préconiser l'enracinement du phénomène révolutionnaire dans l'âme et la réalité populaires, il s'est attelé lui-même à cette tâche quotidienne dans les combats du maquis comme dans les réalisations villageoises plus pacifiques.

Cameroun (ou Kamerün)

Le Cameroun, colonie allemande jusqu'à la Première Guerre mondiale, est aujourd'hui, après le Zaïre, le pays le plus peuplé de l'Afrique dite francophone et, virtuellement, une puissance régionale en Afrique centrale. Verrouillant le Golfe de Guinée et son *hinterland*, c'est surtout, pour les puissances industrielles néo-expansionnistes, une position stratégique dont la possession doit être un privilège incontestable.

Ainsi s'explique, au moins partiellement, son long calvaire toujours actuel, et qui remonte à l'année 1955, lorsque le grand mouvement nationaliste UPC fut banni par un décret de l'administration coloniale.

Premier sur la longue liste des États qui accédèrent à l'indépendance en 1960 avec la protection de la France et demeurèrent sous sa tutelle de gré ou de force, le Cameroun fit d'abord figure de prototype politique, puis, le régime de dictature sanglante s'y stabilisant peu à peu, d'archétype et enfin de laboratoire du néo-colonialisme.

Pendant combien de temps les techniques sophistiquées de la désinformation pouvaient-elles soustraire une tyrannie tropicale à la curiosité critique de l'opinion internationale ? Quel degré de violence la répression des opposants dans un État africain pouvait-elle atteindre sans risque de soulèvement populaire ? Était-il possible de désamorcer les accès de révolte d'une intelligentsia africaine en jouant intensément de la corruption ?

Autant de thèmes qui, avec d'autres d'égal intérêt, devaient alors tourmenter bien des séminaires, des états-majors, des *brain-trusts* de politologues, inspirer des tests à grande échelle, des expérimentations dont les résultats seraient extrapolés, comme dans les sciences dites exactes.

Le Cameroun de 1960, jeune république africaine ayant à sa tête un dictateur pro-occidental soutenu par un corps expéditionnaire français et affrontant une guérilla de maquis doublée d'une insurrection urbaine, s'offrait comme le terrain idéal d'une telle prospective.

C'est à la lumière de cette stratégie qu'il convient de dresser un bilan des trente premières années de l'indépendance du Cameroun et de tirer cette leçon, entre autres, qui ne manquera pas de réjouir les Africains : pas plus ici qu'ailleurs, la reconquête militaire n'a pu être transformée en victoire politique ni, enjeu capital sinon déterminant outre le pouvoir politique et économique, la monopolisation de l'influence et du prestige être assurée aux seules élites institutionnelles au détriment des élites informelles définitivement marginalisées.

Sur le papier, comme on peut l'établir rétrospectivement, l'enjeu a dû se définir en termes d'évidence : obtenir la *normalisation*, en substituant les idéaux institutionnels aux

idéaux alternatifs, en transformant des dirigeants fantoches en militants historiques, la terreur hébétée des citoyens en unanimité.

En d'autres termes, au Cameroun, comme sans doute ailleurs en Afrique, le succès du néo-colonialisme postulait un lavage de cerveau parfait des populations. On y crut en haut lieu longtemps. L'Afrique étant caractérisée par l'archaïsme de ses sociétés, ne suffisait-il pas de doser habilement intoxication et censure pour orienter à sa guise la conscience collective ? Contrairement à l'esclavagisme et au colonialisme primitif, le néo-colonialisme ne peut en effet en rester trop longtemps à l'exercice de la force ; bientôt vient le moment où il lui faut accéder à l'apparence de la légitimité.

Ambitionnant obsessionnellement d'envoûter les âmes et de confisquer les rêves, le fantoche oscille constamment entre le condensé miraculeux des vertus du groupe, qui ne doit son ascension qu'à son seul charisme ou le chef pragmatique derrière lequel les plus exaltés même, enfin résignés au bon sens, devraient se ranger. Dans un cas comme dans l'autre, conquérant ou satrape, Alexandre ou Elagabal, l'essentiel est qu'il demeure l'unique point de mire où convergent tous les regards.

C'est un fait que, au cours des années soixante, Ahmadou Ahidjo, le premier dictateur du Cameroun, s'opiniâtra dans la vaine tentative de faire accroire qu'il avait lui aussi vaillamment combattu pour l'indépendance, traversé maints périls pour la cause sacrée, bien mérité de la patrie.

Au début de la décennie suivante, les fantoches camerounais se rendirent à l'évidence : leur message n'avait convaincu personne. Changeant son fusil d'épaule, le dictateur partit alors en guerre contre les

extravagances sacrilèges et meurtrières du romantisme en politique. Ce fut là le sens, entre autres, des fameux procès politiques qui s'étendirent de Noël 1970 au nouvel an de 1971.

Interdiction fut alors faite aux médias, propriété exclusive du gouvernement, de mentionner toute personnalité, aussi méritante fût-elle, qui n'avait pas fait allégeance au parti unique. Les exilés furent présumés avoir tous regagné le bercail, les poètes et les artistes chanter unanimement les louanges du président. Sous la griffe de la censure, le pays se recroquevilla lentement, à peine agité par de molles et rares convulsions.

Mais, loin de se liquéfier dans le consensus obligatoire, comme l'avaient espéré les stratèges, les élites alternatives, contraintes à la clandestinité ou à l'exil, avaient au contraire grandi en maturité et, plus encore, en nombre. Démonstration en fut faite par le brusque déluge d'ouvrages dénonçant le président déchu, qui inonda le pays, sitôt que son successeur, nommé en novembre 1982, fit accroire qu'il s'inspirerait des idéaux de la démocratie.

Les populations apprirent que les exilés n'avaient pas regagné le bercail ; les médias ne purent faire autrement que de mentionner les personnalités éminentes, même si elles n'avaient jamais fait allégeance au parti unique. Le président déchu, en dépit de son charisme tant proclamé, n'avait donc pas confisqué les rêves populaires. L'influence et le prestige des élites informelles n'avaient sans doute jamais été aussi éclatants. La technocratie de l'assistance technique, aussi acharnée à haïr les Africains que le Ku-Klux-Klan à détester les esclaves affranchis, en voulant étayer ses préjugés sur des faits que d'ailleurs elle manipulait, était arrivée à des résultats exactement inverses.

Tout était donc à recommencer, avec Paul Biya dans le rôle de Sisyphe, poussant le rocher à son tour sans espoir.

Un élément inattendu a bouleversé récemment de fond en comble les données familiales du problème, au détriment des élites institutionnelles camerounaises. La faille économique doublée de banqueroute financière, après avoir été longtemps dissimulée, s'étale désormais au grand jour, et ses ravages n'épargnent aucune classe de la société. Voilà donc disqualifiés, sans discussion possible, des dirigeants qui avaient érigé la réussite économique en pilier de leur légitimité, et dont on découvre que la corruption fut leur unique religion.

La longue, douloureuse et finalement victorieuse résistance des élites africaines et des populations à une gigantesque entreprise de décevelage émerge ainsi comme la divine surprise des expérimentations d'un authentique laboratoire où l'on n'a pas craint de ravalier les Africains, une nouvelle fois, au rang de bêtes stupides.

Carrefour du développement

Cette formule, du nom de l'Association qui fut à l'origine du scandale, désigne une affaire retentissante qui, en 1986, mit en cause d'importantes personnalités socialistes françaises coupables d'avoir profité de leurs récentes années de pouvoir pour détourner de grosses sommes d'argent destinées à l'Afrique. Les sommes concernées atteignaient un montant de dix millions de Francs (1,5 millions de dollars).

L'affaire éclate en avril 1986, un mois après le changement de majorité, alors que la droite vient de remplacer les socialistes dans les ministères. Le nouveau ministre de

la Coopération, département qui a l'Afrique pour domaine exclusif, découvre un dossier qui le stupéfie : son prédécesseur, Christian Nucci, aidé de son chef de Cabinet Yves Chalier, avait mis au point une société écran, *Carrefour du Développement*, grâce à laquelle il lui était loisible de détourner de leur destination légale les fonds alloués à son ministère. Il avait pu ainsi assurer le financement aberrant du sommet franco-africain de Bujumbura en décembre 1984, en court-circuitant les instances de contrôle financier. Les détournements s'étaient poursuivis par la suite, mais pour des objectifs moins désintéressés.

L'affaire survenait au milieu d'un débat aussi âpre que surnois, qui, depuis de longues années, opposait, sur le thème de la *corruption africaine* (ses racines, ses causes, ses effets, etc.) les intellectuels africains francophones et les porte-parole autorisés, toutes nuances confondues, de la culture française. Ceux-ci proclamaient que, pendant deux longs millénaires, la pratique des vertus chrétiennes avait eu le temps de dresser dans le psychisme occidental la barrière infranchissable de ses valeurs morales ; selon eux, c'est le défaut d'un processus semblable qui expliquait la vulnérabilité des sociétés africaines à ce fléau. Le scandale du Carrefour du développement venait opportunément donner raison aux intellectuels africains, selon qui seuls les modes de gestion, déterminés eux-mêmes par les systèmes politiques, devaient être incriminés. Soumise à la cachotterie et au tabou, qui en sont comme les règles d'or, la gestion du ministère de la Coopération avait fini par s'apparenter à celle des Républiques francophones africaines où la censure des dictateurs étouffe toute critique publique. À la longue, la corruption devait le gangrener aussi.

En mettant en évidence la relation de *patron* à *client* unissant le Président français à ses *homologues* africains, l'affaire avait en outre l'avantage paradoxal de dévoiler la nature archaïque de la *coopération franco-africaine*, inadaptée aux exigences modernes de dignité des peuples : en prenant à sa charge l'intégralité des dépenses occasionnées par le sommet et, bien entendu, toute son organisation, la France se condamnait, bon gré mal gré, au rôle de chef d'orchestre sinon de parrain.

Case de l'oncle Tom (La) en anglais : *Uncle Tom's cabin*

Très célèbre roman anti-esclavagiste de l'américaine Harriet Elizabeth Beecher Stowe, ce livre, édité en 1852, se vendit à un million d'exemplaires, dit-on, à peine publié. L'œuvre a été l'objet de critiques aussi sévères qu'injustifiées.

L'auteur que rien, apparemment, n'effrayait, s'est trouvée confrontée à une quadruple gageure : comment, quand on était un Blanc, oser mettre en scène des Noirs ? Comment, quand on était nordiste, évoquer avec pertinence l'esclavage des nègres, spécialité du Sud des États-Unis ? Comment, quand on était une honorable et quadragénaire mère de famille, afficher du jour au lendemain la prétention de bas-bleu en publiant son premier roman ? Comment enfin faire de la bonne littérature avec de bons sentiments, exercice devenu de nos jours, si l'on en croit une tradition récente, aussi chimérique que la quadrature du cercle ?

C'est pourtant cette dernière difficulté que l'auteur surmonte avec le plus étonnant brio, aidée par une générosité sans doute nourrie de rousseauisme, qui affleure dans le

rêve à peine explicité d'une société fondée sur l'innocence, dans la présence d'une nature secourable aux miséreux, jusque dans certains motifs du discours lyrique qui accompagne la descente aux enfers de Tom, l'esclave, le juste arraché à son Afrique par des trafiquants sans scrupule.

Quant à l'expression *Oncle Tom*, devenue infamante par la suite, on a prétendu en faire grief à l'auteur, sous prétexte qu'en plaçant au premier plan le type de l'esclave docile elle avait délibérément corroboré une fausse image du peuple africain déporté en Amérique, un préjugé de Blanc en somme.

C'est là un malentendu affectant traditionnellement les peintures sociales exclusivement soucieuses de servir la vérité. Parce que le protagoniste de *l'Assommoir* était alcoolique, n'a-t-on pas accusé E. Zola de dénigrer le peuple des travailleurs de Paris en lui donnant le masque collectif de l'ivrognerie ? Nous savons aujourd'hui que, statistiquement, un ouvrier parisien de l'époque de Coupeau n'avait guère de chance d'échapper à l'alcoolisme : c'est la condition du travailleur qu'il fallait accuser et non le peintre.

D'ailleurs, Tom est-il vraiment l'homme résigné que l'on dit ? Quand Tom refuse d'être le bourreau de ses semblables, en donnant le fouet à d'autres esclaves, que fait-il sinon se rebeller, braver un maître cruel, s'exposer à un supplice assuré ?

Des lignes comme celles qui suivent auraient dû soustraire depuis longtemps Harriet E. Beecher-Stowe au contresens dont elle ne cesse pourtant d'être victime :

« On a remarqué que les surveillants noirs sont beaucoup plus cruels que les blancs. On tire de ce fait une conclu-

sion fâcheuse contre la race nègre. Cela ne prouve qu'une chose, à savoir que la race nègre est plus avilie et plus dégradée que la race blanche, et voici ce qui est également vrai de cette race comme de toute autre : l'esclave est un tyran dès qu'il peut ! »

Censure

Par ce terme, on désigne le contrôle exercé par un gouvernement sur les productions intellectuelles et artistiques. En Afrique, et plus particulièrement en Afrique francophone, ce contrôle pénalise surtout les journaux et les œuvres littéraires.

À l'exception de la zone anglophone, l'Afrique coloniale n'avait jamais connu la liberté d'expression qui, d'ailleurs, n'a point figuré au cahier de revendications des militants indépendantistes. Même après les indépendances, les interdictions et les saisies de journaux et d'œuvres littéraires, bien loin de scandaliser les populations, passaient généralement inaperçues.

La production intellectuelle ne s'arrête pas pour autant, elle est au contraire stimulée et même exacerbée par la platitude des œuvres des scribes officiels. Comme en France au XVIII^e siècle, livres et journaux sont édités à l'étranger, puis introduits et colportés clandestinement sur place. Contrainte aux voies souterraines, la diffusion des idées se fait à un rythme très lent : l'observateur superficiel peut ainsi croire à la stagnation ou à l'immobilité, mais c'est une apparence trompeuse.

Avec la violence physique et la terreur, la censure aura été l'arme la plus efficace des dictateurs africains pour pérenniser leur domination. Au Cameroun, par exemple, aussi bien du temps d'Aхмаdou Ahidjo que sous la présidence de son successeur Paul Biya, tout

ouvrage publié à l'étranger par un Camerounais, quand même son contenu serait favorable au pouvoir en place, est *a priori* interdit.

CÉSAIRE, Aimé (1913-)

Il n'y a pas de plus grand écrivain, en français, que Césaire dans la seconde moitié du XX^e siècle. Personne en effet, depuis 1945, n'a manifesté une inspiration et une écriture d'une aussi neuve, singulière et puissante beauté. Salué comme tel par André Breton, dès son premier essai poétique, il a confirmé cette consécration prophétique dans un ensemble harmonieux de créations sans aucune fausse note.

Né à Basse-Terre, en Martinique, dans la famille d'un fonctionnaire modeste mais instruit, il fait comme élève brillant et boursier une carrière scolaire exemplaire qui l'amène du lycée de Fort-de-France à Louis-le-Grand à Paris, puis à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. C'est à cette époque qu'il se lie avec L.S. Senghor et L.G. Damas, ses aînés, et collabore, avec eux, à la revue *L'Étudiant noir*, qui rassemble les originaires d'outre-mer, comme on disait alors. Physiquement affaibli par un début de tuberculose, psychologiquement en crise, il renonce à passer l'agrégation et repart, en 1939, pour la Martinique, où il est nommé professeur au lycée Schoelcher. La même année paraît dans la revue *Volonté*, à Paris, le *Cahier d'un retour au pays natal*, qui passe inaperçu. En Martinique, pendant la Seconde Guerre mondiale, Césaire publie, avec des collègues, dont Suzanne Césaire et René Ménil, la revue *Tropiques*, que ses prises de positions culturelles radicalement critiques vont bientôt faire interdire. En 1945, Césaire commence,

comme député et bientôt comme maire de Fort-de-France, une carrière politique exclusivement au service de ses concitoyens, marquée par une prudente réserve. Marginal, non inscrit après l'avoir été au Parti Communiste français, fuyant l'éclat et sans complaisance, il a été, du fait de sa discrétion, à la fois escamoté et récupéré, d'autant plus loué qu'il est plus silencieux.

Parallèlement, il édifie une œuvre littéraire essentielle dans plusieurs genres. Le lyrisme en constitue l'âme et l'expression initiatrice et ultime. Le *Cahier* fait entendre, une fois pour toutes, son cri de révolte au timbre éclatant. André Breton, qui le découvre à son passage à Fort-de-France en 1942, y reconnaît la « beauté convulsive » des temps nouveaux, que le poète surréaliste appelle de ses vœux, dans l'avilissement intellectuel généralisé de la civilisation du confort.

« La négraille aux senteurs d'oignon
frit retrouve dans son sang répandu le
goût amer de la liberté (...)

Et elle est debout la négraille
Inattendument debout. Et libre ! »

Césaire, dans *Les armes miraculeuses* (1946), impose son ton et son style avec une poésie qui a la dureté et le rayonnement de la pierre précieuse, souvent énigmatique mais jamais confuse, hautaine et austère dans une densité sans aucune emphase. Les recueils précieux de *Soleil cou coupé* (1948) et de *Corps perdu* (1949) sont repris dans *Cadastre* (1961). La même protestation s'y dit. Ainsi dans *Mot* :

« En lasso où me prendre, en corde
où me pendre... vibre... le mot nègre
sorti tout armé du hurlement d'une fleur
véneuse. »

Ferremets (1960) appartient également à la première période de la création de Césaire, dominée par

le lyrisme. Après avoir emprunté d'autres voies, il renoue avec le lyrisme en 1982 avec un dernier recueil, *Moi, laminaire*, où se livre, énigmatiquement, sa plus intime confiance.

« Attention dans les vallées le velours du détour se mesure à un désordre d'insectes abrutis...

De toute façon il n'est pas recommandé de se complaire aux haltes ».

Entre-temps, il s'est adonné, brillamment, à la littérature dramatique, fournissant à la mise en scène de Roger Blin, disciple d'Artaud et ami de Genet, des textes fondateurs pour un grand théâtre noir. Deux tragédies historiques : *La tragédie du roi Christophe* (1963) et *Une saison au Congo* (1965) reprennent le même thème, sous des cieux, des époques, des formes d'une extrême diversité. Il s'agit du titanesque effort, tenté à cent cinquante ans de distance par un homme noir, pour tenir en échec la fatalité de l'écrasante servitude à secouer. « Je demande trop aux hommes, mais pas assez aux nègres » dit Christophe, « c'est d'une remontée jamais vue que je parle... Ils ont reçu, plaqué sur le corps, au visage, l'omniant crachat. »

Les riches effets scéniques du *Roi Christophe* et le sec reportage de la *Saison au Congo* traduisent la même méticuleuse exactitude du témoignage historique, admirablement assumé et épuré par la parole poétique. A ces deux pièces, Césaire ajoute un drame symbolique, sur un argument emprunté à Shakespeare, *Une tempête* (1968). L'affrontement de Prospéro et de Caliban y est montré comme inévitable, tant sont irréductibles l'incompréhension de l'un et le silence de l'autre. C'est dans son théâtre que Césaire livre son analyse, lucide et passionnée,

du destin des peuples noirs et des balbutiements de leurs luttes.

Tout aussi remarquable mais, hélas, beaucoup moins connue, la troisième veine de la création, chez Césaire, est celle des écrits politiques. Aussi rares et essentiels que les œuvres lyriques et dramatiques, ils sont destinés à demeurer, bien au-delà des circonstances qui les ont suscités, comme des monuments de l'esprit par la netteté de la pensée et la force de l'expression. Le *Discours* qu'il prononce pour le centenaire de l'abolition de l'esclavage, en 1948, saisit, de façon à la fois sobre et vibrante, la poésie de l'histoire avec sa « face de lumière » et sa « face d'ombre ». Édité avec ceux de Senghor et de Monnerville, prononcés à la même occasion, il tranche par la généreuse et substantielle beauté de sa parole avec les conceptions pusillanimes de l'un et l'humanisme ampoulé de l'autre. Le *Discours sur le colonialisme* (1950) dévoile de façon saisissante « l'ensauvagement de l'Europe », elle qui a « enté l'odieux racisme sur la vieille inégalité ». Faisant voler en éclat l'édifice des faux-semblants, Césaire impose une lumière cruelle et définitive : « De la colonisation à la civilisation la distance est infinie comme l'hypocrisie. »

La *Lettre à Maurice Thorez*, qu'il publie en 1956, lorsqu'il quitte le Parti communiste français, est de la même souveraine clarté : « Ce n'est ni le marxisme ni le communisme que je renie », dit-il, mais l'insupportable domination paternaliste, d'où qu'elle vienne : « L'habitude de disposer pour nous, l'habitude de penser pour nous ». Toute la réflexion politique de Césaire s'enracine autour d'un seul problème humain, mais il est vital, c'est celui de l'émancipation.

On ne s'étonne donc pas de le voir analyser, dans une chronique

minutieusement documentée, les faits et gestes du « Premier des Noirs », Toussaint-Louverture (1961). Là aussi, ce qui s'impose dans la méthode et le style de Césaire, c'est une sécheresse éloquente. Les documents bruts, avec ce qu'ils ont de rebutant, sont insérés dans le texte en lieu et place des séductions faciles du récit anecdotique. L'écrivain se réserve la mise en perspective intellectuelle de l'histoire, l'extraction du sens à travers la poussière des faits. Césaire s'empare magistralement du pouvoir d'interprétation, pouvoir suprême de la parole dominante, par qui la révolution de Saint-Domingue a été reléguée au rang d'obscur péripétie exotique. Césaire voit dans la rencontre entre « La Révolution française et le problème colonial » l'épisode clef pour la compréhension des gigantesques enjeux qui se débattent, aujourd'hui plus que jamais, entre peuples dominateurs et peuples dominés, et du cercle vicieux de la puissance, tirée de ceux mêmes qu'elle asservit. Au milieu du chaos d'une histoire convulsive, Césaire voit dans la figure de Toussaint-Louverture l'un des très rares êtres humains venus pour rompre le cercle, « pour prendre à la lettre la déclaration des droits de l'homme », « pour la transformation du droit formel en droit réel », « pour la reconnaissance de l'homme ». La rencontre entre le poète et le héros montre alors sa légendaire puissance : l'un donne corps aux rhétoriques sans lui stériles, l'autre donne sens aux actes sans lui obscurs.

L'ensemble, sans faille ni sco-ries, de l'œuvre de Césaire est une protestation et un appel ; une protestation contre la barbarie à visage civilisé, un appel à une inéluctable renaissance de l'homme. De cette renaissance il est, dans le domaine

des mots qui est le sien, le plus admirable et le plus étonnant des précurseurs.

« L'horizon se défait recule et s'élargit

et voici parmi les déchi-quètements de nuages la fulgurance d'un signe

Le négrier craque de toute part... »

Chaka

La littérature noire a trouvé à la fois son Homère et son Virgile en la personne de Thomas Mofolo (1877-1948). Né en Afrique australe, au pays des Basotho, de parents christianisés, il étudia pour devenir instituteur. Il écrivit, en langue sesotho, d'abord *Moeti oa Bochabela (Voyageur pour l'Orient)* (1907), récit d'inspiration biblique, puis *Pitsèng*, récit autobiographique, enfin *Chaka*, écrit en 1911, mais publié seulement une dizaine d'années plus tard, à cause de l'opposition des missionnaires qui y voyaient un retour au paganisme.

Thomas Mofolo fait de Chaka, un fameux chef zoulou du XIX^e siècle, le sujet d'un fabuleux destin qui suit la courbe d'une ascension héroïque jusqu'à l'ivresse d'un pouvoir sans limites et la descente aux enfers de l'anéantissement par la violence. L'éloquence épique saisit de vastes perspectives psychologiques et morales élevées au niveau du mythe :

« Puis, quand les nations se croient assurées de la paix, il arrive qu'au sein de l'une d'elles naisse un enfant mâle, un seul, et voilà que cet enfant, à lui seul, va semer la discorde entre elles toutes et que par lui seul le sang coulera à flots. »

On trouve dans les structures de *Chaka* des thèmes mythologiques universels enracinés dans les traditions les plus spécifiques, que Th. Mofolo avait précieusement collec-

tées. Ainsi la mère persécutée, la naissance secrète, l'enfant miraculeux, le parcours initiatique de l'exploit, l'apothéose héroïque suivie du crépuscule du dieu sombrant dans la folie despotique et sanginaire, maintiennent-ils au plus haut niveau du pathétique des situations où s'affrontent les conceptions traditionnelles de la culture bantoue en matière de lignage, de pouvoir, de guerre. Le dénouement, exceptionnellement pessimiste, tranche cependant avec ce que l'épopée classique, toujours sanglante et guerrière, comporte habituellement d'optimisme triomphant et fondateur. Celle-ci prend l'allure et le style, tout bibliques, de la mortelle nostalgie de tout un peuple.

« Quand les Zoulous (...) pensent aussi à leur pouvoir aujourd'hui déchu, les larmes leur coulent le long du visage et leur bouche redit tout bas : bouillonnantes aujourd'hui, demain de la boue ! Elles finissent par se dessécher un jour, les eaux, si profondes soient-elles. »

Maintes fois repris et imité par les auteurs noirs, jamais égalé, le *Chaka* de Thomas Mofolo appartient par la netteté et la grandeur du projet, la minutie et le relief saisissant de chaque détail au très petit nombre de chefs-d'œuvre qui font accéder une culture au patrimoine universel de l'humanité et la rendent immortelle.

CHAKA, Empereur (1788-1828)

Héros d'un roman célèbre, le fondateur de l'empire zoulou est surtout un personnage historique. En *Chaka*, et bien avant le roman de Thomas Mofolo, sans doute déjà du vivant du génial stratège, la légende et la réalité se mêlent si intimement qu'aujourd'hui l'on est

bien en peine de démêler l'une et l'autre.

Il est apparemment établi que Chaka joignit à un charisme authentique une clairvoyance extraordinaire et une volonté inflexible. Le charisme est attesté par la multiplicité et l'étrangeté des fables qui prétendent initier au dédale généalogique du fils de Senzanghakhona et de Nandi. Son intuition lui dévoila à travers la brume d'un futur lointain l'imminence d'un affrontement désastreux avec l'homme blanc mieux armé et sans merci ; grâce à elle aussi, il imagina la parade consistant en un bouleversement du mode d'organisation bantoue fondé sur la consanguinité et incapable de résister à la conquête blanche. Enfin, une opiniâtreté monstrueuse lui permit de rassembler une armée reposant sur des principes de rationalité tactique, de rigueur disciplinaire et d'efficacité stratégique sans précédent dans sa culture. Jamais Chaka n'affronta un adversaire sans l'écraser jusqu'à l'anéantissement, ni ne foula un sol sans le conquérir. Chaka aurait pu conduire les Zoulous à Blood River en 1838, la face de l'Afrique du Sud eût peut-être été changée.

Ses demi-frères Dingane et Mzilikazi (ou Mhlangana) en décidèrent autrement, qui l'assassinèrent en 1828 pour des raisons demeurées mystérieuses. Il fut vaincu, selon la formule consacrée, non par la vaillance de ses ennemis, mais par la perfidie des siens.

Qui fut au juste Chaka ? Un Alexandre assoiffé de prouesses et de conquêtes ? Un dictateur sanginaire, sorte d'archétype du tyran noir, qu'allaient illustrer cent cinquante ans plus tard les Duvalier, Idi Amin Dada, Sékou Touré, Ahmadou Ahidjo, Bokassa, Mobutu ? L'historiographie noire le démêlera peut-être avec le temps.

CHRISTIAN, Charlie (1919-1942)

Né à Dallas et mort à New York de tuberculose comme Jimmy Blanton, Charlie Christian s'est rendu immortel en laissant bien involontairement une interprétation enregistrée par un amateur au *Minton's Playhouse* de Gipsy, rebaptisé pour l'occasion *Swing to bop*. Ce long solo a été longtemps considéré comme un modèle par les guitaristes débutants de jazz moderne : des séquences de *riffs* alternent avec de longues phrases très inspirées, accentuées selon la manière *bop*, et entraînées par un tempo *medium* rapide propice au *swing*.

Charlie Christian est considéré aujourd'hui comme l'un des créateurs du *be bop* avec Charlie Parker, Dizzie Gillespie, Bud Powell, Thelonius Monk, Kenny Clark, Max Roach, etc.

Cinéma africain, cinéma négro-africain et sous-développement

Le cinéma africain... Distinguons d'abord le cinéma négro-africain, qui nous intéresse ici, du cinéma africain tout court. Le cinéma algérien, le cinéma égyptien ne peuvent être comparés au cinéma burkinabè ou camerounais, malgré l'apparente liaison qui les unit dans telle ou telle manifestation culturelle — en particulier, concernant le cinéma africain, ces deux festivals que sont les Journées Cinématographiques de Carthage (les JCC, créées en 1966) et le Festival Panafricain de cinéma de Ouagadougou (le FESPACO, créé en 1969) —, liaison qui prend dans ce cas un sens politique, idéologique ou stratégique.

C'est d'ailleurs ce sens qui a donné un certain relief à la notion de « cinéma africain » et qui incite plus ou moins consciemment à faire circuler ce cinéma comme une sorte d'entité indubitable, étant au demeurant évident qu'il nous vient du continent africain une série de films que le commun des cinéphiles range naturellement sous cette mode dénomination. Ce à quoi, ou contre quoi, l'on oppose souvent la question, et jusque dans les milieux intellectuels africains, « mais est-ce que vraiment ce cinéma existe ? »...

Nous avons déjà un début de réponse, lorsque nous remarquons qu'il est erroné de parler des films africains comme d'un tout : il convient, pour la production, d'insister sur la diversité, et certes sur la diversité culturelle et nationale — de même que l'on sera tout de même plus précis en parlant du cinéma suisse ou du cinéma anglais plutôt que du cinéma européen, on parlera du cinéma sénégalais ou du cinéma congolais, etc. —, mais aussi sur une diversité plus profonde, une « diversité structurelle », comme y incite le « vraiment » de la question « est-ce que vraiment le cinéma africain existe ? ».

Alors, de quoi s'agit-il exactement ici ? Tout d'abord de la manière dont se produisent et se réalisent les films dans tel ou tel pays africain. C'est à ce niveau qu'il est légitime de parler de cinéma négro-africain plutôt que de cinéma africain, car il y a une sorte de style de production commun à la quasi-totalité des pays d'Afrique noire : les films se fabriquent presque partout de la même manière et avec les mêmes difficultés, à gauche comme à droite, mais il n'en est pas de même en Égypte, grand pays producteur, à la manière de la France ou des États-Unis, depuis cinquante ans, ou en Algérie, dont la production est certes incompara-

blement moins importante et beaucoup plus récente, mais qui a su prendre le cinéma en main comme aucun pays d'Afrique noire. Et le Maroc ou la Tunisie, par les juridictions, les infrastructures, le nombre et la qualité des professionnels, ne peuvent pas non plus être comparés à tel ou tel pays d'Afrique noire.

Voici pour la production. Précisons tout de même que l'Afrique noire, en bientôt trente ans d'indépendance, et pour une quarantaine de nations constituées, n'a guère produit plus de longs métrages que la France ou Hong-Kong en une seule année, malgré les efforts du Consortium Interafricain de Production de Films (le CIPROFILMS, créé juridiquement en même temps qu'un Centre Interafricain de Distribution Cinématographique — CIDC — en 1973) ou de la Fédération Panafricaine des Cinéastes (la FEPACI créée en 1970 à Tunis), pourtant la fédération culturelle la plus forte de ce continent. Si un cinéaste africain veut faire un film, il n'a d'autre recours que la débrouillardise, et celle-ci ne lui donne que dans des cas rarissimes les possibilités d'un film à budget moyen de n'importe quel pays développé.

Il ne s'agit pas seulement de produire, il faut vendre et montrer ce que l'on fait, même et surtout si l'on n'est pas en mesure de produire beaucoup. Voici donc le problème de la distribution et l'on doit tenir, hélas ! le même langage que pour la production : les films d'Afrique noire circulent peu et mal. La plupart du temps, on les voit dans des circuits non commerciaux, ce qui n'arrange rien à la situation du cinéma négro-africain. Le CIDC et toujours la FEPACI se sont attelés à résoudre également cette question, mais dans la mesure où il s'agit d'un enchaînement de situations,

aucune solution ne s'est actuellement avérée viable, et il faut reconnaître que la situation n'est, à tout prendre, actuellement, guère différente de ce qu'elle était en 1960.

La différence est pourtant qu'une quantité non négligeable de films existe et que l'Afrique, qui s'était depuis des décennies exprimée par l'écriture — quand ce n'est pas depuis des siècles, mais nous entendons l'écriture-dans-les-livres-édités... — s'exprime parfaitement par le cinéma. Et c'est peut-être parce que les cinéastes d'Afrique noire se servent du 7^e Art pour dire les malheurs de leurs pays, et non pour faire dans le beau ou dans le divertissant, que les pouvoirs établis — politiques, économiques, culturels... — s'en méfient au point de les abandonner au sous-développement.

Pierre Haffner

Civilisation égyptienne

Toute civilisation est d'abord un lieu de rencontre et d'échanges ; elle y trouve naissance et elle les engendre. Elle n'en porte pas moins la marque spécifique d'une origine. Que la civilisation égyptienne fut une civilisation originellement noire, c'est-à-dire le fait d'hommes et de traditions issus du cœur de l'Afrique préhistorique, est une évidence incontestable. Ce fait, bien attesté dans l'antiquité classique, sans pour autant qu'il y soit souligné du fait de sa banalité, n'a été bizarrement censuré qu'à l'époque moderne, par la « science » occidentale, contemporaine de l'esclavage et de la colonisation, qui annexe l'étude de l'Égypte en la coupant, de façon aberrante, de ses origines. La civilisation égyptienne surgit en quelque sorte *ex nihilo*, tandis que le reste

de l'Afrique se trouve renvoyé à un néant ontologique qui explique et justifie l'agression raciste dont il est l'objet.

Le peuplement préhistorique de la vallée du Nil ne put venir que du sud, suivant le cours du fleuve. Les immenses déserts de Libye à l'ouest, d'Arabie à l'est, ne permettaient pas de migrations massives et l'entrée par la voie maritime aurait supposé une civilisation préexistante en méditerranée. Ces mêmes obstacles, joints à l'étonnante fertilité de cette vallée expliquent probablement la force et l'originalité de la culture qui se développa primitivement, en ce lieu privilégié, vers le troisième millénaire avant notre ère. Le pouvoir du roi Ménès, unificateur et fondateur de l'empire, vient du sud, de la Haute Égypte, et s'étend vers le nord, sur le delta. En même temps que s'épanouit en Égypte une culture venue du sud, se développe en Mésopotamie une culture venue d'Asie, celle de Sumer. Les premiers échanges se nouent. Lesquels donnèrent aux autres l'écriture ? Probablement les Orientaux. Platon rapporte la méfiance du souverain égyptien devant cette invention miraculeuse et redoutable. Entre la Chaldée sumérienne et l'Égypte africaine naît la Judée, asservie tour à tour aux uns et aux autres et leur empruntant certains traits culturels.

De 3000 à 300 ans avant J.-C., la civilisation égyptienne se développe et son rayonnement s'étend en Asie mineure et dans la partie orientale du bassin méditerranéen. Sa population ne change pas, elle est et reste africaine, avec quelques apports d'Asie mineure, les captifs hébreux notamment.

Au cours du premier millénaire avant notre ère naît et se développe la civilisation grecque, œuvre des Achéens venus du nord de l'Europe, qui mettent à profit les leçons venues d'Asie mineure et d'Égypte.

En 300 avant J.-C., c'est la fin de l'Égypte africaine. L'Égypte alexandrine s'installe dans le delta et consacre une classe dirigeante issue des conquérants méditerranéens. Successivement hellénisée, romanisée, arabisée, l'Égypte oublie ses origines africaines en même temps qu'elle perd sa civilisation.

On conçoit facilement la place et l'importance de la préhistoire et de l'antiquité égyptiennes comme catalyseurs d'une renaissance culturelle africaine. La connaissance et l'étude de l'Art et des textes égyptiens peuvent révéler un ensemble de structures culturelles et de croyances qui permettent de déchiffrer et d'unifier les lambeaux épars des traditions de tout un continent et d'en comprendre l'esprit. C'est ainsi qu'en Europe, tel rite barbare germanique s'est éclairé par le déchiffrement de telle légende romaine rapportée par Tite-Live. La conscience de l'unité culturelle de l'Afrique, qui fut la grande ambition de Cheikh Anta Diop, est un ferment intellectuel dont l'origine est puissamment affective. Cette démarche est nécessaire également pour mettre fin à un ensemble de falsifications, subtiles ou grossières dans l'élaboration d'une vision de l'Afrique par l'Occident qui correspond plus à ses désirs et ses fantasmes qu'à une quelconque réalité historique. On est stupéfié du nombre et de l'énormité des préjugés et des rumeurs qui ont force de vérité dans le discours sur l'Afrique.

Cependant, là aussi, il ne faut pas confondre la connaissance de l'Égypte avec le discours sur l'Égypte, le travail fait par Cheikh Anta Diop et la récupération par Senghor à des fins démagogiques de quelques slogans culturels mystificateurs. Savoir que ses barbares ancêtres avaient une parenté, par leurs mythes et par leurs coutumes, avec une prestigieuse culture, permet

d'aller lire son passé dans les monuments qu'elle a laissés ; cela permet aussi de s'approprier hardiment les différentes composantes de la culture mondiale contemporaine, comme issues de son propre héritage parmi d'autres. Pour que la raison soit hellène, il a fallu que les barbares du nord rencontrent la civilisation venue des barbares du sud et apprennent d'elle le calcul.

CLAY Cassius, dit Muhammad Ali (1942-)

Un Noir américain champion de boxe poids lourd en 1964, voilà qui n'avait rien de vraiment nouveau. Alors pourquoi Clay suscitait-il une telle curiosité dans le public occidental du début des années soixante qu'il semblait le magnétiser ? On invoqua ses prestations médiatiques où jactance, réclame et burlesque se mêlaient. Clay n'allait pas tarder à montrer qu'il était en réalité la plus forte personnalité de l'histoire des boxeurs noirs américains, toutes catégories confondues.

Dans un premier temps, le jeune boxeur rompt tapageusement avec la timidité et le conformisme de ses prédécesseurs, paralysés à l'idée de froisser le public façon majorité silencieuse dont ils étaient adules : se posant en officiant de la protestation noire qui, sous la houlette de Martin Luther King, déferle sur l'Amérique, Clay adhère à la secte maudite des musulmans noirs et se fait désormais appeler Muhammad Ali. Bientôt, il proclame son refus de servir dans l'armée américaine au risque d'être envoyé au Viêt-nam et de contribuer à l'effusion du sang de populations innocentes. Clay, qui savait à quoi il s'exposait, perd aussitôt son titre tout neuf de champion du monde.

Il est vrai qu'il le reconquerra après la guerre, mais le perdra à nouveau, pour d'autres raisons, pour le reconquérir derechef.

À sa retraite en 1981, Clay n'aura pas peu contribué à la révolution des mentalités afro-américaines, en illustrant avec éclat, s'il ne l'a inauguré, aux côtés

des Tommy Smith, Lee Evans, John Carlos, héros du *Black Power* et des Jeux Olympiques de Mexico, le modèle tout neuf du champion noir américain engagé dans le combat de ses frères pour la liberté.

On dit que Cassius Clay, à qui il était arrivé de gagner jusqu'à huit millions de dollars dans un seul combat, est aujourd'hui pauvre et, surcroît de déchéance, atteint de la maladie de Parkinson.

Code noir

Promulgué en mars 1685, sous le règne de Louis XIV, le *Code noir* est un texte qui réglementait l'esclavage dans les possessions françaises d'Amérique, d'abord les îles des petites Antilles, essentiellement Martinique et Guadeloupe, puis la partie française de Saint-Domingue, cédée par l'Espagne en 1697, enfin la Louisiane à partir de 1724. Présenté comme un complément de la réglementation des Compagnies de commerce par Colbert, le *Code noir* ne fut édicté et appliqué qu'après la mort du ministre.

L'article premier renouvelle l'édit du 23 avril 1615 qui bannit les Juifs du royaume et étend ce bannissement aux possessions françaises d'Amérique. L'acquisition et l'exploitation des esclaves noirs est un privilège réservé uniquement aux chrétiens. Les premiers casuistes, dont le célèbre jésuite Molina à la fin du XVI^e siècle, avaient justifié l'esclavage par la raison qu'il fallait amener et maintenir dans la foi les infidèles d'Afrique. Sous Richelieu, l'argument avait emporté les réticences de Louis XIII devant l'esclavage.

Le *Code noir* fait donc obligation aux propriétaires de faire baptiser leurs esclaves. Cependant, immédiatement ensuite, les esclaves sont assimilés aux biens meubles,

objets ou bétail. Le Code fixe au strict minimum leur droit à la subsistance et il est muet sur les conditions du travail, laissées à la discrétion des maîtres. Il ne constitue donc à aucun degré une tentative d'amélioration du sort de l'esclave, comme certains ont pu le dire complaisamment.

Par contre, des articles nombreux et détaillés traitent de la répression des délits commis par les esclaves. Leur contenu traduit bien les peurs et les intérêts de la population européenne. Tout recours à la violence, même minime, de l'esclave contre le maître et les siens est puni de mort. Après la rébellion, c'est l'évasion dont tout un luxe de dispositions montre la hantise. Les tentatives de fuites, les fuites et les récidives sont sanctionnées par un attirail de peines barbares, amputation des oreilles, section du jarret, etc. Le texte enfin impose toutes sortes de restrictions à l'émancipation en élevant des barrières juridiques infranchissables là où les mœurs risquaient de créer des liens naturels entre la classe des maîtres et celle des esclaves. Décréter que l'enfant avait le statut de sa mère assurait au maître l'impunité de ses viols et mit fin aux unions mixtes, encouragées par certains prêtres scrupuleux au début de la colonisation. La famille esclave se trouvait elle aussi détruite par le droit de propriété établi par le code sur la progéniture de l'esclave. Dans les colonies françaises, comme dans les colonies anglaises puis américaines de droit analogue, se pratiquèrent, tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles les monstrueuses ventes d'esclaves alimentées non seulement par la déportation mais par les propriétaires locaux à différentes occasions, dispersion d'héritage, spéculation et même brimade et punition des mauvais sujets. C'est cette pratique commerciale « moderne » qui fait la

différence de barbarie avec l'esclavage dans les possessions espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud, qui s'apparentait dans son usage au servage de l'âge féodal européen, où la propriété de l'esclave est attachée à celle de la terre. Le développement économique diffère d'une pratique à l'autre montra où était le « progrès ».

Le *Code noir* constitue un témoignage irremplaçable et accusateur sur la première grande perversion moderne raciste du droit par la loi. Les lois de Nuremberg, dans l'Allemagne hitlérienne et les lois organisant l'apartheid en Afrique du Sud l'ont suivi dans le même esprit.

Colonialisme et néocolonialisme

Ultime élan d'un expansionisme essoufflé, la colonisation de l'Afrique noire n'a pas suscité de mouvement théorique spécifique, un effort de légitimation adapté au seul continent et axé sur lui. Tout avait-il donc été dit ?

On reconnaît bien parfois dans la bouche ou sous la plume de certains des acteurs des thèmes d'un racisme devenu naïf. Ainsi les missionnaires catholiques en sont-ils encore à invoquer la vieille malédiction biblique des fils de Cham. Quant aux missionnaires protestants, très souvent américains, ils avancent une motivation humanitaire d'une résonance si moderne qu'elle les place déjà à l'avant-garde de certains apostolats actuels de type tiers-mondiste.

Il convient de s'arrêter davantage sur l'argumentation utilitariste, qui est le fait non seulement des grands administrateurs et des capitalistes coloniaux, toujours associés comme l'a montré l'affaire de *Voyage au Congo*, le livre d'André Gide, mais

aussi d'économistes hardis et de publicistes visionnaires dont certains, comme Raymond Cartier dans les années cinquante, ont pu paraître des illuminés : l'apparente pertinence de leurs thèses est en effet telle qu'elles vont survivre, avec certains de leurs effets, à la colonisation proprement dite.

Selon ces théoriciens, c'est l'indigène lui-même qui, le premier, tire avantage du système colonial : en mettant fin aux guerres tribales, celui-ci n'instaure-t-il pas la paix, qui est la condition *sine qua non* de l'avènement de la civilisation ? Bien entendu, l'homme blanc n'est pas perdant : c'est à sa maîtrise des sciences et des techniques que les immensités conquises et pacifiées devront d'être mises en valeur. Comment ne se paierait-il pas en toute légitimité ? Enfin, dernier volet du triptyque, mais non le moindre, l'exercice de responsabilités à l'échelle de la planète n'est-il pas un élément constitutif du prestige d'une grande puissance ? La philanthropie, le profit, le rang, tel est le discours dont le moralisme bourgeois, susceptible de variations infinies, mais en définitive familier, bercera, en sourdine seulement, la pratique coloniale en Afrique.

En effet, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la réalité coloniale en Afrique noire a longtemps paru de nature à se passer de tout discours de légitimation, comme si les faits parlaient d'eux-mêmes. L'assurance du colonisateur, sa force, ses ressources matérielles et intellectuelles illimitées, d'une part, l'abattement du colonisé, son arriération, son dénuement, les divisions de sa société, d'autre part, formaient un contraste si éloquent que le destin de chacun semblait tracé de toute éternité. L'ordre colonial semblait une modalité de l'ordre naturel. Les choses, apparemment, avaient tou-

jours été ainsi de quelque façon, elles seraient toujours ainsi.

Ce n'est pas par hasard que l'évangélisation missionnaire connaît alors un essor qui semble tenir du prodige ; les débris confusément épars des cultures vaincues ne peuvent plus faire obstacle à son triomphe. C'est que l'ordre colonial appelle à une adhésion, non pas raisonnée, mais mystique.

Cet état qu'on pourrait qualifier d'édénique, par référence à l'innocence des habitants du Paradis terrestre, était toutefois trop fragile pour résister à l'épreuve de la Deuxième Guerre mondiale et de ses séquelles. Mais il a laissé aux historiens le souvenir d'une organisation sociale, l'indigénat, qui livre indirectement le secret de la vraie morale, à défaut d'une pensée rationnelle, sous-jacente à la colonisation blanche, laquelle semble largement s'inspirer de l'évolutionnisme. Le Noir, qui est un grand enfant, requiert une tutelle sous laquelle il puisse se doter progressivement d'une personnalité semblable à celle de l'homme blanc adulte. Si l'indigène n'occupe que les échelons subalternes dans la société, l'économie, l'administration, c'est que sa minorité le rend inapte aux grandes responsabilités. De même, on est forcé de le confiner dans des quartiers urbains réservés parce qu'il maîtrise mal ses instincts et que, de ce fait, sa fréquentation représenterait un grave danger pour la société civilisée.

En bouleversant de fond en comble les valeurs sur lesquelles avait auparavant reposé le consensus international, l'après-guerre a surtout soulevé les questions suivantes en ce qui concerne l'Afrique noire : quel délai fixer à la majorité des peuples colonisés ? À qui doit incomber cette tâche ? Ces deux interrogations ont ruiné le crédit du

système colonial incapable d'y apporter une réponse sérieuse.

Comment se fait-il que pourtant le colonialisme échappe à la débâcle à laquelle on aurait pu s'attendre ? C'est que, au colonialisme proprement dit, se substitue une « philosophie » nouvelle, dont on pourrait dire comme le poète qu'elle n'est ni tout à fait la même si tout à fait une autre : c'est le néocolonialisme. Celui-ci doit servir à désigner non seulement la survivance de la domination économique, mais aussi un discours de légitimation adapté à la situation que créent les indépendances qu'on a appelées nominales.

Paradoxalement, le sang neuf de son bain de jouvence sera fourni au colonialisme après la guerre par un théoricien africain, Léopold Sédar Senghor, poète réputé, mais prophète plus réputé encore de la *négritude*. Du curieux axiome, si décrié, qui pose que « la raison est hellène, l'émotion nègre », Senghor déduit très logiquement une morale de la complémentarité s'achevant tout naturellement par celle du métissage culturel. Sous cette lumière idyllique, des phénomènes très controversés par ailleurs, tels que les traités de coopération et d'assistance, les pactes de défense « mutuelle », les zones monétaires, les codes d'investissement, se colorent soudain de philanthropie, de réciprocité d'intérêts, d'honorabilité. Voici donc l'exploitation de l'homme noir à nouveau moralisée, et contre toute attente.

Le fait est que le néocolonialisme se vante d'avoir substitué au monologue du colonisateur le dialogue des Blancs et des Noirs érigés désormais en partenaires égaux ; à la passivité de l'indigène l'adhésion raisonnée des Africains.

Mais, si pour ses détracteurs, le néocolonialisme est peut-être tout cela, c'est aussi la philosophie de la

collaboration des couches privilégiées de la société africaine avec les firmes multinationales occidentales, pour le plus grand malheur des masses populaires africaines abandonnées à l'ignorance, à la crasse, à la famine.

Les radicaux africains n'hésitent pas, pour leur part, à faire leur la célèbre métaphore latino-américaine de la carpe et du requin associés pour juger le néocolonialisme et souligner la nature chimérique de ses idéaux affichés. Selon eux, l'observation de l'histoire récente démontre que l'émancipation et le progrès des peuples dominés ne peuvent s'obtenir qu'au prix d'une stricte autonomie à l'égard des grandes puissances de l'Ouest comme de l'Est. Toute attitude de complaisance et de partialité, si elle n'est pas tactique, procède d'une duperie.

COLTRANE, John (1926-1967)

Le dernier, mais non le moins grand des génies du jazz, John Coltrane joua longtemps du saxophone ténor, puis, quelques années avant sa mort, se mit au saxophone soprano et en tira des effets moins convaincants que sur le ténor, quoi qu'on ait dit.

La musique coltranienne qui procure le plus d'émotion sinon d'agrément à l'auditeur profane est sans doute celle où John jouait avec Miles Davis, en quintette ou en sextette, c'est-à-dire vers la fin des années cinquante, alors qu'il n'est pas encore en quête d'extases mystiques. C'est sa période de classicisme, d'équilibre, d'assurance. Sa sonorité est exaltée, sauvage, mais l'énoncé parfaitement maîtrisé, son inspiration à la fois véhémence et tendre, plus sentimentale pourtant qu'il n'est de bon ton à cette épo-

que, son éloquence d'une volubilité juvénile, son lyrisme très romantique, un peu à la manière de Lester Young, à la fois lointaine et chaleureuse.

De cette époque datent un *Autumn leaves* et un *Summertime* où les solos de Coltrane sont un vrai délice.

Commonwealth

Mode de relation très original qui rassemble autour de la Grande-Bretagne la plupart des pays qu'elle a autrefois dominés, le *Commonwealth* représente aujourd'hui, dit-on, plus d'un milliard d'hommes, soit cent millions de Blancs environ, au moins huit cents millions d'Asiatiques et sans doute près de cent cinquante millions d'Africains.

Le Commonwealth procède d'une disposition typiquement britannique et qui, aux yeux sévères d'un étranger, paraît, à tort, relever d'un folklore gratuit. Pour pénétrer dans cette culture, l'Africain pourrait, avec profit, comparer les conférences au sommet du Commonwealth à une institution qui lui est familière, le palabre, si souvent considéré à tort aussi comme un rite folklorique. On admire des orateurs de talent, non des chefs charismatiques ou le grand Manitou ; on énumère, le cas échéant, ses doléances, sans hausser le ton ; on est entre connaissances de longue date, libres de toute préséance ; il n'y a même pas de *primus inter pares* ; on n'a peut-être rien réglé à la fin, mais quel plaisir, quel apaisement d'avoir été quelques heures entre gens qui se respectent tout en parlant la même langue, un peu entre cousins, presque en famille.

Le Commonwealth n'est peut-être qu'une école de relations humaines.

Cela ne va certes pas sans quelques profits économiques et financiers pour la Grande-Bretagne, mais que la disparition du Commonwealth ne modifierait nullement, surtout depuis que l'Angleterre se fait plus européenne.

L'appartenance au Commonwealth ne préserve pas l'étudiant africain des manifestations de racisme traditionnelles dans les rues de Londres, certes ; elle est même de nul effet sur le vécu quotidien du docker de Lagos.

Le Commonwealth témoigne simplement des louables sinon probantes tentatives de peuples très différents les uns des autres pour établir entre eux une relation qui échappe aux contraintes du rapport de forces et de la volonté de puissance, comme il en va nécessairement entre un magister et ses humbles disciples.

Communauté française

Forme d'association qui devait définir, à partir du référendum gaullien du 28 septembre 1958, la nature de nouvelles relations entre la France de la Cinquième République et ses anciennes colonies auparavant réunies sous le drapeau de l'Union Française.

Étaient écartés de la Communauté par définition le Togo et le Cameroun, pays sous tutelle de l'ONU, ainsi que la Guinée de Sékou Touré, qui avait voté non au mémorable référendum.

La faiblesse du système était, en consacrant la balkanisation de l'Afrique par le démantèlement des fédérations de l'AOF (Afrique Occidentale Française) et de l'AEF (Afrique Équatoriale Française), d'encourager les ethno-nationalismes, ce qui contrecarrait les aspirations de l'intelligentsia noire acquise aux idéaux

panafricanistes. Il faut y ajouter la tentative maladroite de maintenir dans un statut précaire de semi-sujétion des États sur lesquels s'exerçait la pression alors irrésistible des populations en faveur de l'indépendance. Après le Sénégal et le Soudan (futur Mali), les républiques africaines optèrent l'une après l'autre pour leur souveraineté formelle. Dès la fin de 1960, la Communauté était devenue une coquille vide. On lui substitua la *coopération franco-africaine*, juridiquement beaucoup plus souple, mais surtout économiquement, politiquement et diplomatiquement bien plus avantageuse pour l'ancienne métropole.

Congo (voyage au) 1927 suivi de Retour du Tchad (1928)

Gide (1869-1951) est un des rares penseurs et écrivains qu'on peut, sans craindre le ridicule d'un mot galvaudé par l'abus qui en a été fait, qualifier d'humaniste. Appliqué à sa pensée et à ses actes, le mot en effet reprend sa plénitude de sens et sa force libératrice. Pour Gide, la quête de soi est une quête de l'homme et de la vérité et un refus des faux-semblants et des discours hypocrites. C'est dire l'importance du témoignage qu'il apporte dans *Le voyage au Congo* dont la parution provoqua un scandale politique et qui fut ensuite l'objet d'un étouffement obstiné, durable et quasi-unanime.

Gide se contenta de publier les *Carnets de route* de la mission de reportage dont l'avait imprudemment chargé le ministère des Colonies, et qui l'amena à parcourir l'Afrique centrale, depuis le Congo jusqu'au Tchad, de juillet 1926 à mai 1927. Son témoignage documenté, rigoureux, irréfutable, est d'une objectivité à la fois redouta-

ble et impensable pour un Européen amené à séjourner en Afrique. La liberté, la profondeur et la pertinence du jugement, l'élégance de la langue font de la lecture du *Voyage au Congo* un plaisir toujours renouvelé, à mettre au même rang que celle du *Journal de voyage* de Montaigne. Le discours de Gide s'en tient aux faits. S'ils sont plus souvent accablants que flatteurs pour la puissance gouvernante, ils n'en seront pas moins minutieusement rapportés. Il y a enfin l'Afrique elle-même. Gide ne confond pas hommes et paysages dans une même description pittoresque et folklorisante. La distance de supériorité est perceptible, et d'ailleurs perçue par Gide lui-même, mais elle ne transforme jamais l'homme qu'il rencontre en pur objet ethnologique, elle pose également à la conscience le problème essentiel, celui de la domination : « je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée ».

Ouvrage exceptionnel par son ton et la richesse de son contenu, *Le voyage au Congo*, méconnu du grand public au profit d'œuvres plus complaisantes, constitue le plus irremplaçable monument pour l'histoire de l'Afrique de la première moitié du XX^e siècle par la saisissante présentation qu'il fait des situations, des hommes et des mentalités qui caractérisent l'âge colonial.

Congo Belge

État indépendant du Congo (domaine personnel du roi Léopold II) selon la Conférence de Berlin de 1884-1885, possession belge du Congo à partir de 1909, Congo-Léopoldville le jour de l'indépendance le 1^{er} juillet 1960, République démocratique du Congo-Kinshasa

par la suite, et enfin République du Zaïre depuis le 28 octobre 1971, après avoir embarrassé les Belges pendant leur domination, le géant de l'Afrique centrale semble laisser tout aussi perplexes les Africains eux-mêmes dès lors qu'il s'agit de lui chercher une identité.

Création du roi Léopold II, le Congo Belge était réputé entre les deux guerres pour le dévouement de ses administrateurs coloniaux, la prospérité des entreprises minières, le zèle de ses missionnaires, l'humble docilité de ses nègres, en un mot la pertinence d'un système qui se vantait, prémonition de l'apartheid, d'assurer à chaque race un épanouissement conforme à son génie particulier. Aux uns les compétences raisonnées, aux autres les tâches adaptées à l'émotivité d'une humanité primitive. Il n'y a donc pas d'enseignement supérieur pour les Congolais noirs, ni même d'enseignement à proprement parler, les enfants indigènes étant exclus de tout apprentissage d'une langue occidentale, exception faite de quelques rudiments de français pour les séminaristes catholiques, ces privilégiés. Vers 1955, il n'est question que dans les documents secrets d'une accession des Africains à la responsabilité publique, encore l'événement est-il reporté à trente ans plus tard, soit à 1985.

Aussi est-ce dans la panique que, pressés par la débâcle universelle du colonialisme, les Belges sont contraints d'improviser la décolonisation d'un territoire quatre-vingts fois plus vaste que la métropole, d'un peuple dont le seul diplômé d'université, Thomas Kanza, futur ministre des Affaires Étrangères de Patrice Lumumba, est un licencié d'éducation physique.

Proclamée sous de tels auspices, l'indépendance ne tarde pas à sombrer dans ce que la presse européenne de l'époque baptise du nom

de congolisation, anarchie brutale où se conjuguent les pires calamités qui puissent frapper une jeune nation. Les deux autorités suprêmes de l'État, le chef du gouvernement Patrice Lumumba, et le chef de l'État, Joseph Kasavubu, s'excommunient publiquement ; l'armée nationale, commandée par des officiers belges, se mutine et s'en prend aux Blancs dont elle suscite ainsi l'exode dramatique ; à l'instigation d'un certain Tschombé, que le monde découvre avec consternation, la province la plus riche, le Katanga, s'insurge contre le gouvernement central. Ce sont bientôt l'intervention tumultueuse et confuse des troupes de l'ONU, l'assassinat de Patrice Lumumba au Katanga sans doute à l'instigation d'agents de la CIA, et enfin la prise en main du pays par les USA par Mobutu interposé.

Ainsi s'effondrait spectaculairement le premier échafaudage politique africain reposant sur une doctrine proche de l'apartheid.

Coopération franco-africaine

Concept censé définir, après les indépendances, l'esprit des rapports liant la France à ses anciennes colonies d'Afrique noire, la coopération franco-africaine se concrétise par des accords bilatéraux (signés par la France avec chacune des Républiques africaines francophones) et par des rites, comme l'annuelle conférence au sommet des chefs d'État francophones dont le rôle est de souligner symboliquement la spécificité de la mission de la France en Afrique noire.

Si la coopération franco-africaine, avec ses résonances mystiques, est accueillie avec un scepticisme amusé dans les nations ayant une opinion publique adulte, elle

rencontre généralement en France même une sympathie que vient à peine tempérer parfois la perplexité du contribuable ; en revanche, en Afrique, et non seulement auprès des intelligentsias, elle se heurte à des obstacles psychologiques et politiques redoutables.

Il est vrai qu'on voit bien les avantages de l'ex-colonisateur, même s'ils sont habilement dissimulés à une opinion publique à qui ce débat n'a jamais été proposé contradictoirement : ses entreprises multinationales n'y ont jamais été aussi prospères ni les privilèges de ses nationaux plus éclatants ; par ses nombreuses bases militaires, il jouit d'une position de monopole stratégique ; proches ou en possession des leviers de commande, ses assistants techniques et coopérants orientent comme en se jouant et le filtrage des élites et les choix des États ; *last but not least*, le prestige de sa diplomatie s'alimente sans cesse à cette responsabilité planétaire.

En revanche, les peuples africains, à l'exception d'une mince couche de dirigeants, s'interrogent avec une exaspération grandissante sur l'utilité d'une relation qui, au bout de trente ans bientôt, n'a accumulé que des échecs et des déboires. Les aides financières, par exemple, qui ne parviennent jamais aux déshérités des bidonvilles ni, encore moins, aux masses rurales, entretiennent en revanche la corruption des élites et leur irresponsabilité. Il en résulte un climat propice à l'apparition de gouvernements tyranniques, l'ancienne métropole ne résistant d'ailleurs pas à la facilité de l'interlocuteur indigène unique pour court-circuiter toute résistance nationale éventuelle.

Un symptôme de ce malaise réside dans un trait de la coopération franco-africaine qui rapproche celle-ci des mœurs en vigueur dans certaines alliances d'Europe Orien-

tales, telles le Comecon : c'est en effet la seule communauté internationale du monde libre, contrairement au Commonwealth, par exemple, où l'unanimité soit de rigueur, et le libre-échange des idées et des griefs pros crit.

Quand, d'aventure, les scandales, fréquents dans le fonctionnement de cette institution faute de contre-pouvoirs précisément, contraignent les dirigeants français à s'expliquer sur la *coopération franco-africaine*, ils se réfugient, toutes couleurs confondues, dans la langue de bois.

Au sujet de l'affaire du *Carrefour du Développement* — mettant en cause un ministre socialiste, protégé de François Mitterrand, qui, de 1982 à 1985, avait détourné à son profit d'importantes sommes destinées à l'aide aux Africains — voici ce que déclarait dans *Libération* du 17 août 1987 Michel Rocard, un dirigeant socialiste réputé pour le courage de ses opinions et la franchise de sa parole :

« Pour des raisons historiques, la politique africaine est une dimension importante de notre diplomatie. Dès que c'est important, ça remonte au responsable suprême. Ce serait un Premier ministre en régime parlementaire, en France c'est le chef de l'État. Après il y a la question plus empirique de la nature de la politique africaine de la France et comment on peut, petit à petit, contribuer à élever la qualité éthique des relations entre les pays fournisseurs d'aide et de coopération et le pays récipiendaire. »

Monsieur Prud'homme n'aurait pas mieux dit.

Corruption

La corruption en Afrique noire offre des visages d'énormité burlesque qui, d'abord, glacent le cœur et

l'esprit. Tout au long des trente années qui viennent de s'écouler, les élites politiques et administratives ont témoigné, il faut bien le dire, une vénalité qui a fait croire au monde que tout s'achète en Afrique, que le continent noir est à vendre. On a entendu récemment un chef d'État, auparavant respecté, se féliciter d'avoir déposé des milliards dans des banques étrangères, suggérant que c'était là une précaution d'élémentaire sagesse. Ahmadou Ahidjo, l'ancien dictateur du Cameroun, possédait en Suisse, au moment de son éviction, un magot estimé par d'excellentes sources à cinq cents milliards de francs cfa, somme représentant alors une annuité du budget du Cameroun. A peu près à la même époque, un ministre du Nigeria défraya la chronique mondiale pour avoir exporté illégalement des sommes d'une ampleur semblable. Chacun sait aujourd'hui que le soi-disant empereur Bokassa 1^{er} avait fait des mines de diamants centrafricaines sa propriété privée. Observons par parenthèse qu'à trop vouloir taquiner cette abomination, de distingués étrangers s'y sont déchirés — une certaine affaire des diamants n'est pas près d'être oubliée en France.

Phénomène exemplaire à plus d'un titre, l'effondrement de l'État ghanéen après Kwame Nkrumah, miné par les pots de vin, les détournements de fonds, la concussion, la prévarication, toutes formes de corruption, démontre malheureusement que, au-delà du folklore, la lèpre qui ronge les sociétés africaines leur interdit tout effort sérieux de construction politique ou économique, et même la simple conservation des structures, ô combien rudimentaires pourtant, léguées par le colonisateur.

La corruption soulève ainsi plusieurs interrogations d'une extrême gravité. Et d'abord, elle est univer-

selle. Marxiste, libérale ou fascisante, colonisée naguère par les Français, les Anglais, les Portugais ou les Arabes, l'Afrique tout entière est en proie au même mal redoutable ; quand on observe une différence, elle n'est que de degré. De cette vérité, on est en droit de déduire que, même si le virus, comme il est plausible, en a été inoculé par la domination occidentale qui, d'ailleurs, l'entretient aussi, le terrain africain se prête fort bien à son acclimatation, à son développement, à son expansion.

Quel ferment spécifique de la culture africaine favorise donc cette commune croissance ?

La corruption africaine attaque en premier lieu et selon le mode foudroyant les classes dirigeantes avant de se répandre dans le peuple en descendant les marches de l'échelle sociale. Bientôt aucune catégorie n'est épargnée, pour peu qu'elle ait accès au torrent qui charrie le poison. Le chef de l'État dont les propriétés couvrent l'Europe, tandis que ses lingots d'or gonflent les coffres-forts suisses, le ministre qui change de Mercedes tous les trois mois et construit trois ou quatre villas par an, le professeur qui monnaye les diplômes, le douanier qui fait remise des taxes en échange des libéralités des riches importateurs, le médecin d'hôpital qui réserve ses soins aux familles fortunées, le policier de base qui met les prostituées à l'amende, tous sont également coupables ; ils n'ont pu assouvir leur passion de l'argent qu'au mépris de l'intérêt public. Ils travaillent en connaissance de cause à la ruine de l'État, au milieu de l'indifférence générale sinon d'une certaine forme d'adhésion populaire, preuve s'il en était besoin que la corruption est en quelque sorte consubstantielle à la personnalité africaine.

Le fait est que, au-delà des rhéoriques rituelles, elle n'était pas combattue jusqu'à une date récente, comme si elle était tacitement acceptée par la mentalité collective. Tout se passe comme si, en désapprenant la responsabilité politique au fur et à mesure que s'écoulaient les siècles de traite, d'esclavage, de colonisation, les élites africaines d'hier comme celles d'aujourd'hui avaient peu à peu laissé se désorganiser les mécanismes d'inhibition de l'immoralité, les barrières qui, dans l'inconscient collectif, endiguent les instincts socialement destructeurs.

On constate enfin que lorsqu'une véritable chasse à la corruption a pu s'instaurer, ce fut dans des États remplissant certaines conditions qui semblent constituer un syndrome révolutionnaire : elle a été assumée par l'armée de métier — une catégorie apparue en marge des structures sociales traditionnelles de l'Afrique — au Ghana, au Nigeria, et plus récemment au Burkina Faso du capitaine Thomas Sankara, où elle était menée dans un style dramatique indicatif d'une mutation. D'ailleurs, et c'est l'autre caractéristique de cette guerre contre la corruption, là où elle est menée avec conviction, elle a été obligée de se transformer en une remise en cause globale de l'état de choses, aussi bien au Ghana et au Burkina Faso où l'on n'hésita pas afficher des affinités marxistes qu'au Nigeria où prédomine malheureusement une démagogie populiste qui peut dégénérer en fascisme.

Cuba

La plus vaste des Grandes Antilles, Cuba a environ dix millions d'habitants dont un peu plus de la moitié, selon des estimations concordantes, sont d'origine africaine. Le plaidoyer opiniâtre de Las Casas ayant finalement soustrait les indigè-

nes de Cuba à la cruauté de leurs exploiters espagnols, des esclaves africains furent importés dans l'île dès le XVI^e siècle et c'est à leur robustesse et à leur endurance que Cuba doit sa mise en valeur, comme, au demeurant, la plus grande partie du Nouveau Monde et en particulier les Antilles, grandes ou petites.

Une particularité de Cuba, au regard de l'histoire des Noirs, est que le pouvoir n'y est pas détenu par la majorité de couleur, malgré l'avènement du marxisme-léninisme dans le sillage de Fidel Castro. Cette contradiction a été maintes fois soulevée par les théoriciens de la révolution noire américaine auxquels, après une période de fervente admiration, le castrisme semble inspirer aujourd'hui un grand désenchantement. Certains porte-parole négro-américains n'ont pas hésité à accuser le pouvoir cubain de racisme occulte. Et d'énumérer des arguments troublants, comme l'absence totale d'hommes de couleur dans les sphères élevées du pouvoir marxiste-léniniste cubain. Il faut bien reconnaître que les répliques autorisées du castrisme n'ont pas toujours été convaincantes.

Certes, il n'est apparemment pas facile à Cuba de déterminer aujourd'hui qui est d'origine africaine et qui ne l'est pas, le métissage des races étant ici un phénomène très ancien et très répandu. Pourtant, objectent les intellectuels noirs américains, le premier venu peut constater que, à Cuba comme dans les pays de ségrégation avouée tels que les États-Unis d'Amérique, plus les citoyens sont bronzés, plus on peut présumer qu'ils appartiennent au bas de l'échelle sociale.

Il ne semble guère faire de doute que Cuba, même marxiste-léniniste, connaît des tensions raciales. Mais la question semble être toujours taboue, ce qui rend aléatoire sa connaissance et, apparemment, son traitement.

D

DAN FODIO, Ousmane (1754 ?-1817)

Mystique peuhl, Ousmane Dan Fodio prêcha la guerre sainte contre les royaumes haoussa et fonda le royaume de Sokoto, dans ce qui est aujourd'hui le nord du Nigeria.

À sa mort, son fils, Bello, lui succéda sur le trône de Sokoto.

DAVIS, Angela (1944-)

Militante marxiste, membre de l'équipe dirigeante du parti communiste américain, cette intellectuelle noire (Angela est docteur en philosophie et ancien professeur de l'université de Californie) est devenue célèbre à la suite de l'affaire dite des *Frères de Soledad* : George Jackson, John Clutchette et Fleeta Drumgo, trois jeunes Noirs accusés de menus vols que justifiait l'extrême dénuement de leurs familles, étaient détenus depuis dix longues années à la prison de Soledad et leur libération était sans cesse reportée au mépris de la pratique judiciaire américaine. Illustration révoltante de la discrimination qui frappait les Noirs, l'intransigeance du petit juge de ce comté, prenant à rebrousse-poil les progressistes noirs et blancs au plus fort de leurs luttes pour les droits civiques, avait suscité une intense agitation à travers le pays, et les *Frères de Soledad* avaient peu à peu pris figure de martyrs dans les médias. Quelle meilleure occasion de dénoncer aussi le conservatisme

caricatural — ô combien prémonitoire — du gouverneur Donald Reagan : faute d'offrir des emplois aux jeunes Noirs, sa Californie n'avait rien trouvé de mieux pour contenir leur vitalité que de les enfermer illégalement dans les prisons.

C'est dans ce contexte qu'Angela Davis, qui rendait souvent visite aux *Frères de Soledad* dans leur prison, avait fait la connaissance de George Jackson : les deux jeunes gens s'étaient épris d'une passion violente l'un pour l'autre, et échangeaient une correspondance enflammée. Or, le 7 août 1970, le jeune frère de George Jackson, Jonathan, âgé de dix-sept ans, tente d'enlever le juge et le procureur du district en pleine séance du tribunal de Salinas, sans doute dans l'intention de les échanger contre la libération des *Frères de Soledad*. C'est un carnage où l'adolescent périt ; il avait malheureusement opéré avec une arme appartenant à Angela Davis. Après avoir maladroitement tenté d'échapper à la poursuite du FBI en entrant dans la clandestinité, la militante noire est arrêtée quelques jours plus tard à New York et accusée de complicité de meurtre. Elle sera finalement relaxée, après une longue bataille judiciaire pour laquelle l'opinion internationale va se passionner.

Dans *Autobiographie*, paru en 1974, Angela donne une relation de cette affaire et de bien d'autres, faisant à cette occasion justice des commentaires optimistes sur le sort des Noirs américains.

Ce n'est pas seulement par le niveau très élevé de sa culture et par la nature marxiste de ses convictions que cette ancienne élève de Herbert Marcuse tranche sur le tout venant des combattants américains de la libération des Noirs ; ni même par son sexe, car, en fait, Angela appartient à une longue lignée de passionnaries noires qui remonte à Harriet Ross Tubman en passant par Sojourner Truth, mais surtout par l'énergie toute romaine de ce caractère qui, quotidiennement harcelé depuis des décennies, insidieusement ou à visage découvert, par la haine raciale ou la persécution idéologique, poursuit imperturbablement son combat encore aujourd'hui. Que l'on songe à Eldridge Cleaver, à Stockely Carmichael, à James Farmer, à tant de héros étincelants (et mâles !) du *Black Power* qui n'ont pas tardé à s'écrouler, quand ils n'ont pas capitulé !

DAVIS, Jefferson (1808-1889)

Président de l'éphémère Confédération sudiste sécessionniste, J. Davis intéresse surtout la postérité comme propriétaire d'esclaves. Il appartenait en effet, dit-on, à la caste très fermée de ceux qui possédaient plusieurs centaines d'esclaves : les historiens dénombrent moins d'une centaine de ces gros propriétaires.

DAVIS, Miles (1926-)

Ce trompettiste jouit d'une réputation immense, mais ambiguë à la réflexion, car l'on doute si la meilleure part en va à l'artiste plutôt qu'à la star plus adulée qu'une

diva, plus secrète qu'un gourou hindou, plus lointaine qu'un vizir du banc. Personnalité tourmentée, artiste obsédé par on ne sait quel Graal, Miles ne cesse de se renouveler, élaborant des formules inédites mais les abandonnant à peine expérimentées avec succès. Après avoir joué aux côtés de Charlie Parker à dix-neuf ans, fondé une esthétique de la sérénité dite *cool jazz* par opposition au *hot* antérieur, pratiqué le *hard bop* avec John Coltrane, le grand trompettiste en est aujourd'hui au *jazz-rock*, en attendant mieux — ou pire.

Par sa technique terne, sinon sommaire, par sa sonorité éraillée et en même temps sourde, propice au pathétique mais aussi à la pose, par sa volonté de transgresser les académismes, Miles Davis est un précurseur du *free jazz*.

Miles Davis a joué avec à peu près tout ce que le *be-bop* a compté de grands noms, y compris Thelonius Monk, John Coltrane, Sonny Rollins, Julian Cannonball Adderley...

Le trompettiste a composé et joué pour *Ascenseur pour l'échafaud*, le film réalisé pour Louis Malle en 1957, une musique devenue célèbre à juste titre, bien qu'un peu maniérée, tout à fait fidèle au personnage.

Déchets toxiques

Avec le scandale des quarante et un fûts de dioxine illégalement introduits en France à partir de la ville italienne de Séveso par la firme Hoffmann-Laroche, la stratégie utilisée jusqu'en 1983 par les firmes multinationales pour soulager la psychose des Occidentaux devant les déchets de leurs industries, à savoir le trafic clandestin, le cache-cache avec les gouvernements des pays

développés, trouva sa limite : en cas d'épreuve de force sur ce thème avec un gouvernement blanc, une multinationale était vouée à la déroute.

Dans ces conditions, annonçait la revue *Peuples noirs-Peuples africains* tirant la leçon des quarante et un fûts de Séveso, les multinationales ne devaient pas tarder à se rabattre sur la complaisance courtisane des dictateurs africains et à transformer l'Afrique en poubelle de l'Occident. N'était-ce pas une tradition avérée chez les roitelets nègres depuis les commencements immémoriaux de la traite de sacrifier leurs peuples moyennant une poignée de verroterie ?

Il ne manqua pas de gens, y compris parmi les collaborateurs de la revue eux-mêmes, pour déplorer ce commentaire jugé par eux excessif.

La réalité allait pourtant dépasser la prédiction, comme la presse ne cesse de nous en informer depuis 1988. Le Bénin s'est engagé à accueillir des millions de tonnes de déchets industriels moyennant trois dollars la tonne. La Guinée-Bissau recevra, elle, quarante dollars pour chaque tonne. Il y a incertitude dans le cas de la Guinée-Conakry, du Nigeria, du Congo : agissant, semble-t-il, en marge des pouvoirs nationaux et sous leur responsabilité individuelle, des ministres ont signé des contrats avec des sociétés occidentales, bien résolus, cela va sans dire, à s'approprier la contrepartie en espèces sonnantes et trébuchantes.

L'affaire des déchets toxiques s'inscrit ainsi dans la logique dévastatrice de la corruption et de la vénalité des dirigeants politiques africains.

Décolonisation

Jusqu'en 1955 à la veille de la conférence de Bandoung, les quel-

ques brèches faites dans le système colonial en Inde, en Indochine, en Indonésie ne l'avaient guère ébranlé apparemment. Aux yeux de la plupart des Africains, l'enclenchement d'une mécanique irréversible de libérations successives de toutes les colonies, la décolonisation, semblait une utopie. Pourtant, dix ans plus tard, ce phénomène était achevé pour la plupart des États africains.

Comparer les décolonisations anglaise et française en Afrique n'est pas seulement une tentation irrésistible ou un simple exercice d'école, mais l'occasion d'une réflexion fructueuse sur les valeurs comparées et la complexion des deux civilisations les plus influentes en Afrique.

Quand s'engage le processus de décolonisation au cours des années cinquante, le substrat socio-culturel est le même à travers l'Afrique noire sous domination occidentale, même si les formes, les rites, les nuances diffèrent d'une région ou d'une ethnie à l'autre. On peut en dire autant des modes d'exploitation économiques fondés partout sur la traite, c'est-à-dire l'échange des matières premières contre les objets manufacturés. Les deux colonisateurs ont la même approche, en apparence : l'administration directe tempérée par la présence d'assemblées consultatives à majorités indigènes.

En réalité, les colonies anglaises d'Afrique noire se distinguent très vite de leurs sœurs françaises par deux traits qui vont exercer une influence décisive plus tard sur l'évolution des deux zones culturelles. Les moyens d'information s'y développent très tôt, favorisés par un climat de tolérance et même de bonhomie caractéristique de l'administration britannique en Afrique occidentale. Les Africains se familiarisent ainsi avec les problèmes de la presse, bien avant leurs voisins

des colonies françaises. Là-bas, sans faire l'objet d'une réglementation explicite, l'information est un domaine tabou : propriété d'un Africain, l'organe d'information se heurte immédiatement à des difficultés administratives qui découragent ses animateurs. En fait, il n'y a pas d'information en Afrique française jusqu'aux indépendances. Il suffira d'un exemple, auquel peu de gens peuvent croire aujourd'hui, pour illustrer cette totale indigence : les événements qui, de 1951 à la déclaration d'indépendance en 1957 du Ghana, appelé encore *Gold Coast*, servirent à la fois de banc et de ballon d'essai de la décolonisation en Afrique, seront entièrement dissimulés aux Africains francophones qui les ignoreront longtemps.

D'autre part, la foi anglo-saxonne dans l'initiative privée et l'aspiration au développement selon le mode capitaliste encouragent la vie associative, même si les organisations qui se créent sont l'objet d'un contrôle rigoureux ; en Afrique française, le mot d'ordre à la même époque est l'étranglement.

De grands partis politiques apparaissent dès la fin de la Deuxième Guerre dans les colonies anglaises, dans un climat de relative liberté, comme en témoigne le *Convention People's Party*, de Kwame N'Krumah, fondé en 1949 après l'*United Gold Coast Convention*, fondé en 1947. Bien qu'hostiles à l'administration coloniale britannique, ces deux mouvements ne subissent aucune persécution systématique.

Si on met en parallèle avec cette évolution relativement pacifique, celle du Cameroun, une colonie sous domination française comparable au Ghana quant à ses potentialités économiques et au dynamisme de ses populations, on observe que, outre l'absence d'information déjà évoquée, la vie associative est cruellement réprimée ou manipulée.

L'Union des populations du Cameroun (UPC), le seul mouvement politique à la fois de masse et authentique, qui a refusé de se rallier à la stratégie coloniale de Paris, contrairement aux autres « sections territoriales » du RDA, subit une répression d'une telle violence qu'il est réduit à la clandestinité dès 1955 et acculé à la révolte armée.

Rien d'étonnant donc si la décolonisation du futur Ghana s'effectue progressivement, de concession en compromis, et s'achève d'ailleurs en 1957, c'est-à-dire relativement tôt, en comparaison avec le rythme général de la décolonisation en Afrique noire : l'indépendance du Ghana donne l'impression d'avoir été préparée avec soin et de couronner un processus parfaitement contrôlé. Celle du Cameroun surviendra trois ans plus tard, dans la surprise totale, la confusion, un flot de sang, octroyée à une classe d'indigènes, les féodaux musulmans du Nord, qui l'avaient combattue. La mauvaise volonté du colonisateur frappera l'esprit de tous les observateurs, de même que l'impréparation des dirigeants indigènes.

On peut récuser le symbolisme de ces trajectoires contrastées. On objectera non sans raison que, en définitive, seuls comptent les résultats pour juger de la pertinence des méthodes d'un colonisateur. Or ces résultats diffèrent-ils vraiment d'une zone d'influence à l'autre ? Stagnation économique, régression sociale, discrédit des élites, désorganisation de l'administration, déclin de l'État, corruption glopante, dépendance envers l'étranger et atmosphère de sinistre tyrannie ne forment-ils pas aujourd'hui, c'est-à-dire trente ans plus tard, le lot commun de l'Afrique ? Idi Amin Dada valait bien Bokassa 1^{er}. Kenyatta et Houphouët-Boigny se ressemblaient moralement comme deux frères.

Il demeure flagrant néanmoins que les pays africains marqués par l'influence anglaise font montre d'une certaine ouverture et même de tolérance : nulle part, sauf peut-être en Ouganda du temps d'Idi Amin Dada, la liberté d'expression n'a été totalement étouffée, comme c'est le cas dans presque tous les pays de langue française. Les pays de langue anglaise ont de même échappé aux blocages politico-psychologiques dont tant de pays francophones sont victimes : les Africains anglophones, par exemple, n'ont pas eu recours à une puissance extérieure pour se débarrasser d'Idi Amin Dada ; en revanche, la France a dû mettre la main, et quelle main ! à la pâte dans l'éviction de Bokassa 1^{er}, et c'est elle qui, au Tchad, fait la guerre au Libyen Khadafi.

DE GAULLE, Charles (1890-1970)

Le général De Gaulle s'est fait une réputation flatteuse mais controversée de libérateur de l'Afrique noire. L'examen des faits permet-il de trancher le débat ?

La trop célèbre Conférence de Brazzaville, qui siégea en janvier-février 1944, et dont la responsabilité sinon l'initiative est attribuée à l'homme du 18 juin (appelé d'ailleurs aussi pour cette raison *l'homme de Brazzaville*) est une première illustration de l'ambiguïté de De Gaulle en ce domaine. En préconisant une représentation des territoires africains sous obédience française au Parlement français et l'institution d'assemblées représentatives locales élues au suffrage universel, il n'y a aucun doute que la conférence brise le carcan de l'empire traditionnel et fait preuve d'audace novatrice. La même conférence déclare pourtant : « *La constitution, même lointaine, de self-*

government dans les colonies est à écarter », condamnant ainsi à piétiner sur place des peuples frémissants d'impatience. Ce blocage va permettre à l'Afrique anglophone de s'emparer du *leadership* politique. En effet, le premier gouvernement autonome de la Gold-Coast (futur Ghana) sous la direction de N'Krumah est constitué dès 1952, soit quatre longues années avant le premier gouvernement autonome d'Afrique francophone, celui du Togo constitué en septembre 1956, sous la direction de Nicolas Grunitzky. Encore le Togo, largement en avance sur les autres pays francophones, est-il alors un cas exceptionnel.

Quatorze ans plus tard, le 24 août 1958, voici de nouveau De Gaulle à Brazzaville, couronnant sa tournée africaine d'une déclaration qui marque le tournant de la présence française en Afrique ; le général rompt résolument avec le sacrosaint tabou jacobin et assimilationniste ; l'indépendance, certes assortie d'un surprenant chantage (si un État vote non au prochain référendum organisé par le général De Gaulle récemment revenu au pouvoir, il deviendra immédiatement indépendant, mais ne pourra pas bénéficier de l'aide de Paris), est bien l'une des options proposées aux Africains. Quelle que soit la pression des circonstances, qui s'exerçait de la même façon sur les dirigeants français qui avaient précédé le général, il fallait quand même du panache et même une certaine audace pour franchir ce pas.

D'un autre côté, de nombreux historiens font remarquer aujourd'hui que, au milieu de l'enthousiasme aveugle des foules, des rivalités et des ambitions des *leaders* africains, sous le regard sans doute calculateur de Charles de Gaulle, se noua le vrai drame de l'Afrique francophone, la non-viabilité des États francophones, institutionnalisée

en quelque sorte par la consécration de la balkanisation. Les conséquences pour l'avenir ne pouvaient échapper à ce visionnaire : un appareil politico-administratif trop coûteux pour chaque République, un espace économique exigu excluant une gestion équilibrée, des sociétés aliénées et avides de dépendance...

De Gaulle parut pourtant vouloir respecter la souveraineté de ces avortons d'États et en 1963, il laissa de jeunes officiers déboulonner son protégé, l'abbé Fulbert Youlou, autocrate à Brazzaville.

En réalité, presque à l'insu de l'opinion internationale, le gaullisme entreprit très tôt de limiter la souveraineté des États africains ; il signa avec eux des accords de coopération dont les clauses militaires et pétrolières étaient secrètes, échappant de ce fait au contrôle des populations. Il aida dès le jour de l'indépendance le président camerounais Ahmadou Ahidjo à écraser militairement l'opposition progressiste.

C'est surtout à l'occasion de l'affaire du Gabon, en 1964, qu'il fallut se résigner à l'évidence : le gaullisme avait organisé des personnels occultes ou non, conçu et forgé une rhétorique interventionniste, élaboré des pratiques appelées à devenir l'une des plus solides traditions de la V^e République, tout cela dans le but de tenir les républiques africaines en lisière, sans cependant s'exposer à la réprimande internationale. C'est un art difficile, mais dont l'exercice est aisé à une vieille nation rompue dans les virtuosités de la diplomatie. Ainsi, non seulement tous ces États miséreux sont, comme on pouvait s'y attendre, tenus à bout de bras par la puissance tutrice, mais tout se passe comme si on leur maintenait juste la tête au-dessus de l'eau ; ils n'ont jamais de réserves, et ne peuvent

donc élaborer une politique économique à long terme ; ils sont entièrement mobilisés pour la recherche de leur survie quotidienne, à l'image de leurs populations. De sorte qu'il n'est pas besoin d'autre coercition, pour les brider, que la menace de privation de subsides.

Depuis le gaullisme, c'est traditionnellement encore à l'instigation de Paris que naissent les regroupements régionaux où les États francophones africains s'efforcent sans grand succès de s'associer ; du fait de cette relation avec un chef d'orchestre intéressé et allogène, ces organisations manquent d'âme, de vitalité et de vigueur : le Conseil de l'Entente (Côte-d'Ivoire, Dahomey, Haute-Volta, Togo), l'OCAM (Organisation commune africaine et malgache), l'UDEAC (Union douanière et économique de l'Afrique Centrale), etc., créés en fanfare, successivement, n'ont pas tardé à décliner chacun à son tour. Imaginées comme dérivatifs ou compensations aux rêves panafricanistes avortés, de telles organisations sont une mascarade, une singerie lugubre de l'union des Africains et sont incapables à susciter un enthousiasme durable. Loin de guérir de la balkanisation, elles en sont comme l'emplâtre sur une jambe de bois.

C'est à chaque peuple, objectera-t-on, d'inventer lui-même les armes de sa libération ; c'est aux Africains seuls de se frayer une voie vers l'unité. Certes, encore qu'il soit vrai que, pouvant balkaniser le Nigeria, les Britanniques s'en abstinent, par exemple ; mais n'est-ce pas dire en même temps que c'est aux peuples seuls, et à personne d'autre, de porter le titre envié de libérateurs d'eux-mêmes ?

Avec Charles de Gaulle, il est incontestable que l'assimilationnisme a disparu des textes officiels régissant les rapports de Paris avec l'Afrique, mais sa nostalgie active

imprègne toujours, oriente les réalités quotidiennes de cette cohabitation dans le sens d'un rétrécissement incessant des souverainetés africaines. En définitive, aussi étonnant que cela puisse paraître si longtemps après les indépendances, le gaulisme a certainement modifié la forme, non le fond.

De l'esclavage des nègres (Montesquieu : *Esprit des lois*)

Ce texte célèbre mériterait d'être examiné avec des yeux neufs. Premier écrivain politique d'un siècle où la grande littérature est la littérature politique, Montesquieu jouit d'un prestige considérable. C'est le père de la pensée libérale occidentale moderne. Sa pensée se forme dans l'élucidation du rapport que l'Occident entretient avec les sociétés exotiques, dans les *Lettres persanes*, et avec son propre passé, dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. Les unes, figées dans les clichés les plus indéracinables, servent de support à l'exercice piquant d'une critique narcissique progressiste, l'autre, statufié dans un idéal de puissance sert de modèle à la force impériale moderne de l'homme occidental, qui sera d'autant plus puissant qu'il sera plus libre.

L'œuvre maîtresse qui couronne et explicite l'idéologie de Montesquieu est *l'Esprit des lois*. Le pivot de cette œuvre est la théorie des climats. Les commentateurs modernes glissent avec pudeur et indulgence sur les extraordinaires et fantaisistes postulats, présentés comme des évidences rationnelles et expérimentales, d'une biopsychologie géopolitique destinée à nourrir aussi bien le racisme gobinien au XIX^e siècle que la négritude senghorienne au XX^e siècle. L'homme du Nord est

courageux, celui du Sud est timide ; l'homme du Nord aime le travail, celui du Sud la paresse. Bien sûr celui-ci est plus sensible ; il se vautre donc dans toutes les voluptés sans aucune moralité. Les lois sont consécutives au climat. L'homme du Nord aspire à la liberté, celui du Sud ne peut vivre que dans la servitude. L'admirable théorie de la liberté des individus garantie par la séparation des pouvoirs ne peut donc concerner qu'une élite. La substance élitiste de la pensée de Montesquieu est indéniable mais de logique elle devient niaise lorsqu'elle s'applique non aux individus mais aux nations.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer la pensée sur l'esclavage, dans l'ensemble des chapitres qui en traitent. C'est là en effet que s'exerce toute l'astuce conceptuelle de l'épigone de Machiavel qu'était aussi Montesquieu. Parfaitement injustifiable en théorie, l'esclavage n'en a pas moins toujours existé en pratique. Il y a donc forcément des raisons à cela, bonnes ou mauvaises, selon qu'elles sont plus ou moins franches ou plus ou moins déguisées. Le « Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves » fait l'inventaire des raisons les plus banalement alléguées au XVIII^e siècle.

Le moins qu'on puisse affirmer est qu'elles ne se détruisaient pas alors par leur simple énoncé. Ce qui est sûr c'est que les contemporains n'y ont vu aucune condamnation implicite puisque Malouet, le principal défenseur du maintien de l'esclavage à la Convention, est un fervent admirateur de Montesquieu. Ses écrits sur ces deux points sont sans aucune ambiguïté. Mais peut-on faire grief à un penseur des disciples qu'il a eus ? Malouet n'était peut-être pas assez intelligent pour comprendre le sens implicite.

Il est vrai que le sens explicite de certaines phrases ne l'y incitait guère. On trouve en effet (L. XIV, ch. 3) « Les Indiens sont naturellement sans courage ». Il est vrai aussi que Montesquieu a gardé en portefeuille certains développements de nature à éclairer ses lecteurs : « Les nègres sont si naturellement paresseux que ceux qui sont libres ne font rien, et la plupart sont entretenus et nourris par ceux qui sont serfs, ou demandent l'aumône, ou sont misérables. » (*Pensées*, Nagel n° 1 886).

Le problème posé par les écrits de Montesquieu, on le voit, n'est pas simple. Ce qui s'affirme cependant derrière ces louvoisements, dissimulations et affirmations est assez clair. Il s'agit, comme chez Voltaire et, dans une moindre mesure, chez Rousseau, d'absoudre la conscience européenne tout en déplorant les excès de conduite qu'elle a permis. Il faut donc que l'origine et la responsabilité du mal moral soit dans la victime elle-même. L'esclave, chez Voltaire est vendu par son père et sa mère. Une fois établie cette responsabilité originelle, on peut fonder un humanisme paternaliste d'autant plus vertueux qu'il tient tout entier dans l'auto-discipline que s'impose la nation supérieure dans l'exercice de sa supériorité, devenue d'autant plus puissante qu'elle s'affirme désormais comme « morale ».

Démocratie

Après *Les Africains ont-ils une âme ?* un peu éloigné dans le temps aujourd'hui, après, plus récemment, *Les peuples africains ont-ils l'âge de l'indépendance nationale ?*, *Les sociétés africaines ont-elles l'âge de la démocratie* est le nouveau thème d'affrontement entre les intellectuels

et les progressistes africains d'une part, et de l'autre la plupart des équipes au pouvoir en Afrique, ainsi que leurs maîtres à penser européens (dont le quotidien français *Le Monde*) et surtout divers groupes de pression représentant les intérêts occidentaux en Afrique.

L'idéologie, quand il s'agit de l'Afrique, n'étant le plus souvent que l'habillage des intérêts et des égoïsmes, on doit d'abord tenter de dégager les enjeux de cette controverse, d'ailleurs habilement assourdie dans les médias.

Pour les classes éclairées africaines, le parti unique, après avoir paru une panacée au début des indépendances, ne peut offrir au bilan de ces trente dernières années que stérilité et impuissance. Ce système n'a résolu aucun des problèmes ni guéri aucun des maux de l'Afrique. Il en a au contraire secrété de nouveaux, comme la corruption.

La corruption révèle précisément l'une des tares déterminantes du parti unique, car elle naît de l'inexistence des contre-pouvoirs et se propage par l'absence de toute dénonciation. Quel autre moyen de sortir de l'impasse de la misère et du gaspillage sinon de multiplier les centres de décision et de contrôle tout en laissant s'instaurer le libre débat ?

Pour les intellectuels africains, toute la problématique du développement des sociétés africaines, du devenir de l'Afrique, peut se réduire à l'urgence du retour à la libre parole collective (dont l'ancestral palabre était une excellente école) et, dans la foulée, à l'incontournable recours au suffrage universel libre. Le tribalisme lui-même y trouverait sa fin ; loin d'être, comme l'on a dit, une malédiction spécifique, c'est d'abord une frustration angoissée qui s'exaspère de l'hégémonie d'une seule ethnie,

substrat traditionnel des autocraties africaines.

C'est à la lumière de ces évidences tardives que les intelligentsias africaines, libérées peu à peu de la fascination des thaumaturgies révolutionnaires, se sont mises à réclamer la démocratie à cor et à cri.

La très grande majorité des équipes gouvernementales actuelles d'Afrique noire ont, quant à elles, pris ou développé leur pouvoir dans des conditions qui les rendent désormais inaptes à toute compétition ; voulant se maintenir à tout prix en place, elles ne répugnent pas à recourir aux philosophies les plus éculées, comme à des bouées de sauvetage ; on les a même vues utiliser des rites ancestraux qui, privés du contexte qui leur eût donné un sens, débouchaient sur le décervelage des populations. C'est dans leur entourage ou à leur bénéfice qu'a été bricolée la fable, dont *Le Monde* se fit un temps la pythonisse, du chef africain traditionnel, qui gouvernait son peuple comme un patriarche sa famille, trop pénétré de sa responsabilité pour supporter la contradiction, mais assez généreux pour veiller au bonheur de tous. C'est ce modèle, qui n'a aucune réalité historique, que plus d'un dictateur africain prétend toujours honorer. Ainsi s'explique en partie l'aversion des dictateurs pour la démocratie, accusée plaisamment d'être un produit d'importation.

Les *lobbies* capitalistes sont, quant à eux, principalement guidés par la double obsession de la lutte contre le communisme international et de la nécessaire stabilisation, sans quoi il n'y a point d'heureux développement du profit. Ils en viennent à voir dans la manifestation de rue la plus anodine une activité anarchiste fomentée par les rouges et préluant à la grande subversion.

Pour en revenir à la question posée au départ : les sociétés afri-

caines ont-elles l'âge de la démocratie ? qu'elle soit l'occasion de rappeler la réplique d'un homme politique européen, sans doute britannique, à ceux qui s'interrogeaient semblablement sur l'aptitude des Africains à l'indépendance : « J'ai connu un fou, leur dit-il en substance, qui déclarait qu'il n'irait dans l'eau que quand il saurait nager ».

Départementalisation

Étape finale du processus d'assimilation des populations noires de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Guyane et de la Réunion, la départementalisation a été établie par la loi du 19 mars 1946, au terme d'une ardente campagne dominée par le poète Aimé Césaire. Simple réforme administrative transformant de vieilles colonies françaises en partie intégrante du territoire national (administrées comme des départements français), elle consacrait en fait l'accession des populations de couleur de ces colonies à l'égalité totale des droits avec les Blancs.

La départementalisation a été considérée en son temps comme une grande victoire par ses bénéficiaires, surtout sensibles à la conquête de l'égalité. Les esprits ont beaucoup évolué depuis : aujourd'hui, les militants noirs des Antilles prennent surtout en considération les effets d'aliénation, de spoliation culturelle et psychologique, de perte d'identité que cette loi implique pour ces descendants d'esclaves importés d'Afrique. La départementalisation est donc aujourd'hui l'objet de jugements mitigés.

**DESSALINES, Jean-Jacques
(1758 ?-1806)**

Se faisant mutuellement écho, les dictionnaires encyclopédiques

français proclament à l'envi que Dessalines ordonna le massacre général des Blancs, bel exemple d'objectivité. Lesdits Blancs étaient des esclavagistes parmi les plus féroces, renforcés de surcroît par un redoutable corps expéditionnaire.

En 1802, la situation des esclaves noirs insurgés à Saint-Domingue est désespérée : l'armée du général Leclerc, fraîchement débarquée, a entamé avec succès la reconquête de l'île. Toussaint-Louverture, le chef suprême de la révolution noire, vient d'être capturé par les soldats français et déporté aussitôt de Saint-Domingue.

Dessalines, qui a pris sa succession, se trouve devant une alternative simple : radicaliser la guerre contre les forces esclavagistes, planteurs blancs et corps expéditionnaire français ; ou bien capituler et laisser mettre à nouveau ses frères noirs dans les chaînes de l'esclavage rétabli par Bonaparte, le 10 mai 1802. Ayant choisi la guerre à outrance, que les historiens français qualifient de massacre général des Blancs, Dessalines accula le corps expéditionnaire à la capitulation le 19 novembre 1803.

Par la suite, Jean-Jacques Dessalines se fit proclamer empereur et fut assassiné par un rival.

Dettes africaines

Aux maux traditionnels de l'Afrique — la dépendance, la dictature, la corruption, l'esclavage, la sécheresse récurrente, les invasions acridiennes, les épidémies diverses — s'est ajouté récemment un fléau nouveau, la crise de la dette, qui fait grand bruit dans les cercles spécialisés.

Des prêts ont été inconsidérément consentis, dit-on, durant les récentes décennies aux États afri-

cains ; or, avec la crise économique, l'explosion démographique et la chute de ses disponibilités en devises, l'Afrique se trouve dans l'incapacité de rembourser sa dette. Pour sortir le Continent de l'impasse, on a imaginé diverses solutions allant du rééchelonnement des remboursements à la suppression pure et simple des créances.

Mais aucun de ces remèdes ne risque d'avoir l'effet espéré, le diagnostic ayant été délibérément truqué. C'est le propre du néo-colonialisme de travestir des options politiques en phénomènes économiques soi-disant difficilement contrôlables, mais du moins formulables en termes de fatalités naturelles. Si on a longtemps monté en épingle la fameuse dégradation des termes de l'échange, ce fut pour dissimuler que les dirigeants africains, dociles aux demandes de matières premières bon marché du Nord, avaient renoncé à toute tentative d'industrialiser leurs pays et de transformer leurs productions en recueillant la plus-value induite à chaque étape du processus. Contre la fameuse dégradation des termes de l'échange, la meilleure parade, c'était la transformation des matières premières traditionnelles fournies par l'Afrique, et l'exportation de produits finis. Les dirigeants africains ne l'ont jamais esquissée, ou bien ce fut dans des conditions si désastreuses qu'elles sont suspectes de sabotage.

Que cache donc la prétendue crise de la dette africaine ?

S'il y a une crise, c'est celle du développement, et non de la dette qui, comparée à celle d'autres continents, tels l'Amérique latine, est presque dérisoire : avec quelque quatre cent millions d'habitants, toute l'Afrique noire est moins endettée que le Mexique qui en compte moins de cent millions.

Il faut prendre en considération, dit-on alors, non le volume de la dette en valeur absolue, mais son *ratio*, c'est-à-dire sa taille par rapport au PIB (produit intérieur brut), symbole de l'enrichissement annuel d'une communauté nationale. Or, contrairement à la logique de la prévision économique, le PIB africain, au lieu d'augmenter, ne cesse de diminuer. Autrement dit, l'Afrique n'a cessé de s'appauvrir.

Finalement, ce qu'on explique mal, ce sont les causes de cette paupérisation, qui ne sauraient être celles alléguées, savoir l'explosion démographique et la crise mondiale, puisque l'Afrique partageait ces malheurs avec d'autres régions sous-développées qui, elles, se sont enrichies — notamment en Asie.

Reste une explication, à vrai dire la seule : il n'y a pas eu d'investissement en Afrique noire depuis les indépendances, ou bien il a été négligeable, en tout cas insuffisant pour fournir le surcroît de ressources qui servirait aujourd'hui au remboursement de la dette. Autrement dit, les Africains ne peuvent pas rembourser leur dette, faute d'avoir développé leurs économies ; et ils ne se sont pas développés faute d'avoir investi. L'Afrique, dit-on, exporte aujourd'hui la même quantité de matières premières qu'en 1980, soit 50 % de moins en termes de croissance que les autres régions dites sous-développées.

Où donc est allé l'argent ?

En réalité, la dette a financé l'émergence, l'installation et la prospérité d'une classe dirigeante complaisante, selon un processus dont les trois phases furent inégalement coûteuses.

Il a d'abord fallu doter ces castes hâtivement constituées des moyens de s'imposer par la force ; les fournitures d'armements, souvent sophistiqués, de conseillers, d'assistants techniques n'y suffirent

pas toujours, alors il fallut envoyer des corps expéditionnaires. L'histoire des premières années de l'indépendance africaine retentit du fracas des interventions militaires occidentales : la France au Cameroun et au Gabon, la Belgique au Congo, l'Angleterre en Afrique orientale...

Il fallut ensuite financer, avec force gratifications, libéralités et autres subventions, l'organisation des partis uniques, depuis la prospection des clientèles locales, jusqu'à l'érection des grands dirigeants, en passant par les congrès régionaux, l'endoctrinement des notables, les grands rassemblements nationaux.

C'est cependant la troisième phase, toujours en cours, marquée par cette calamité à laquelle on a donné le nom de corruption, qui aura été la plus ruineuse pour l'Afrique. Ayant adopté la culture de ses maîtres, la caste dirigeante s'est ingéniée à se hisser à leur niveau de vie, mais n'a pu inventer d'autres moyens d'y parvenir que la prévarication, les détournements de fonds publics, les pots de vin, les dessous de table, l'exportation illícite de capitaux volés. Aucune économie au monde, fût-elle aguerrie, n'aurait pu résister à cette frénésie de l'irresponsabilité.

Il est de notoriété publique que le maréchal Mobutu, président du Zaïre, dispose hors de l'Afrique d'une fortune estimée à cinq milliards de dollars, soit l'équivalent exact de la dette d'un État dont la faillite donne des migraines aux financiers. Comment la foule des dignitaires du régime ferait-elle autrement que d'emboîter le pas au guide bien-aimé ? Quant à la complicité des anciennes métropoles, elle ne saurait faire de doute que pour les aveugles : les grandes compagnies pétrolières, y compris la française Elf-Aquitaine, chef de file là-bas, versaient les *royalties*, non au trésor de l'État camerounais, mais

à la cassette personnelle du dictateur Ahmadou Ahidjo, sachant qu'il les plaçait en Suisse dans des comptes à numéro. Son successeur tenta en vain de rapatrier ces sommes colossales, désormais propriété légale du dictateur déchu. De même, le franc de l'Afrique francophone, dit franc CFA, n'étant par définition convertible qu'en francs français, les autorités monétaires françaises connaissaient forcément l'ampleur catastrophique de la fuite des capitaux dont les économies francophones étaient victimes depuis les années soixante-dix et qui étaient surtout le fait des élites politiques africaines. Témoins d'une forfaiture qui dure depuis vingt ans, les Français préférèrent fermer les yeux plutôt que de faire de la peine à leurs alliés africains en les rappelant à l'ordre.

À l'évidence, il n'y a pas de remède, en dehors de l'éviction de la caste, à ce qu'on appelle abusivement la crise de la dette africaine, et qui est en réalité la crise d'un système politique usé jusqu'à la corde surtout pour avoir toujours fait fi de l'adhésion des populations et du préalable de la souveraineté totale. Quels que soient les prêts, crédits d'ajustement, subventions extraordinaires déversés désormais sur la caste oligarchique pour mettre un terme à la dérive économique, chacun voit bien que, loin de pouvoir remplir une telle mission, l'oligarchie africaine ne se retiendra jamais de gaspiller ces nouveaux monceaux d'or, comme elle a gaspillé les précédents, prisonnière qu'elle est de ses réflexes, et surtout persuadée qu'on lui consentira toujours d'autres libéralités ce que confirme au demeurant la stratégie actuelle du FMI et de la Banque Mondiale qui s'ingénient à chercher partout, sauf dans la vénalité et la corruption des dirigeants africains, la première source des maux endurés par les populations.

DINGANE ou DINGAAN (?-1843)

Roi Zoulou, frère de Chaka, il assassina ce dernier avec l'aide de Mzilikazi, son autre frère, et lui succéda. C'est donc Dingane qui, en 1838, dans la fameuse bataille de Blood River, aux conséquences si déterminantes pour la suite des événements, affronta les Boers conduits par Andriès Pretorius. Rescapé de cette mémorable défaite, Dingane fut finalement tué en 1843.

DIOP, Alioune (1907-1980)

Essayiste sénégalais, éducateur, homme de culture, esprit brillant et profond, Alioune Diop est surtout connu aujourd'hui comme fondateur en 1947 de la revue *Présence Africaine* où allaient se révéler maints jeunes talents, et comme organisateur des célèbres congrès des intellectuels et des artistes noirs réunis à Paris en 1956, puis à Rome en 1959.

L'examen rétrospectif des orientations constantes de *Présence Africaine* et des ambitions des congrès de Paris et de Rome fournit une ample matière à réflexion concernant les vertus et les faiblesses des théoriciens de la négritude.

On ne peut manquer d'observer que, traduisant le rêve lancinant des Noirs de se retrouver et de se rassembler, les congrès de Paris et de Rome se placent objectivement dans la suite des congrès panafricanistes organisés par les intellectuels noirs américains et caribéens, et en particulier de celui de Manchester en 1945, où Jomo Kenyatta et Kwamé N'Krumah, premiers représentants de l'Afrique, jouèrent un rôle historique. Pourtant, ignorance ou choix délibéré, cette filiation ne fut point avouée ni même soupçonnée par la grande majorité des partici-

pants, les deux congrès d'Alioune Diop se proclamant d'emblée apolitiques.

Quand se tient le congrès de Rome, le monde entier retentit des indépendances du Ghana et de la Guinée, proclamées respectivement en 1957 et en 1958, mais ni N'Krumah ni Sékou Touré ne reçoit l'hommage dû à ces pionniers, pas davantage les communications ne reflètent un intérêt particulier pour ces expériences qui tenaient les foules africaines sous le charme. Le temps fort de la manifestation advint lorsque la jeune génération d'intellectuels conduits par Cheikh Anta Diop dut batailler pour obtenir que Frantz Fanon, ambassadeur représentant le Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (GPRA), paraisse sur l'estrade et lise lui-même sa communication. L'ambassade de France à Rome, l'un des mécènes du Congrès, s'y opposait non sans l'assentiment des organisateurs.

De la même façon, *Présence Africaine*, au cours des années tumultueuses qui précédèrent ou suivirent immédiatement les indépendances, et qui furent marquées par la guerre de libération du Cameroun, la cruelle guerre d'Algérie, l'avènement de Charles de Gaulle, le référendum de 1958, la vaine tentative de créer une Communauté franco-africaine, les crises du Congo belge et l'assassinat de Patrice Lumumba, l'installation progressive des dictateurs sous la férule de Jacques Foccart, écarta toute contribution exprimant une prise de position énergique, aussitôt accusée de vain esprit polémique.

Cette obstination dans l'abstention laissa le champ libre où germa la folle gageure d'une Afrique indéfiniment tenue en laisse que trente ans de clameurs de protestation ne paraissent pas encore avoir effacée

de la liste de spéculations néocolonialistes.

Présence Africaine et ses congrès auraient pu être une école de liberté, le flambeau qui éclaire les précipices et les chausse-trappes de la souveraineté, le vaccin qui prévient la corruption, le tam-tam qui écarte la dictature.

C'est vrai qu'on y agitait bien les idéaux d'identité culturelle, de solidarité de destin des peuples noirs, mais ce discours en appelait à la moralité individuelle, quand il eût fallu analyser les rapports de forces. Au lieu de prendre le vent de l'histoire, on s'est abrité dans l'ombre de l'Occident. Au lieu de servir de bouclier spirituel aux populations africaines, on a conclu des alliances sur leur dos avec les bourgeoisies du Nord, avant de prêcher le métissage culturel.

DIOP, Cheikh Anta (1923-1986)

C.A. Diop est le fondateur d'une archéologie proprement africaine. Ce Sénégalais, venu étudier en France, à partir de 1945, les sciences sociales, se trouva confronté à l'édifice de connaissances sur l'Afrique, construit par l'Europe colonisatrice. L'interprétation raciste de phénomènes enregistrés par un regard soumis au préjugé avait abouti à des thèses, comme celle du primitivisme de Lévy-Bruhl, qui régnaient sans conteste et sans nuance sur l'université française. L'école allemande, avec Frobenius, avait suivi d'autres voies, mais le concept d'« âme éthiopienne » paraissait plus lyrique que scientifique. Le génie de C.A. Diop fut de se frayer, avec une sûreté intellectuelle exceptionnelle, un chemin personnel et fécond dans ces visions diverses et contradictoires. C.A. Diop

utilise, en grand savant, les ressources de la méthode et de l'intuition. Sa thèse, qu'il publia en 1954, sous le titre de *Nations nègres et culture*, n'en fut pas moins obstinément combattue et ignorée. Il posait cependant les jalons de recherches prometteuses.

De même qu'il y a eu, à l'échelle des continents, un ensemble culturel indo-européen, un ensemble amérindien, un ensemble extrême-oriental, de même il y a un ensemble africain à déchiffrer. On peut identifier, dans le continent africain, de grands mouvements migratoires qui ont essaimé du nord au sud, c'est le flot des migrations bantoues, ou d'est en ouest, probablement plus ancien, ce sont les populations subsahariennes. L'analyse des coutumes, des langues, des croyances, permet de relever les traces de parenté d'un groupe à l'autre et de reconstituer des structures spécifiques. Enfin le massif égyptien, arbitrairement et absurdement mis à part dans les études occidentales, est réintégré à l'ensemble africain, comme son plus beau fleuron et celui dont l'étude permettra le mieux la connaissance des civilisations africaines.

Avec une belle constance, dans une quasi-obscurité tout à fait imméritée, C.A. Diop a passé sa vie à développer et approfondir ses idées. Si son *Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique, de l'Antiquité à la formation des États modernes* (1959) est une concession habile pour l'obtention d'un titre de Docteur refusé pour *Nations nègres* — sans se renier, il y sacrifie en effet à un débat plus conventionnel sur la structure générale des sociétés — il revient aux thèmes qui lui sont chers dans *l'Unité culturelle de l'Afrique noire* (1959), *L'Afrique noire précoloniale* (1960), *Antériorité des civilisations nègres : mythe*

ou vérité historique (1967). Enfin, dans une sorte de somme de ses travaux : *Civilisation ou barbarie* (1981), il montre comment la réflexion sur les origines engendre, chez le vrai philosophe qu'il est, une réflexion sur le devenir de l'homme, dont le sort, d'où que viennent les nations, est maintenant lié à une civilisation devenue mondiale. La maîtrise culturelle de son propre passé, arrachée au discours étranger, est, pour l'homme africain, le premier pas vers la maîtrise des connaissances créatrices de pouvoir dans le concert savant du monde moderne. La disparition prématurée de C.A. Diop souligne la difficulté qu'a la pensée africaine créatrice pour s'épanouir.

DIOUF, Abdou (1935-)

Successeur et héritier de Léopold Sedar Senghor à la tête du Sénégal en 1981, Abdou Diouf s'est engagé non sans courage dans une expérience dont l'enjeu, d'abord obscur, émerge peu à peu à travers des étapes pathétiques : est-il possible d'aménager une transition de raison entre l'autoritarisme néo-colonial, facteur de régression comme viennent de le montrer ces trente dernières années, et la démocratie, dont rêvent les populations abreuvées de contraintes et de frustrations ?

L'État que reçoit Abdou Diouf de Léopold S. Senghor se caractérise par un parti unique sinon dans la théorie au moins dans les faits, des élections faussées pour ne pas dire truquées, un parlement réduit au rôle de chambre d'enregistrement, et, finalement, la concentration des pouvoirs entre les mains d'un seul homme. De deux choses l'une : ou bien le jeune président entend demeurer le maître d'œuvre

de la mutation à laquelle il semble inévitable à tous de procéder, et alors il doit conserver la propriété de l'instrument étatique, au moins réduit à l'essentiel de ses structures senghorienne ; ou bien il se propose d'associer à ses ambitieux projets les forces vives du Sénégal, sans lesquelles il sait bien qu'il n'y a pas de vrai développement, alors celles-ci lui demandent comme gage de sa sincérité une totale redistribution des cartes, donc, à la limite, son effacement.

Cruel dilemme pour un jeune chef d'État.

Mais on peut aussi entrevoir une autre problématique, derrière le drame que vit le Sénégal d'Abdou Diouf ; il s'agirait alors de savoir si une sorte de troisième force peut s'installer en Afrique noire, à mi-distance des dictatures fascisantes conservatrices protégées par l'Ouest et des dictatures progressistes marxisantes protégées par l'Est, deux courants qui ont étalé leur inadéquation aux réalités africaines et qui ont surtout transformé le continent en enjeu du conflit est-ouest.

Dans tous les cas, le devenir du Sénégal d'Abdou Diouf intéressera certainement l'histoire de l'Afrique. Mais ceci ne préjuge nullement le destin personnel d'Abdou Diouf en tant qu'homme d'État.

***Dippermouth Blues* (1923)**

Enregistré à Chicago le 6 avril 1923 par l'*Original Creole Band*, avec la participation au second corne de Louis Armstrong, ce disque symbolise l'instant historique où, en transcendant la polyphonie néo-orléanaise qui n'était encore qu'un folklore, le jazz, selon ses historiens, se mue en esthétique universelle : en effet, le patron de l'orchestre, Joe « King » Oliver, y prend ce qui

est considéré comme le premier authentique solo de l'histoire de la musique afro-américaine — solo d'ailleurs devenu célèbre et repris, plus tard, par Louis Armstrong, phrase pour phrase, en hommage sans doute à son illustre maître.

Après *Dippermouth Blues*, la voie est désormais ouverte pour les grands solistes qui vont se multiplier et s'épanouir. Le jazz s'est lancé à la conquête du monde.

DJAHIZ

**(Abu Utman Amar Ibn Bahr)
160-255 de l'Hégire
(776-869 de notre ère)**

Écrivain né et mort à Basra (Bassora, Iraq), appartenant au courant rationaliste « mu'tazilite ». Au contraire de son contemporain Ibn Qutaïba, allié aux chiïtes, il recherche l'intégration des écrivains grecs dans l'héritage musulman. Petit-fils d'un esclave chamelier du nom de Fazāra, Abyssin, on se demande encore par quels moyens, dans un milieu très pauvre, Djāhiz est devenu l'un des meilleurs écrivains de son temps. Une maladie des yeux, qui sortaient de leurs orbites, est à l'origine du sobriquet — Al Djāhiz, ou « Yeux Écarquillés » — dont on le désignait dans l'enfance. Il supportait mal ces sobriquets, comme « Al Hadaqui », et ne s'accoutuma à celui sous lequel il devint célèbre que dans sa vieillesse ; jamais il n'a signé un texte de cette façon. « Les différences naissent, non pas de la réalité des choses, mais de la réflexion des hommes à leur propos ». Est-ce la laideur, qui lui a suggéré cette pensée ? Toujours est-il que Djāhiz est le premier écrivain, auteur d'un texte conçu pour discréditer ce que les Blancs pensent des Noirs, d'un

point de vue rationaliste (mu'tazilite).

تَحْكُدُ فِي سُودَانِ
وَلَا كَلَّ كَلْدَانِ

(Fakhr as-Sudan wala-al Buldan), est un texte traduit en allemand. En français, on ne peut le connaître que par bribes. Peut-être que Djāhiz doit à cette idée une réputation qui le poursuit depuis mille années, d'humoriste, jamais sérieux ; dans les mauvais jours, on dit même qu'il est menteur (Ibn Qutaiba, Ibn Hazm...).

Le meilleur spécialiste français de notre auteur raconte qu'un Tunisien, étonné par la lecture d'un de ses ouvrages, lui dit : « Je ne savais pas que Djāhiz fût aussi sérieux ! » Charles Pellat conseille de se méfier de cette réputation — même si, effectivement, il cherche à faire rire ses lecteurs.

Gaston Wiet écrit que « ses ouvrages ont des titres souvent trompeurs ». Je dirais, « surtout quand ils sont mal traduits » : Marcel Devic est le plus ancien auteur à faire allusion à ce texte, en 1884, et titre : « Supériorité des Noirs sur les Blancs ». Sans savoir un mot d'arabe, on peut deviner que

فَسُودَانِ

(as-Sudan) ne peut signifier « des Noirs », mais « du Soudan ». Depuis plus de cent ans, chacun cite ce titre dans l'ornière tracée par Devic : Cara de Vaux, Gaston Wiet, Armand Abel, Christian Delacampagne, André Miquel... sans voir ce que cette traduction contient de « racisme à rebours », idée tout à fait étrangère à la pensée et au temps de l'auteur. Seul, Charles Pellat, dans « Djāhiz et le milieu basrien », échappe à ce reproche. On doit traduire ce titre par « **Fierté (ou mérite) du Soudan**

vis-à-vis des autres pays ». Djāhiz a écrit plusieurs « Fakhr »

تَكْنُ

aux bénéfices des Turcs, des Persans, de l'Islam ; l'auteur qui signe R. B. à l'article Djāhiz dans le dictionnaire Larousse parle de son essai sur les Turcs en traduisant ce mot par « Mérites... », et pour le texte qui nous intéresse, par « Précellence... », qui reconduit par un autre mot cette idée de « supériorité ». Armand Abel se met dans le même cas. Que cela soit compris indépendamment de la qualité des autres recherches de ces auteurs. Mais on pourrait se montrer délicat dans d'autres sens : Christian Delacampagne parle de cet essai sous le titre « Sauvages » ; et Bernard Lewis sous l'expression « Les corbeaux des Arabes ». Mais ce dernier a au moins l'intérêt de donner, à ce jour, les plus larges extraits de ce texte, dans « Race et couleur en pays d'Islam », chez Payot (1982), dans lequel Djāhiz dit dans sa langue, avec un millénaire d'avance, que « Black is beautiful ». De plus, Bernard Lewis a cet autre mérite de voir que « Supériorité » est un mot impropre, et traduit le titre de cette façon : « Énorgueilissement des Noirs vis-à-vis des Blancs », ce qui est mieux. Mais il ajoute aussitôt que Djāhiz, « grand humoriste », n'est pas sérieux dans ce texte ; sous prétexte que, dans d'autres textes, le grand écrivain basrien considère que les Noirs sont « les pires et les plus vicieux... par leur tempérament », il reprend la vieille antienne qui fait de Djāhiz un éternel plaisantin...

La réputation de plaisantin qui entoure Djāhiz n'est peut-être pas étrangère à un stéréotype arabe qui frappe les Noirs. Pour les Arabes, dans leurs proverbes, la tristesse est une qualité, et la gaieté presque un défaut. Un de leurs proverbes con-

cerne les Noirs sous ce jour : « Dieu a laissé sur terre dix lots de gaieté ; les Zendjs en ont pris neuf, laissant le reste aux autres peuples ». Cette gaieté excessive serait à caractère puéril. Djāhiz aurait souffert de ce stéréotype dans sa célébrité posthume, et aussi de son vivant.

Il reste que, dans sa pensée, il y a effectivement une contradiction dont il faut rechercher d'autres explications que ce stéréotype. On pourrait avancer, d'une part, que le grand-père de Djāhiz a pu transmettre à son petit-fils le mépris de soi que les maîtres suggèrent à leurs esclaves pour mieux les posséder, que Frantz Fanon a si bien décrit. Et d'autre part, Djāhiz n'était, malgré ce texte, nullement antiesclavagiste, il possédait un esclave nommé Nafis. Si celui-ci était africain, lorsqu'il disait du mal des Noirs, c'était peut-être le propriétaire qui parlait en lui.

Djāhiz a beaucoup admiré la réponse d'une sainte basrienne, à qui on avait proposé une esclave pour qu'elle puisse se consacrer entièrement à la piété, Rābia bint Ismail Al Adawiyya (713-801), parole que nous savons par lui :

« Par Dieu, j'ai honte de demander les biens de ce monde à Celui à qui ils appartiennent ; comment les accepterais-je de ceux à qui ils n'appartiennent pas ? »

Laurent Goblot

N.B. Dans les dictionnaires et fichiers, dans les bibliographies, on peut chercher le nom de Djāhiz, orthographe la plus courante, à d'autres lettres : Al Djāhiz, ou Gahiz, ou Jahiz. Pour les auteurs, rechercher : Ch. Pellat, André Miquel, Bernard Lewis ; en allemand, Brockelmann et Kraus ; et enfin l'Encyclopédie de l'Islam.

DOUGLASS, Frederick (1817 ?-1895)

Esclave fugitif passé au nord des États-Unis en 1838, autodidacte,

conférencier, journaliste directeur de *The North Star*, militant abolitionniste à l'activité débordante, Frederick Douglass a traversé l'une des périodes les plus sombres de l'histoire des Noirs américains sans laisser le malheur, les échecs, l'incompréhension, entamer son courage et sa foi indomptable dans l'émancipation de ses frères.

Radical par ses conceptions du combat, intégrationniste par sa disponibilité publique puisqu'il accepta plusieurs fois d'exercer des charges administratives et même diplomatiques, intellectuel par la profondeur de ses vues et sa lucidité d'esprit, il annonce et réunit dans sa personne à la fois W.B. DuBois, Malcolm X... et Martin L. King.

Il a laissé un livre de mémoires extrêmement instructif, *Mémoires d'un esclave américain*, publié en 1845. Les Éditions F. Maspero en ont donné une traduction en 1980.

DUBOIS, William Edward Burghardt (1868-1963)

Diplômé de Harvard, professeur de sociologie, poète, essayiste, l'un des premiers dirigeants de la NAACP, éditeur de *Crisis*, prix Lénine 1959, ami personnel de Kwamé N'Krumah, comment éviter l'amplification élogieuse avec ce personnage ? Le plus admirable chez DuBois, c'est d'avoir associé en lui le père fondateur du radicalisme noir américain et le prophète du panafricanisme, comme si l'un débouchait fatalement sur l'autre.

DuBois fait ses premières armes de théoricien de ce que l'on appellera plus tard le *Black Power* au cours de la croisade qu'il engage contre le gradualisme de B.T. Washington, une sorte de senghorisme américain qui, refusant à l'homme noir l'autonomie de son destin,

subordonne son devenir à l'approbation du Blanc. Sur cette lancée, il contribue, en 1905, à la création du groupe de *Niagara*, qui ouvre l'ère de la révolte et de la protestation publiques, avant de prendre la direction du périodique *The Crisis*, organe de la NAACP.

DuBois, qui s'inscrit en faux contre la prétendue infériorité des Noirs, les exhorte à la conquête de l'égalité civique avec les Blancs, à la lutte contre les injustices de la ségrégation.

DuBois est surtout l'inventeur du panafricanisme.

Les racines africaines des Noirs américains, la similitude des statuts d'opprimés des deux côtés de l'océan atlantique, l'espoir de salut mis dans la solidarité avec les cousins du continent lointain, autant de composantes banales de l'idéologie de la Renaissance nègre, qui, d'ailleurs, nourriront l'utopie du retour d'un Marcus Garvey et d'autres activistes du début du siècle.

DuBois, lui, s'efforce de les mettre en pratique rationnellement. Convaincu qu'il convient avant tout, sous peine de mettre la charrue avant les bœufs, de favoriser la découverte mutuelle des Noirs, c'est lui qui organise les cinq premiers congrès panafricains : à Paris en 1919, à Londres en 1921 et 1923, à New York en 1927, et enfin à Manchester en 1945 — avec, pour la première fois, la participation d'intellectuels africains, en l'espèce Kwamé N'Krumah et Jomo Kenyatta. Grâce à ces initiatives, l'idée du droit des peuples noirs à disposer d'eux-mêmes commence à faire son chemin dans l'opinion internationale.

Le congrès de Manchester fut aussi celui de la passation de flambeau, le panafricanisme étant devenu, du fait des circonstances, l'affaire des Africains.

Devenu citoyen du Ghana, DuBois est mort à Accra à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

DUKE ELLINGTON (1899-1974)

Le Duke s'appelait de son vrai nom Edward Kennedy. Né en 1899 à Washington, il mourut à New York en 1974. Par la réussite matérielle, très rare chez les musiciens de jazz, qui auréola sa longue existence de bout en bout, par la hardiesse de ses conceptions esthétiques, par la richesse et la variété de son invention, par la qualité et la stabilité de son grand orchestre, par l'originalité de son style, qu'on ne saurait réduire à l'esthétique *swing* de la musique afro-américaine, bref par la singularité de son génie, ce petit-fils d'esclave est, à l'intérieur du jazz, un phénomène qui transcende le jazz.

Comme pianiste, c'est un instrumentiste qui ne retient guère l'attention. Il n'a ni l'exubérante virtuosité d'un Fats Waller, ni la percussive extravagance d'un Art Tatum, ni l'énergique introversion d'un Count Basie. En revanche, en tant que chef d'orchestre, son pouvoir d'émerveiller fut toujours sans égal. Son secret ?

Avant le Duke, chaque style pouvait s'incarner dans une catégorie du peuple noir américain dont il était destiné à extérioriser les états d'âme ou à sublimer les aspirations : le *blues* consolait les paysans, la polyphonie néo-orléanaise avait d'abord rythmé les liesses des bouges de Storyville peuplés de manœuvres et de prostituées, le lumpen-proletariat noir typique du début du siècle ; le *swing* berça les jeunes classes moyennes noires des grandes villes ; le *be-bop* et ses dérivés stimulent aujourd'hui l'ardeur des jeunes générations militantes.

Duke Ellington, lui, symbolise plus que personne la mutation du jazz en une musique universelle, en un art accessible à tous les hommes ; avec lui, le jazz se dégage peu à peu du folklore et de la couleur locale, sans cependant se dénégrier.

On reconnaît d'abord la manière ellingtonienne à un répertoire personnel, presque entièrement nouveau. *Concerto for Cootie, Crescendo in blues, Take the a train, East St Louis toodle oo, Perdido, Cotton club stomp, It don't mean a thing, Solitude, Creole love call, Black and tan fantasy, Caravan. Things ain't what they used to be*, et d'autres encore, composés par le Duke lui-même ou par Billy Strayhorn, son fournisseur de mélodies préféré, voilà ses chevaux de bataille. Et non les trop classiques et sempiternels *Saint-James infirmary, Saint Louis blues, In the sunny side of the street, Royal garden blues, Muskat ramble, Basin street blues, Dippermouth blues*, etc.

Quant à son écriture orchestrale, c'est un miracle d'équilibre entre la liberté du soliste, encouragée jusqu'à la témérité, et sa dépendance à l'égard de l'orchestre qui tantôt le stimule, tantôt le raisonne par les enveloppements et les déferlements simultanés ou successifs des cuivres et des anches, mais toujours le contrôle.

Duke Ellington a surtout surpris et séduit par des combinaisons de timbres presque décadentes à force de délicieuse sophistication, et pourtant sans ésotérisme. Le premier enregistrement venu du Duke témoigne de cette sorcellerie même pour une oreille novice.

Enfin, le Duke affectionna particulièrement, surtout dans sa jeunesse, un effet dont les commentateurs se sont ébahis et qui n'est sans doute qu'une forme d'humour :

c'est l'ensemble d'artifices, et en particulier la sourdine wa-wa appliquée sur la trompette ou le trombone, qui composent le trop célèbre *jungle style*. Aussi facile et démagogique qu'il paraisse, ce procédé n'a pas peu contribué à ancrer la musique du Duke dans la tonalité populaire, de même que son *swing* intense jamais démenti atteste l'authenticité de son appartenance au jazz, malgré tant d'innovations.

De son vivant déjà, la célébrité du Duke et sa faveur auprès des publics du monde entier, jeunes et vieux, cultivés ou populaires, tenaient du prodige. Paradoxalement, il était à peu près inconnu en Afrique.

DUMAS Davy de La Pailleterie, Alexandre (1802-1870)

Rien ne semble moins vrai et plus légendaire que la vraie vie d'Alexandre Dumas, l'immortel auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo*, sans compter des centaines d'autres œuvres, dramatiques ou romanesques. Ses seules origines sont déjà un conte prodigieux.

C'est le fils d'un mulâtre d'authentique noblesse française, originaire de Saint-Domingue, général de la Révolution, que Bonaparte, ce parvenu aux jalousies mesquines et qui déteste les Noirs, prendra en grippe et mettra à la retraite sans solde. Alexandre n'a que quatre ans à la mort du général ; il est élevé par sa mère, non sans mal.

Noir, pauvre, orphelin dans la France du début du XIX^e siècle, l'enfant semble irrémédiablement voué à l'insignifiance sinon à l'abjection. C'est pourtant avec cette boue sociale que le jeune alchimiste va faire de l'or. Il paraît réunir

dans sa seule personne et au plus haut degré toutes les vertus que le préjugé attribue à l'homme blanc et à l'homme noir séparément : le plus joyeux, le plus généreux, le plus vigoureux, le plus actif, le plus imaginaire, le plus habile, le plus galant, le plus heureux au jeu, le plus entraînant, il sera donc aussi le plus populaire des auteurs populaires — émule d'un Jules Verne, rival heureux de la Comtesse de Ségur et même de Victor Hugo.

S'il y a une culture qui aurait dû être purgée déjà de tout germe de racisme, c'est la culture française, que Dumas, ce nègre, a si bien servie.

DUVALIER, François (1909-1971)

Ce tyran, médecin de formation, étonna le monde par l'invention d'une police politique appelée *Tontons Macoutes*, par l'habileté diabolique avec laquelle il utilisa la religion vaudou et la traditionnelle opposition des Noirs et des Mulâtres et plus encore par son insensibilité à l'atroce misère de l'immense majorité de ses frères.

Durant les quatorze années où il régna sans partage, François Duvalier semble n'avoir eu d'autre motivation que l'obsession de conserver le pouvoir à tout prix : terreur quotidienne, massacres d'opposants, pil-

lages du trésor public, obscurantisme religieux délirant, démagogie raciste, aucune technique n'a paru trop odieuse à cet homme dont la fonction fut d'abord de sauver les vies humaines.

Papa Doc, comme on l'a surnommé, président à vie, a poussé la passion du pouvoir jusqu'à la tentative de se survivre en régnant par le truchement grotesque de *Bébé Doc*, son fils prénommé Jean-Claude, une marionnette presque débile mentale, dauphin par testament, préalablement façonné à son rôle. Il faudra plus de quinze ans d'abus sanglants, de prévarication néronienne, une anarchie couronnée par le tumulte de la rue pour chasser la pitoyable réincarnation du plus sinistre autocrate qu'ait connu Haïti, pourtant fertile en monstres.

Comment ne pas songer à ses émules africains, les Idi Amin Dada, Jean-Bedel Bokassa, Ahmadou Ahidjo, Mobutu Sese Seko et autres Omar Bongo ses contemporains. Il y a matière à trouble pour qui médite sur la personnalité de François Duvalier, au point qu'on a parlé à son propos de malédiction de la négritude, comme si pouvoir noir et noires extravagances étaient synonymes, par quelque fatalité.

Heureusement, loin de céder au désespoir, le peuple haïtien fait aujourd'hui la démonstration de sa volonté et de sa capacité d'en finir avec l'esclavage et toutes ses séquelles.

E

Ebony

Célèbre magazine de luxe américain dont le siège est à Chicago et le tirage de près de deux millions d'exemplaires, *Ebony* (en français : bois d'ébène, c'est-à-dire l'appellation appliquée aux esclaves pendant la traite des Noirs) présente la particularité rarissime d'être la propriété d'un Noir, John Johnson, né en 1918, et d'être rédigé par des Noirs pour un public quasi exclusivement noir. Mais le magazine est surtout cité comme un exemple du capitalisme noir américain dont il est le plus beau fleuron. En revanche, le contenu d'*Ebony* laisse beaucoup à redire. Sous prétexte d'encourager l'initiative des Noirs en leur offrant des modèles de réussite selon les valeurs du rêve américain, *Ebony* se consacre dans la réalité à l'exaltation de la bourgeoisie mulâtre, avec son teint clair, ses cheveux décrépés, le sourire étincelant de ses reines de beauté. Complaisance pour la bourgeoisie noire vouée à la singerie de la société blanche, conformisme à l'égard des valeurs dominantes, tels sont les deux principaux facteurs d'une réussite qui déborde largement aujourd'hui les Noirs des États-Unis.

ÉBOUÉ, Félix (1884-1944)

Originaire de Guyane, Félix Éboué était Gouverneur général de l'Afrique Équatoriale Française

(AEF) en 1944 et, à ce titre, il fut l'hôte de la fameuse Conférence de Brazzaville. Seul Noir à parvenir au sommet hiérarchique de l'administration coloniale, Félix Éboué est entré dans la légende en se ralliant au général de Gaulle dès l'appel du 18 juin 1940. La suite de la guerre lui permit de se distinguer encore en témoignant simultanément à De Gaulle une fidélité indéfectible et pour la France un patriotisme ardent, au détriment parfois des populations africaines qu'il administrait et qui durent payer un lourd tribut aux besoins d'une guerre au cours de laquelle l'Afrique était devenue le seul réservoir de la France.

La réussite de ce Noir aux origines extrêmement modestes, dont les cendres ont été déposées au Panthéon, n'a pas manqué en son temps de frapper les esprits en Afrique : elle a beaucoup contribué à la faveur que connut momentanément la politique d'assimilation parmi les Africains évolués au lendemain de la Dernière Guerre.

Toutefois, Félix Éboué semble avoir été une forte personnalité plutôt qu'une tête politique, et il est douteux qu'il eut joué un rôle exceptionnel s'il avait survécu aux années de guerre.

Empire français, union française, communauté française, coopération, Commonwealth

Que chaque peuple eût un droit inaliénable à se gouverner ou encore

que chaque peuple fût apte à se gouverner ne fut pas plus une évidence hier que ce ne l'est aujourd'hui. L'histoire est donc d'abord une mêlée de peuples acharnés les uns à conquérir d'autres peuples, les autres à se libérer. Quand il advient, le divorce entre le colonisateur et le colonisé s'effectue selon deux modalités extrêmes. Le processus dramatique, plein de bruit et de fureur, consiste dans la guerre de libération dont l'histoire moderne offre deux exemples d'une pureté cristalline dans la guerre d'Indépendance menée par les Américains contre les Anglais au XVIII^e siècle, ou dans celle, plus récente, des Algériens contre les Français. C'est une rupture franche et brutale, à la manière d'une amputation chirurgicale.

L'autre processus, plus familier, moins spectaculaire, peut se décrire comme une succession d'étapes faites de concessions mutuelles concluant chaque fois un affrontement politique. Cédant convulsion après convulsion aux pressions qu'il subit, le colonisateur accepte de mauvais gré de voir s'éloigner les peuples naguère rassemblés sous son drapeau, avant de conclure finalement avec eux, dans une ultime tentative impériale, une coalition dite d'amitié, que les Français appellent coopération, et les Anglais *commonwealth*.

Le processus français de décolonisation pacifique, traduction obligée des singularités d'une culture, étonne par la multiplicité des étapes intermédiaires, comme si le colonisateur s'ingéniait désespérément à enrayer le mécanisme de l'histoire, au lieu d'aménager les transitions nécessaires. L'Empire, époque où les populations indigènes n'ont pas voix au chapitre, entièrement soumises qu'elles sont à l'administration directe de fonctionnaires blancs épaulés par des garnisons coloniales,

prend fin en février 1944 avec la conférence de Brazzaville.

C'est ensuite l'Union Française qui introduit dans les deux Chambres du Parlement une maigre représentation des populations indigènes, à la différence de Londres qui crée sur place des assemblées représentatives assorties d'exécutifs croupions. Ce statut ne tardera pas à paraître anachronique et, cédant aux événements, fera bientôt place à la Communauté française, tentative peu réaliste pour fédérer sur un pied d'égalité la métropole et les États issus des colonies françaises.

Il ne faudra pas plus de quelques mois à la Communauté pour devenir caduque, les États africains proclamant leur indépendance l'un après l'autre. C'est alors que la métropole entreprend, chantage à l'aide à l'appui, d'imposer successivement aux États africains des traités bilatéraux dont le contenu, le plus souvent secret, est identique, et qui consacrent leur allégeance de fait à la France, concrétisée par les conférences annuelles au sommet. C'est la « coopération franco-africaine » que seule une rhétorique d'école met en parallèle avec le *Commonwealth*, la composition, l'esprit, les rites et les objectifs différant du tout au tout d'une institution à l'autre.

EQUILBECQ, François-Victor (1872-1917)

F.-V. Equilbecq, administrateur colonial de l'Afrique occidentale française à partir de 1902, s'intéressa aux coutumes et aux traditions orales des Noirs. De 1913 à 1916, il publia trois volumes de contes. Il mourut prématurément en 1917. On peut associer son évocation à celle du Dr Cremer, né en 1880, qui mourut en Haute-Volta en 1920,

sans avoir pu exploiter la masse importante des notes et documents qu'il avait accumulés. Les recherches de ces pionniers durent paraître oiseuses, sinon suspectes, puisqu'Équilbecq éprouve le besoin de les justifier en ces termes :

« Au point de vue pratique l'utilité de ces récits n'est pas moindre pour le fonctionnaire qui entend diriger les populations assujetties, au mieux des intérêts du pays qui l'a commis à cet effet. Il faut connaître celui que l'on veut dominer, de façon à tirer parti tant de ses défauts que de ses qualités en vue du but que l'on se propose. Ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à s'assurer sur lui ce prestige moral qui fait les suprématies effectives et durables. » *Contes populaires d'Afrique occidentale* (préface de l'auteur)

En fait, Équilbecq semble avoir, une fois à l'œuvre, d'abord succombé au charme de la matière qu'il recueille : la façon simple et vive dont il note les récits, son scrupule dans l'enregistrement des détails, traduisent la modestie et l'attention d'un esprit sensible à la poésie des mythes. Ces qualités de parfait secrétaire, que possédait au plus haut point Perrault, sont nécessaires pour saisir sur le vif un état fugitif de la tradition orale, dans sa fraîcheur, son authenticité et son mystère. Le travail d'Équilbecq est inestimable, d'une part parce qu'il est l'un des premiers à s'être préoccupé du folklore de l'Afrique noire et qu'il recueille par conséquent le dernier mot d'une culture, d'autre part parce qu'il possède personnellement le génie, poétique ou policier, peu importe, d'un total effacement devant l'objet de son enquête. L'honnêteté de son procès-verbal est attestée par la profondeur et la fécondité des voies qui s'ouvrent à l'imagination dans l'interprétation de ses contes.

« L'essai sur la littérature merveilleuse des Noirs », ample et ambitieux préambule à l'édition des *Contes* est d'une tout autre éloquence. Le chapitre sur la « psychologie indigène » est particulièrement savoureux. Relevant des aphorismes comme : « Le besoin seul nous apprend la juste valeur de ce qui nous sert à le satisfaire », ou « Les chefs s'entendent entre eux et toujours les petits seront tenus par eux à l'écart », ou « Il ne faut pas se confier aux femmes », ou « Il n'est personne au monde qui ne trouve plus fort que soi », il s'émerveille d'avoir découvert les ressorts de l'âme africaine et en tire des conclusions aussi instructives que : « Les Noirs comprennent la magnanimité et admirent l'effort auquel elle oblige » ou « L'orgueil est le défaut le plus évident des Noirs » ou « Ils blâment la goinfrerie et l'intempérance ». En fait, refusant — allez savoir pourquoi — de reconnaître la sagesse des nations dans ce qu'il découvre, il s'engage, sous l'influence probablement de son maître et ami Maurice Delafosse, dans l'impasse grossière de « l'âme noire ».

Toute sa démarche interprétative est, dès lors, frappée d'illogisme et de stérilité. Assez lucide et cultivé pour identifier les analogies entre les différents folklores, il les baptise, à la fois significativement et absurde-ment « influences » et, alors que son esprit critique renâcle — « Ces influences, nous les tenons pour plus apparentes que réelles » —, il classe sous la rubrique « influences indo-européennes » les « procédés germaniques, français, celtiques » qu'il identifie. C'est-à-dire que, alors qu'il y touche par la finesse de son intuition, il passe à côté de l'affirmation de la structure universelle des contes que vont proclamer quasi simultanément et sans se concerter, les deux grands folkloristes que sont

Jean Price-Mars dans *Ainsi parla l'oncle* (1928) et Vladimir Propp, dans *La Morphologie du conte* (1928).

A partir d'une telle hypothèse pourtant, bien des faits qu'il relève auraient trouvé leur éloquence ; par exemple, que ce qu'il appelle « procédés exclusivement indigènes » concerne la faune et la flore des contes, certes, mais qu'on ne saurait y inclure le thème du « retour irrésistible à son naturel », bien attesté dans d'autres cultures. De même que l'absence, dans les contes d'Afrique noire, d'histoires de brigands vient peut-être plus du dénuement et de l'absence d'échanges commerciaux qui caractérisent l'Afrique de la fin du XIX^e siècle, que d'un trait moral spécifique.

Le préalable racial qui pèse sur sa pensée empêche Equilbecq de saisir l'importance culturelle de ce qu'il découvre. Après lui, l'hypothèque raciste n'a pas fini d'orienter et d'appauvrir l'étude des productions du folklore.

ESCLAVAGE

L'esclavage des Noirs par les Européens est le fait le plus mal cerné de l'histoire des quatre derniers siècles. Que ce soit également le fait le plus important, humainement et économiquement, de cette période, ne peut que souligner l'enjeu capital de cette occultation. Les quelques documents exploités ont permis d'en faire tout au plus une description qualitative, dont s'est pudiquement contentée la conscience blanche et qui a alimenté l'imagination créatrice des auteurs noirs. L'essentiel, l'appréciation quantitative du phénomène, manque ; personne n'ayant eu ni la volonté ni les moyens de faire des recherches pourtant nécessaires à

l'établissement d'une connaissance exacte d'un fait capital.

C'est pourtant son caractère quantitatif qui empêche de traiter l'esclavage des Noirs dans le cadre de l'esclavage en général, tel qu'il a été pratiqué sous diverses formes par toutes les civilisations. Après la quantité, c'est le fondement raciste et la visée exterminative inavouée des conditions de déportation et de travail qui empêchent également toute banalisation de l'esclavage des Noirs d'être de bonne foi. Or, c'est pourtant l'attitude la plus courante des ouvrages qui prétendent traiter scientifiquement d'un phénomène auprès duquel l'extermination raciste hitlérienne apparaît comme un épisode anodin des rapports des peuples entre eux. Le chiffre le plus inavouable de l'histoire oscille en effet entre quelques millions et quelques dizaines voire une centaine de millions d'individus livrés en quatre siècles au commerce de chair humaine sur lequel la civilisation occidentale a édifié sa puissance.

C'est au cours des XVI^e et XVII^e siècles que se met en place le trafic. Il est lié au développement, dans les terres américaines, de la culture industrielle et spéculative du sucre. L'énergie humaine qui en est le moteur est consommée plus encore qu'exploitée. L'esclave ne survit guère à quelques années de travail, un renouvellement permanent entretient en effet un circuit commercial prospère. En même temps, la traite entraîne de radicales transformations de l'ensemble des sociétés d'Afrique noire, qui régressent inéluctablement vers la sauvagerie avec l'instauration de la chasse à l'homme comme source d'enrichissement et de pouvoir pour les tyrannies qui se lient aux trafiquants. C'est l'heure de prospérité des grands ports européens de l'Atlantique : Séville, Cadix, Lisbonne, Nantes, Le Havre, Liver-

pool, Bristol, Anvers. Les puissances européennes qui s'enrichissent sont celles qui contrôlent la navigation atlantique : Génois et Portugais au XVI^e siècle, Hollandais et Français au XVII^e siècle, Anglais au XVIII^e siècle.

L'indépendance des États-Unis d'Amérique, celle de Saint-Dominique, en tarissant la source de leurs profits, amènent au début du XIX^e siècle l'Angleterre et la France à lutter contre le trafic des esclaves, alors que celui-ci s'apprête à connaître un développement sans précédent dans les pires conditions de mortalité pendant le transport vers les États-Unis. L'essor économique du nouvel État au XIX^e siècle repose sur le décuplement de la production du coton, entièrement lié à la main-d'œuvre servile. Le besoin de cette main-d'œuvre est tel que, devant le tarissement des sources et les difficultés du transport, se crée aux États-Unis un marché spéculatif de la reproduction des esclaves qui constitue probablement le degré ultime de l'aviilissement de l'homme par le racisme, qui réunit dans une commune dégradation le marchand et la marchandise.

L'abolition de l'esclavage intervient en 1838 dans les colonies anglaises d'Amérique, en 1848 dans les colonies françaises, en 1850 au Brésil, tandis que la guerre de Sécession met fin, en 1865, à l'esclavage aux États-Unis. Ce progrès humanitaire est peut-être plus lié aux changements économiques qu'à la conversion de la conscience. La culture de la betterave sucrière, d'un plus haut rendement que celle de la canne, sonne le glas des grandes plantations tropicales. Le développement du machinisme et de l'extraction minière est d'autant plus prospère qu'il recueille le bénéfice de la ségrégation raciste et des lois civiles iniques qui ont pris le relais de l'esclavage aux États-Unis et

s'installent en Afrique du Sud. Quant au reste de l'Afrique noire, abêti et exsangue, il devient la proie du colonialisme et le support de l'idéologie raciste de l'Europe.

États de la ligne du front (Front-Line States)

L'expression *États de la ligne du front* a été appliquée à deux moments différents de la lutte des Noirs d'Afrique Australe contre l'apartheid et ses diverses manifestations.

Elle a d'abord désigné cinq gouvernements africains les plus immédiatement impliqués dans le conflit opposant en Rhodésie du Sud la majorité noire, représentée par Robert Mugabé et Joshua Nkomo, dirigeants de la lutte armée, au gouvernement raciste blanc de Ian Smith, responsable de la déclaration unilatérale d'indépendance de 1965. Les cinq États noirs concernés, Angola, Botswana, Mozambique, Tanzanie, Zambie, réunis pour la première fois en 1976, s'efforçaient d'amener l'Angleterre à assumer ses responsabilités dans un pays que le droit international considèrerait toujours comme sa colonie, malgré la déclaration unilatérale d'indépendance des Blancs, en attendant que la majorité africaine accède au pouvoir.

Depuis l'accession de la majorité noire au pouvoir en Rhodésie du Sud (devenue le Zimbabwe) en 1980, l'expression s'applique aux cinq États noirs les plus étroitement impliqués dans le conflit opposant toute l'Afrique, avec le soutien de l'ONU, au régime blanc d'Afrique du Sud au sujet de l'indépendance de la Namibie, et de l'occupation illégale de ce pays par les troupes de Prétoria, à savoir : l'Angola, le

Botswana, le Mozambique, la Zambie et le Zimbabwe.

Ethnologie

L'Europe, aux yeux de qui les populations rurales exotiques se situaient quelque part entre l'homme et l'animal, s'est efforcée de cerner cette zone mystérieuse. Ainsi est née une science, l'ethnologie, théoriquement l'étude des civilisations sans écriture. Aujourd'hui, l'identité et l'unité de l'*homo sapiens* étant universellement reconnues par-delà la diversité des cultures, la question de savoir si l'ethnologie se justifie encore peut se poser. L'ethnologie a en tout cas toujours inspiré un profond scepticisme aux intellectuels africains, réduits à en juger à travers certaines de ses modalités spécifiques.

Ainsi, malgré des tentatives récentes et au demeurant peu probantes pour former des spécialistes indigènes dans cette discipline, l'ethnologie demeure l'apanage de l'homme du Nord — ou, pour employer une terminologie nouvelle chère aux intellectuels du tiers monde, du représentant du centre capitaliste —, l'homme de la périphérie (ou du Sud) en étant toujours l'objet, pour ne pas dire la victime, comme si l'ethnologie matérialisait une relation irréversible : par elle, c'est toujours l'homme blanc qui se penche sur l'homme de couleur.

C'est d'ailleurs surtout lorsqu'elle est appliquée aux peuples placés sous administration coloniale que l'ethnologie révèle sa vitalité et s'impose le mieux : le nom de Georges Balandier est désormais associé au Congo, ceux de Margaret Mead et de Malinowski à l'Océanie, celui de Lévi-Strauss à

l'Amazonie, celui de Griaule aux Dogon.

De plus, l'ethnologue est très médiocrement sensible aux méfaits de la domination blanche, qu'on ne l'entend à peu près jamais dénoncer. En France, les seuls intellectuels qui aient accepté de s'exposer en prenant vivement à partie la colonisation, André Gide et Albert Londres, n'étaient pas en Afrique comme ethnologues, mais comme chargé de mission du ministère des Colonies ou journaliste. Au contraire, l'ethnologue traditionnel recourt volontiers à la désinvolture et à la violence criminelle de l'occupant : Michel Leiris, dans *L'Afrique fantôme*, n'hésite pas à raconter comment, en mission d'ethnologie chez les Dogon, il se livrait au pillage ludique des lieux de culte indigènes.

On constate enfin que l'ethnologie et la vogue de l'ethnologue sont en déclin sensible depuis que les derniers peuples colonisés d'une façon ou d'une autre ont commencé à accéder à l'autonomie.

À l'évidence, des liens unissent l'ethnologie et la domination occidentale. De quelle nature sont-ils ?

Lorsque l'ethnologue dresse l'inventaire des ressources morales d'un peuple indigène, il suppute en même temps, qu'il le veuille ou non, sa capacité de défense contre l'agression, repère le défaut de sa cuirasse. Il est l'éclaireur qui s'en va épier l'ennemi ; il fraie les voies de la conquête et de la domination.

A ce sujet, l'ethnie, thème africain obsédant pour peu que l'on s'intéresse au continent noir, est sans doute la meilleure source de réflexions qui soit.

Certes, les sociétés africaines offraient un modèle d'organisation dont le génie pouvait légitimement passionner les chercheurs étrangers. La structure pyramidale en communautés cimentées horizontalement et

verticalement par la consanguinité ne comportait en fait rien de mystérieux et se prêtait à un déchiffrement par hypothèse fort aisé : famille, clan, tribu, peuple, race. Les Fangs, installés simultanément au sud du Cameroun, au nord du Gabon et en Guinée Équatoriale, de race bantou, forment un peuple de plusieurs millions d'hommes ; ils se répartissent en plusieurs tribus dont, par exemple, les Betis peuplant la région de Yaoundé au Cameroun ; les Mvog-Ada, un des clans autochtones de Yaoundé, sont une subdivision de la tribu beti, etc.

Or, ce schéma a été obscurci comme à plaisir, avec l'aide de l'ethnologie officielle, par l'administration coloniale qui y a introduit et maintenu impunément une extrême confusion. C'était pour elle l'instrument rêvé pour diviser ses sujets et mieux les contrôler. Ainsi est née une tradition contemporaine bien vivace, fonctionnant comme un réflexe, qui consiste à voir dans tout conflit politique africain une querelle tribale.

Les registres de l'état-civil colonial au Cameroun comportaient une rubrique « race », sous laquelle figurait le nom du clan du nouveau-né. Ce qui aurait dû être un langage scientifique s'était transformé en délire. On espérait amener ainsi les différents groupes à désapprendre la fraternité et la solidarité qui avaient fait la force de leur civilisation.

Il est pourtant permis de voir non sans raison dans cette domestication de l'ethnologie par la politique, non une fatalité comme il a été dit, mais une dérive sans doute momentanée, historique. Discipline potentiellement comparative, l'ethnologie met en parallèle les cultures exotiques et les cultures occidentales et dégage inévitablement l'originalité de chacune. Libérée des calculs de la domination, elle ne peut que servir avec bonheur le rappro-

chement des peuples par leur découverte mutuelle.

EVANS-PRITCHARD, Edward Evan (1902-1973)

Ce maître de l'anthropologie anglaise étudia plus particulièrement les Azandés, population vivant aux confins des États actuels du Soudan et de Centrafrique. Ce lieu reculé, au cœur de l'Afrique et de la forêt vierge, ne fut exploré que tardivement par les Européens et fit l'objet de relations plutôt fantastiques dans des récits de voyageurs de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Le mérite d'Evans-Pritchard est d'abord d'avoir fait un inventaire minutieux de ces écrits. Il se trouve des marchands pour déclarer que « Les Azandés avaient des crocs, des têtes de chien et des queues ». Finalement, la rumeur se fixera sur la seule anthropophagie. Evans-Pritchard fait une remarquable étude des témoignages, notamment celui de Georg Schweinfurth, « éminent botaniste russo-allemand », qui, voyant un enfant gisant près d'une case en train de pleurer, conclut qu'on attend pour le bouillir. Examinant cette assertion et bien d'autres, Evans-Pritchard complète son enquête près des Azandés eux-mêmes qui, tous, lui diront que c'est la tribu voisine qui est cannibale. Il conclut : « Personne ne niera, je pense, qu'examinées séparément, les preuves fournies par les voyageurs sont ou bien douteuses ou bien sans valeur. » Il ajoute même, remarque essentielle : « La réputation de mangeurs d'hommes des Azandés confèrait au voyageur une certaine distinction. » Hélas, il termine en disant : « Mais il n'y a pas de fumée sans feu et si nous les considérons dans leur ensemble,

nous pouvons conclure que le cannibalisme fut pratiqué. »

Evans-Pritchard est tout entier là : un esprit critique assez vif pour déceler les illogismes de ses confrères en ethnologie et un illogisme massif dans certains de ses propres raisonnements. Ses synthèses sont souvent entachées des pires préjugés, dans *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandés* et surtout dans *La femme dans les sociétés primitives*, ouvrage assez réjouissant

où la description de la femme Azandé semble surtout destinée à faire taire les féministes anglaises du XX^e siècle qui ne connaissent pas leur bonheur. Par contre, dans *Les anthropologues face à l'histoire et à la religion*, il se déclare, face à l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss qui fige les sociétés observées, pour une anthropologie plus dynamique, réintégrant la dimension historique, la plupart du temps totalement omise dans la réflexion anthropologique.

F

FANON, Frantz (1925-1961)

La vie et l'œuvre de Fanon portent la marque du génie créateur qui fut le sien : assumer une situation informulée, parce qu'informulable dans les schèmes reçus, lui donner l'existence en la rendant intelligible. Il prend rang au nombre des quelques grands inventeurs de sens de l'histoire de la pensée. Il avait la conscience et la modestie de cette responsabilité d'initiateur :

« Ce n'est pas moi qui me crée un sens, mais c'est le sens qui était là, préexistant, m'attendant. Ce n'est pas avec ma misère de mauvais nègre, mes dents de mauvais nègre, ma faim de mauvais nègre, que je modèle un flambeau pour y foutre le feu afin d'incendier le monde ; mais c'est le flambeau qui était là, attendant cette chance historique. »

Le génie de Fanon apparaît dans chacun de ses actes et chacune de ses paroles, qui se présentent, avec une densité rare, comme produits de la délibération de la pensée, donnant cohérence au hasard par la force de la décision, tel que les stoïciens ont défini le héros. Il y a d'abord une enfance martiniquaise, l'aspiration à la dignité des anciens esclaves, devenus citoyens de seconde zone d'une lointaine et marâtre patrie. Il se trouve qu'en 1940, les Français qui tiennent le haut du pavé en Martinique, pétainistes, gobiniens, offrent au jeune Fanon une image-repoussoir assez déterminante pour l'amener à s'engager à dix-huit ans dans les

forces françaises libres. Un vieux maître amèrement cynique a beau mettre en garde le lycéen : « Ce qui se passe en Europe, ce n'est pas notre problème... Quand les Blancs se tuent entre eux, c'est une bénédiction pour les nègres » —, « ce professeur est un salaud, dit Fanon, chaque fois que la liberté est en question, nous sommes tous concernés. » Tel est, lucide, tranchant et définitif, le premier et le seul engagement de Fanon. Happé par la quête de la liberté, il ne reviendra plus jamais en arrière.

Ce qui attend une telle conscience c'est, au sein de l'armée française, en Italie puis en Alsace, la découverte de son statut de nègre utilisé comme chair à canon d'une puissance coloniale. Le 12 avril 1945, il écrit :

« Si je ne retournais pas, si vous appreniez un jour ma mort face à l'ennemi, consolez-vous mais ne dites jamais : il est mort pour la belle cause. Dites : Dieu l'a rappelé à lui ; car cette fausse idéologie des instituteurs laïques et des politiciens imbéciles ne doit plus nous illuminer. Je me suis trompé. »

Peu auraient supporté sans se briser, à moins de vingt ans, l'épreuve du feu jointe au sentiment d'écroulement de l'illusion morale. Mourir, s'acheter au prix fort une conscience d'emprunt, Fanon ne fait ni l'un ni l'autre. Au combat, il se montre efficace et intelligent, conscient du danger et volontaire pour les missions périlleuses, parce qu'il s'agit d'abord de régler le compte de l'adolescent idéaliste et de lui

faire sentir le poids de sa responsabilité. Pendant que ses condisciples annoncent leurs leçons de philosophie, Fanon apprend cruellement à ne plus jamais se payer de mots.

Les études de médecine et de philosophie qu'il fait à Lyon de 1946 à 1951 comblent pleinement une conscience nettoyée de toute puérilité. Le 2 janvier 1947, il écrit à sa mère : « Si les uns et les autres pouvaient me voir, alors ils me supplieraient d'aller me promener et de ne pas tant travailler. Que veux-tu, j'essaye de rattraper le temps perdu. » Il ne peut même plus être humilié par le tutoiement du professeur de médecine qui n'a pas encore compris pourquoi tous les étudiants ne sont pas de la même couleur. Désormais Fanon court très loin devant la bêtise, qui ne le rattrapera plus : c'est lui qui lui portera tous les coups. Spécialisé en psychiatrie, alors qu'on lui refuse ses réflexions sur l'image du Noir dans le psychisme européen comme thèse de doctorat, il en fait *Peau noire et masques blancs*. Aux antipodes de la démarche d'une négritude, tout entière repliée sur elle-même, ce brillant essai marque l'avènement d'une conscience noire dynamique, culbutant à plaisir et avec une insolente efficacité les stéréotypes du racisme. Fanon n'a pas fini d'offusquer le discours dominant, dont il prend pour cible les formes les plus hypocrites, réduisant à néant leurs habiles mystifications. On ne le lui pardonnera jamais.

En 1953, nommé médecin à la clinique psychiatrique de Blida, il y rencontre à nouveau la liberté à défendre, celle de l'homme algérien, contre « une réalité tissée de mensonges, de lâcheté, de mépris de l'homme ». L'Algérien, tel que le découvre Fanon, est un « aliéné permanent, subissant un état de dépersonnalisation absolue, une déshumanisation systématisée ». Il s'agit

alors, simplement, de « remettre l'individu à sa place », qui est celle de la dignité. Fanon, expulsé d'Algérie, rejoint le FLN à Tunis en 1956. Entre autres tâches, c'est comme éditorialiste de *El Moudjahid* qu'il donne toute sa mesure. Ses articles, publiés en volume en 1959, sous le titre de *L'an V de la révolution algérienne*, réédités en 1956, sous le titre de *Sociologie d'une révolution*, marquent l'avènement de l'homme colonisé comme sujet parlant de la philosophie politique, au plus haut niveau d'expression esthétique et conceptuelle. Les idées de Fanon, et c'est ce qui fait leur puissance, ne sont pas celles d'un poète de la théorie, mais celles d'un historien du réel. Fanon, par son génie critique, donne un sens au chaos et organise la synthèse des forces qui s'y dispersent aveuglément. Cette parole, qui effectue la transmutation de la passion en action, par le seul fait de décrire, d'analyser et d'identifier une souffrance, en nommant sa cause, n'est pas révolutionnaire en ce sens qu'elle exciterait, comme une drogue malsaine, à la révolte plus ou moins gratuite et irresponsable, elle constitue, en elle-même, la révolution d'une situation, par le seul fait d'apporter ce « nouveau » ce « jamais dit », cet « interdit », briser la loi du silence. Fanon est alors la cible de divers attentats. Il est grièvement blessé dans un accident au Maroc en 1959.

Atteint d'un mal incurable, il jette ses dernières forces dans la rédaction des *Damnés de la terre*. Le premier des essais réunis dans cette somme s'appelle « De la violence ». On s'emparera du mot pour faire à Fanon une sulfureuse réputation de prophète de la violence. C'est à ce cliché que se réduit la plupart du temps la présentation qui est faite de sa pensée. Le fanonisme risque donc de connaître un

aussi mauvais sort que le machiavélisme du père de la science politique des temps modernes. Derrière le cliché, radicalement faux, se trouve cependant un germe de vérité. Fanon est l'anti-Machiavel par excellence. Il est en effet à la violence le contraire de ce que Machiavel est à l'habileté. Il l'anéantit comme fondement du pouvoir en en faisant la description. Ce que prophétise Fanon, c'est la fin de la violence comme méthode pour enchaîner le Tiers monde. Il faudra apprendre à parler à ces hommes qu'on s'est contenté de frapper depuis des siècles, non pas parce qu'ils crient grâce, mais parce qu'ils prennent conscience de leur droit et de leur force. Fanon n'est pas plus un théoricien de la violence que Martin Luther King ne l'était de la non-violence. Ils sont, l'un et l'autre, des théoriciens de l'insoumission devant le triomphe de l'iniquité. « Le régime colonial tire sa légitimité de la force. » Seule peut y mettre fin l'affirmation d'une puissance égale à la sienne, par des moyens évidemment différents, puisqu'ils ne sont pas, eux, les mêmes. Même si la violence est la « médiation royale », elle n'est jamais égale et, pour que soit déconsidérée finalement la violence inique et bestiale, il faut payer le prix fort.

Le prophétisme de Fanon, souvent traité de façon méprisante et ironique lorsqu'il se fut avéré que la stratégie du pourrissement des conflits dans le Tiers monde empêchait la multiplication d'embrasements tels que ceux de l'Algérie ou du Viêt-nam, ne concernait pas que la violence, il concernait aussi l'économie. Fanon, en 1960, prévoit parfaitement que, si les situations de domination sont maintenues coûte que coûte dans le Tiers monde, il s'ensuivra une crise de l'économie mondiale où sombreront les pays

impérialistes. C'est dans l'euphorie des années 60 que Fanon parle de la « régression du tiers monde », des « fermetures d'usines et du chômage » dans les pays riches, de la « lutte inexorable entre les groupes financiers et les trusts ». A ces problèmes, Fanon prévoit que ce n'est pas l'idéologie d'un « humanitarisme falot » qui apportera une réponse, mais bien une saisie radicalement nouvelle et créatrice, faite par ceux qui n'ont jamais eu voix au chapitre jusqu'à présent. *Les Damnés de la terre* se terminent sur un appel à la création d'un monde nouveau, comme réponse de pure et simple nécessité au « génocide exsangue que constitue la mise à l'écart d'un milliard et demi d'hommes », par une minorité orgueilleuse dont la réflexion politique ne consiste plus qu'en « un dialogue permanent avec soi-même, un narcissisme de plus en plus obscène ».

On comprend enfin à présent le crime contre l'esprit qui a consisté à faire passer la terrible lucidité de Fanon pour de l'illuminisme et à caricaturer ses analyses et ses propositions pour dissuader de le lire. La mort de Fanon vint clore, le 6 décembre 1961 à Washington, une œuvre qui se suffisait désormais à elle-même, tant elle avait porté haut et loin, en un petit nombre de pages de feu, l'emprise de l'esprit de l'homme sur son propre destin.

FEANF ou Fédération des étudiants d'Afrique Noire en France (1950-1980)

Organisation syndicale estudiantine, formée au lendemain de la Deuxième Guerre, par les étudiants venus des colonies françaises d'Afrique Noire et résidant en France, et dont l'activisme exerça une influence capitale, sinon irrésistible,

sur la marche de l'Afrique vers l'indépendance.

Faute de disposer d'universités sur place, les bacheliers des colonies françaises d'Afrique, des Antilles et même d'Asie furent longtemps contraints d'aller en France pour leur formation et d'y résider pour un séjour dont la durée moyenne n'était pas loin de la dizaine d'années.

La FEANF est née en 1950 à Paris ; ses orientations en faveur de l'indépendance et de l'unité africaines en firent tôt l'alliée des organisations marxistes anti-impérialistes internationales, en même temps que la masse de manœuvre et la meilleure caisse de résonance des leaders anticolonialistes radicaux, tels que Kwamé N'Krumah, Sékou Touré, Patrice Lumumba, Ruben Um Nyobé, Félix-Roland Moumié...

1960, année des indépendances, sonne le triomphe et en même temps annonce le déclin de la FEANF. La constitution et l'organisation des États, en modifiant de fond en comble les lignes de force de la société africaine, ruinent le syndicat en le privant de sa base militante. Les nouvelles bureaucraties appelées très improprement bourgeoisies africaines vont agir comme des gouffres où la jeunesse diplômée vient désormais s'abîmer, corps et rêves. Répercussion inévitable du phénomène, la FEANF en même temps qu'elle s'affaiblit, durcit ses options et son discours, se fragmente en pro-soviétiques, pro-chinois et pro-albanais, s'isole de la société française et de ses forces vives.

Cet affaiblissement était le moment attendu par le gouvernement français, de connivence avec les dictateurs africains, pour abattre une organisation autrefois redoutée. La FEANF est donc dissoute par décret du gouvernement français le 5 mai 1980.

La FEANF publiait un organe périodique intitulé *L'étudiant d'Afrique Noire*. La FEANF a eu pour dirigeants les personnalités, mortes ou vivantes, dont les noms suivent : Ahmadou Mahtar M'Bow, sénégalais, ancien directeur général de l'Unesco ; Mamadou Dia, ancien président du Conseil du Sénégal ; Ignace Yacé, ancien président de l'Assemblée Nationale de Côte-d'Ivoire ; Osendé Afana, dirigeant du mouvement révolutionnaire camerounais UPC, mort au maquis en 1966 ; Ambroise Noutoum, ancien Premier ministre du Congo-Brazzaville ; Stanislas Adotévi, essayiste célèbre ; Abdoulaye Wade, chef de l'opposition sénégalaise. Etc.

Fétiche. Fétichisme

Ce mot, d'origine portugaise, est d'étymologie incertaine. Certains y voient le sens d'objet-fée, d'autres le sens d'objet-factice. Ce mot désigne des objets de culte des Africains et a pris du même coup un sens péjoratif qui explique peut-être sa dérive moderne et médicale dans le domaine de la pathologie psychique. Ce dernier sens, aujourd'hui le plus répandu, de même que le sens banal et populaire de « porte-bonheur », permet sans doute de trancher en faveur de la première étymologie citée, celle de l'objet sorcier. Ce qu'on peut deviner des religions africaines précoloniales laisse penser qu'elles appartenaient plutôt au spiritualisme qu'à l'idolâtrie, c'est-à-dire qu'elles étaient plutôt unitaires que dualistes, ne séparant pas l'âme du corps, investissant au contraire les formes de toutes les puissances de l'esprit, alors que dans l'idolâtrie, on a plutôt le culte de la forme comme représentation.

Du panthéon grec à l'art sulpicien, les religions européennes con-

créent et humanisent le rapport à la divinité dans des représentations sans mystère, objets de décor plus que de culte. A l'opposé, l'Ancien Testament, qui invente la notion d'idolâtrie pour la stigmatiser, et l'Islam, fuient les images et sacralisent le texte constituant de solides spiritualismes. Moins désincarné, parce qu'antérieur à l'écriture, le fétiche est de même nature. Il est à la fois matière et mystère jouant un rôle de médium actif plus que de témoin passif de la puissance divine. Comme tel il a toujours frappé les imaginations et provoqué bien des fantasmes, mais on aurait tort d'y voir seulement des « chrétiens inférieurs » selon le mot d'Apollinaire, qui désignait ainsi les « fétiches d'Océanie et de Guinée » qu'il possédait.

FNLA (Front National de Libération de l'Angola)

Organisation « tribale », comme l'UNITA, qui était d'initiative et de recrutement baongo, a été fondée par Holden Roberto en 1961. Sous la direction extravagante de son chef « charismatique », dont le statut d'agent occulte de la CIA américaine a été avéré par la suite, le FNLA, après l'échec des campagnes successives menées en 1975 contre le MPLA, a rapidement dégénéré et éclaté en bandes anarchiques.

FIRMIN Anténor (1851-1911)

Le premier penseur de la condition faite à l'homme noir fut produit par Haïti à la fin du XIX^e siècle. On peut se demander pourquoi il est aussi méconnu par les Noirs que radicalement ignoré par les Blancs.

C'est sans doute parce que sa pensée, cosmopolite et critique, paraît sévère aux uns, qu'elle regarde sans complaisance, et insupportable aux autres, dont elle débusque la bêtise. Sa réflexion cependant, pour avoir formulé avec la plus élégante simplicité les plus aveuglantes des évidences, semble, à cent ans de distance, scruter l'actualité toujours vivace de préjugés dont elle a, par avance, dénoncé l'absurdité.

D'origine modeste, Anténor Firmin, après des études élémentaires, commence à travailler comme employé de commerce. Il en profite pour s'initier à plusieurs langues étrangères et à la comptabilité. L'extraordinaire facilité avec laquelle il assimile et domine les connaissances est en effet le trait le plus frappant qui le caractérise. Professeur, inspecteur de l'enseignement à Cap-Haïtien, puis journaliste, il puise avidement, en autodidacte passionné, un peu à la façon de Rousseau, une culture encyclopédique à toutes les sources de la pensée. Venu à Paris, en 1884, pour parfaire ses compétences en droit, il est amené par un ami aux séances de la Société d'anthropologie. Ce qu'il y entend le stupéfie à tel point que, toutes affaires cessantes, il se consacre pendant un an à la rédaction du monumental essai *De l'égalité des races humaines*, dans lequel il affronte et met à mal, de la façon la plus brillante, les préjugés racistes que la pensée occidentale moderne véhicule dans toutes ses fibres. Trop intelligent et lucide, s'opposant à l'écrasante puissance de la bêtise dans laquelle s'enfonçait alors, et pour longtemps, la pensée européenne, son livre ne rencontra aucun écho. Qu'un tel livre ait été tenu pour nul et non avenue suffit à déconsidérer l'époque et le lieu où il a vu le jour. Mais que pouvaient saisir de la pénétration et de la finesse d'Anténor Firmin des mi-

lieux intellectuels qui portaient aux nues Renan et s'apprêtaient à faire un triomphe aux théories grossièrement simplistes de Lévy-Bruhl ?

Anténor Firmin fait le point, de façon magistrale et définitive, parce qu'exclusivement critique, sur les fondements de l'anthropologie positive. Il la situe parfaitement, au carrefour de la cosmologie, de la biologie, de la sociologie et de la philosophie, comme le pivot sur lequel repose toute l'idéologie européenne. Toute son entreprise consiste alors à montrer, en passant en revue les principaux systèmes de pensée à ce sujet, que leurs conclusions n'ont pas d'autre contenu que leurs postulats, lesquels se réduisent d'ailleurs à un seul : la supériorité des humains dont l'épiderme est non pigmenté sur les autres. Refusant et pour cause « je suis noir », dit-il — de prendre un *a priori* pour une preuve, Anténor Firmin, « qui ne se laisse guider que par la libre raison », traque, dans les textes des maîtres des sciences humaines modernes, les démonstrations qui permettraient de prendre en considération une telle pétition de principe. Il n'y trouve que des affirmations, orgueilleuses certes et souvent grandiloquentes dans l'expression, mais sans fondement rationnel.

En bonne logique, on n'a pas à réfuter une pétition de principe ; il suffit de la citer pour la détruire. C'est ce que fait méthodiquement et scrupuleusement Anténor Firmin ; et son livre a, pour la philosophie des XVIII^e et XIX^e siècles européens, toute la cruauté des *Provinciales* de Pascal pour la morale jésuite, c'est-à-dire la pure et simple cruauté de leur propre expression, exposée au rire subversif de la raison. Certes, on peut trouver une certaine poésie naïvement enfantine à l'affirmation qui voit dans « les Blancs les enfants du jour, les Noirs ceux de la nuit ; les jaunes ceux du crépuscule du

matin ; les Rouges ceux du crépuscule du soir », mais c'est un certain Carus, savant philosophe, qui revendique la supériorité purement rationnelle de son groupe ethnique et qui prétend la fonder sur une telle affirmation. Que dire de celle de Gobineau prétendant que la preuve que les Noirs n'atteindront jamais le niveau des Blancs, c'est que les dignitaires de la République d'Haïti portent des habits brodés sans mettre de gilet par-dessous. Il est à espérer en effet que jamais un Noir sachant écrire et écrivant des livres n'atteindra ce niveau de stupidité, ce qui ferait désespérer de la raison humaine en général. C'est probablement d'avoir établi un tel florilège de la bêtise qu'on a le moins pardonné à Anténor Firmin.

Derrière l'anthropologie raciste du XIX^e siècle se profile, hélas, la philosophie abusivement dite des lumières du XVIII^e siècle. C'est elle en effet qui passe du rationalisme idéal de Descartes, parfaitement relativisé et authentiquement universaliste, puisqu'il voit, dans tous les temps et dans tous les lieux l'homme user d'une raison identique dans son principe, qu'il faut savoir retrouver en se débarrassant du préjugé culturel, à l'idéalisation d'un rationalisme monopolisé par l'homme occidental, comme stade supérieur d'un progrès transcendantal chez Kant ou comme absolu raciste chez Hegel. Depuis le XVI^e siècle, le rationalisme occidental évolue en effet du « ils sont plus raisonnables que nous » de Montaigne, au « ils sont aussi raisonnables que nous » de Descartes pour aboutir au « nous sommes plus raisonnables qu'eux » de Kant et enfin au « nous seuls sommes raisonnables » de Hegel. C'est-à-dire que, depuis Descartes, on assiste à la constitution et au durcissement du plus énorme de tous les préjugés qu'il proposait d'éliminer par la raison, celui de la raison comme préjugé.

Sur Hegel, Anténor Firmin porte un jugement remarquablement lucide :

« Celui-ci a ruiné le prestige des spéculations métaphysiques, à force de contester sur les notions les plus claires, a touché à toutes les branches des connaissances humaines, dans une série de travaux un peu confus, mais d'où sortent parfois des fulgurations brillantes à travers le dédale d'une terminologie trop arbitraire pour être toujours savante. »

Sur la philosophie en général, il pose l'appréciation la plus philosophique par sa clairvoyance et sa sérénité, en y voyant « ces généralisations orgueilleuses, où l'esprit humain trouve parfois son plus beau titre de grandeur, mais plus constamment encore la pierre d'achoppement qui en accuse la vanité ».

Génie méconnu, Anténor Firmin frappe autant par la hauteur et la largeur d'un esprit exceptionnel que par l'élégance de son style qui tranche sur la majorité des productions de l'époque, marquées par la suffisance, la prétention et l'enflure, qu'elles appartiennent au scientisme obtus ou au spiritualisme étroit, ces deux clans ennemis que réconcilie une même appartenance au domaine de l'élucubration mentale infatuée d'elle-même dans le plus ronflant des verbalismes. Sur la pensée et le style de cette époque, Flaubert a laissé en effet le plus saisissant des témoignages. Anténor Firmin, refusant de s'attacher à un maître à penser choisi parmi tous les Homais ou les Bournisiens du Paris de 1885, élabore dans un désenchantement ironique une œuvre condamnée d'avance à l'isolement le plus total. La force de son esprit est telle cependant que, au sein d'une pensée qui le nie, il est capable de lui renvoyer puissamment le mépris dont elle l'enveloppe. C'est ce mépris lui-même qui, rebondissant sur la transparente

légèreté d'un commentaire qui pratique constamment l'art consommé de l'humour et de la litote, devient miroir de la bêtise. « L'inégalité morale des races est désormais un fait acquis, ainsi que l'a prouvé M. Renan », claironne un certain Pouchet. « En effet », sourit Anténor Firmin, qui se contente de recueillir cette preuve, tout simplement.

Mais s'il a la force de sourire là où il devrait grimacer, s'il dédaigne l'indignation, c'est peut-être qu'il en sent toute l'inutilité et l'excès de la tâche à accomplir. Sans se faire d'illusion sur son époque, Anténor Firmin affirme cependant sa certitude que dans l'avenir de la pensée, « il ne sera plus question de race ». Il espère que l'humanité va « développer le sens de la justice » ; et, dans sa bouche, cette phrase ne sent pas l'emphase rhétoricienne mais pèse tout le poids de la dignité blessée. Là où l'humanité européenne « au cœur sec » a échoué, réussira « cette famille d'hommes sortis de la plus profonde misère intellectuelle et morale, ayant grandi sous l'influence dépressive de tous les préjugés coalisés ». Dans la perspective humaine, qui embrasse toutes les civilisations, les peuples de la machine, arrogants et cruels aux autres peuples, s'effaceront quand renaîtra le rayonnement de ceux qu'Homère appelle *amumonas Aithiopèas*, expression que les langues modernes occidentales ne peuvent guère traduire parce qu'elles n'ont pas de mot pour désigner cette qualité « honorifique, sans autre signification morale, en parlant de personnes remarquables par leur naissance, leurs actions, etc. » dit le dictionnaire, qui s'embarrasse dans la définition de l'irréprochable perfection que constitue le sens de la justice. Telle fut en effet, comme le rappelle opportunément l'érudition sans faille et passionnée d'Anténor Firmin, la première et prestigieuse

mention faite dans la culture occidentale des hommes au visage sombre qui peuplaient le continent africain.

Retourné en Haïti, Anténor Firmin essaie de participer activement à la vie politique de son pays. Là aussi, il ira d'échec en exil car l'excès de lucidité qui le caractérise n'est guère propice aux compromissions de la politique politicienne. Maints articles sortiront de son expérience ainsi qu'un essai politique intitulé : *M. Roosevelt président des États-Unis et la République d'Haïti*. Il s'agit, en fait, d'une vaste synthèse de l'histoire de l'installation des Européens dans l'Amérique continentale et caraïbe et de la déportation des esclaves qui l'accompagna. Paru en 1905, ce livre met en lumière, en en démontrant la logique historique, d'une part l'impérialisme des États-Unis, d'autre part le terrible et inéluctable déclin de la république d'Haïti. Certes Haïti a été fondée par la victoire de la première et de la seule révolution accomplie par des esclaves et par eux seuls. Mais la société esclavagiste n'en a pas moins triomphé en fait. Haïti, depuis la première minute de son histoire, est en effet ravagée par le préjugé de couleur, hérité des anciens maîtres et qui obnubile toute la conscience collective. C'est cette conscience pervertie qui cristallise toutes les « prétentions ridicules », toutes les « revendications maladroites » et qui rend les luttes aussi sanglantes qu'inutiles. Totalement empêtrée dans une problématique raciale fantasmagorique, la république d'Haïti donne le spectacle d'un théâtre de l'absurde qui vient, comble d'infériorité ironie, nourrir et développer ce même fantasme chez les autres peuples. La doctrine de l'inégalité des races produit forcément des effets *a posteriori* qui sont récupérés comme fondements *a priori* de sa justesse.

C'est ce parfait cercle vicieux que toute l'œuvre d'Anténor Firmin démystifie lumineusement.

« Le propre du génie, dit-il, c'est de concevoir spontanément, au milieu même de l'erreur générale, toutes les belles vérités qui créent l'ordre et l'harmonie dans ce monde. »

FITZGERALD, Ella (1918-)

Vocaliste de jazz américaine, c'est Louis Armstrong, qui l'a souvent accompagnée et qu'elle a pastiché avec un bonheur plaisant, qu'Ella Fitzgerald évoque le mieux par sa vitalité à toute épreuve, par la longévité de la faveur populaire, par la netteté de son phrasé, par sa voix dont l'éloquence évidente séduit les auditoires. Elle est pour ainsi dire depuis toujours la chanteuse de jazz qui attire les foules les plus nombreuses. Technicienne accomplie, merveilleuse praticienne du *scat*, cet énoncé onomatopéique si caractéristique du jazz, elle s'est adaptée à tous les styles, depuis le *swing* de ses quinze ans jusqu'au *hard bop*, mêlant la ferveur à une candeur ludique.

Il n'est pas exclu que la très vive sympathie du public mondial s'adresse aussi au symbole que représente Ella Fitzgerald, car elle incarne l'extraordinaire capacité de la femme noire américaine, portée par un acharnement tranquille, non seulement à survivre mais encore à triompher au milieu d'un environnement doublement hostile de Blancs racistes et de mâles noirs obtus. C'est la vivante antithèse de sa congénère Billie Holiday.

FOCCART, Jacques (1913-)

Synonyme, sous la longue présidence du Général de Gaulle, d'espionnage, de coups fourrés,

d'implacable chasse aux progressistes africains, Jacques Foccart fut pendant cette époque le dictateur occulte de l'Afrique francophone, les chefs d'État officiels n'étant que ses doubles voyants.

Collaborateur de longue date du général, aussi fidèle que dévoué, Jacques Foccart en reçut mandat de surveiller et d'orienter l'évolution des jeunes Républiques africaines au lendemain de leurs indépendances. Très tôt, sa mission consista à limiter la souveraineté des nouveaux États issus de l'ancien Empire colonial français, principalement à contenir les oppositions progressistes, au nom de la lutte contre l'expansionnisme rouge, et, au besoin, à briser ces oppositions.

Jacques Foccart mit dans l'accomplissement de cette tâche un zèle jamais démenti, et une efficacité à laquelle concoururent les services de renseignement français utilisés avec virtuosité et les réseaux secrets dirigés sur le terrain par des fanatiques français de la domination africaine.

Jacques Foccart, que le scrupule n'étouffait point, est surtout reconnu comme l'instigateur de l'assassinat du leader patriote camerounais Félix-Roland Moumié, le 13 octobre 1960 à Genève ; du sanglant contre-coup d'État qui, à Libreville en 1964, ramène au pouvoir le vieil autocrate Léon M'Ba, renversé deux jours plus tôt par de jeunes officiers ; du rapt, en 1965, du leader progressiste marocain Ben Barka, sans doute assassiné par la suite.

Rentré dans l'anonymat après la chute du général en 1969, Jacques Foccart a bien repris du service en 1986, avec l'intermède du gouvernement de Jacques Chirac, Premier ministre de François Mitterrand ; tentative sans lendemain, comme le retour des gaullistes.

Ainsi, l'un des hommes qui auront le plus significativement contribué à modeler l'Afrique moderne, fut une sorte de fée Carabosse dont le zèle semble s'être alimenté exclusivement à l'instinct du mal.

Folklore

Le folklore est l'ensemble des manifestations culturelles créées et transmises à la fois par le peuple et pour lui-même. Neuf fois sur dix ce qui est donné comme folklore échappe à cette définition et n'est qu'alibi et mystification. Le critère est celui de la vie et de la liberté. On peut museler un peuple à l'aide d'un folklore mort comme il peut se libérer grâce à un folklore vivant. L'autre critère est celui de l'exhibitionnisme. Autant un folklore vivant est relativement secret et confidentiel, n'ayant nul besoin de se donner en spectacle pour exister, autant le besoin de mise en scène signe le folklore parodique, sclérosé dans sa propre caricature. De cette double vocation, les folklores noirs sont une illustration exemplaire. Ils constituent, d'une part, la source la plus vivante et la plus riche d'une culture populaire qui tend à se mondialiser et d'autre part, ils sont les instruments de la ségrégation par la perpétuation d'images régressives archaïsantes complaisamment répandues à des fins racistes.

Francophonie

Concept extrêmement controversé, comme toute rhétorique ayant apparemment pour origine le pouvoir, d'autant plus ambigu en l'occurrence qu'il se dérobe obstinément au libre débat. Constat ou projet ? Rêve ou réalité ?

S'agit-il de prendre bonne note de l'existence d'une communauté linguistique dont des républiques subsahariennes feraient naturellement partie ? Une telle allégation est sévèrement réfutée par les intellectuels africains alors qu'ils se mobilisent pour la pleine reconnaissance des langues dites vernaculaires, les seules ayant pour locuteurs effectifs l'immense majorité de leurs compatriotes, quand le français demeure l'apanage d'une couche minoritaire privilégiée qui d'ailleurs le maîtrise insuffisamment.

N'est-ce donc qu'un canevas, une sorte de maquette qu'on s'efforce de matérialiser sur le terrain, ainsi que le montrent les institutions qui se créent l'une après l'autre dans un enthousiasme sans doute factice puisque leur développement ne dépasse jamais le stade de l'embryon ? Encore faudrait-il se demander qui en tirera le meilleur bénéfice. Le fait est que la culture et la création, au lieu d'être encouragées également sur l'ensemble du champ proclamé francophone, ne se sont jamais autant concentrées à Paris.

Et si la francophonie n'était que le nouvel alibi d'une vieille domination ? On constate en effet que le terme, apparu timidement sous le Général de Gaulle, n'est devenu tonitruant que sous la présidence de Georges Pompidou quand d'autres slogans — l'Empire français avant la Deuxième Guerre mondiale, l'Union française sous la IV^e République, la Communauté franco-africaine au début de la V^e — se furent irrémédiablement démonétisés, comme pour prendre sa place dans une lignée et succéder à une génération révolue.

Autant de tares qui compromettent la viabilité de la francophonie institutionnelle. Des théoriciens africains en sont arrivés aujourd'hui à penser que si le français doit un

jour s'enraciner en Afrique, hypothèse que l'on ne saurait exclure *a priori*, ce sera comme l'Espagnol en Uruguay ou en Colombie, le Portugais au Brésil, l'Anglais en Amérique, c'est-à-dire en toute liberté, ayant coupé le cordon ombilical qui l'attachait à l'ancienne métropole ou du moins à l'État français.

Free jazz

Forme d'expression musicale apparue en milieu noir américain à partir de 1958 sous l'égide d'Eric Dolphy, et confondue sans doute à tort avec le jazz, dont elle n'a retenu qu'une norme, l'improvisation. Le *free jazz* répudie en effet deux autres éléments considérés comme partie intégrante de l'essence du jazz : la régularité du rythme (donc la nécessité du *swing*), le thème mélodique comme cadre d'un discours collectif.

D'une manière générale, le *free jazz* aspire à se libérer de toute contrainte. C'est la négation du jazz, même si le *free*, appelé aussi *new thing*, en conserve le pittoresque extérieur.

La musique noire américaine est un concept qui déborde largement le jazz ; on s'en doutait déjà, à vrai dire, mais avec la *free music*, cela devient une évidence.

FRELIMO (Front de Libération du Mozambique)

Né en 1962 de la fusion de plusieurs groupes clandestins ou en exil, le FRELIMO, dirigé d'abord par Eduardo Mondlane, puis par Samora Machel, a parcouru l'itinéraire classique d'un mouvement de libération nationale : infiltrations de partisans, actions de guérilla épar-

ses, puis généralisées, enfin longues négociations avec l'ancienne métropole débouchant sur la proclamation d'indépendance en juin 1975.

Le FRELIMO, à son tour, est aux prises aujourd'hui avec le RENAMO, mouvement clandestin lié apparemment à l'Afrique du Sud, dont la stratégie semble consister essentiellement dans les raids de terreur contre les populations civiles.

FROBÉNIUS, Léo (1873-1938)

C'est la lecture de l'anthropologue allemand Frobénus qui inspira Senghor dans la création de l'idéologie de la négritude. *L'Histoire de la civilisation africaine* (1936), traduite en français en 1938, fut en effet pour ce dernier une révélation. Cet ouvrage, le plus célèbre et le dernier qu'il écrivit, venait couronner une carrière d'anthropologue commencée en 1893 sous l'influence des idées de Friedrich Ratzel, théoricien de la géographie humaine. Pendant plus de trente ans, Frobénus conduisit une douzaine d'expéditions en Afrique, plus quelques-unes aux Indes et en Amérique du Sud. À partir de 1925, il dirigea un institut d'anthropologie et devint en 1934 directeur du Musée pour la culture populaire de la ville de Francfort.

On trouve chez Frobénus le meilleur et le pire. Le meilleur de ses travaux consiste dans la découverte et la description des œuvres d'art et l'établissement de rapprochements et d'interprétations symboliques qui rendent certaines de ses synthèses très séduisantes par les perspectives qu'elles offrent. Ses premières recherches portaient sur *Les faisceaux magiques de l'Afrique* (1894) et *Les proues des canots du Cameroun et leurs motifs sculptés* (1897). Il est immédiatement saisi

par la beauté et la richesse de ce qu'il découvre : « L'idée du nègre barbare est une invention européenne ».

Il est le premier, à l'époque moderne, à renouer avec la connaissance que l'Antiquité avait de l'Afrique, identifiant un style « âpre et sévère », qui « domine toute l'Afrique » et est « l'essence de la civilisation égyptienne ». Mais l'esthète, relativement fin et assez averti, coexiste avec le penseur nébuleux et fantastique en proie aux pires errements de l'« âme allemande ». On trouve chez lui l'avatar germanique de la pensée « européenne » inaugurée par Montesquieu. « L'homme nordique semble prédestiné au jeu de la volonté, l'homme du sud à celui de l'abandon. »

Cette incroyable antithèse qui passera de Montesquieu à Gobineau à Frobénus à Senghor, associe les « conceptions du monde » à la géographie, l'une « hyperboréenne active », l'autre « équatoriale passive ». Frobénus y ajoute un certain nombre de rêveries « mystiques ». Il voit dans la défaite allemande de 1918 l'échec du sens réaliste occidental. Il prône un retour à l'émotion, au symbolisme et va les chercher là où les peuples vivent encore, croit-il, en communion avec la nature. Il a trouvé le *svastika*, symbole solaire du nazisme, dans des broderies des Chango de l'Afrique occidentale et s'enivre de « sensations cosmiques » en rapport avec la « forme sacrée de l'état ». On sait où de pareilles ratiocinations ont fini par aboutir.

La relation que Frobénus entretient avec la culture africaine et sa pensée à son sujet sont profondément ambiguës. Elles sont cependant essentielles parce qu'elles sont en partie à l'origine de la conception senghorienne de la négritude telle qu'elle a été exprimée dans *Ce*

que *l'homme noir* apporte. Elles sont également exemplaires du genre de relation et de pensée qu'ont beaucoup d'Européens « amoureux de l'Afrique ». L'ambiguïté, l'ambivalence même pourrait-on dire, se trouve dans l'étrange oscillation entre l'exaltation et le mépris qui marque les paroles et les

pratiques. Cette oscillation est celle qui se trouve entre l'image et la réalité. Comment comprendre en effet la phrase de Frobenius : « Le manque de dignité est le grand défaut des Noirs. » ? Elle peut en effet exprimer tous les sentiments sauf l'admiration et le respect.

G

GARRISON, William Lloyd (1805-1879)

Militant anti-esclavagiste blanc de Nouvelle Angleterre, fondateur du *Liberator*, tribune virulente, Garrison est le chef de file d'une génération d'abolitionnistes radicaux, mais non violents, qui se signale aux environs de 1830 par deux revendications audacieuses : l'émancipation immédiate (et non graduelle) des esclaves noirs, leur intégration en tant que citoyens dans la société américaine (au lieu du retour en Afrique que prône alors avec succès l'*American colonization society*).

La généreuse et bouillante personnalité de Garrison le portait comme naturellement à un « progressisme » qu'on qualifierait aujourd'hui d'extrémiste, et qui englobait à peu près tous les domaines, y compris l'égalité des hommes et des femmes, l'engagement politique des églises. Par sa fougue inaltérable, Garrison a conféré à l'abolitionnisme cette intransigeance féconde qui allait porter Lincoln à la présidence et, indirectement, provoquer la guerre de Sécession et, par voie de conséquence, l'émancipation des Noirs.

GARVEY, Marcus (1885-1940)

Quoi qu'on en ait dit, la quête de l'identité africaine perdue, rêve refoulé par la bourgeoisie aliénée ou assumé par les masses, a toujours

nourri la conscience collective des Noirs américains. Elle est vécue tantôt sur le mode sublimé, dans l'art et dans le jazz en particulier, tantôt sur le mode de la possession et du délire, tantôt sur le mode de l'action, et notamment du voyage, retour aux sources.

L'originalité de Marcus Garvey, né à la Jamaïque en 1885 (1887 selon une autre tradition), considéré comme un père du panafricanisme, est d'avoir créé un mouvement qui tentait de concilier ces deux dernières démarches, à la fois le symbole et l'acte.

Aux foules populaires frustrées, avides de sensations, incapables de médiatiser, Garvey offrit tout de go la citoyenneté dans sa République d'Afrique, avec sa cour de dignitaires en uniformes chamarrés, avec son église orthodoxe africaine peuplée d'anges noirs et de démons blancs, en un mot l'intégration immédiate dans des institutions actuelles et non pas rêvées. L'affaire se gâta lorsque Garvey, le chef idolâtré de sa secte, voulut se transformer en bâtisseur d'empire, plus précisément en directeur d'une compagnie de navigation, société anonyme, destinée à transporter les Néo-Africains sur les rives de la terre promise. Non que mystique et capitalisme soient existentiellement inconciliables : le révérend Moon n'est-il pas là pour administrer avec éclat la preuve du contraire ?

Mais l'État américain veillait, avec ses policiers tous blancs, ses juges tous ségrégationnistes, ses journaux tous racistes. Un prophète

noir, ce n'est jamais qu'un histrion de plus. Mais un Noir à la tête d'une compagnie de navigation ? Et pour faire quoi ?

La fameuse déconfiture de la compagnie de navigation de Marcus Garvey, dont les historiens blancs ont coutume de faire des gorges chaudes, est probablement l'effet d'une sombre machination. Garvey fut jeté en prison, puis expulsé.

Marcus Garvey marquera à jamais l'histoire, comme le héros dont l'action, pour la première fois, voulut traduire dans la réalité le mythe fascinant de l'inéluctable remembrement des fractions du peuple noir dispersées par la traite et l'esclavage.

Ghana (empire du)

Ancien État du Sahel ayant précédé l'empire du Mali dans le temps et l'espace, le Ghana a eu la radieuse fascination du mythe pour la génération des combattants de l'indépendance, munis enfin de la preuve, offerte par l'exhumation d'un passé oublié, que les Noirs avaient eux aussi fondé et gouverné de grands États. C'est au même esprit qu'a obéi l'adoption par Kwamé N'Krumah de cette appellation qu'il substitua au trop trivial Gold Coast, avec d'autant plus de bonheur et de retentissement que, premier État d'Afrique noire à conquérir son indépendance sur le colonisateur, le nouveau Ghana renouait avec l'épopée.

GILLESPIE, John Birks, dit Dizzy (1917-)

Extraverti, extravagant, presque extra-terrestre, facétieux, joyeux

drille, John Gillespie mérite largement son sobriquet de *Dizzy* — le Cinglé, en argot américain. Historiquement associé à Charlie Parker qu'il aida à accoucher du style *bebop*, le trompettiste ne ressemble pourtant guère au *Bird*, sinon par une maîtrise instrumentale qui paraît relever de la voltige, et dont il fait étalage particulièrement dans les tempos très rapides, comme dans *Salt Peanut*. La musique de Dizzy, baroque, expressionniste, rutilante, est aux antipodes de la retenue parkérienne, et se réduit un peu souvent aux prouesses dans le suraigu, peut-être dans une intention de dérision et d'auto-démystification. L'humour est une manifestation permanente de sa personnalité. Dizzy, qui tire toutes les mélodies vers le burlesque, invente lui-même des thèmes hilarants. Sans s'exposer, contrairement à Louis Armstrong, à l'accusation d'Oncle Tom qui en fait trop dans le but de plaire au maître blanc, il se montre sur scène étonnant comédien. Quand Dizzy chante, c'est, naturellement, dans le style dit *scat*, propice aux onomatopées, allitérations et autres calembours plus ou moins scabreux.

On ne sera pas surpris que Dizzy Gillespie enthousiasme les foules, toutes races, toutes couleurs et tous continents confondus, tant le comique, la bête de scène l'emporte chez cet artiste sur le musicien de jazz sans poésie, trop mécanique.

Socialement et politiquement, Dizzy, à qui il est arrivé d'évoquer son éventuelle candidature aux élections présidentielles américaines, sert de modèle aux bourgeois citadins noirs, qui s'émerveillent de sa liberté d'allure, de sa désinvolture proche de l'insolence, de ses coups de gueule, moins décapants toutefois que ceux d'un Art Blakey, en un mot de son anticonformisme flamboyant, mais sans risque.

GOBINEAU, Arthur, comte de (1816-1882)

Une certaine mode voudrait actuellement réhabiliter Gobineau comme écrivain, tout en niant son racisme. Il s'agit en fait d'une démarche hypocrite pour régénérer un nouveau racisme, destiné à ravalier la façade décrépite de l'impérialisme européen, sous couvert d'esthétisme. Rien, en effet, ni dans le style, ni dans les idées de Gobineau n'est digne d'estime. Il a été, à très juste titre, considéré par les nazis comme leur père spirituel. Il place le Germain au sommet des êtres et le Noir au dernier rang. L'obsession raciste court tout au long de son œuvre, telle qu'elle s'exprime dans le fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines* (4 vol. 1853-1855). Dans un style péremptoirement raisonneur s'exprime une idéologie simpliste qui est, en fait, une mystique. Élémentaire, viscéral, affectif, passionnel, tel apparaît Gobineau, bizarrement semblable au Noir de ses descriptions ethnologiques. La puérilité de son argumentation étonne. « Les Européens sont les plus éminents par la beauté des formes et la vigueur du développement musculaire », les Noirs sont « hideux ». Manger un lézard sans le cuire prouve l'absence d'intelligence. Un dignitaire haïtien est ridicule parce que « son habit brodé n'est pas accompagné d'un gilet » (*sic*). Quand une pareille stupidité intellectuelle est déclarée géniale, il faut qu'elle réponde à d'autres critères que ceux qu'elle revendique pourtant, de l'érudition historique et de la philosophie, suivant lesquels on ne peut trouver chez Gobineau que fatras et paralogisme.

Cet autodidacte, qui accéda à une carrière diplomatique grâce à la

protection de Tocqueville, se prenait et fut pris au sérieux. Sa vogue actuelle reste profondément équivoque parce qu'elle ne peut jamais expliquer clairement les raisons qui la fondent. La seule étude qui puisse éclairer les textes de Gobineau est celle des fantasmes qui les animent à l'état brut, comme ceux des enfants, des aliénés, des voyants. On l'a comparé à Nietzsche pour en faire un théoricien de l'élitisme, ultime avatar du racisme, qui s'exprime dans son roman des *Pléiades* (1874). C'est méconnaître l'abîme qui existe entre une vitupération vaguement nihiliste qui ne voit dans les hommes, toutes nations confondues finalement, que « les imbéciles, les drôles et les brutes » et une véritable et profonde réflexion sur la force opposée à la morale. Le reniement de la morale chez Gobineau est une inconséquence de langage. Rien n'est plus moralisateur que son discours qui, logiquement aberrant, ne cesse de renvoyer à un ordre rêvé : « Mais à mesure que les peuples blancs sont descendus davantage vers le sud, les influences mâles se sont trouvées moins en force, se sont perdues dans un élément trop féminin (il faut faire quelques exceptions, comme par exemple pour le Piémont et le nord de l'Espagne) où cet élément a triomphé. »

Jamais, il faut bien le dire, la beauté de la phrase ne transcende — et comment le pourrait-elle — la pauvreté prétentieuse des affirmations (admirez, en effet, les « exceptions », le discours ne se voulant rien moins que scientifique). La « science » de Gobineau a cependant trouvé des disciples puisque, bien avant Senghor, il avait proclamé : « Le nègre est la créature humaine la plus énergiquement saisie par l'émotion artistique. »

Gold-Coast (Côte de l'Or)

Nom sous lequel l'administration coloniale britannique désignait l'actuel Ghana.

Gorée

Petite île au large de Dakar, la capitale du Sénégal, Gorée prend avec le temps une charge symbolique de plus en plus significative, à mesure que les Noirs, en Afrique et ailleurs, réévaluent leur propre histoire et se l'approprient. Occupée tour à tour par les Hollandais, les Français, les Anglais, l'île servit constamment d'entrepôt d'esclaves : rassemblés là après avoir été capturés dans leurs villages, les Africains attendaient leur embarquement pour l'Amérique. Là-bas, ils seraient vendus à la criée, comme en témoigne le roman de Harriet Beecher-Stowe, et enfin livrés à des maîtres inhumains.

Un monument a été élevé à Gorée en 1987 en hommage à ces innocentes victimes de la forme la plus barbare de racisme.

GOWON, Yakubu (1934-)

Officier supérieur originaire du Nord, mais non musulman, position très rare, Y. Gowon est désigné à trente-deux ans comme Chef de l'État par la junte militaire nordiste qui a renversé le général Aguiyi Ironsi le 22 juillet 1966. Il lui incombe ainsi de diriger la guerre dite du Biafra jusqu'à la reddition de l'état-major sécessionniste le 11 janvier 1970.

Tandis que les images d'enfants squelettiques, au ventre ballonné, laissent peser sur l'armée fédérale le soupçon d'une soldatesque impitoya-

ble et incontrôlée, Y. Gowon, reconnaissent aujourd'hui certains historiens, déploie des efforts méritoires de prudence et de tolérance pour ménager l'avenir. Le fait est que les Nigériens mettront finalement peu de temps à se réconcilier, au grand étonnement des observateurs même les plus optimistes.

Y. Gowon allait être évincé en 1975 à la suite de dissensions au sein de la junte et contraint de s'exiler à Londres.

GREGOIRE, Abbé Henri (1750-1831)

Cet ecclésiastique Lorrain, né près de Lunéville, fut professeur au collège de Pont-à-Mousson puis curé d'Emberménil. Il obtint des prix des académies de Nancy, en 1773, pour un *Éloge de la poésie* et de Metz, en 1788, pour un *Essai sur la régénération des Juifs*. Député du clergé de Lorraine, il défend les Juifs d'Alsace et demande leur complète intégration. Il prend fait et cause à l'Assemblée dans la question de Saint-Domingue en publiant, en 1789, un *Mémoire en faveur des gens de couleur* pour soutenir les droits des mulâtres libres à l'égalité civile, contre les restrictions qui les frappaient : défense d'exercer l'orfèvrerie, la médecine, la chirurgie, d'user des mêmes étoffes, d'aller en France, etc.

Nommé évêque de Blois sur la demande du département du Loir-et-Cher, il participe aux travaux de la « Société des amis des Noirs ». Il demande l'abolition de la royauté mais ne vote pas la mort du roi. Sénateur et Comte sous l'empire, il appartient à la minorité passive de l'opposition. Élu député de l'Isère, il sera exclu de son mandat par le pouvoir de la Restauration.

Dans son *Mémoire en faveur des gens de couleur*, l'abbé Grégoire s'attaque au « préjugé de couleur », dont il note le développement très moderne dans les sociétés colonisatrices. Il y voit le « délire de la raison » : « Qu'importe que les membres du corps politique aient le tissu réticulaire blanc, noir ou basané, pourvu que la société prospère ». En bon janséniste, il identifie le droit divin au droit naturel et pense que la politique doit d'abord se fonder sur des principes intangibles : « La liberté des hommes est un droit comme un besoin dans tous les climats », contre le relativisme de Montesquieu et contre tout conservatisme : « La résistance à l'oppression est un droit émané de Dieu et reconnu par l'Assemblée nationale ». Son utilitarisme ne confond pas prospérité et richesse. A l'argument : « Si vous perdez les colonies, la banqueroute est inévitable », il réplique : « On pourrait examiner préliminairement s'il est utile à la France d'avoir des colonies ». De l'argument disant à propos des esclaves : « S'ils cessent d'être avilis, la France fera banqueroute », il dit : « Je vous avoue n'avoir jamais pu saisir la connexité de ces idées ».

L'ouvrage *De la littérature des nègres* (1808) est une offensive contre le racisme qui imprègne insidieusement la pensée du XVIII^e siècle dans son opposition commode mais souvent naïve entre « sauvages » et « civilisés » qui aboutit soit à l'instauration d'essences abusives, soit à des sottises empiriques, telle la réflexion de Hume : « Jamais on ne vit de Noir distingué ». Le relativisme de Grégoire est historique et mobile, et non géographique et pétrifié comme celui de Montesquieu. « Reconnait-on la peinture que César fait des Gaulois dans les habitants actuels de la France ? » La connaissance de l'antiquité lui sert à rappeler le fait que pour les an-

ciens Grecs, l'identité noire des Égyptiens était une évidence. La vision historique lui permet de réintégrer dans l'explication politique le fait moderne le plus massif et le plus omis en rappelant que « Barrow attribue la barbarie actuelle de quelques contrées d'Afrique au commerce des esclaves ». L'ouvrage pêche cependant par un défaut de composition qui révèle une rédaction hâtive. La réflexion critique émaillée en effet, au détour d'une phase ou d'un exemple, un simple catalogue de tous les cas de génies intellectuels qui se sont dégagés à l'époque moderne dans la classe des esclaves en dépit des viles conditions matérielles qui étaient les leurs et malgré l'absence totale de toute formation intellectuelle. Les exemples sont empruntés essentiellement aux aires de colonisations espagnole et surtout anglaise.

GRUNITZKY, Nicolas (1913-1969)

Métis d'une Togolaise et d'un Allemand, N. Grunitzky a tiré le meilleur parti des facilités accordées aux mulâtres dans la société du Togo à l'époque coloniale. Après une bonne éducation universitaire reçue en France, il entre dans la compétition politique togolaise pour y faire figure de candidat « administratif », assuré du soutien du pouvoir colonial. C'est l'éternel rival de Sylvanus Olympio, favori des foules africaines. Pendant toutes les années cinquante, la scène politique togolaise est accaparée par les tumultes de leur compétition. Le soupçon de fraude pesant sur les élections coloniales, presque toutes gagnées par N. Grunitzky, reçoit une confirmation éclatante au scrutin de 1958, supervisé par une mission de l'ONU (car le Togo est un pays sous-tutelle de cette organisa-

tion) ; c'est S. Olympio qui en sort victorieux et deviendra le premier Président de la République du Togo.

Après l'assassinat en 1963 de Silvanus Olympio par des militaires putschistes, Nicolas Grunitzki, bénéficiant toujours de l'appui de la France, monte enfin sur la première marche du podium politique togolais, entouré des officiers ayant participé au meurtre de son prédécesseur, et qui aggravent son impopularité invétérée auprès des foules togolaises.

Il est lui même renversé par un putsch le 13 janvier 1967. Il meurt à Paris des suites d'un accident de la circulation.

GUILLEN, Nicolas (1903-1989)

Poète et journaliste cubain, fils d'un journaliste-imprimeur libéral assassiné en 1917, Nicolas Guillen réunit en lui toutes les composantes

ethniques et culturelles de l'île. La vocation sociale de sa poésie et de son engagement viennent probablement du sentiment qu'il eut de sa place de mulâtre dans la société cubaine. Sa poésie se veut proche des rythmes et chants populaires hispano-africains. Il publie son premier recueil *Motifs de rumba* en 1930, suivi de *Songoro cosongo* (1932) et *West indies Ltd* en 1934. Sous les dictatures de Machado puis de Batista, il fuit au Mexique puis en Espagne. Il consacre à la révolution espagnole un *Poème en quatre angoisses et une espérance* (1937) ainsi que ses *Chants pour soldats et rumbas pour touristes* (1937). De retour à La Havane, il rencontre Jacques Roumain. Après la mort de celui-ci, il publie une *Élégie à Jacques Roumain* (1947). A nouveau en exil à partir de 1953, il vit à Paris puis à Buenos-Aires et ne rentre définitivement à Cuba qu'après la chute de Batista en 1958.

H

HAILÉ, Sélassié (1892-1975)

Nouvel avatar, après Booker T. Washington, du grand homme « noir » proclamé par les Blancs, le dernier négus a longtemps bénéficié dans l'opinion occidentale unanime d'une image de rêve, radieuse, sans la moindre tâche. Plus ou moins inconsciemment, la presse impérialiste occidentale témoignait ainsi, surtout dans les années soixante, sa reconnaissance à l'empereur d'animer avec vigueur et ténacité le groupe d'États africains dit de Monrovia, dont le rôle fut de contrecarrer l'influence des dirigeants progressistes — Kwamé Nkrumah du Ghana, Mohamed V du Maroc, Gamal Nasser d'Égypte, etc. — appelés groupe de Casablanca, qui prêchaient l'unité des peuples africains et la transformation des vieilles structures politiques et sociales.

La famine de 1973, où ne périrent pas moins de cent mille Éthiopiens, fit voler en éclats la façade moderniste du régime de Hailé Sélassié. Au sujet des réformes, l'empereur avait pendant trente ans multiplié les déclarations d'intention, mais n'avait procédé à aucune réalisation véritable. Le paysannat demeurait un semi-esclavage, le parlementarisme un rituel vain, la richesse et l'éducation apanages des familles des dignitaires, la liberté d'expression un sacrilège, la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes une utopie d'intellectuel.

Miné par le doute ou la vive opposition de plusieurs secteurs de la société éthiopienne, le régime du

négus fut méthodiquement liquidé au cours de l'année 1974 par l'armée dont les éléments progressistes s'étaient regroupés derrière le Derg (comité militaire de coordination). Devenu leur otage, Hailé Sélassié mourut en résidence surveillée le 27 août 1975.

Haïti (ou Saint-Domingue)

L'île de Saint-Domingue, l'une des grandes Caraïbes avec Cuba, se partage aujourd'hui entre deux États : à l'ouest Haïti, habité par des populations d'origine exclusivement africaine ; à l'est, la République dominicaine, aux populations mélangées. Saint-Domingue a été politiquement unie jusqu'en 1844, date de sa partition définitive.

Deux traits, extrêmement troublants, caractérisent Haïti : c'est le seul État du Nouveau Monde qui soit le produit d'une révolte des esclaves importés d'Afrique ; mais c'est aussi le plus désespérément pauvre en même temps que celui qui connaît les formes de tyrannie les plus primitives. C'est en 1803 que les descendants d'esclaves chassent définitivement les Blancs, mais c'est pour ne plus cesser ensuite de s'entre-déchirer ; chaque secousse, chaque coup d'État semble n'être qu'une marche de plus dans l'innexorable descente aux enfers. On croyait qu'avec François Duvalier, surnommé Papa Doc, le fond de l'abîme avait été atteint par les Haïtiens ; Bébé Doc, le fils et succes-

seur de François Duvalier, a paru avoir à coeur de démontrer qu'il n'en était rien, relayé à peine déchu, dans cette tâche, par le Général Namphy et ses camarades militaires. Oublié Toussaint-Louverture !

Échec et discorde semblent donc deux constantes de l'histoire des Haïtiens. Des commentateurs modernes ont cru pouvoir, de ces prémisses, tirer une leçon hasardeuse : les Haïtiens se seraient condamnés au malheur en chassant les Blancs, leur complément naturel.

Il s'agit d'une nouvelle application des conceptions de M. Senghor relatives à la répartition raciale des facultés de l'esprit, la raison étant échue aux Blancs, et l'intuition aux Noirs, complétées par la nécessité du métissage.

Mais ces mêmes commentateurs n'ont pas suffisamment tenu compte d'une autre spécificité de l'histoire de Haïti : c'est la seule colonie française révoltée d'Amérique. L'histoire de la colonisation française, illustrée plus encore qu'ailleurs par la révolution de Haïti, a montré que les Français sont tout à fait ignorants de l'art de décoloniser et que, quand ils y sont acculés, cela donne lieu à des crises qui peuvent détraquer le psychisme collectif d'un peuple indigène : l'Indochine, l'Algérie et le Cameroun en témoignent.

Haïti n'est peut-être qu'un peuple qui ne s'est jamais remis des traumatismes de sa révolution.

HAMPTON, Lionel (1913-)

A la fois drummer, vibraphoniste et pianiste, l'Américain Lionel Hampton réussit la gageure d'être considéré comme l'un des meilleurs dans chacun des trois instruments — et même tout simplement le meilleur au vibraphone. Très à la

mode dans les années cinquante, il avait, avec son grand orchestre, popularisé une formule primitive du jazz appelée *boogie-woogie*, mais en lui insufflant une jeunesse, une fantaisie, un entrain de musique de danse irrésistible : au milieu d'un ouragan de *riffs* beuglés par les cuivres sans souci excessif d'harmonie, répétés indéfiniment mais sans jamais lasser l'auditeur, Lionel, qui préférerait le piano dans ces occasions-là, brodait dans l'aigu des motifs à la fois mélodieux et très cadencés. Le célèbre *Ham's boogie* est une bonne illustration de cette esthétique de l'humour et de la disponibilité.

Il n'est pas étonnant que tant de musiciens *bop* et *hard bop* se soient formés auprès de Lionel Hampton où ils étaient d'ailleurs apparemment encouragés à voler de leurs propres ailes. Leur liste n'en finit pas : Dexter Gordon, Fats Navarro, Kenny Dorham, Lucky Thompson, Johnny Griffin, Clifford Brown, Jimmy Cleveland, Benny Golson, Wes Montgomery, Art Farmer, Chico Hamilton, Howard McGhee, et d'autres encore.

HANDY, William-Christopher (1873-1958)

Le musicien noir américain W.-C. Handy est un personnage très controversé. Ses détracteurs l'accusent en particulier de s'être affublé, contre toute évidence, du titre de « père du blues » (*father of the blues*).

On lui a longtemps attribué, à tort disent aujourd'hui les spécialistes, la paternité de *blues* aussi populaires que « *Memphis Blues* » ou « *Saint-Louis Blues* » qui figurèrent toujours au répertoire d'un Louis Armstrong ou d'un Sidney Bechet ; tout au plus les aurait-il, dit-on,

transcrits du folklore populaire nègre, pour les éditer.

Harlem

Quartier noir, entre autres, abritant plus du quart de l'immense population noire de New York, Harlem, plus que tout autre ghetto ethnique américain, cumule tous les effets de la ségrégation, les plus néfastes, à savoir la misère, la drogue, le sous-équipement, le délabrement de l'habitat, la criminalité, l'anarchie administrative, étant les plus frappants, ceux aussi qui, seuls, retiennent l'attention des sociologues.

Mais Harlem, c'est aussi un mythe qui a fasciné les Noirs du monde entier, ainsi que les poètes et les artistes de toutes couleurs — mythe de la vitalité biologique et artistique des descendants des esclaves africains.

Métropole de la *Renaissance nègre*, Harlem fut avant la dernière guerre la terre de retrouvailles des Noirs venus des quatre coins de la planète en quête de leur authenticité, mais aussi la scène où triomphèrent les génies qui ont illustré leur littérature et leur musique. C'est en particulier à Harlem, avec Duke Ellington au *Cotton Club*, et au *Minton's Playhouse* avec Charlie Parker, que s'élaborèrent le *jungle's style* et le *be bop*, les deux styles de jazz les plus séduisants de l'histoire de la musique noire.

Comme tous les mythes, celui de Harlem n'a pas tardé à se désaccorder de la réalité. Fuyant la drogue, la misère et la délinquance qui règnent désormais sans partage sur Harlem, les grands artistes noirs américains ont émigré dans d'autres quartiers de New York. Quant aux prophètes de l'identité nègre, ils ont essaimé à travers l'Amérique et surtout en Afrique. L'ère de Harlem,

Mecque de la négritude, est apparemment close.

Harratine

Communautés de race noire annexées aux sociétés berbères musulmanes du Sahara et de ses confins, les Harratines ont suscité, concernant leurs origines, d'innombrables spéculations dont certaines relèvent de la littérature fantastique. La condition servile des Harratines et leurs propres témoignages suffisent à la plausibilité de l'hypothèse selon laquelle ces communautés ont pour origine les traditionnelles razzias des guerriers berbères contre les populations noires des régions voisines du Sahara.

En Mauritanie, où leur masse rend indécis un équilibre politique fondé théoriquement sur les effectifs respectifs des communautés noire et berbère, la loi abolissant l'esclavage des quatre cent mille Harratines ne date que de 1980 ! C'est en somme le cas le plus récent, et le plus tardif, d'une émancipation d'esclaves noirs.

HAWKINS, Coleman (1901-1969)

Grande figure du jazz, à l'égal d'un Armstrong, d'un Duke Ellington, d'un Charlie Parker, Coleman Hawkins, qui enregistra en 1939 un *Body and soul* pour lequel l'admiration unanime des connaisseurs n'a pas faibli soixante ans plus tard, est considéré comme le pionnier qui a « civilisé » le saxophone ténor, ayant donné un chant et un discours lyrique à un instrument qui n'avait su auparavant que vagir et gémir confusément. Coleman Hawkins ne le cède aux autres grands créateurs du jazz ni en imagination mélodique ni

en *swing*. Mais c'est surtout sa sonorité magnifique, à la limite de l'emphase, qui en a fait un modèle pour des générations de saxophonistes ténors.

En effet, exception faite de Paul Quinichette et de Wardell Gray, suicidaires imitateurs de l'inimitable Lester Young, Coleman a profondément influencé tous les grands spécialistes noirs du saxophone ténor, y compris des artistes contemporains, *boppers* ou non, tels Sonny Rollins, et même Archie Shepp, le prophète du *free jazz*.

HERSKOVITS, Melville J. (1895-1963)

Cet anthropologue américain est le vulgarisateur du concept d'acculturation (voir ce mot), qu'il théorise dans *The study of culture contact* (1938). Il définit les fondements d'une anthropologie digne de ce nom dans son livre : *Man and his works* (1948) où s'affirme sa conception dynamique de la culture. Mais c'est avec *L'héritage du Noir* (1941) qu'il donne un brillant exemple de la fécondité opératoire de ses conceptions. Sous-titré « Mythe et réalité » cet ouvrage, qui se place dans la grande tradition de l'intellectualité critique, confrontant les faits et les idées, remet à leur place de préjugés un ensemble d'assertions aussi inébranlables qu'invérifiées et met en lumière un ensemble de phénomènes purement et simplement censurés par une tradition d'observation dite scientifique.

Il y a en effet un type d'observation qu'on pourrait appeler observation dépréciative, qui fonde le préjugé. Herskovits met en relief son mécanisme : « On oppose ce qu'il y a de mieux chez les Blancs à ce qu'il y a de pire chez les Noirs », ou encore on « spécialise »

des facultés universellement possédées par l'espèce humaine, à des degrés divers suivant les individus, en les affectant à des degrés divers à des groupes d'individus, ce qui est le principe même de la généralisation abusive. On découvre alors que « les Noirs sont d'un naturel puéril », « d'un caractère impulsif », qu'ils n'ont aucune unité de psychisme et de comportement » etc. La force du préjugé vient de ce que ces observations sont forcément vraies. La faiblesse du préjugé vient de ce qu'elles sont partielles et partiales, ne reconnaissant que ces traits chez certains individus et ne les reconnaissant que chez eux. On peut alors démontrer tout ce qu'on veut et constituer des édifices de « science » anthropologique gigantesques et monstrueux.

Soulevant un problème capital, Herskovits dit : « L'histoire de l'esclavage nécessite une ample révision ». Dans ses chiffres d'abord, où l'on ne trouve que la plus floue des évaluations, au mépris de la plupart des critères d'approximation utilisables ; dans son esprit ensuite, lui aussi scandaleusement réducteur. Herskovits note :

« Les récits fourmillent à tel point de récits de soulèvements, révoltes en tous genres, grèves de la faim, suicides, qu'il est surprenant que la thèse de la docilité de l'Africain ait pu prendre corps ».

On a mythifié l'effort jésuite pour fonder une société pour les Indiens au Paraguay au XVIII^e siècle. Que sait-on de la ville de Palmarès, fondée par des esclaves en fuite qui comptait 20 000 habitants en 1696 lorsque les Portugais mirent sur pied une expédition de 7 000 soldats pour aller l'anéantir ? Avec la réintégration des faits, Herskovits pratique aussi l'universalisation du regard anthropologique, appliqué sans distinction à tout groupe hu-

main : « Si vous dites à un Blanc que le lynchage vient de la coutume de « crier haro », qui régnait parmi ses ancêtres tribaux de Germanie, il est furieux ». On comprend dans ces conditions, que cette œuvre remarquable qu'est *L'héritage du Noir* n'ait guère eu le retentissement qu'elle méritait.

Cette œuvre ouvre pourtant des voies et des perspectives d'une extraordinaire richesse. On y trouve l'affirmation que « Les civilisations africaines comme celles de l'Europe ont contribué à former la culture américaine ». On y trouve de profondes réflexions sur l'abîme que constituent les conditionnements culturels conscients et inconscients, notamment les ravages causés par les discours de dévalorisation, avec « les effets sur la personnalité humaine d'une existence soumise à un système dualiste et non intégré de directives ». Le racisme constitue en effet, chez ceux qui en sont victimes, une sorte de *double bind*, selon la terminologie de Bateson, qui les enferme dans la spirale de l'échec inéluctable, puisque leur être est de ne pas être. On y trouve enfin la question essentielle de la vie et de la liberté créatrice. Il s'agit de savoir certes « Dans quelle mesure l'individu est modelé par sa culture », mais aussi « comment il l'influence tout en s'adaptant à elle ». À une époque où le discours culturel est le plus souvent un discours de momification, on ne peut qu'admirer ce souffle revivifiant.

HINES, Jim (1946-)

Sprinter noir américain, Jim Hines passe pour le premier athlète à avoir couru le 100 mètres en moins de dix secondes.

HOLIDAY, Billie (1915-1959)

Légende de son vivant, Billie Holiday morte devint mythe plus vite qu'aucun autre génie du jazz. Ses disques n'ont pas cessé de se raréfier sur le marché et la familiarité du public avec son chant de s'amenuiser. Si quelque souvenir de la vraie Billie subsiste, loin de tout stéréotype, c'est finalement à la littérature surtout qu'on le doit, « jazzistique » ou non, et notamment à son autobiographie, *Lady sings the blues*, un classique de la culture négro-américaine, au même titre que l'autobiographie d'Angela Davis.

Le moins troublant chez Billie Holiday n'est pas la parfaite identité de sa musique et de son destin d'artiste maudit en même temps que de Vénus déchue. Fille d'une mère de treize ans et d'un père de quinze ans, abandonnée, violée à peine adolescente, alcoolique, droguée, prostituée, condamnée à la prison après la maison de redressement, star de jazz trop claire de teint pour se produire dans une salle noire sans alarmer les chiens de garde de la ségrégation, mais trop brune pourtant pour « franchir la ligne », comme le montra en 1936 une tournée avortée avec l'orchestre blanc d'Artie Shaw, elle extrait naturellement de cette existence un cri de désolation d'abord, puis de révolte. Cette voix, qu'on crut avinée quand elle était rauque, cassée quand elle était sanglotante, sut aussi lancer le cri de guerre de « *Strange fruit* », quand les Armstrong et autres Lionel Hampton s'en tenaient aux niaiseries pitreries de « *On the sunny side of the street* ».

Dans sa première manière, illustrée par « *Trav'lin' all alone* », Billie avec sa voix magnifique, swingue et chante à tue-tête selon la tradition naïve et spontanée des églises baptistes et des beuglants du

ghetto. Par la suite, sous l'influence des solistes de Count Basie, et notamment de Lester Young, Billie se plie à des nuances de plus en plus subtiles et même à des effets de pure sophistication où certains ont cru entendre des échos d'impudeur sinon de lasciveté. À sa mort, Billie Holiday était dans la misère, oubliée des organisateurs de concerts.

Hottentots

Lorsque les Portugais prirent pied à la pointe sud de l'Afrique à la fin du XV^e siècle, ils se heurtèrent à une population autochtone vigoureuse et hostile. Vasco de Gama bat en retraite dans l'actuelle baie de Sainte-Hélène. Francisco d'Almeida succombe avec les siens à Table Bay. Ce n'est qu'en 1652 que des colons hollandais s'installent. Ils font venir l'abondante main-d'œuvre dont ils ont besoin pour cultiver la terre de tout le littoral de l'océan indien, et pillent, pour nourrir la nouvelle colonie, les troupeaux plantureux de ceux qu'ils nomment Hottentots ou « bégayeurs » par allusion aux claquements qui caractérisent leur langue, le khoisan. Repoussés par le sud, par la colonisation hollandaise et se heurtant à l'est aux vagues des migrations bantoues, les Khoi-Khoi, ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes, ou « Hommes-hommes », se replient dans le désert du Kalahari.

C'est là que pendant trois siècles les petits hommes bruns, se mêlant aux Boschimans, hôtes plus anciens du désert et adoptant leur mode de vie, vont achever de mourir. De riches pasteurs et habiles forgerons, ils redevenaient chasseurs de gazelles. De moins en moins nombreux, ceux qui survivent sont d'une endurance et d'une sobriété étonnantes qui les font rechercher, parfois même

enlever, par les fermiers boers. Ils disparaissent alors dans la masse prolétaire des *coloured*. Les groupes bantous auxquels ils se mêlent retiennent certains des « clics » de leur langue. On redécouvre aujourd'hui, réduits à l'état de curiosités ethnologiques, les quelques milliers qui vivent encore dans les zones désertiques du Botswana et de la Namibie, miraculeusement adaptés à un environnement inhospitalier dont ils connaissent et savent utiliser les plus minuscules ressources de surface. Mais à présent que les immenses ressources minières de ces régions sont décelées, l'issue de la compétition entre la flèche empoisonnée et le bulldozer pour la possession de cet ultime territoire ne fait aucun doute. Auparavant, parce que le tourisme et l'ethnologie sont aussi des activités rentables, les Khoi-Khoi n'échapperont pas à l'humiliation d'être exhibés dans des réserves.

HOUPHOUËT-BOIGNY, Félix (1905-)

Président inamovible de la Côte-d'Ivoire indépendante, après avoir été pendant quinze ans la personnalité africaine la plus en vue de son pays, Houphouët-Boigny bénéficie d'une longévité politique supérieure désormais à celle du défunt président du Libéria, William Tubman, et en passe de battre le record absolu du genre détenu par feu Haïlé Sélassié. Facteur légitime de suspicion ailleurs qu'en Afrique, ce trait n'a pas peu contribué à l'image de sage qui est en Occident la représentation exclusive du fondateur du RDA.

Quoi qu'on en ait dit, la place de Houphouët-Boigny dans la conscience collective s'explique non par le rayonnement intrinsèque de son

caractère personnel, assez banal finalement, trop flexible pour figurer un héros, mais par la fonction qu'il assume dans le conflit, latent et sournois, certes, mais réel, qui oppose le colonisé au colonisateur, le Sud au Nord, et qui est le pendant de l'opposition entre Blancs et Noirs aux États-Unis. Dans cette perspective, Houphouët-Boigny semble avoir pris la succession au moins partielle de Booker T. Washington, symbole lui-même de l'esclave de maison par opposition à l'esclave des champs.

Pour se donner une façade internationale de modération, tout en appesantissant toujours plus fermement depuis bientôt trente ans le couvercle du parti unique sur une population notoirement rétive, Houphouët-Boigny est passé maître dans l'art d'associer la ruse tortueuse à une coercition benoîte, quoi qu'elle n'ait pas toujours su éviter l'effusion du sang.

Souple sinon obséquieux avec les capitales occidentales, mais cassant avec ses opposants ; hérissant de gratte-ciels le centre d'Abidjan, mais laissant les enfants barboter dans les mares fétides des bidonvilles périphériques ; intarissable avec les journalistes blancs, mais réduisant au silence les hommes de plume ivoiriens, Houphouët-Boigny est devenu la référence providentielle des mages à la poursuite du « chef charismatique africain », ce messie de l'utopie ethnologiste, mais en vérité potentat dûment confit en conservatisme.

En se proposant en 1970 comme médiateur entre les racistes blancs et les populations noires opprimées d'Afrique du Sud, Houphouët-Boigny n'a-t-il pas mérité de se voir appliquer le mot cruel de W.E.B DuBois à propos de B.T. Washington, son aîné : « l'entremetteur entre le Sud, le Nord et les Noirs. »

La prospérité proclamée de la Côte-d'Ivoire, comme le succès de *Tuskegee Institute*, devait traduire dans la réalité sensible les vertus spirituelles de l'enchanteur ; le drame de la dette vient de révéler qu'elle appartenait au domaine de la fable, et que la gestion de Houphouët-Boigny avait été un délire d'extravagances, de prévarications et de gabegie. Édifiante et plaisante illustration d'une maxime selon laquelle nul n'est prophète en son pays.

HUGUES, Langston (1902-1967)

Si Claude McKay fut le poète le plus inspiré de la Renaissance nègre, Langston Hughes en a certainement été le plus populaire. Il le doit peut-être surtout à sa relative longévité, non en tant qu'homme mais en tant que poète : né en 1902, il ne cessera pas de produire jusqu'à sa mort à un âge assez avancé, destinée très rare sinon unique chez les artistes noirs de cette époque qui ou mouraient prématurément, ou étaient contraints d'interrompre leur production par la misère, la drogue ou quelque autre accident. Cette pérennité, assaisonnée de voyages fréquents à travers le monde, jusqu'en Afrique, en fit une sorte de *pontifex maximus* de la poésie négro-américaine. Son originalité se définit par un engagement racial au ton sarcastique, et par une inclination, peut-être fâcheuse, pour une inspiration de circonstance, qui intègre les préoccupations quotidiennes des foules urbaines noires, qu'il a délibérément placées au centre de son œuvre, comme en témoigne le personnage de sa création Jess B. Simple.

Hutus et Tutsis

Hutus et Tutsis, deux peuples antagonistes, cohabitent conflictuellement à l'intérieur du Burundi et

du Ruanda, deux États d'Afrique centrale. Des massacres spasmodiques rythment traditionnellement cette rivalité, le plus mémorable étant celui de 1972 où périrent environ cent mille Hutus du Burundi. Selon l'ethnologie traditionnelle, les Tutsis, éleveurs d'origine « nilotique », constituent historiquement l'aristocratie, et les Hutus, d'origine bantoue et agriculteurs, la classe des serfs. Au Burundi, comme au

Ruanda, les Tutsis sont minoritaires et ne représentent que 20 % au plus de la population.

Les Tutsis détiennent le pouvoir au Burundi et imposent leur hégémonie à la majorité hutue en recourant à des méthodes d'autoritarisme ségrégationniste qui favorisent l'arbitraire et la violence. Au Ruanda, en revanche, les Hutus, grâce à une révolution réussie en 1959, sont maîtres de l'appareil d'État.

I

Indigénat

Néologisme de la littérature administrative, le terme est censé définir le statut du natif, de l'« indigène » des colonies françaises d'Afrique noire jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale.

Plutôt qu'une législation ou la codification de décisions disparates ou d'usages, comme le Code Noir, l'indigénat est en vérité le constat de l'absence de statut où croupit l'indigène, relégué ainsi dans une sorte de néant juridique très commode pour les divers pouvoirs. Si le citoyen est celui qui jouit de la plénitude des droits, l'assimilé celui que la convention a déclaré l'égal du citoyen, au moins théoriquement, l'évolué l'individu qui s'est soumis volontairement aux contraintes de l'économie monétaire, l'*indigène*, comme l'enfer, ce sont les autres, tous les autres — tous ceux qui vivent dans le cadre du village en se conformant à ses traditions, et qui sont alors 95 % de la population africaine.

N'existant pas juridiquement ni civilement, l'*indigène* est taillable et corvéable à merci, en l'occurrence passible des travaux forcés au gré des réquisitions de l'administration coloniale. Le soldat inconnu de l'épopée coloniale, c'est l'*indigène*. Il a accompli des prodiges sur les chantiers des travaux forcés : sans lui, point de chemin de fer Congo-Océan, dont chaque traverse, dit-on, repose sur un cadavre d'indigène.

La loi française du 11 avril 1946 abolissant le travail forcé scandalisa le colonat blanc, qui désespéra de pouvoir désormais développer l'Afrique, avouant ainsi que, à ses yeux, le ferment de transformation du continent noir, c'était avant tout la sueur de l'indigène — et non, comme prétendent les économistes, l'investissement financier.

Inkhata

Mouvement « culturel » zoulou dirigé par Gatscha Buthelezi, président du Bantoustan du Kwazulu situé sur le territoire du Natal, l'*Inkhata* intrigue l'observateur, étant le cas unique d'un groupement d'opposition noire toléré par le pouvoir raciste blanc. Aussi le soupçonne-t-on de n'être qu'un instrument de division des Noirs et son chef une marionnette, ce que semble confirmer sa rivalité sanglante avec l'ANC clandestin, qui, en défrayant opportunément l'actualité internationale, vient comme de juste confirmer les préjugés répandus par les racistes.

Cette explication demande peut-être à être nuancée. Gatscha Buthelezi, comme les leaders de l'ANC ou du PAC, ne manque aucune occasion de pourfendre l'apartheid ainsi que ses conséquences désastreuses sur la vie quotidienne des Noirs ; il condamne l'érection des Bantoustans en États indépendants ; il revendique une meilleure répartition des

richesses entre tous les Sud-Africains, sans distinction.

Mais il s'éloigne des théoriciens des mouvements radicaux sur le mode d'émergence des leaders, privilégiant l'appartenance ethnique et sociale, quand ses adversaires ne veulent prendre en compte que l'individu ; de même, il croit à un « socialisme africain », à une démocratie « africaine », à des modes de gouvernement « typiquement » africains, quand les radicaux croient à des valeurs universelles, comme la lutte des classes, l'économie de marché, les libertés fondamentales. Le modèle de G. Buthelezi semble être Houphouët-Boigny ou feu Haïlé Sélassié, c'est-à-dire un dirigeant africain traditionaliste, modéré et « réaliste ». C'est un conservateur.

Sociologiquement, l'Inkhata peut être l'expression politique d'un conservatisme résiduel africain, incarné par de petits notables et propriétaires ruraux des Bantoustans, et par les modestes classes moyennes avides de sécurité des *townships*.

Si la représentativité de l'ANC est une évidence, la persistance d'un certain conservatisme dans la société noire sud-africaine en est une autre, aussi déroutante soit-elle.

IRONSI, Général Johnson Thomas Umanakwe Aguiyi (1924-1966)

Dans un Nigeria où l'armée semble un secteur moins avancé que bien d'autres, Aguiyi Ironsi, un Ibo, paraît être de ces officiers dont on dit conventionnellement qu'ils font une brillante carrière. Simple capitaine en 1956 quand Élisabeth II visite le pays, c'est lui qui est

choisi pour servir d'écuyer à la Reine.

Lieutenant-colonel quatre ans plus tard, il commande la place d'armes de Kano, en pays haoussah, autant dire en pays ennemi pour un Ibo : car une vieille rivalité, jalonnée de sanglantes convulsions, oppose traditionnellement Ibos, originaires du Sud-Est, commerçants ou intellectuels, aussi actifs qu'imaginatifs, aux Haoussahs du Nord, courbés sous la férule de féodaux musulmans.

À la proclamation d'indépendance en 1960, A. Ironsi est général et l'officier le plus élevé en grade. Aussi est-il nommé commandant en chef de l'armée, poste qu'il occupe lorsque, le 15 janvier 1966, le major Nzeogwu, un officier ibo comme lui, déclenche un coup d'État, le premier de l'histoire du Nigeria. Il est établi aujourd'hui que le général ne prit aucune part dans la préparation du coup d'État et que seule la logique toute militaire de l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé guida les putschistes : impuissants à substituer leur pouvoir à celui qu'ils venaient de renverser, ils s'en remirent tout naturellement à Aguiyi Ironsi et le portèrent à la tête de l'État, portant aussi à son comble l'exaspération de ceux qui accusaient de longue main les Ibos de viser au monopole du pouvoir en leur faveur.

Un second putsch fut donc perpétré en juillet 1966 par de jeunes officiers nordistes, qui enlevèrent le général Aguiyi Ironsi et l'assassinèrent.

Ces événements furent le prélude de la guerre dite du Biafra qui allait déchirer le pays jusqu'à l'année 1970, transformant la province ibo en champ de dévastation.

J

JACKSON, Jesse (1941-)

Bien que la présidence de la *Southern Christian Leadership Conference* eût échoué à Ralph Abernathy au lendemain du crime de Memphis, Jesse Jackson était, à plusieurs titres, le véritable héritier de Martin L. King. Jeune étudiant, il faisait partie de l'entourage proche du grand leader noir et si, contrairement à des déclarations qui devaient le desservir plus tard, le Prix Nobel de la Paix n'est pas mort dans ses bras, Jesse Jackson se trouvait bien au *Lorraine Motel* au moment où claqua le coup de feu fatal. Formé ainsi à l'école de la non-violence, devenu de surcroît pasteur baptiste, Jesse Jackson se fait lui aussi animateur de croisades pour que justice soit faite enfin en faveur des pauvres : Noirs, Chicanos, chômeurs et petits fermiers blancs.

Né lui-même dans une famille très pauvre et de père inconnu, Jesse Jackson fait aujourd'hui figure de deuxième grand homme politique noir de l'histoire des États-Unis. Candidat pour la deuxième fois aux élections présidentielles en 1988, J. Jackson a gagné tant de primaires, à la surprise de tous les observateurs, qu'il devint l'homme clé de la Convention démocrate. Très populaire parmi son peuple, Jesse Jackson a réussi la gageure d'étendre son électorat bien au-delà de la communauté noire.

JACKSON, Mahalia (1911-1973)

Très célèbre chanteuse de *negro-spirituals*, considérée par les criti-

ques comme la meilleure représentante de ce genre, la plus exemplaire non seulement par la pureté de son style soutenu par une voix énergique et lumineuse, mais aussi en raison d'une inspiration religieuse qu'elle justifiait par des convictions mystiques.

Mahalia Jackson était parvenue à une telle popularité que c'est sans doute la musicienne noire, avec Ella Fitzgerald, dont il est le plus aisé de se procurer les œuvres enregistrées à travers le monde.

Jamestown

Port de Virginie (État américain) où, en 1619, débarquèrent les premiers Noirs importés d'Afrique, au nombre de vingt. Juridiquement, ces vingt Noirs africains étaient des travailleurs sous contrat, et non des esclaves : ils avaient donc le même statut que nombre d'hommes de peine blancs. Mais les Noirs devinrent bientôt indispensables, s'étant révélés infiniment mieux adaptés que les serviteurs blancs au climat chaud et humide de ce qui allait devenir le sud des États-Unis, dont l'économie s'organisait déjà autour de la plantation. D'autre part, si un forçat blanc ou un homme de peine rebelle ou transfuge se fondait aisément dans la masse, il en allait autrement pour l'Africain dont la couleur de peau, facilement réparable, semblait marquée d'avance par le destin. Peu à peu, négritude et esclavage se trouvèrent inexorablement associés.

Au moment de la guerre d'Indépendance, les Noirs sont 700 000, à peu près exclusivement concentrés dans le *Deep South*. Bien que l'importation des Noirs ait été interdite en 1820, leur nombre croît plus vite qu'il n'est naturel, des établissements sudistes s'étant spécialisés dans l'élevage d'un bétail dont le prix augmente vertigineusement, à proportion des besoins des plantations de coton en rapide extension. On compte donc 4 000 000 de Noirs en 1860, c'est-à-dire à la veille de la guerre de Sécession,

Les États-Unis d'Amérique comptent aujourd'hui plus de 25 millions de citoyens dits de race noires, représentant 12 % de la population américaine. Mais ce chiffre trop abstrait ne donne pas une idée exacte du poids virtuel de la communauté noire. New York abrite 1 500 000 Noirs, soit 19 % de la population new-yorkaise, Chicago 1 150 000 (32 %), Détroit 800 000 (47 %), Atlanta 255 000 (51 %), Washington (DC) 538 000, soit 71 %, etc.

Jazz

Musique extraordinairement originale inventée par les Noirs américains au terme d'une longue gestation parallèle à leur esclavage, mais dont ils ont été peu à peu dépossédés : la ségrégation raciale les tint à l'écart des succès du music-hall pendant plus de la moitié du vingtième siècle ; l'adresse de pâles imitateurs blancs, secondée par le mercantilisme anglo-saxon, eut tôt fait de monopoliser ou peu s'en faut les scènes, les studios d'enregistrement et bien entendu le marché du disque, en excluant même les meilleurs musiciens noirs, au moins durant une longue période ; enfin, et surtout, le jazz

s'est laissé submerger par la profusion des dégénérescences et perversions diverses dont la plus populaire, appelée *rock-and-roll*, déferle sous nos yeux comme un raz-de-marée.

Cette musique, sans doute la plus émouvante du monde, dont l'influence est sensible aujourd'hui dans toute manifestation de l'art musical, n'est pas seulement passionnante en tant qu'esthétique, par le mariage de la syncope, d'un chant aux accents très typés et du *swing* légué par la rythmique africaine, mais aussi en tant que problématique sociale.

Si elle n'a pas été créée *ex nihilo*, on est rétrospectivement effaré du dénuement instrumental, matériel et culturel spécifique du jazz à sa naissance. C'est aux sonorités du banjo, du *wash-board* et d'autres objets semblables, tirés du néant ou grossièrement bricolés par les esclaves, souvent à la sauvette, qu'il fait ses premiers pas. Il trouve son inspiration et sa substance en combinant miraculeusement des matériaux aussi hétéroclites que les débris nostalgiques d'une Afrique devenue mythique et les miettes du folklore blanc, échos d'une culture inaccessible.

Comment, de si peu de chose, les esclaves noirs et leurs descendants, dans un environnement plus hostile qu'il n'est imaginable, allaient-ils extraire comme un diamant le seul art conquérant, avec le cinéma, du vingtième siècle ? C'est un sujet de spéculation qu'il convient d'abandonner aux spécialistes. Voici, en revanche, le constat que peut faire le tout venant : les Noirs américains n'ont guère tiré profit du triomphe de leur musique.

Le jazz aura même, paradoxalement, contribué au moins pendant un certain temps à la détérioration du maigre crédit laissé aux Noirs par trois siècles de servitude. Sous

prétexte que son berceau légendaire, un ghetto nommé Storyville, était le seul quartier de la Nouvelle-Orléans réservé à la prostitution, on a voulu voir dans la musique des Noirs le fruit de l'orgie sexuelle. Parce que c'était dans sa première manière un art coloré, émotif, extraverti, populaire, chahuteur, on lui fit une réputation de musique de sauvages, *music for savage people*. Il a suffi que les *slums* retentissent des premières ovations adressées aux orchestres de jazz dans le même temps où les seigneurs de la prohibition les transformaient en théâtres préférés de leurs tristes exploits, pour associer la musique afro-américaine au vice comme à sa tare congénitale.

Il est remarquable que la stratégie de la dépossession n'ait pas attendu le déclin de ces préjugés pour se déployer. Commencé tôt dans divers secteurs de l'art, le phénomène devint éclatant avec l'apparition des techniques de la communication de masse, aussitôt envahies par les musiciens blancs : ainsi, la vedette de *The jazz singer*, le premier film sur le jazz réalisé en 1927, n'est pas un Noir, mais un Blanc au visage barbouillé. Ce fut bientôt scandaleux avec les fameux référendums d'une presse aussi spécialisée que partielle qui, à la veille de la guerre, proclamait régulièrement *king of swing*, non pas Louis Armstrong ni Duke Ellington ni Count Basie, ni Lionel Hampton, ni aucun autre grand musicien noir, mais... Benny Goodman !

Troisième piège enfin, la musique afro-américaine n'a pas su conjurer une excessive prolifération des écoles simultanées, successives, parallèles ou confluentes, sous la pression toujours aggravée de l'exigence maniaque de renouvellement propre à une société hautement industrialisée. Le seul premier demi-siècle de vie du jazz a été traversé

par le *new-orleans style*, le *chicagoan style*, le *swing*, le *middle jazz*, le *revival*, le *be-bop*, le *cool*, le *west coast*, le *hard-bop*, le *soul*, le *funky*, le *free-jazz*, sans compter les courants dérivés, adjacents, tributaires — dont l'effet déterminant est de favoriser l'aliénation d'un art à lui-même autant qu'à ceux qui le pratiquent, sinon son auto-destruction comme il en va aujourd'hui avec le *free jazz*.

Quid des modalités de production des œuvres de jazz ?

Le jazz de concert, qu'on a pu observer surtout pendant les années cinquante au *Carnegie Hall* de New York, et à Paris salle Pleyel, et dont le *Modern Jazz Quartet* fut un temps le fleuron ainsi que le *Jazz at the Philharmonic*, a le grave défaut de faire bon marché de la créativité pour fournir une musique répétitive compassée et mondaine.

Non moins théâtral mais sollicité de surcroît par un vedettariat de mauvais aloi qui peut aller jusqu'à privilégier la virtuosité gratuite et même la bouffonnerie, le jazz de festival, illustré naguère par Newport aux États-Unis, et actuellement par Juan-les-Pins en France et Montreux en Suisse, est un phénomène plus récent : un public composite, la participation d'invités d'inégale célébrité, y compris de très jeunes musiciens parfois, le laisser-aller propre à la belle saison, époque préférée des festivals, l'osmose entre les artistes et leur public, lui confèrent je ne sais quel caractère de foire aux vanités.

Le jazz de cabaret ou de dancing, qui fut la spécialité du défunt Savoy à Harlem, s'est révélé sujet à l'appauvrissement, en raison de l'hypertrophie des facteurs propres à stimuler la sarabande, sa raison d'être. De là naquit un style de musique presque exclusivement fonctionnel, le *stomp*, joué de préférence sur tempo moyen rapide,

énergiquement cadencé, dont le *Cotton club stomp*, enregistré par l'orchestre de Duke Ellington en 1929, donne une excellente illustration. De tous les courants du jazz, c'est sans doute celui qui a le plus vieilli.

Le jazz des studios d'enregistrement, foisonnant en chefs-d'œuvre, est un incomparable foyer de rayonnement de la musique afro-américaine en même temps que son meilleur principe de dynamisme et de jouvence. Après les frustrations du début du siècle, les musiciens noirs se sont finalement emparés de ce moyen d'expression jazzistique sans cesse perfectionné par la technique depuis son invention ; ils l'ont colonisé sans complexe, au point que certains d'entre eux, tel feu Errol Garner, ont créé leur propre maison de disques et l'ont exploitée avec succès. Dans aucun autre domaine artistique américain, la promotion des Noirs n'a été tentée, sinon réussie, avec plus d'audace et d'intelligence.

Reste le jazz de *jam-session*, modalité de création sans précédent dans l'histoire universelle de l'art. Les musiciens sont entre eux, libres enfin de leur temps et de leur inspiration, exempts de toute préoccupation de gain, d'épate ou de publicité. Merveilleux laboratoire de l'imagination collective et du génie, la *jam-session* a ainsi accouché du style dit *bop* ou *be-bop*, dans le décor crasseux et les nuits enfumées du *Minton's Playhouse*, sur la Cent-dix-huitième rue, à New York, pendant les années 1942-1944, époque bénie, rendue fameuse entre autres par la séance du *Minton's* précisément, au cours de laquelle le guitariste Charlie Christian improvisa un solo immortel sur le thème de *Gipsy* (rebaptisé pour l'occasion *Swing to bop*). La *jam-session*, démarche spécifique de la culture négro-américaine, apparaît comme

un rite mystique par lequel, inconsciemment, les descendants d'esclaves africains se réapproprient à la fois cette musique qui est leur création de plus en plus menacée et une identité enfouie sous des siècles d'humiliation. La *jam-session* témoigne une fois de plus que l'art véritable, quel que soit l'environnement, quelle que soit l'époque, est d'abord un appel au retrait sinon à la réclusion, à la communion sinon à la croisade, à la ferveur sinon à la transcendance.

Jazz Singer (The), 1927

Premier film parlant de l'histoire du cinéma, l'œuvre met en scène, comme son nom l'indique, un jeune homme en proie à la passion du jazz. Si le film garde encore une certaine valeur, c'est surtout par son témoignage indirect sur la ségrégation et ses rigueurs, dont il est très difficile de se faire une idée exacte aujourd'hui. En effet, plutôt que d'engager un acteur noir pour jouer le rôle du chanteur noir, on dut barbouiller de suie le visage d'un acteur blanc.

Jusqu'à la veille de la dernière guerre mondiale, raconte-t-on, Billie Holiday, dont la peau était très claire, devait elle aussi se barbouiller le visage avant de chanter devant un public noir, sous peine de susciter les représailles des racistes blancs. Interdit de scène, le trompettiste noir Bubber Miley, virtuose de la sourdine *wa-wa* et inventeur avec Duke Ellington du style *jungle*, devait se cacher derrière un rideau pour jouer avec des musiciens blancs.

Jim CROW

Caricature traditionnelle de l'esclave noir dans les spectacles de ménestrels blancs, c'est, au XIX^e siècle, un concentré du mépris api-

toyé et de l'incompréhension des Blancs américains pour les Noirs. Toutefois, pendant la Reconstruction, le folklore noir détourne le personnage et le transforme radicalement ; il symbolise alors la discrimination et la ségrégation qui poursuivent les Noirs.

Aux périodes d'hystérie raciste, en particulier lors des massacres et

des lynchages que les Blancs exercèrent fréquemment contre les Noirs dans les villes industrielles du Nord au début du XX^e siècle, Jim Crow se confond, dans l'esprit des Noirs, avec le Ku-Klux-Klan, et les règlements des États sudistes autorisant la ségrégation sont appelés lois Jim Crow (*Jim Crow Laws*).

K

KASAVUBU, Joseph (1917-1969)

Protagoniste, avec Patrice Lumumba, Moïse Tshombé et le colonel Joseph-Désiré Mobutu (futur maréchal Mobutu Sese Seko, président de la République du Zaïre) des événements dramatiques dont le Congo-Belge fut le théâtre à partir de juillet 1960, l'indépendance à peine proclamée, Joseph Kasavubu manqua de caractère, non d'une réelle élévation morale ; il a sans cesse oscillé entre la conscience de sa mission nationale et la solidarité avec Patrice Lumumba, élu du suffrage universel, d'une part, et d'autre part, diverses sollicitations peu honorables, mais plus rassurantes, auxquelles il a finalement cédé comme par lassitude, se résignant à livrer Patrice Lumumba à une mort certaine.

Seuls les hasards de l'effondrement de l'autorité belge avaient pu mettre sur le chemin du futur martyr de l'anticolonialisme un Joseph Kasavubu, ancien séminariste introverti et gauche, séduit par un prophétisme devenu traditionnel chez les Bacongos depuis Simon Kimbangu.

La Table Ronde de Bruxelles, début 1960, a permis aux deux hommes d'émerger de la foule des prétendants à la direction du Congo-Léopoldville ; leur auréole est consacrée par les élections législatives de mai 1960, à la suite desquelles Patrice Lumumba est désigné comme Premier ministre, flanqué de Joseph Kasavubu chef de l'État. Suit une période de chaos et de convulsions marquée par la mutinerie de la *Force publique*, l'exode massif des Blancs,

l'intervention de l'armée belge, la sécession de Moïse Tshombé au Katanga, l'arrivée des Casques bleus de l'ONU ; les puissances de l'ombre n'ont alors de cesse qu'elles n'aient dressé J. Kasavubu contre le Premier ministre, qu'elles accusent tour à tour de manie de la centralisation, d'origines tribales douteuses, de marxisme occulte...

La caution de J. Kasavubu est indispensable pour procéder à l'arrestation du Premier ministre, première étape du long chemin qui va le mener au Katanga, à la mort.

Plus lucide, plus réfléchi, plus accessible au remords que ses complices, J. Kasavubu survivra mal à l'assassinat criminel de Patrice Lumumba. Érigé en symbole de la nation par la complaisance des Occidentaux, c'est un chef de l'État baloté par des péripéties interminables qu'il ne dominera jamais vraiment : il appellera même Moïse Tshombé aux affaires en 1965, alors que toute l'Afrique et un grand nombre de Congolais vomissent cet individu, assassin désormais reconnu de Patrice Lumumba ; mais il le renverra le 13 décembre de la même année, donnant ainsi à Joseph-Désiré Mobutu, le chef d'état-major de l'armée, le prétexte attendu pour le renverser.

Le 24 mars 1969, J. Kasavubu meurt d'une hémorragie cérébrale.

KEITA, Modibo (1915-1977)

Avant de devenir le premier Président du Mali, Modibo Keita, après

une éducation honorable, avait exercé de hautes responsabilités militantes au sein du RDA, et politiques dans diverses instances du pouvoir français, y compris le gouvernement. Tout semblait le destiner à être partie prenante au *leadership* spirituel de l'Afrique et les jeunes générations francophones plaçaient en lui leurs espérances les plus belles.

Pourtant, sitôt enclenché l'engrenage de l'émancipation, Modibo Keita ne fit pas souvent preuve de compétence ni d'expérience, il connut maints échecs en politique et dans la gestion de l'économie. La fédération constituée à grand fracas avec le Sénégal en 1960 ne mit que peu de mois à se défaire. Sa plus grave erreur fut de favoriser le développement d'une bureaucratie pléthorique aussi ignorante de l'efficacité productive que des contraintes du rigorisme marxiste, mais encline aux facilités de la corruption et de l'intolérance. Comme la Guinée, le Mali manqua cruellement d'une classe de cadres pouvant servir d'armature au développement.

Faute de libres débats au sein du parti unique, le régime ne put que s'enfoncer dans ses vices et ses errements. À la population en attente de bien-être et de progrès, Modibo Keita, en désespoir de cause, ne peut prodiguer que la répression, comme partout en Afrique, certes ; il se trouve que le Mali est entouré d'États inféodés à l'Occident, d'où les services parallèles guettent Modibo Keita, audacieux héraut de l'anti-colonialisme.

Modibo est renversé sans surprise le 19 novembre 1968 par des officiers réactionnaires, menés par le lieutenant Moussa Traoré. Il meurt subitement en mai 1977 dans la prison où il était détenu.

KENYATTA, Johnstone Kamau Ngegi (1891-1978)

Jomo Kenyatta est un exemple africain de l'intellectuel qui, par

venu au pouvoir, fait bon marché des idéaux pour lesquels sa jeunesse s'était enflammée.

Après avoir eu le privilège d'une éducation cosmopolite qui, certes, devait beaucoup au hasard, il avait élaboré une philosophie qui exaltait les valeurs de tolérance, de solidarité, de justice, d'abnégation, comme l'attestent en particulier son célèbre ouvrage *Facing Mount Kenya* paru en 1937 et son rôle au cinquième congrès panafricain d'octobre 1945 à Manchester.

En ne prenant jamais franchise parti en faveur du mouvement mau-mau, ce militant kikuyu fait preuve pour le moins d'opportunisme. Habile manœuvrier, il a traversé avec brio toutes les vicissitudes de la contestation et le voici en position enviable au moment où la Grande-Bretagne décide de procéder à une révision déchirante de sa politique ; on est en 1959. En acceptant de négocier avec le colonisateur sans exiger en contrepartie une amnistie générale pour les combattants traqués dans les forêts, Jomo Kenyatta sacrifiait déjà symboliquement les prolétaires noirs sur l'autel de l'alliance des privilégiés de toutes couleurs. Il ne se départira plus de cette politique.

Élu président de la République en 1964, il s'aligne progressivement sur le modèle inauguré conjointement par l'Éthiopien Haïlé Sélassié et le Libérien William Tubman, tous deux admirateurs inconditionnels du capitalisme américain, auquel se sont déjà ralliés le tyran camerounais Ahmadou Ahidjo, l'autocrate ivoirien Houphouët-Boigny, auquel n'échappera guère le Ghanéen Kwamé N'Krumah, malgré son panafricanisme et son socialisme. Autour de J. Kenyatta, comme autour de ses pairs énumérés ci-dessus, affairisme, népotisme, corruption, intrigues de sérail sévisent.

L'université, les intellectuels, les écrivains tels le brillant N'Gugi wa Thiongo, emprisonné pendant douze mois pour avoir écrit une pièce satirique, sont la cible privilégiée de la sollicitude policière. L'opposition est publiquement humiliée, la presse bâillonnée. À la fin de sa vie, Jomo Kenyatta, déchu de son mythe, n'est plus qu'une dépouille pitoyable, symbole éloquent du prophète qui a trahi sa mission.

Kikuyu

Peuple bantou habitant les hauts plateaux (*highlands*) au climat tempéré qui s'étendent autour du Mont Kenya, les Kikuyus représentent environ le cinquième de la population du Kenya. Au début du siècle, ils avaient dû abandonner leurs terres, les plus fertiles de la colonie, confisquées par l'administration coloniale britannique au profit de riches fermiers blancs.

Au lendemain de la dernière guerre, une armée clandestine kikuyu, les Mau-Mau, engage une énergique guérilla contre l'administration de la colonie ; ses chefs, dont le célèbre Dedan Kimathi, sont des paysans frustes mais résolus ; l'acharnement, aggravé de fréquentes atrocités, du corps expéditionnaire britannique n'en viendra jamais vraiment à bout. Dedan Kimathi fut capturé et pendu, tandis que Jomo Kenyatta, un intellectuel kikuyu, qui avait longtemps vécu en Grande-Bretagne avant de revenir dans son pays, entamait une carrière politique tourmentée, mais finalement victorieuse, entièrement fondée sur le détournement à son profit du combat mené par les Mau-Mau de Dedan Kimathi.

Malgré l'indépendance, proclamée en 1963, sous le signe de la réconciliation de Jomo Kenyatta avec

les Britanniques, les Kikuyus n'ont pas obtenu la rétrocession de leurs terres, toujours exploitées par les riches fermiers blancs. Ils en éprouvent un sourd ressentiment, source de tension entre le gouvernement kényan et les jeunes générations kikuyu, dont le célèbre écrivain N'Gugi wa Thiongo s'est fait le porte-parole.

KIMATHI, Dedan (1920-1957)

Paysan kikuyu élu commandant en chef mau-mau en août 1953 par un congrès des combattants de base, Dedan Kimathi mène des actions de guérilla contre les fermiers blancs usurpateurs des terres fertiles des hauts-plateaux (*highlands*). La Grande-Bretagne tombe aussitôt dans le piège d'une guerre classique de reconquête coloniale avec son cortège habituel de ratissages, arrestations massives, contrôles, camps d'internement, sans compter diverses atrocités, le tout préfigurant la tragédie algérienne imminente.

Dedan Kimathi fut capturé, jugé et pendu en 1957, mais le dénouement du drame kényan allait se faire attendre encore plusieurs années.

Paradoxalement, la puissance coloniale s'efforçait en même temps d'honorer son visage traditionnel de libéralisme, se pliant aux consultations avec les couches dites modérées de la population autochtone. Au terme de ce processus, la voie du pouvoir pouvait s'entr'ouvrir au bénéfice des Africains, en attendant la proclamation finale d'indépendance du Kenya dans le cadre du Commonwealth le 12 décembre 1963.

La faim de terre des Kikuyus n'allait pas être étanchée de sitôt, quant à elle.

KIMBANGU, Simon (1889 ?-1951)

Simon Kimbangu, né au Congo-belge (futur Zaïre), a eu la destinée classique du fondateur de secte, illustrant à la perfection le schéma tracé par Voltaire à propos du père des Quakers, Georges Fox.

À l'origine, Kimbangu est un homme du peuple, un pauvre dont la révolte se cristallise sur l'apparent laxisme ambiant. Au sortir d'une crise mystique, il se lance dans une prédication, qui est un mélange de pratiques magiques et de préceptes inspirés du christianisme. Le pouvoir colonial belge, l'un des plus intolérants, ne tarde pas à s'alarmer des succès de la nouvelle église, et entre en conflit avec le prophète noir. Après maintes persécutions, Kimbangu est condamné à mort, mais mourra en prison.

Étape finale, l'église kimbanguiste, forte de plusieurs centaines de milliers (certains font état de millions) de fidèles, reçoit en 1960 la consécration de la reconnaissance officielle.

L'aventure kimbanguiste a inspiré une abondante réflexion ayant pour objet les religions syncrétiques, qui ont proliféré avec plus ou moins de succès à l'époque coloniale dans les régions de civilisation traditionnelle bantoue. Certains auteurs l'expliquent par le souhait inconscient des Africains de voir émerger au milieu d'eux des héros noirs, rivaux ou successeurs de Jésus-Christ, le héros blanc par excellence.

Il semble plus plausible que les religions syncrétiques soient de simples crises d'acculturation : le syncrétisme apparaît comme le sur-saut final des croyances magiques en butte aux assauts des valeurs chrétiennes, lesquelles font la part trop belle à la responsabilité de l'individu ainsi spolié de la solida-

rité du groupe, l'un des fondements de la culture bantoue, et surtout du secours des forces naturelles.

KING, Martin Luther (1929-1968)

Martin Luther King, qu'on a parfois, à tort, comparé à Malcolm X..., incarne la première tentative réussie d'un *leadership* noir aux États-Unis et il n'en fallut pas davantage pour que la condition du Noir américain modifie profondément sinon radicalement sa problématique. Avec King s'ouvre une ère nouvelle dans l'histoire des Afro-Américains.

À la différence du meneur que le hasard de l'événement ou les affres d'une crise psychique jettent du jour au lendemain sur la scène de l'actualité, King s'est inconsciemment préparé à son rôle. Fils d'un pasteur d'Atlanta, il est élevé par un ménage uni, dans une atmosphère familiale où dominent le goût de la discipline personnelle et l'observation fervente des valeurs authentiques du christianisme. Dans ce Sud où les descendants des esclaves importés d'Afrique sont écrasés sous la botte du pouvoir blanc, la foi est la meilleure arme de l'opprimé, plus que jamais.

Les King, privilège rare chez les Noirs, ont assez d'argent pour faire faire des études supérieures à leur fils. Martin Luther se dote ainsi d'une culture philosophique étonnante, grâce à laquelle, découvrant Gandhi, il a la révélation de la non-violence.

L'affaire Rosa Parks, qui éclate le 1^{er} décembre 1955 à Montgomery, Alabama, a surtout pour fonction de révéler le jeune pasteur à lui-même et à sa communauté. Pour diriger avec succès le boycott des autobus par les cinquante mille habitants noirs — sur les cent-dix

mille que compte la ville —, il fallait un homme qui eût des qualités, non point innées et incertaines mais acquises par une éducation laborieuse, une existence ordonnée et l'habitude de méditations personnelles.

Exempt d'ambition, King put surmonter les rivalités de clans qui divisaient la communauté de couleur ; appuyée sur une vaste culture, sa perspicacité lui suggéra très vite la mesure pathétique d'une situation sans exemple dans l'histoire de son peuple. Un sang-froid puisé dans son culte pour Gandhi lui permit de traverser sans défaillance des épisodes cruels. Pour gouverner, au cours de cette période cruciale, ses frères traditionnellement indisciplinés, King emprunta à la Bible cette éloquence dont on découvre, en lisant ses harangues incessantes, les vertus miraculeuses d'apaisement. Le jour du triomphe final, ce fut moins sa modestie naturelle qu'un exercice de mortification qui l'aïda à garder sa tête froide des jours ordinaires.

Notable auréolé de la gloire des trophées, King va-t-il retourner au sage anonymat et, comme les médaillés des Jeux Olympiques, couler le restant de ses jours dans la torpeur des béatitudes provinciales ? Va-t-il, en somme, se dérober aux pressions d'une conscience qui se sent élue désormais pour la Justice ? Y songea-t-il seulement ?

En acceptant d'accéder au rang de prophète, King signe son arrêt de mort. Ses campagnes répétées, dont la plus célèbre est couronnée par la gigantesque marche sur Washington de l'été 1963, ont le triple effet de le vouer à la détestation et aux agressions des Blancs ségrégationnistes, de l'ériger dans sa propre communauté en héros charismatique, mais aussi de tisonner une jeunesse noire chez qui couve le feu de la révolte ; sa croisade a en effet

mis en branle, peu à peu, un phénomène redoutable dont le bruit et la fureur vont assourdir les décennies prochaines, et par lequel il commence à être dépassé. Bientôt les révolutionnaires des *Black Panthers* et du *Black Power* vont pousser sur la touche le pasteur non violent, le doux disciple de Gandhi.

Prix Nobel de la Paix en 1964, mais accusé d'être un apprenti sorcier par le pouvoir établi, le paradoxe de King, à peine parvenu au zénith des passions, est de paraître déjà non pas même un pionnier, un ancêtre.

C'est le 4 avril 1968, à l'âge de trente-neuf ans, que Martin Luther King est assassiné à Memphis, dans le Tennessee, où il était venu soutenir une grève d'éboueurs noirs. Son assassin est un certain James Earl Ray, un Blanc obscur, dont on n'a jamais pu démêler les mobiles, bien qu'il ait été condamné à quatre-vingt-dix-neuf ans de prison.

Ku Klux Klan

Organisation secrète de militants racistes blancs du Sud des États-Unis créée en 1866, c'est-à-dire au lendemain de la défaite des esclavagistes et de l'émancipation légale des Noirs, le Ku Klux Klan est essentiellement la négation psychotique par les frénétiques du conservatisme de l'univers dont la guerre de Sécession a bon gré mal gré accouché, au moins potentiellement. Les tumultes divers, le va-et-vient, les hauts et les bas de son histoire ultérieure ne modifieront guère la nature de l'organisation.

Les Noirs libres, insupportable illustration de la défaite du Sud, sont bien entendu la cible fatale du Ku Klux Klan qui n'aura de cesse qu'il ne les ait rejetés et confinés

dans l'enfer de la ségrégation et des lois Jim Crow, esclavage de fait.

De même que la psychose qui le tourmentait, les méthodes du Ku Klux Klan ne sont pas sans équivalent en Afrique dans la période immédiatement postérieure aux indépendances et symbolisée par Jacques Foccart et ses fameux réseaux, qui, eux aussi, niaient un monde où les Africains seraient libres. On a également terrorisé les populations noires, en les fusillant ici sur la place publique, là-bas en les pendant aux arbres ou par d'autres formes de lynchage ; on les a également décervelées, ici avec la parade de présidents charismatiques, là-bas avec les mascarades sinistres des robes blanches et des croix enflammées. Les uns et les autres ont, en définitive, réussi à maintenir les populations noires dans l'abjection et la misère.

Là-bas comme ici, les lois et les institutions officielles ont pu être longtemps bafouées par les acharnés du *statu quo*, les idéaux publics impunément démentis.

Horrible folie collective, certes, le Ku Klux Klan n'est pourtant pas, comme on l'a souvent dit, une monstruosité de l'histoire, mais l'expression permanente et universelle, une fois faite la part du folklore, du refus des transformations que la vie inflige aux sociétés, aux rapports entre les peuples.

Acculé par le Ku Klux Klan, le peuple noir finit par relever le gant et entama sa révolution un certain 1^{er} décembre 1955 lorsqu'une certaine Rosa Parks, modeste ouvrière, aussi anonyme qu'un indigène des colonies, refusa fermement de céder la place où elle était assise dans le bus à un voyageur blanc.

L

LABAT, père Jean-Baptiste, dominicain (1663-1738)

De tous les écrits suscités en Europe, aux XVII^e et XVIII^e siècles par le commerce triangulaire qui s'instaura entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique et dura près de quatre siècles, ceux du père Labat sont les plus instructifs à plus d'un titre. Par leur contenu d'abord, ils constituent, grâce à l'esprit scientifique de leur auteur, soucieux d'engranger méthodiquement les fruits de son insatiable curiosité, une somme irremplaçable de renseignements matériels. Mais ils sont peut-être plus précieux encore par l'incroyable et saisissant témoignage que constitue cet esprit scientifique même, appliqué à rationaliser le commerce et l'utilisation des êtres humains, avec une tranquillité de conscience d'autant plus monstrueuse qu'elle s'accompagne parfois de manifestations d'affectivité comme la sympathie et la pitié. Très savant, relativement sensible et totalement inconscient, le père Labat constitue d'emblée le plus bel exemple du type d'homme qui va devenir le rouage essentiel du pouvoir dans les sociétés rationalisées.

Ce prêcheur dominicain commença par enseigner les mathématiques et la philosophie à Nancy et à Paris. Il part en 1693 en mission aux Antilles. Il s'y révèle un remarquable administrateur, homme d'affaires, ingénieur. Il met son talent au service du développement de la culture et de l'industrie sucrières, dans les îles. Il participe à la lutte contre les Espagnols, témoin du pillage de Cartha-

gène par l'amiral Pointis en 1697, et à la défense contre les Anglais, en 1703, par la construction de fortifications. L'objet unique de l'activité de cet homme de chiffres est la rentabilité, envisagée comme satisfaction intellectuelle et non seulement comme vulgaire rapacité. À son arrivée, il note : « Notre habitation était alors très pauvre et en mauvais état. Nous n'y avions que trente cinq nègres travaillant, huit à dix vieux ou infirmes et environ quinze enfants ».

Son prédécesseur, absorbé par des œuvres charitables, avait montré la plus grande négligence. Le père Labat met bon ordre à cela et son travail porte bientôt des fruits : « Il arriva à la Martinique un vaisseau chargé de nègres (...) Je m'en procurai douze qui me coûtèrent 5 700 francs ». Il admire la carrière d'un chirurgien :

« Sa fortune avait commencé par l'achat qu'il fit de dix à douze négresses malades qu'un bâtiment négrier lui laissa pour presque rien parce qu'on ne croyait pas qu'elles eussent quatre jours à vivre. Cependant, il eut assez d'habileté et de bonheur pour les guérir et elles se trouvèrent si fécondes qu'elles lui ont produit une infinité d'enfants, de sorte que les trois sucreries qu'il avait et quelques autres établissements étaient toutes garnies de nègres créoles les plus beaux de l'île. »

Il note, en toute objectivité et sans commentaire, que les esclaves travaillent dix-huit heures par jour, contre une ration de farine de manioc. Il s'attriste sincèrement de son impuissance à empêcher qu'un de ses esclaves, « nègre-mine de douze à treize ans », mange de la terre

jusqu'à mourir, parce qu'« il voulait retourner chez son père ».

Retiré à Paris à partir de 1716, le père Labat consigne le fruit de son expérience antillaise dans le *Nouveau voyage aux îles d'Amérique* qui paraît en 1722 et connaît plusieurs éditions au XVIII^e siècle. Tableau naïf et précis de la société esclavagiste, il constitue contre elle, et contre la volonté de son auteur, le plus accablant témoignage. Le père Labat occupe les loisirs de sa retraite et son inlassable curiosité à la publication d'écrits et de relations sur l'activité des grandes compagnies de commerce en Afrique. D'abord, en 1728, paraît la *Relation de l'Afrique occidentale*, rédigée à partir des *Mémoires* de M. de Bruël, chevalier du Saint-Sépucré, directeur général de la Compagnie du Sénégal de 1697 à 1720. Celui-ci a, sur l'Afrique, des vues qui anticipent de deux siècles sur la politique européenne. Chargé de gérer des comptoirs commerciaux de traite de marchandises et d'esclaves, il caresse des projets de colonisation territoriale pour exploiter les « richesses immenses qui sont renfermées dans ce pays et qui demeurent presque inutiles dans les mains de ses habitants ». Il rêve d'y « établir des habitants blancs... des familles que la misère fait beaucoup souffrir en Europe ». Il pressent les enjeux de l'impérialisme économique en s'opposant à l'introduction de métiers à tisser pour transformer le coton produit en abondance :

« Il n'est pas de l'intérêt de la compagnie de les rendre si exacts et si habiles, de crainte qu'ils n'en apprennent à la fin suffisamment pour se passer d'elle et de ses marchandises... Elle doit au contraire introduire chez ces peuples l'usage des choses qu'ils ne connaissent pas encore, afin que s'y accoutumant, ils s'en fassent à la fin une nécessité si absolue qu'ils ne s'en passent plus passer et qu'ils fassent passer à la compa-

gnie tout le fruit de leur travail, de leur négoce, de leur industrie. »

En 1730, le père Labat publie le *Voyage du chevalier des Marchais* qui raconte l'expédition d'un navire négrier, en 1724-1726, pour le compte de la Compagnie de Guinée. Décrit en ses moindres détails d'armement, de cargaison, de commerce, qui sont méticuleusement chiffrés, ce voyage est un extraordinaire reportage sur la traite des esclaves. « L'île de Cayenne était le lieu où le chevalier des Marchais devait mettre à terre les nègres esclaves qu'il avait embarqués à Juda. Il y arriva après une longue et ennuyeuse traversée dans laquelle il perdit la moitié des esclaves qui y devaient être vendus ».

En effet, sur 138 captifs embarqués, il n'en amena que 66 à Cayenne. Cette perte que l'auteur déplore d'un point de vue purement commercial est attribuée par lui à l'alimentation, des fèves, qu'il faut de plus embarquer en Europe au détriment de la capacité en marchandise. Il suggère qu'on s'approvisionne en mil en Afrique. Une autre cause importante de déperdition du butin est cette bizarre maladie appelée « fantaisie » qui prend les nègres, qui ressemble à du désespoir et les fait dépérir, se suicider ou se révolter inutilement. Le fait que ce bétail présente des réactions de « créatures humaines » incite seulement la compagnie à s'organiser en conséquence en embarquant des médecins pour l'hygiène et des armes pour la répression, cela ne saurait en aucun cas entamer le sens commercial des excellents gestionnaires qui font la supériorité d'une civilisation : « Il faut observer dans une cargaison de captifs de ne prendre que le tiers des femmes. Elles sont moins recherchées aux îles que les hommes », « Les enfants de dix à quinze ans sont les meilleurs cap-

tifs que l'on puisse conduire à l'Amérique ».

Les écrits du père Labat sont entièrement dominés et animés par une sorte de théologie du commerce, entièrement assujettie à la finalité de la prospérité de l'individu, de la compagnie, de la nation comme vertu suprême. Par leur vivacité, leur netteté, leur richesse, ils montrent la remarquable agilité d'esprit de leur auteur, son sens du calcul et son don de l'observation. Il ne lui manquait qu'une ombre de sens critique. Comment ne pas sourire en effet de l'entendre confier qu'« on ne pèse point la gomme, on la met dans une mesure cube appelée quantar, d'une grandeur dont on est convenu avec les Maures et dont les Européens ont soin d'augmenter la capacité toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion » ou encore « qu'on a soin de ne leur porter d'armes à feu que défectueuses » et de conclure en affirmant que les Maures « sont voleurs de profession... C'est en vain qu'on y cherche des vertus morales, on n'y en trouve point ».

Langues Africaines

La situation linguistique de l'Afrique est l'objet de maints débats et en même temps mal connue. Tout le nord du continent, du Maroc à l'Égypte, parle l'arabe. Le reste de l'Afrique, sauf la Tanzanie dont l'unique langue officielle est le swahili (voir ce mot), vit une situation de bilinguisme entre une langue officielle européenne : anglais, français, portugais, espagnol, maîtrisée par une minorité et des langues vernaculaires pratiquées par la majorité mais qui ne sont pas enseignées en dehors de quelques cercles de folkloristes, à titre de curiosités ethnologiques. On a beaucoup exa-

géré le nombre et la diversité de ces langues, présentant les langues européennes comme des facteurs d'unification linguistique, alors qu'au fur et à mesure que la théorie de ces langues progresse, on constate plutôt leur homogénéité et leur capacité éventuelle à s'unifier pour devenir langues officielles et langues d'enseignement, permettant ainsi au plus grand nombre d'accéder à la connaissance par le canal qui leur est familier et favorisant la conservation d'un précieux substrat culturel.

Les langues africaines portent en elles-mêmes une histoire qui reste encore en grande partie à déchiffrer. Le fait que le hottentot, isolé en Afrique du Sud, présente des analogies avec des langues du groupe nilotique atteste l'unité du continent et les plus anciennes migrations qui l'ont parcouru, alors que la langue malgache appartient au groupe des langues des îles du Pacifique. La grande majorité des langues de l'Afrique subsaharienne peut se rattacher à un noyau d'origine dit Niger-Congo. Dans ce noyau, les langues du groupe bantou sont celles qui offrent entre elles le plus d'analogie, témoignant du caractère relativement récent des migrations qui les emmenèrent du centre vers l'est et le sud, depuis le fan jusqu'au zoulou en passant par le lingala, le kongo, le luba, le xhosa. Le swahili appartient à ce groupe linguistique et peut donc offrir un accès facile à un très grand nombre de locuteurs. Le groupe des langues de l'Afrique de l'Ouest est plus diversifié, mais six de ces langues atteignent les cinq millions de locuteur et trois dépassent les dix millions. Le groupe kwa qui réunit les Yorubas, les Ibos et les Akans compte probablement une trentaine de millions de locuteurs.

Entre les régions arabisées et la zone Niger-Congo subsiste l'aire des

langages nilo-hamitiques, la plus intéressante pour la connaissance de l'antiquité africaine. Ces langues, issues d'un tronc afro-asiatique, offrent des parentés avec le sémitique et l'égyptien ancien. La théorie de ces langues, actuellement très différenciées, est très controversée. On pourrait cependant peut-être relier certains traits du berbère d'Afrique du Nord au nuer d'Afrique centrale, au masai d'Afrique de l'est et au khoisan (ou hottentot) d'Afrique du Sud. Les plus anciennes inscriptions trouvées en Afrique, au Soudan, à Méroé, en caractères grecs, appartiennent à cette famille, de même que la civilisation de Kush en Nubie, christianisée au VI^e siècle et conquise par l'Islam au XIV^e siècle. Beaucoup de langues parlées en Éthiopie, au Soudan, au Tchad, se rattachent à ce groupe, mais celle qui s'est le plus remarquablement développée est le haoussa qui compte actuellement une vingtaine de millions de locuteurs dans le nord du Nigeria. La culture haoussa doit son importance, son étendue et sa stabilité dans le temps au fait qu'elle a été précocement véhiculée par des textes écrits en caractères arabes après la conquête islamique et latins à l'époque moderne. La langue haoussa n'a cependant pas connu une destinée analogue à celle du swahili, devenu langue moderne à part entière. Cela est dû au caractère ésotérique et religieux de l'écrit dans la culture haoussa.

Par ailleurs, l'âge de la colonisation a vu naître de nombreux patois qui viennent s'ajouter aux multiples dialectes des langages vernaculaires. C'est le créole des îles de l'océan indien, Réunion, le criola du Liberia et les nombreux pidgins qui se sont développés sur la côte du golfe de Guinée. Un cas intéressant est celui du kituba, mélange de langues bantoues, kikongo et lingala, avec le français et des termes

empruntés à un grand nombre de parlers africains ; ce langage est né au moment des travaux de la ligne de chemin de fer Congo-Océan, entre Pointe-Noire et Brazzaville, de 1922 à 1934. À ce type linguistique appartient l'afrikaans, issu du hollandais, parlé par le groupe des Boers en Afrique du sud et qui est une des deux langues officielles de la république sud-africaine. Il a lui-même produit le fanagalo appelé aussi *kitchen kaffir* ou *mine kaffir*.

Le cas de l'afrikaans permet d'aborder le problème de l'avenir d'une langue en Afrique, quelle que soit son origine. L'afrikaans s'est probablement condamné comme langue de culture quand son destin s'est trouvé lié à l'apartheid et que la législation sur l'éducation séparée l'a donné comme langue unique de l'éducation bantoue pour prévenir tout velléité d'émancipation. Quand on connaît les implications racistes d'une grande partie du vocabulaire afrikaans, on mesure l'étendue du mépris que montre cette loi et son caractère de provocation. Depuis 1953, la révolte des écoliers noirs contre les conditions de l'éducation bantoue se poursuit avec des épisodes tragiques comme celui de Soweto, qui fit de nombreux morts parmi les enfants. Ez'kia Mphahlele (voir ce nom) fut chassé de l'enseignement en 1952 pour avoir protesté contre ce projet meurtrier. Ayant été lui-même intellectuellement formé à la fois par son expérience et par la lecture de la littérature anglaise, il mesurait la gravité de l'enjeu.

L'avenir d'une langue est lié à deux questions extrêmement simples. Permet-elle d'accéder à la culture du passé par son patrimoine propre ou par les traductions qu'elle peut mettre à la disposition de ses locuteurs ? Permet-elle à une véritable création de s'épanouir, c'est-à-dire lui fournit-elle les conditions

de liberté d'expression qui lui sont indispensables ? Une certaine francophonie militante politico-culturelle est ainsi en train de stériliser le français en Afrique, malgré l'arsenal et les dépenses d'un lourd dispositif de promotion, pour avoir, pendant des années, censuré toute démarche intellectuelle tant soit peu créatrice, fatalement toujours plus ou moins critique, et encouragé la médiocrité de productions anodines, prétentieuses et faussement hardies, en tout cas inoffensives pour un pouvoir tyrannique. De même, pour ennoblir et promouvoir le kikuyu, il ne suffit pas d'écrire en kikuyu, il faut écrire ce que Ngũgĩ (voir ce nom) écrit... et qu'on lui interdit du reste d'écrire. Le naufrage de l'instruction, verrouillée, sabotée, négligée, livrée dans le meilleur des cas au bon vouloir, à la « charité » et la « protection » de l'extérieur, l'étouffement de la création par le bannissement, la censure ou l'emprisonnement, autant de maux qui rongent la possibilité d'expression et ruinent par conséquent le langage.

LEIRIS, Michel (1901-)

Une importante partie de l'œuvre de Leiris concerne l'ethnologie. Elle est inaugurée par la participation qu'il prit à l'expédition de Griaule à travers l'Afrique de Dakar à Djibouti dans les années 1930 et le livre qu'il publia en compte rendu : *L'Afrique fantôme* (1935). Devenu, par la grâce de ce livre, une autorité de l'africanisme et de l'ethnologie académiques, il occupa une chaire au Collège de France et accomplit diverses missions pour la France ou l'UNESCO en Afrique, en Haïti et aux petites Antilles, qui lui fournirent la substance de divers essais et relations : *Race et civilisa-*

tion (1961), repris ensuite dans *Cinq études d'ethnologie* (1969). *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe* (1955). L'ensemble de ces écrits ne permet pas de se faire une très haute idée de l'activité critique de l'intelligence chez Leiris, qui semble d'une très grande complaisance à l'égard des poncifs culturels les plus éculés, maquillant le conformisme paresseux de sa pensée par un esthétisme superficiel.

Si Leiris s'est intéressé en effet à l'art et aux cultures d'Afrique, c'est en transfuge blasé d'une culture européenne dont il n'avait apprécié que la permissivité, incapable d'en saisir la renaissance créatrice dans le surréalisme, réduit pour lui à quelques chahuts. Ces traits marquent de façon insupportable *l'Afrique fantôme*, bible maintes fois rééditée de l'Européen amateur de virées africaines : qu'elles soient administratives, commerciales, enseignantes ou autres, elles seront parées, grâce à Leiris, de frissons aventureux et de sensations exotiques qui auront toute la saveur de l'interdit et le confort de l'impunité. Dans l'enquête qu'il effectue après la guerre, aux Antilles, pour le compte de l'UNESCO, Leiris ne s'élève jamais au-dessus d'un style creux, parlant de la « diffusion de notre patrimoine culturel dans les masses de couleur », et de remarques mesquines ou complaisantes. C'est à lui qu'on doit l'appréciation que « jusqu'à la Révolution de 1789 le Code noir sera le seul texte donnant aux esclaves un semblant de garantie juridique ». Il note que « le manque de persévérance est le vice majeur du caractère antillais » et nous n'échappons pas, à propos de Césaire, à l'énoncé que le « don lyrique est généralement regardé comme l'un des traits les plus frappants du génie nègre ». On ne s'étonnera donc pas que dans *Race*

et civilisation, il n'ait pu formuler qu'une critique extrêmement molle et verbeuse de la notion de race.

Léopoldville

C'est le nom que porta jusqu'en 1966 l'actuelle Kinshasa, l'ancienne colonie belge recevant alors quant à elle le nom de Congo-Kinshasa, avant d'être définitivement dénommée Zaïre en 1972.

LEROI, Jones (1934-)

Les textes de LeRoi Jones, en dehors des qualités poétiques qui les font puissants et durables, constituent un des plus brûlants témoignages de la radicalisation de la génération des intellectuels noirs des années 60 aux États-Unis dans leur lutte contre le racisme et la ségrégation. Ils passent en effet d'une intégration modestement mendiée au rejet réactionnel pur et simple.

On sait peu de choses de l'enfance d'un auteur très discret sur lui-même. Il termine ses études aux Universités de Howard puis de Columbia. En 1960, il voyage à Cuba et commence à écrire dans les revues de poésie *beatnick*. Il se partage ensuite entre la poésie, la critique musicale et surtout le théâtre, avec *The Baptism* (1962) et *The Toilet* (1963). En 1964, il dirige le *Harlem youth opportunity program* et donne ses pièces les plus fameuses : *Dutchman* (*Le Métro fantôme*) et *The Slave*, suivies, en 1965, de *Slave ship*, *Black Mass* et en 1967, de *Home on the range*, *Police* et *Mad heart*. Cette période d'intense création est marquée aussi par la publication des essais sur la musique : *Blues people* (1963) *New black music* (1965), sur la politique

The Coming of the Black nation (1965), et des recueils de poésie : *Dant's hell, a poem for Black hearts* et *Black magic*.

Son entreprise d'un « Théâtre Révolutionnaire » s'apparente étroitement à celle d'Artaud et de son « Théâtre de la cruauté ». Il la présente ainsi : « Le théâtre révolutionnaire doit prendre les rêves et les rendre réels. Il doit isoler les cycles rituels et historiques de la réalité. Il doit aussi être une nourriture pour ceux qui ont besoin de nourriture et une propagande audacieuse pour la beauté. » Les situations sont d'une extrême violence, augmentée encore par le caractère schématique de l'intrigue et l'outrance des mots. On atteint cependant, au-delà d'une caricature délibérément provocante et agressive, une étrange profondeur poétique et subversive et une insupportable vérité. Quand dans *Police* il pose la question : « comment convaincre le flic noir de se suicider », quand dans *Black Mass* il raconte, suivant Elijah Muhammad, comment la « Bête blanche » a été créée, il ne ménage ni les hypocrisies ni les susceptibilités. Par ailleurs, il donne également dans le machisme le plus exacerbé, voyant dans la femme blanche le diable, dans la femme noire la faiblesse et l'abnégation. Cri de révolte contre l'asservissement raciste, l'œuvre de LeRoi Jones crève quelques-uns des purulents abcès que l'humanité nourrit et dissimule, c'est dire qu'elle fait mal très sagement.

Littératures africaines modernes

L'usage s'est imposé de distinguer des littératures africaines traditionnelles, orales le plus souvent, en langues dites *vernaculaires*, les littératures africaines modernes, rédigées en langues européennes

d'importation, dites *véhiculaires*, à savoir l'anglais, le français, le portugais — la seule langue africaine habituellement admise dans cette catégorie étant l'arabe, moyen d'expression naturel des écrivains soudanais.

Très contestée, cette opposition apparaît de moins en moins justifiée, de plus en plus vieillote : *Chaka* de Thomas Mofolo, le premier monument littéraire de l'Afrique moderne, paru en 1911, a été rédigé en langue vernaculaire, le sotho, ensuite traduit en anglais. Quant au concept de « langue vernaculaire » lui-même, il est devenu vain alors que tant de créateurs indigènes s'efforcent d'élever leurs langues à la dignité littéraire, rédigeant leurs œuvres en haoussah, en kikouyou, en swahili, en wolof, et qu'un succès sans précédent auprès des publics indigènes récompense ces entreprises. N'est-ce pas ce que firent au début du XVI^e siècle de jeunes poètes français pour conjurer la menace de sclérose inhérente au latin, langue étrangère imposée par la colonisation ?

Radicalisant cette argumentation, de jeunes linguistes africains, en particulier à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville, vont jusqu'à récuser le qualificatif d'« africaines » appliqué aux littératures écrites en langues européennes, pour le réserver aux seules œuvres, orales ou écrites, en langues africaines, vernaculaires ou non. C'est tomber de l'excès européen-centriste dans l'excès de dogmatisme inverse.

Deux séries de réflexions d'une tout autre nature peuvent être développées au sujet des jeunes littératures africaines liées aux langues importées.

La première concerne l'hypothèque de la *francophonie*, politique de l'État français se proposant de mobiliser des peuples africains pour

la défense du français contre l'invasion de l'anglais. Nouvel avatar de l'assimilationnisme, cette entreprise d'orchestration suppose la baguette d'un stratège qui s'est assuré des moyens de réduire la troupe à l'obéissance. C'est un fait que, malgré trente années d'indépendance des républiques francophones africaines, nulle industrie du livre ne s'y est développée, nul appareil de production, de diffusion et de reconnaissance des œuvres littéraires. Les créateurs africains doivent toujours se tourner vers Paris, plus imbu que jamais de ce pouvoir de vie ou de mort.

Entreprise mystique, la francophonie d'État, avec ses dogmes et ses consignes, suscite forcément prosélytes et détracteurs, également sectaires ; comment éviterait-elle de procéder en séparant le « bon grain de l'ivraie », le fils reconnaissant de l'ingrat, de s'immiscer de quelque façon dans la création, trop tentée de l'orienter ? Venues de Paris, des listes d'œuvres jugées sulfureuses, d'auteurs décréétés indésirables ou bienvenus sur la base de leur refus ou de leur acceptation de la francophonie, circulent : la censure pratiquée dans les républiques francophones africaines rappelle le Moyen-Âge.

Ce climat d'intolérance et de contrainte a précipité les écrivains africains de langue française dans deux camps rivaux sinon antagonistes dont l'un, composé des zélés sincères ou intéressés de la francophonie, très hostiles à l'engagement, se disant plus artistes que moralistes, a pour figure de proue Léopold S. Senghor, l'ancien président du Sénégal ; dont l'autre, formé d'auteurs que leur engagement a jeté dans la dissidence, poursuit, *mutatis mutandis*, le combat inauguré par feu Frantz Fanon et feu Cheik Anta Diop.

On sera surpris que les auteurs africains francophones n'aient pas

encore été découragés de créer ; au contraire, dans cette société accablée de coercitions, le souffle de l'invention s'exalte sans cesse davantage. C'est ce qu'atteste l'actuelle floraison d'œuvres diverses, publiées par de petites maisons souvent démunies, mais combien entreprenantes et imaginatives, en marge des grandes institutions éditoriales de la bourgeoisie française dédaigneuse ou paternaliste.

Seuls les diffuseurs, étroitement tributaires des mécanismes du crédit et du bon vouloir des banques, se sont à la fin lassés de distribuer une littérature devenue par définition suspecte aux dirigeants politiques trop prompts à s'alarmer des prétendues menaces de subversion. Les tiroirs des auteurs sont donc remplis de manuscrits, les caves des petits éditeurs regorgent de volumes, mais dans les librairies et les kiosques les ouvrages d'auteurs indigènes et les journaux du cru brillent surtout par leur absence.

Ainsi s'expliquent le piétinement, sinon le recul du français, constaté par maints observateurs, au bénéfice de l'anglais, mais aussi l'avènement des langues vernaculaires, trop heureuses et légitimement impatientes de combler le vide créé par la censure. L'institution a sans aucun doute favorisé la longévité de systèmes politiques fondés sur la contrainte, incapables de résister à la dénonciation ; mais c'est aussi elle qui contribue le plus à la marginalisation du français en Afrique, en le confinant dans des fonctions de pure liturgie administrative et dans le rituel vide des partis uniques. Le français en Afrique risque de devenir bientôt une langue morte, comme le latin l'était déjà en France au début du XVI^e siècle. On s'est à force d'aveuglement précipité dans le mal que l'on prétendait vouloir éviter.

Corollaire de la précédente, l'autre réflexion, en mettant en parallèle la littérature francophone et la littérature anglophone d'Afrique, en tant que phénomènes historiques, fait ressortir avec éclat l'interaction heureuse de la liberté d'expression, de la formation d'un nombreux public et de l'enracinement d'une langue coloniale dans la masse de la population, dans le terreau de sa vie quotidienne, au-delà des rites d'une administration et sans égard pour les affres d'une couche privilégiée.

Bien que, à l'image du Nigeria et du Cameroun, les pays anglophones et les pays francophones aient souvent des frontières communes et abritent des peuples apparentés, les pratiques politiques, héritées de deux mentalités coloniales très éloignées, diffèrent tellement que la censure d'ouvrages et la persécution d'auteurs, monnaie courante dans le système francophone, sont à peu près inconnues chez les anglophones, quelle que soit la forme de gouvernement. Critiques, débats, controverses s'étalent librement ; l'anglais au Nigeria devint très tôt le passage obligé de tout échange d'idées d'abord, puis l'instrument privilégié de l'expression des sentiments, signe d'une pénétration profonde dans les âmes. Non que l'anglais eût été élu par Dieu pour ce rôle de toute éternité, mais parce que, indocile aux combinaisons des stratèges impériaux, il s'était fait accessible à tous, se mettant ainsi au service des peuples. C'est ce qui justifie son attraction sur les Africains. Qui ne serait fasciné par la seule langue où se débattent aujourd'hui librement, sans tabou, tous les problèmes qui préoccupent les peuples ?

Le gouvernement de Sa Majesté faisant interdire et saisir un ouvrage, tout en menaçant d'expulser l'auteur du territoire national, pour protéger un tyran africain ami d'une

dénonciation jugée sacrilège, voilà qui est proprement inconcevable. C'est pourtant la mésaventure que connut en 1972 l'écrivain francophone camerounais Mongo Beti, coupable de publier à Paris *Main basse sur le Cameroun*.

Ainsi s'explique l'essor fulgurant de la littérature africaine de langue anglaise, qui vient de parcourir en quelques décennies seulement, surclassant son aînée francophone, le chemin qui mène du berceau, symbolisé par le roman d'Amos Tutuola « *The palmwine drinkard* » paru en 1952, à la consécration internationale du Prix Nobel décerné au Nigérian Wole Soyinka en 1986. Ainsi aussi s'explique l'émergence d'un public indigène assez large pour absorber au moins la majeure partie du tirage astronomique du roman de Chinua Achebe *Things fall apart (Le monde s'effondre)*, soit plus de deux millions d'exemplaires — chiffre inimaginable pour une œuvre africaine en langue française.

On a tenté d'expliquer ce décalage comme une conséquence arithmétique de la comparaison des populations francophones et des populations anglophones. C'est précisément l'arithmétique qui infirme cette thèse : aux dernières statistiques, l'Afrique dite anglophone (y compris les quatre millions de Blancs d'Afrique du Sud) comptait environ 207 millions d'habitants, contre 102 millions pour l'Afrique noire dite francophone — soit un rapport de 2 contre 1, seulement.

LITTLE, Malcolm dit Malcolm X (1925-1965)

Pour avoir su exprimer de façon saisissante ce qu'est la condition des Noirs dans un monde dominé par une idéologie ségrégationniste, Mal-

colm X fit trembler l'Amérique des années 60 et périt assassiné. Comme père du *Black Power*, il est à l'origine, au-delà de la répression féroce qui a détruit le mouvement, de la prise de conscience par la communauté noire de sa dignité, de ses droits, de sa place et de son importance dans la nation américaine.

Son existence répète et magnifie le destin de son père, prêcheur baptiste poursuivi par le KKK, chassé du Nebraska par l'incendie de sa maison, mort dans le Michigan dans un accident de voiture. Cinq des six oncles du jeune Malcolm périssent assassinés pendant cette période féroce. Il s'agit en effet d'imprimer dans l'âme des anciens esclaves une terreur de nature à dissuader toute velléité de sortir du statut d'exclusion et d'infériorité qui leur est fait. « Que le monde sache combien les mains de l'Oncle Sam sont sanglantes ! » dira Malcolm X. Une fois son père mort, sa mère devenue folle, elle qui, très claire elle-même, le haïssait, pensait-il, parce qu'il était le plus clair de ses enfants — « J'appris à haïr chaque goutte de sang que je tiens de l'homme blanc qui a violé ma grand-mère » —, sa vie connaît le parcours fatal de la misère et de la délinquance, tantôt cireur de chaussures à Boston, tantôt barman à Harlem, en maison de correction à treize ans, en prison à vingt-et-un ans, où il se retrouve condamné pour dix ans.

C'est en prison qu'il fait connaissance avec la prédication d'Elijah Muhammad, père fondateur des *Black Muslims*. Cette mystique noire le révélera à lui-même et lui permettra de se former intellectuellement en orientant son énergie vers la méditation de son destin de paria. En 1952, sorti de prison, il travaille à Detroit et devient un responsable des *Black Muslims*, mais avec un style et un ton qui lui sont

propres : « Ne vous offusquez pas lorsque je dis que j'étais en prison ; c'est cela l'Amérique : une prison ». Il abandonne les chemins d'une mystique purement compensatoire vitupérant les « diables blancs », qui permet surtout à Muhammad d'anesthésier et d'exploiter à son profit la frustration des Noirs en les berçant de l'espoir d'un avenir radieux, pour celui de l'analyse politique : « Les Noirs attendaient la tartine qui devait leur tomber du ciel ou le paradis dans l'autre monde. Celui d'ici-bas étant réservé aux Blancs ». En 1963, il se brouille avec Elijah Muhammad et fonde l'*Organisation de l'unité afro-américaine*, dont l'ambition est de susciter une dynamique idéologique noire à l'échelle mondiale.

Malcolm X met alors son génie rhétorique et son expérience des meetings, acquise chez les *Muslims*, au service d'une pensée politique rigoureuse et audacieuse. Concret et percutant, il touche efficacement, avec les seules ressources d'une éloquence sans faille, à la fois les foules, qu'il galvanise, et le système ségrégationniste, auquel il porte des coups mortels. « Le bulletin de vote a plus d'importance que le dollar », dit-il à une bourgeoisie noire qui se contenterait volontiers de gratifications purement matérielles et dont il caricature la conciliante servilité : « Voyez comme nous progressons, je peux prendre le thé à la Maison Blanche ! » À la bienveillance octroyée, il réplique par la désignation des intolérables scandales d'un passé pesant et d'un présent inique : « Pendant trois cent dix ans, nous avons travaillé dans ce pays sans toucher un sou (...) Tant que le Blanc vous envoyait en Corée, vous versiez votre sang, mais lorsqu'on détruit vos églises à la bombe, vous n'avez plus de sang. »

La réplique à ce discours fut à la mesure de sa force et de la force

qu'il affrontait témérairement. L'assassinat et la calomnie eurent raison de lui physiquement et idéologiquement. L'image de Malcolm X est en effet la plupart du temps réduite à quelques clichés grossiers le présentant comme agité d'une frénésie raciste convulsive, ce qui lui attire la dévotion d'admirateurs douteux et le prive de l'audience que l'intelligence qui anime son discours mériterait. Ce n'est pas un État noir qu'il rêvait de constituer, utopie dont il est facile de montrer l'illusion, mais un lobby contre les lobbies. Il avait, pour sa communauté, une ambition créatrice et non consummatrice : « Il y a ségrégation lorsqu'on dépend de quelqu'un d'autre ». En consacrant la rupture affective qui lui est imposée, il en annule plus sûrement et plus sainement les effets destructeurs : « Je ne pense pas que nous devons chercher à aimer qui ne nous aime pas ».

L'été 1964 fut à Harlem celui d'un véritable pogrom, répliquant à une fermentation propice à toutes les provocations. Malcolm X voyage ensuite au Proche-Orient et en Afrique. Lorsque la France le refoule le 9 février 1965, il sait qu'il n'échappera nulle part à ses ennemis. Il tombe le 21 février 1965, une fois rentré aux États-Unis, sous les coups d'un fanatique obscur, présenté comme un dévot d'Elijah Muhammad. Au cours des années 1965-1966 naît le *Black Power*, issu de la parole orgueilleuse de Malcolm X, redoutablement claire, impardonnablement lucide : « Ces gens-là ne savent pas ce qu'est la morale... Ils ne s'efforcent pas de mettre fin à un mal parce que c'est un mal, ou parce que c'est illégal, ou parce que c'est immoral ; ils n'y mettent fin que si cela constitue une menace pour leur existence. »

Les discours de Malcolm X ont été publiés en France sous le titre

Le Pouvoir noir (Paris, Maspéro, 1966), son *Autobiographie* recueillie par Alex Haley a été publiée chez Grasset (Paris, 1966), avec une excellente préface de Daniel Guérin.

Lobengula (1836 ?-1894)

Fils et successeur du général Zoulou Mzilikazi, le fondateur du royaume du Matabeleland ayant pour capitale Boulawayo, Lobengula est, d'une certaine façon, le dernier représentant de la lignée du grand Chaka, premier et unique empereur des Zoulous. Lobengula se laissa piéger le 13 octobre 1888 par Cécil Rhodes grâce à une ruse peu honorable, mais qui fut la première étape de la mainmise britannique sur ce qui allait devenir la Rhodésie du Sud, puis le Zimbabwe.

Loi-cadre Gaston Defferre (1956)

Du nom du feu maire de Marseille, qui était ministre des Colonies en juin 1956 quand il la fit voter par le Parlement français, cette loi représente une date capitale. Rompant radicalement avec la tradition du colonialisme français, elle concrétise la résignation de Paris, sous la pression de nouveaux courants idéologiques, à mettre enfin un doigt, bien timide certes, dans l'engrenage de la décolonisation. Elle autorise en effet la création dans chaque colonie d'Afrique noire non seulement d'un gouvernement aux prérogatives limitées au début, mais bien réelles, mais surtout d'une assemblée législative élue au suffrage universel, dont les pouvoirs rivalisent à plusieurs égards avec ceux des organes de la métropole. Ainsi engagé, le processus aura vite fait de s'accélé-

rer et de déboucher sur la souveraineté totale, au moins formelle.

LOUIS, Joe (1914-1981)

Joe Louis a été, avec Ray « Sugar » Robinson, l'un des tout premiers visages de Noir américain à devenir familiers aux Africains, grâce aux magazines sportifs occidentaux qui commencèrent à envahir le continent noir au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Mais les Africains de la fin des années quarante pouvaient à peine imaginer la charge symbolique représentée par le champion adulé, bien que son image s'affichât sur les murs des plus humbles demeures.

Joe Louis, champion de boxe poids lourds de 1937 à 1949, enthousiasma ses compatriotes, pour des raisons au demeurant divergentes, au cours d'un match-revanche livré en 1937 contre un boxeur allemand poulain de Hitler, Max Schmelling, qui l'avait mis k.o. l'année précédente. Joe Louis le mit hors de combat dès la première reprise. Dans cet événement, les Blancs, dit-on, virent un démenti des thèses racistes du führer, et les Noirs leur première revanche sur l'opresseur blanc ségrégationniste.

Joe Louis avait une telle foudre dans les poings que, sur ses soixante-et-onze combats, il en remporta cinquante-quatre avant la limite, treize aux points et un par disqualification. Le boxeur noir, qui n'avait pas une seule fois perdu son titre, se retira volontairement en 1949 ; mais, bientôt en proie à de graves difficultés financières, il crut pouvoir remonter sur le ring et se fit battre le 27 septembre 1950 par le champion du monde régnant, Ezzard Charles, confirmant ainsi à son corps défendant le fameux adage des commentateurs de boxe

américains, selon lesquels *they never come back*, démenti depuis.

Jo Louis, comme Ray « Sugar » Robinson, a précédé l'ère des champions militants américains, tels que le boxeur Cassius Clay (dit Muhammad Ali), Tommy Smith, Lee Evans, John Carlos, sprinters qui se rendirent célèbres aux Jeux Olympiques de Mexico en 1968, etc., de sorte qu'on ne trouve guère trace de lui dans les annales du sportif engagé.

LUMUMBA, Patrice (1925-1961)

La mort de Patrice Lumumba, à la merci de ses ennemis, fut pathétique et tragique comme un chemin de croix ; sa vie n'avait guère été plus heureuse. Enfance précaire, éducation absurde à force d'incertitude, une jeunesse ballotée entre la persécution et des triomphes fugaces, le futur martyr avait déjà payé très cher d'être né africain entreprenant, passionné et fier dans le Congo-Belge, colonie passablement sinistre, où le climat moral évoqua longtemps l'Afrique du Sud.

Image auparavant imprécise, trop mobile, le destin de Patrice Lumumba se fige dans son contour définitif en 1960, l'année de l'indépendance du futur Zaïre : par la fermeté de ses vues, par la fougue de ses propositions, c'est P. Lumumba qui s'impose comme le grand homme politique dont le pays a besoin. Premier Premier ministre de l'histoire du Congo-Léopoldville aux côtés du falot Joseph Kasavubu, Président de la République, c'est légalement Patrice Lumumba le détenteur du pouvoir. Aussitôt commence sa cruelle descente aux enfers.

Contre Patrice Lumumba, la CIA et les convulsionnaires de l'anti-marxisme ont vite réussi à coaliser

apeurés africains, nostalgiques blancs du racisme prodigue de privilèges, églises chrétiennes piliers du colonialisme, maniaques des marges bénéficiaires miraculeuses. Alors s'enclenche le drame qui se dénoue fatalement par l'éviction du leader africain anti-impérialiste et dont le scénario se répétera souvent, identique à lui-même malgré les multiples variantes.

Le sabotage de l'indépendance commence dès juillet 1960 par la mutinerie organisée de ce qui tient lieu d'armée au Congo, la *Force publique*, des hommes de troupe noirs entièrement encadrés par des Blancs. Le commandant en chef, un général belge, entend faire ainsi la démonstration de l'incapacité des Noirs à se gouverner. L'anarchie et les violences, en se propageant, donnent à la Belgique le prétexte rêvé pour une intervention militaire, dans laquelle Moïse Tshombé, qui s'est imposé au Katanga, voit l'occasion de faire sécession. Impossible désormais d'interrompre la chaîne diabolique des réactions. Arrivée des casques bleus de l'ONU, éclatement du Congo en États tribaux, conflit entre Patrice Lumumba et le secrétaire général de l'ONU, excommunications mutuelles du président J. Kasavubu et du Premier ministre P. Lumumba, arbitrage hypocrite de Joseph-Désiré Mobutu nouveau chef d'état-major de l'armée, qui a pour effet l'arrestation et la détention de Patrice Lumumba, son évasion suivie de sa remise au maître du Katanga Moïse Tshombé, son ennemi implacable. Chacun connaît la suite.

Avec la destabilisation de Patrice Lumumba et son assassinat, une tradition était fondée, une technique rodée ; elles allaient faire leurs preuves plus tard avec Kwamé N'Krumah au Ghana, Modibo Keita au Mali, Thomas Sankara au Burkina-Faso, en attendant d'autres occa-

sions. La tragédie de Patrice Lumumba revêt ainsi un caractère doublement exemplaire, individuellement et collectivement.

LUTHULI, Albert (1898-1967)

D'ethnie zoulou, où il porte le titre honorifique de Chef, premier Président historique de l'ANC élu en 1952, très représentatif de la petite classe de lettrés africains timorés qui vont le diriger jusqu'au massacre de Sharpeville en 1960, Albert Luthuli a incarné en quelque sorte l'illusion lyrique du mouvement en lui imprimant durablement une orientation de non-violence s'inspirant à la fois du gandhisme et des préceptes chrétiens.

Sans cesse soumis aux outrages et aux humiliations du système, Albert Luthuli fait, à son corps défendant, la démonstration qu'il y a inadéquation entre le rêve de Gandhi et un régime qui ne respecte aucun principe moral. Le grand militant est en prison quand il apprend en 1960 que le Prix Nobel de la paix lui a été attribué.

Chief A. Luthuli est mort le 21 juillet 1967 dans un accident qui a paru suspect à plus d'un commentateur. La version officielle prétend que, au moment où il enjambe le ballast d'un petit chemin de fer desservant le district où le Prix Nobel, vénéré du monde entier, est tenu en résidence surveillée, le vieil homme est accroché par le wagon de marchandise d'un petit train local.

Albert Luthuli laissait une autobiographie intitulée *Let my people go*.

Lynchage

La loi de Lynch, cette institution d'une justice sommaire et expéditive

exercée par la foule, sévit aux États-Unis à partir du XVIII^e siècle, où un certain Lynch établit un tribunal privé décrétant et appliquant ses propres sentences. Dans les mœurs, d'une rudesse et d'une férocité primitives, des agglomérations de pionniers, lors de la conquête de l'ouest américain, le lynchage tint une place dont témoignent maintes intrigues de westerns. Il disparut vite, ressenti comme insupportable dès qu'un groupe devenait une communauté civilisée. Il connut cependant un développement d'une nature différente dans les États du Sud, après la guerre de Sécession, où il fut le principal moyen, pour la communauté blanche raciste, de maintenir dans l'humiliation par la terreur les anciens esclaves noirs. Le fléau du lynchage des Noirs sévit pendant des dizaines d'années aux États-Unis et n'est peut-être pas encore tout à fait éteint. Mollement combattu par les autorités de certains États, il était, dans d'autres États, directement, bien que parallèlement, protégé ou même inspiré par elles. La hantise du lynchage constitua à la longue un traumatisme dévastateur dans la conscience de plusieurs générations de Noirs par le caractère à la fois permanent, imprévisible et irrationnel de cette menace qui tenait au fil de l'arbitraire de groupes de petits blancs fanatisés par le Ku-Klux-Klan.

De 1882 à 1962, 3 442 cas de lynchages de Noirs ont été officiellement recensés, contre 1 294 pour les Blancs. Pour ces derniers, les cas les plus nombreux se situent sur une brève période autour des années 1884 et 1885, dans l'Ouest, soit pour un homicide soit pour des causes indéterminées et le lynchage se fait par pendaison pure et simple. Les autres cas, tout au long de cette période, pour une part non négligeable, concernent des exécutions sommaires d'individus qui se sont

solidarisés avec la cause des Noirs, ou bien appartiennent à d'autres ethnies, Asiatiques, Juifs, Mexicains, etc, lorsque le Klan aura étendu le spectre de son racisme et de sa xénophobie à divers immigrants considérés comme indésirables. Pour les Noirs, les années terribles se situent de 1891 à 1901 avec plus de cent lynchage par an, chiffre qui ne décroît que très lentement

dans le premier tiers du XX^e siècle et ne tend vers zéro que dans les années 60. Le lynchage des Noirs ajoute toujours à l'exécution sommaire le sadisme maladif des sévices qui se terminent par le bûcher ou la pendaison. Maladives aussi la plupart du temps les accusations de viol ou tentatives de viol, statistiquement majoritaires, à côté de griefs comme « a insulté un Blanc ».

M

MACAULAY, Herbert (1864-1946)

Macaulay, appelé le père du nationalisme nigérian, préfigure en effet les grands leaders anticolonialistes anglophones de l'Afrique de l'Ouest : études universitaires en Angleterre, passage dans l'administration britannique dont il divorce pour incompatibilité d'éthique, croisade contre les abus de la colonisation, et en particulier contre la discrimination raciale, création en 1924 du premier parti politique nigérian, le *Nigerian National Democratic Party* (NNDP).

En 1944, Macaulay, aux côtés de Nnamdi Azikiwé, jette les fondations du *National Council for Nigeria and Cameroon People* dont le rôle sera capital dans l'évolution du Nigeria vers l'indépendance.

Madagascar (massacres de)

Au lendemain de la dernière guerre mondiale, de nombreuses révoltes éclatent spontanément au sein des populations indigènes des colonies africaines — en Algérie, au Maroc, en Gold Coast (futur Ghana), au Cameroun, etc. Quoique la panique et la mauvaise foi aient fait dire à l'époque, il n'y a pas d'autre explication à ces événements que la lassitude chez ces peuples d'être gouvernés par des systèmes oppresseurs imposés par des étrangers, jointe au sentiment exaltant d'avoir contribué autant que personne à la défaite du monstre nazi.

L'insurrection du peuple de Madagascar en mars 1947 s'est imposée à la mémoire de l'Afrique en raison des massacres auxquels le pouvoir colonial blanc, forces de l'ordre et milices des colons confondues, dut recourir pour rétablir son autorité. Des atrocités abominables furent exercées contre des populations désarmées le plus souvent innocentes. Le nombre des victimes a fluctué selon les historiens des différents bords, tournant pourtant invariablement autour de cent mille morts — chiffre qu'il convient de mettre en parallèle avec la population totale de la Grande Île, estimée alors à trois millions environ.

Magie

Dans le difficile et mouvant domaine du vocabulaire de l'aire mentale de la croyance, la magie occupe une place de choix. En gros, elle désigne tout ce qu'on ne maîtrise pas par une compréhension rassurante du mécanisme des causes et des effets. La magie, comme la science, traduit l'ambition, évidemment vouée à l'échec, de maîtriser les phénomènes de la nature. Elle appartient au domaine sacré de la puissance, exactement comme la science, mais de façon probablement plus inoffensive. Autant les Européens se sont plu à se représenter vus comme des magiciens par les cultures qu'ils conquièrent techniquement, autant ils sont inquiets devant ce qu'ils appellent magie

dans le rapport écologique qu'une population entretient avec son environnement. La magie partage encore avec la science le fait d'engendrer, pour ainsi dire *sui generis*, le charlatanisme, qui est le triomphe de l'effet sans cause, la puissance sans la connaissance.

De ce point de vue, la civilisation moderne est de plus en plus magique dans la mesure où elle opère de plus en plus sur des effets par des effets, consacrant le triomphe de l'illusion généralisée, sous les espèces de la télévision et de la publicité comme pouvoir suprême. Dans le même temps, on constate une multiplication d'études prétentieuses et souvent ridicules sur les magies anciennes ou exotiques considérées comme monstrueuses et fascinantes dans leur étrangeté. Michel Leiris dans *l'Afrique fantôme* et Jean Rouch dans *Les maîtres fous* offrent d'excellents exemples de la démarche dangereusement confusionniste qui consiste à analyser la magie chez les autres dans une attitude de voyeur, au lieu d'avoir le courage d'interroger soi-même l'irrationnel, comme tenta de le faire le surréalisme dans ce qu'il eut de plus audacieusement novateur.

Makendal (ou Macandal ou Makandal)

Personnage mal connu, mentionné partout, mais nulle part traité, Makendal fut, selon Césaire, un illuminé musulman, un Mahdi, selon d'autres le grand prêtre d'une secte vaudou.

Un seul fait semble établi : esclave à Saint-Dominique, Makendal dirigea en 1757 une révolte d'esclaves noirs qui sema durablement l'épouvante parmi les maîtres blancs. Capturé, torturé, exécuté, Makendal eut du moins le mérite de

tracer le chemin où, peu après lui, Toussaint Louverture et Dessalines allaient s'engager victorieusement.

MALAN, Daniel-François (1874-1959)

Pasteur, membre de la communauté boer, Daniel Malan fut très tôt un extrémiste de la suprématie blanche, militant dans l'*Afrikaner Broederbond*, société secrète dont l'idéologie est imitée de l'hitlérisme. Porté au pouvoir en 1948 par la vague afrikaner, il est l'apprenti sorcier qui, franchissant en quelque sorte le Rubicon, entame le processus de l'application rigoureuse de l'apartheid, ce développement séparé qui n'est que l'euphémisme de la défense de la pureté raciale des Blancs. Il est effrayé, semble-t-il, de la caution qu'il a ainsi donnée involontairement à l'impatience des frénétiques, quand il quitte la scène politique à quatre-vingts ans, en 1954.

Mali (empire du)

L'évocation redondante du Mali et du Ghana dans les années cinquante et soixante a servi de référence aux théoriciens de la négritude en même temps qu'aux militants indépendantistes africains, avec lesquels ils se confondaient pour le tout venant.

Le Mali, dont on attribue la fondation à Soundiata au treizième siècle de notre ère, connut le summum de sa puissance au quatorzième siècle avant de décliner peu à peu et de disparaître au dix-septième siècle. Il doit aux auteurs arabes, grands admirateurs de ses fastes et d'une splendeur dont témoignent encore Tombouctou et

Gao, d'avoir laissé un souvenir prestigieux.

Actuellement, le Mali est l'appellation prise, à la proclamation de son indépendance, le 22 septembre 1960, par l'ancien Soudan français, colonie ayant appartenu à la fédération de l'Afrique Occidentale Française.

MALOUET, Pierre-Victor (1740-1814)

Élevé par les Oratoriens, possédant un goût des lettres qui lui fit écrire une tragédie et deux comédies, Malouet entra en 1763 dans la marine. Il remplit différentes missions en Guyane, dont celle qui se solda par l'échec et la mort des colons qu'on voulait y implanter, mais aussi à Saint-Domingue et au Cap. Il y recueillit la matière de divers mémoires sur les colonies. De 1780 à 1788, il administra Toulon. Député aux États-Généraux, il prônait un régime analogue à celui de l'Angleterre, défendant les idées des monarchiens. Il était étroitement lié avec l'abbé Raynal et ami d'enfance de Fouché. Il fut commissaire de la marine sous Louis XVI et sous Napoléon. L'un le fit chevalier de Saint-Louis, l'autre Commandeur de la légion d'honneur. Il mourut sans fortune laissant le souvenir d'une intégrité et d'une probité scrupuleuses. « La modération était le trait distinctif de son caractère ».

C'est à cet homme qu'on doit le *Mémoire sur l'esclavage des nègres*, paru en 1788, qui constitue un chef-d'œuvre de littérature politique. L'élégance et la clarté de l'écriture permettent en effet d'y saisir pleinement la perversion d'un raisonnement totalement obnubilé par une finalité purement économique cou-

verte par un langage hypocritement moral.

« Lorsque j'ai voulu traiter cette question de l'esclavage des nègres, je me suis adressé d'abord à ma conscience qui m'a assuré que c'était une malheureuse institution et qu'on ne pouvait la défendre sans condition [...] A Dieu ne plaise que j'essaie ici de consacrer l'esclavage et de le réduire en principes ! Il est et il sera toujours une violation du droit naturel. »

Alors ? Alors il y a le réel et ses circonstances. La première est la nécessité économique :

« Si, au nombre de ces besoins sont aujourd'hui le sucre, le café, l'indigo et qui ne peuvent être cultivés que par des nègres, je crois que ceux-ci, jusqu'à ce qu'il s'élève parmi eux un Montesquieu, sont encore plus rapprochés de la condition d'hommes raisonnables en devenant nos laboureurs, qu'en restant dans leur pays, soumis à tous les excès du brigandage et de la férocité. [Du reste], les autres peuples, si nous renoncions, ils ne renonceraient pas. »

La nécessité économique est liée aux conditions des climats. Les travailleurs européens coûteraient trop cher à nourrir et d'ailleurs, ils ne peuvent pas travailler dans un climat chaud. Comme le simple bon sens suggère que ce doit être le cas pour tout le monde, on voit surgir alors le raisonnement à fantasmes racistes qui est un grand classique de la pensée politique européenne. On ne peut faire travailler les Noirs que par l'esclavage parce que « les hommes et les femmes noirs ont une propension invincible au plaisir », d'autre part, « l'esclavage est une institution immémoriale en Afrique, qui survivra à toutes nos dissertations ». Malouet est même en retrait sur ce qu'on trouve chez les historiens politiques les plus récents puisqu'il affirme que « l'existence des anthropophages peut être contestée, quoique plusieurs voyageurs

la certifient ». On voit que le cliché classique ne s'enracinera définitivement qu'au XIX^e siècle. Enfin, *last but not least*, dans la série des arguments racistes : « l'esclavage est nécessaire pour prévenir le mélange et l'incorporation des races. Si ce préjugé est détruit, c'est ainsi que les nations se dissolvent. »

La troisième série d'arguments est à caractère religieux. C'est un raisonnement par l'absurde contre l'idée de l'abolition de l'esclavage :

« Quoi ! Les capucins mêmes auraient part à cette proscription parce qu'ils ont des esclaves ! Les ursulines, les sœurs grises qui se dévouent au service des malades, sont aussi des infâmes parce qu'elles ont des esclaves ? Ce délire peut être celui d'une âme honnête, mais il annonce une fièvre inflammatoire qu'il faut soigner. »

On aura reconnu sans mal dans ces trois séries d'arguments la succession des arguments dits ironiques dans le fameux texte de Montesquieu. Le disciple compromettant qu'est Malouet va continuer à se révéler. Il pose, en effet l'ultime question :

« Quel doit être maintenant dans les calculs de la raison l'esprit des lois qui dirigent un pays obligé à de tels expédients ? [...] On ne sait pas, on ne croit pas assez à tout le bien que peuvent faire de bonnes lois ».

La justification par la loi est en effet l'*ultima ratio* du droit moderne. « Oui certes il est possible de concilier la justice et la bienfaisance avec un état de servitude nécessaire. »

Malouet passe pudiquement sur les « excès de châtiments et de travaux » qu'il réprouve d'ailleurs, mais « pour un père dur, va-t-on abolir la loi de la famille ? » Toujours pragmatique avant tout, il prône la nécessité d'une législation de protection des esclaves parce

qu'on a besoin de « cette multitude d'esclaves que l'Afrique sera bientôt dans l'impuissance de recruter ». Le raisonnement esclavagiste chez Malouet est, avec une clarté et une netteté exemplaire, le modèle du raisonnement colonialiste, puis impérialiste qui produit encore de très beaux spécimens, que le rapprochement avec celui de Malouet, aide à décrypter.

MANDELA, Nelson (1918-)

Détenu aujourd'hui au bagne sud-africain de Poolsmoor, Nelson Mandela, l'ancien dirigeant de l'*African national congress* (ANC), vient d'être proclamé, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, le prisonnier le plus célèbre de la planète. C'est en 1964 que Nelson Mandela a été condamné à la prison à vie, au terme d'un procès illustrant à merveille la panique répressive dont fut saisi le régime de l'apartheid au lendemain des massacres opérés par sa police à Sharpeville en 1960

A l'occasion de ce procès, que l'histoire a retenu sous le nom de Procès de Rivonia, Nelson Mandela, professionnel du barreau, prononça un plaidoyer dont l'énergie et la franchise apparaissent rétrospectivement suicidaires. Le dirigeant noir exposa que son organisation n'avait recouru à la violence que lassée par cinquante années de légalisme sans le moindre résultat, déclarant notamment : « Toutes les voies permettant d'exprimer notre opposition dans la légalité nous étant désormais interdites, nous nous sommes trouvés devant une alternative : soit accepter d'être perpétuellement dominés, soit défier les autorités de ce pays. »

Bien qu'enfermé dans un bagne inhumain, sans espoir d'en sortir,

Nelson Mandela est tenu pour le véritable chef de l'ANC par les dirigeants racistes blancs qui, pour justifier leur refus de libérer l'illustre prisonnier, avouent redouter qu'à sa vue ou sous l'effet de sa parole les cités et les bidonvilles africains ne s'embrasent. (Cette notice a été rédigée en 1988. Mandela se trouve en septembre 1989 sous le régime de la détention hors enceinte.)

MARAN, René, (1887-1960)

Né à la Martinique, René Maran vint faire ses études au lycée de Bordeaux puis à Paris. Écrivain précoce, il publie dès 1909 un recueil de poèmes, *La Maison du bonheur*, puis, en 1912, *La Vie intérieure*, d'un lyrisme tendre et mélancolique. L'expérience qui va marquer et infléchir son existence et son œuvre est le contact qu'il prend avec l'Afrique, comme administrateur des colonies en Oubangui, en 1912. Un premier récit, *Djogoni*, qui ne sera publié qu'après sa mort, rend compte de cette expérience et du trouble où le jette la situation — ô combien inconfortable — qui est la sienne, de Noir chargé de représenter près des Noirs la puissance coloniale. C'est avec le fameux roman *Batouala* (1921) qu'explose le conflit de conscience. L'œuvre est complexe, contradictoire, d'une sincérité qui provoque dans l'opinion des réactions extrêmes. Le livre obtient en effet le prix Goncourt, mais la préface, où Maran, avec une éloquence véhémement, proteste contre les exactions de la colonisation, suscite contre l'auteur une campagne haineuse qui l'oblige à démissionner.

Pour vivre, René Maran entreprend alors, parallèlement à une œuvre poétique personnelle délicate : *Le Visage calme* (1922), *Les belles images* (1935), des travaux d'érudition historique, notamment

bon nombre de biographies : *Livingstone* (1938), *Les Pionniers de l'Empire* (1943-1946), *Savorgnan de Brazza* (1951), *Bertrand du Guesclin* (1960), autant d'ouvrages qu'il ne faut ni juger ni classer prématurément, tant ils recèlent de précieux documents et réflexions ; mais surtout, il prolonge *Batouala* par une série d'histoires animalières : *Djouma, chien de brousse* (1927), *Le livre de la brousse* (1934), *Youmba la mangouste* (1938), *Bêtes de la brousse* (1942), *Mbala l'éléphant* (1942), *Bacouaya le cynocéphale* (1953). Ces fables lui servent à exprimer la vision qu'il se fait d'un monde humain profondément méchant et même pervers. Dans *Youmba*, il montre en effet comment l'appropriation par l'homme conduit la mangouste à être tuée et dévorée en échange de son attachement suscité par une affection piège.

L'œuvre de René Maran, passionnante à étudier, révèle chez son auteur l'angoisse devant le dilemme jamais résolu entre nature et culture, l'une et l'autre à la fois bien-faisantes et malfaisantes. Dans *Un homme pareil aux autres* (1947), il ajoute sa propre brisure intérieure d'homme noir, apprivoisé à une culture qui le nie. De ce « double lien » qui aurait pu l'étouffer, il donne, tout en lui échappant par la littérature, une image profonde et instructive.

MARLEY, Robert ou plutôt Bob (1944-1981)

Ce Jamaïcain, star de la chanson populaire, ne fut pas seulement un merveilleux artiste, qui enthousiasmait les foules sur tous les continents. Bob Marley aura surtout été un ambassadeur de la communauté noire de la Jamaïque, cette grande Antille si près de l'Amérique, si loin de Dieu — selon un

mot historique. Il a révélé au monde le *reggae*, les *rastas*, en un mot plus d'un aspect étonnant de la culture jamaïcaine.

Marron

Ce mot, d'origine indécise, espagnole ou caraïbe, par contamination de deux sens désignant l'homme de couleur et le sauvage, se répandit aux Antilles espagnoles, françaises et anglaises, ainsi qu'en Guyane, pour désigner l'esclave fugitif. La pratique du marronnage naquit avec l'esclavage et ne cessa jamais, témoignant amplement du caractère insupportable de l'esclavage et de l'absence de résignation chez les esclaves, et détruisant du même coup les deux piliers idéologiques de la bonne conscience esclavagiste, l'équité du sort de l'esclave et son incapacité à vivre libre. D'importantes communautés de marrons réussirent même, dans les conditions les plus précaires, à survivre et à s'organiser dans des régions où une nature inaccessible ou inhospitalière les protégeait, en Guyane ou à la Jamaïque. Elles y créèrent des sociétés qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

La répression du marronnage fut, de son côté, acharnée et féroce. Le *Code noir* français prescrivait l'essorillage (amputation des oreilles) à la première évasion, la section du jarret en cas de récidive. La mort était le plus souvent le lot de ceux qui étaient pourchassés. Les colons de Cuba élevèrent et dressèrent de terribles chiens chasseurs d'esclaves. De véritables guerres furent soutenues par des groupes organisés. Ces luttes désespérées, qui se terminaient souvent par des exécutions publiques exemplaires, ont laissé dans la mémoire les noms des grands révoltés que furent, pour ne parler que de Saint-Domingue,

Padrejean en 1679, Michel en 1719, Polydor en 1734, Pompée en 1747, Médor en 1757, Jacques en 1777.

Le plus célèbre de tous fut François Makandal, qui fit trembler l'île à la tête de ses troupes en 1758. Dans un ouvrage représentatif de la tradition intellectuelle libérale de l'Occident, *Le nègre romantique*, de Léon-François Hoffmann, paru en 1973, il est présenté ainsi : « *Makandal : nom d'un nègre empoisonneur qui commit à Saint-Domingue des forfaits atroces ; ennemi des Blancs, il avait juré d'en éteindre la race* ». Ce n'est guère autrement que certains présentent la grande révolte de 1792, qui venait couronner une longue tradition de refus.

Mason and Dixon Line

Appelée ainsi du nom de ceux qui en ont réalisé le tracé à partir de 1760, c'est la frontière séparant la Pennsylvanie au nord, et le Maryland au sud ; elle est devenue la ligne de démarcation entre les États nordistes (en principe anti-esclavagistes) et les États sudistes (esclavagistes), après avoir été prolongée en 1820 d'est en ouest suivant le parallèle 36° 40' de latitude nord. Elle allait marquer la ligne de clivage entre deux vocations antagonistes d'où devait sortir la guerre de Sécession : le nord, caractérisé par l'industrie naissante, préférait des travailleurs libres, dotés d'une bonne formation, bien rémunérés ; au sud, une économie essentiellement agricole était avide d'une main-d'œuvre bon marché, soumise, en un mot servile.

MATSWA, André dit Grenard (1889-1942)

Natif du Moyen-Congo (actuellement Congo-Brazzaville), colonie

française, André Matswa est mort dans une prison du Tchad où il avait été banni par le pouvoir, au terme de longues années de persécutions de toute nature.

Les raisons de l'extrême animosité du pouvoir à l'égard de Matswa paraissent énigmatiques aujourd'hui encore. Matswa avait eu le privilège de résider un temps en France, après la Première Guerre, et d'y travailler comme employé de bureau. C'est, semble-t-il, pour avoir fondé une amicale de ses compatriotes résidant en France qu'il se signala à la diligence des autorités, dont la haine ne devait plus se démentir. Il fut probablement soupçonné de sympathies pour le parti communiste.

L'ascendant exercé par Matswa sur les foules noires a sans doute relevé du prophétisme ; le matswanisme, toujours vivace, s'apparente plus à une mystique qu'à un credo politique. La plupart des auteurs évoque d'ailleurs, avec raison, André Matswa au chapitre des religions synchrétiques africaines.

MCKAY, Claude (1889-1948)

Associé à la *Renaissance nègre*, dont il est considéré comme la figure la plus significative en même temps que le créateur le plus original, Claude McKay est né à la Jamaïque, dans une famille de très petits paysans noirs, mais il vécut principalement à Harlem, voyageant souvent en Europe, notamment en France. Personnalité ombrageuse et méditative, Claude McKay semble avoir eu un caractère solitaire sinon insociable qui n'a pas dû favoriser le rayonnement de sa poésie, chant de révolte contre l'oppression de sa race, discours sombre et frémissant, mais exempt du messianisme enflammé de ses compatriotes jamaï-

cains, dont Marcus Garvey, son contemporain, demeure une saisissante illustration.

Ménélik II (1844-1913)

Prédécesseur sur le trône de l'Éthiopie de Haïlé Sélassié, Ménélik II est surtout connu pour sa victoire à Adoua sur les Italiens, en 1896. L'armée italienne eut, dit-on, au moins douze mille morts. On lit parfois sous la plume de compilateurs hâtifs que c'est la première victoire d'une armée noire contre l'envahisseur colonial. C'est faire un peu vite bon marché des vicissitudes traversées par les envahisseurs blancs en Afrique australe, contre lesquels il serait présomptueux de laisser croire que les Bantous, malgré l'infériorité de leur armement, eurent toujours le dessous. En 1879, notamment, les Zoulous livrèrent contre les Anglais une bataille victorieuse, où le fils unique de Napoléon III, officier dans l'armée anglaise, trouva la mort.

Ménélik mena aussi des guerres de conquête, qui agrandirent l'Empire. Comme plus tard son cousin Haïlé Sélassié, il montra des vellétés de modernisation qui n'eurent guère d'effet sur une sclérose des structures confinant déjà à la gangrène.

Métis du cap (Cape coloured)

En 1652, un navire de la VOC (*Vereenigde oostindische compagnie*), qui fait le commerce de l'Extrême-Orient est détruit par la tempête au large du Cap. Ses occupants, avant d'être recueillis, explorent le rivage et reviennent bientôt s'y installer. Ils seront un millier avant la fin du siècle.

cle, dont quelques centaines de huguenots français bannis par l'Édit de Nantes. Les naturels du cru, les Hottentots, de tradition pastorale, se révélant peu domesticables, les Boers, comme ils vont s'appeler désormais, font venir pour cultiver leurs fermes des esclaves de tous les lieux que fréquente le commerce hollandais dans l'Atlantique et le Pacifique : Angola, Mozambique, Bengale, Ceylan, Tonkin. La prospérité des fermiers se mesure à leur nombre d'esclaves, tel celui qui, à Elsenburg, près du Paarl, comptait quatre-vingts hommes et huit femmes au service des champs et de la maison. Les révoltes et les évasions marquent l'histoire de la colonie au XVIII^e siècle. Les *Hanglips* (ou évadés) vivent dans des repères inaccessibles dans les falaises. C'est à eux qu'on attribue l'incendie qui faillit détruire le Cap le 12 mars 1736. Les supplices qui attendent les esclaves révoltés, pal, *flash-pulled*, ne suffisent pas à dissuader les fuyards mais les incitent à chercher refuge chez les Hottentots ou chez les Khosas, peuple bantou.

Au début du XIX^e siècle, les Anglais s'installent. Ils contrôlent bientôt la vie politique de la colonie du Cap. Ils imposent l'abolition de l'esclavage en 1833. Coincés entre le dynamisme commerçant des Anglais et la concurrence de la masse de leurs anciens esclaves, devenus les *Vrifs* Swart, les Boers entreprennent alors le grand Trek, mouvement d'émigration qui les emmène vers le Natal et le Transvaal, à la recherche de nouvelles terres et, surtout, de nouveaux travailleurs, qu'ils trouvent dans les populations bantoues défaits. Après la lutte qui oppose les Anglais et les Boers pour la possession des terrains miniers, le XX^e siècle voit s'instaurer un régime dont la prospérité est fondée sur l'apartheid qui enferme les populations d'origine africaine dans un statut inique.

Les *Cape coloured*, issus majoritairement des anciens esclaves, reçoivent alors un statut spécifique qui constitue, pourrait-on dire, une sorte de brimade atténuée. Cependant, dans le cadre du fameux *group area act* qui réserve à chaque catégorie une aire d'habitation, les métis se sont vus chasser du plus ancien quartier qu'ils occupaient, au centre de la ville du Cap. Il en fallait bien moins pour que les deux millions et demi de métis se sentent solidaires des Noirs en RSA.

Minton's Playhouse

Contrairement au *Savoy*, simple salle de danse, au *Cotton Club*, rendez-vous des manitous blancs de la pègre new-yorkaise, et à tant d'autres établissements où la musique afro-américaine servait de prétexte ou d'accompagnement, le *Minton's Playhouse* fut un haut lieu du jazz. C'était un modeste cabaret, à vrai dire une boîte plutôt sordide, mais située au cœur de Harlem, sur la Cent-dix-huitième rue. Le culte qu'on y rendait au dieu jazz était sans mélange. C'est sans doute pourquoi de jeunes musiciens rêvant d'innovation s'y retrouvaient spontanément après le travail pour jouer sans contrainte — participer à ce que l'argot des jazzmen appelle *jam-session*. C'est là que naquit le style dit *be-bop*, à travers les célèbres *jam-sessions* réunissant les Charlie Parker, « Dizzy » Gillespie, le guitariste Charlie Christian (qui y grava sans le savoir, dit-on, le fameux *Swing to bop*), le batteur Kenny Clarke, le pianiste Thelonius Monk, principalement.

MITTERRAND, François (1916-)

Homme politique français, premier secrétaire du Parti socialiste,

François Mitterrand à peine élu président de la République en 1981 suscite au sein des foules africaines un étonnant mouvement de sympathie : les intellectuels africains surtout se sont persuadés qu'un gouvernement de gauche retirera l'appui de la France aux dictateurs installés par Charles de Gaulle et maintenus par les pouvoirs de droite qui succédèrent au général.

Bientôt pourtant, François Mitterrand ne laissa passer aucune occasion de témoigner considération, intérêt et même amitié pour des chefs d'État dont la réputation de violence et de mépris des droits de l'homme n'était plus à faire. L'Afrique, consternée, découvrit que François Mitterrand, non content de s'en tenir à la politique de présence militaire et d'hégémonie politique et culturelle pratiquée avant lui, ajoutait avec le concept de *pré carré* sa pierre personnelle au monument de néo-colonialisme que n'avait cessé d'être la politique africaine de la France depuis le général de Gaulle.

Ainsi donc, tout comme le général qu'il avait si souvent combattu, François Mitterrand avait lui aussi *une certaine idée de la France* ; le chef d'un parti laïque et rationaliste était en réalité, lui aussi, un mystique. Plus que Jean Jaurès, le modèle de ses rêves secrets, c'était Jeanne d'Arc.

MOBUTU, Joseph-Désiré, puis Sese Seko (1930-)

Membre nécessaire, passablement intempérant, médiocrement doué de l'entourage de Patrice Lumumba, élevé par lui dès l'indépendance au rang de chef d'état-major de l'armée nationale, Mobutu se transforme vite en Judas qui prend pour mentor la CIA (le fameux service de renseignement amé-

ricain), couvre d'anathèmes anti-communistes son bienfaiteur d'hier, exécute un coup de force pour le destituer de sa fonction de Premier ministre légal ; il n'a plus de cesse dès lors qu'il ne l'ait fait arrêter, détenir dans les conditions les plus humiliantes, et finalement assassiner avec la complicité active du Katangais Moïse Tschombé.

Cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1966, Mobutu proclame héros national Patrice Lumumba.

Agissant tantôt masqué tantôt à visage découvert, voici enfin, après maintes convulsions, et en particulier l'éviction du Président Kasavubu, le général Joseph-Désiré Mobutu seul maître à bord. C'est le moment qu'il choisit pour révéler au monde l'*authenticité*, philosophie du retour aux sources africaines, dont un dogme impératif bannit les prénoms européens dans un pays largement christianisé — Mobutu Joseph-Désiré sera désormais Mobutu Sese Seko. Tandis que le Zaïre (dénomination prétendument *authentique* du Congo), fouetté par le zèle des apôtres de la nouvelle religion, s'enfièvre de négritude, la presse internationale révèle à l'opinion ébahie que le pape de l'*authenticité* a placé à l'étranger, en biens immobiliers et valeurs mobilières, une fortune équivalant à la totalité de la dette extérieure du Zaïre. Essoufflement et discrédit de l'*authenticité*.

Qu'à cela ne tienne ! Au cours des années quatre-vingts, Mobutu, décemment en verve, invente la Ligue des États noirs. S'inquiète-t-on de la résonance raciste de l'appellation ? Et la Ligue arabe alors ? répond le général, devenu maréchal entre-temps. Pourtant, le maréchal entretient les meilleures relations avec les maîtres de l'apartheid, recourant à l'occasion à leurs experts militaires, offrant le marché du Zaïre à leurs productions agricoles et industrielles.

L'exercice du pouvoir est décidément, pour le maréchal Mobutu Sese Seko, un long fleuve d'imposture.

Monde (Le)

Quotidien du soir, paraissant à Paris depuis décembre 1944, *Le Monde* doit son immense prestige à son indépendance financière, politique et idéologique et surtout à la rigueur, peu commune en France, rarement démentie, dont il fait montre dans le traitement de l'information. C'est si vrai que *Le Monde* a paru à maints spécialistes non seulement le meilleur journal français, ce qui est une évidence, mais aussi l'un des tout meilleurs d'Europe.

La faiblesse majeure du *Monde*, désastreuse si l'on considère son influence sur les élites intellectuelles africaines, a longtemps résidé dans le parti pris favorable aux dirigeants francophiles, tous systèmes confondus, parfois au risque du scandale. Ce fut notamment le cas de juillet 1970 à janvier 1971 lorsque, au cours d'une procédure utilisant des méthodes qui rappelèrent les procès de Moscou, comme des aveux enregistrés sur une bande magnétique et diffusés par radio, le tyran camerounais de l'époque fit arrêter, emprisonner, torturer et juger deux dirigeants de l'opposition, dont un évêque catholique.

Le soutien apporté au dictateur camerounais par *Le Monde*, dont la page africaine combinait avec virtuosité le silence et la déformation, n'était pas de circonstance, mais l'expression d'une doctrine « africaine », constante pendant les deux décennies qui succédèrent aux indépendances, posant comme valeur inattaquable, sacrée, la préservation du « rayonnement » de la France,

fût-ce au détriment des principes élémentaires de la démocratie et de la dignité des populations africaines. Nationalisme borné ? Convergence circonstancielle, justifiable par la guerre froide, avec la politique de Paris, qui, depuis toujours, avait placé l'Afrique « francophone » sous le régime de la raison d'État — ce que François Mitterrand appellera plus tard le pré carré ?

Le Monde donnant le ton à l'ensemble de la presse, l'opinion française aura ignoré jusqu'au désastre que l'Afrique était rongée par le cancer de la corruption qui, associée à la prévarication et aux autres formes de gabegie, allait provoquer la débâcle des économies et jeter les populations déjà démunies dans les affres de la dette et des ajustements structurels.

La démonstration est donc faite que la meilleure défense d'une civilisation, c'est le respect des hommes à travers leur combat pour la liberté et la dignité.

MONDLANE, Eduardo (1920-1969)

Eduardo Mondlane était le président du Front de libération du Mozambique (Frelimo) quand il fut tué par l'explosion d'un colis piégé, le 3 février 1969 à Dar-es-Salaam, capitale de la Tanzanie actuelle, où la guérilla mozambicaine avait établi son quartier général. Sa succession fut alors confiée à Samora Machel qui allait mener à la victoire, cinq ans plus tard, les troupes rassemblées par son aîné.

Issu du petit peuple africain démuné, Eduardo Mondlane, volontaire et entreprenant, avait conquis peu à peu les moyens d'accéder à l'université et à un niveau d'éducation très élevé avant de se voir confier par les siens la direction de la révolution mozambicaine.

MONK, Thelonius (1920-1984)

Objet de l'admiration universelle des professionnels, Thelonius Monk est l'un des jazzmen auxquels le génie est attribué avec le moins d'économie ; mais c'est un génie secret, énigmatique, et l'amateur ordinaire serait enclin à préférer « ésotérisme » pour caractériser cette musique insaisissable, déroutante, dissonante si cet impressionnisme n'avait pas produit aussi des airs célèbres, dont le très populaire « *Round about midnight* ».

Historiquement, ce pianiste demeurera comme l'un des hommes dont la présence assidue au *Minton's Playhouse* contribua le plus à la révolution *be-bop*, aux côtés de Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Charlie Christian, Kenny Clark, Bud Powell, etc.

Monomotapa

Empire d'Afrique, auquel on doit les célèbres ruines du Zimbabwe, le Monomotapa englobait le territoire de l'actuelle république du Zimbabwe ; sa renommée est parvenue jusqu'à La Fontaine qui lui consacre une allusion dans la onzième fable du livre VIII, par le vers fameux : « *Deux vrais amis vivaient au Monomotapa.* »

Le déclin du Monomotapa semble avoir commencé dès le XVI^e siècle de notre ère.

MORTENOL, Héliodore Camille (1859-1930)

Né en Guadeloupe, Héliodore Mortenol n'est pas, contrairement à la créance ordinaire, le premier Noir à être entré à l'École Polytechnique, la plus prestigieuse institution

universitaire française ; il y avait été précédé trente ans plus tôt par un certain Alexandre Wilkinson, né à la Martinique, dont la scolarité fut prématurément interrompue. Le Guadeloupéen fut le premier à parcourir le cycle complet. À sa sortie, il est classé 18^e sur 207 élèves. H. Mortenol semble s'être joué de la difficulté d'un programme d'études dont les spécialistes de toutes nationalités vantent le niveau scientifique très élevé.

Mais à quels barrages de préjugés le jeune Antillais n'a-t-il pas été confronté quand on imagine l'archaïsme des mentalités à l'époque. Pourtant, H. Mortenol, décidément boulimique du défi, prétend aussitôt à l'entrée dans la très aristocratique caste des officiers de marine. Il est admis à l'École Navale, premier sur quatre candidats, comme l'atteste sa fiche matricule. Pourquoi H. Mortenol ne serait-il pas l'heureux destinataire de l'éloge laconique et légendaire du maréchal-président Mac Mahon : « C'est vous le nègre ? Eh bien, continuez ». Il l'aurait mérité autant que personne. Malheureusement, les dates ne s'accordent point.

Ainsi touché par la grâce des grandes écoles, tradition typiquement française, c'est peu dire que ce fils d'esclave affranchi gravira sans encombre toutes les étapes d'une carrière éclatante, sinon exaltante, car sa rare valeur force le respect, non l'amitié ; c'est lui qui, pendant la guerre de 1914-1918, est chargé de défendre Paris contre les bombardements aériens. C'est alors, disent ses biographes, que l'homme donne toute sa mesure, en imaginant par exemple d'utiliser des projecteurs la nuit pour démasquer les avions ennemis.

Ce n'est pourtant pas cette prouesse qui sauvera H. Mortenol de l'oubli après sa mort, mais la fidélité aussi active qu'obstinée de

ses admirateurs qui ont enfin obtenu en 1984 que du moins une rue du X^e arrondissement de Paris porte son nom.

Quel tribut de lauriers la gratitude éternelle des générations ne paierait-elle pas à un homme de ce mérite s'il n'avait eu la peau noire.

MOUMIÉ, Félix-Roland (1924-1960)

Médecin, dirigeant indépendantiste en vue, F.R. Moumié succède en septembre 1958 à Ruben Um Nyobé, mort au maquis les armes à la main, comme chef suprême de l'UPC (Union des populations du Cameroun), le grand et unique mouvement d'opposition radicale à la colonisation française. Il est assassiné à son tour, alors que, de son exil à Genève, il prépare une campagne de démystification dirigée contre le régime d'Ahmadou Ahidjo, le dictateur que l'armée française vient d'imposer aux Camerounais.

Les circonstances de ce crime, symbole trop éloquent de la décolonisation à la française, ont longtemps été obscurcies à dessein par une littérature secrètement inspirée, Paris s'opiniâtrant, contre l'évidence, à dissimuler son rôle de tireur de ficelles d'un président africain fantôme. Après plus de vingt-huit ans, et grâce à maints témoignages, dont certains viennent de hauts responsables des services spéciaux français, il est aujourd'hui établi que Félix-Roland Moumié a été empoisonné au thallium le 13 octobre 1960, dans un restaurant de Genève, par William Bechtel, un agent du SDECE (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage) français, qui d'ailleurs disparut aussitôt perpétré son forfait.

Après une longue et cruelle agonie, Félix-Roland Moumié ne devait s'éteindre que le 4 novembre 1960.

Il est à noter que le successeur de F.-R. Moumié à la tête de l'UPC, Ernest Ouandié, après avoir été capturé en juillet 1970 par les agents d'Ahmadou Ahidjo, sera fusillé sur la place publique en mars 1971. La liquidation systématique des dirigeants et des personnalités éminentes de l'UPC semble avoir toujours été l'une des lignes directrices de la stratégie néo-colonialiste de destruction d'un mouvement dont les épreuves n'ont pas émoussé la détermination révolutionnaire.

Moyen-Congo

C'est ainsi que l'administration coloniale désignait l'État qui, à l'indépendance, s'est appelé Congo-Brazzaville, avant de devenir tout simplement le Congo.

MPHAHLELE, Ezechiel ou Es'kia (1919-)

La postérité reconnaîtra probablement en Mphahlele le plus grand écrivain, toutes origines confondues, de l'Afrique du Sud du XX^e siècle. Cette souveraineté s'imposera comme une évidence lorsque le « Sud douloureux » sera sorti de la damnation raciste. La subtilité du chant, tout en demi-tons, de Mphahlele, et la profondeur de son regard sont incompatibles avec le vacarme et l'aveuglement des discours qui sont imposés à propos de l'Afrique du Sud. Mphahlele est parmi les rares écrivains qui sont vraiment auteurs de leurs discours, parce qu'ils créent une totalité intelligible à travers leur propre spécificité, et que leur œuvre apporte une

inépuisable lumière. Tels sont Montaigne, Rousseau, Joyce. Il n'appartient pas au groupe nombreux et subalterne des écrivains autorisés, qui sont chargés de véhiculer les stéréotypes.

Né dans la pauvreté d'un faubourg de Prétoria, élevé d'abord par sa grand-mère paternelle à la campagne, il ne connaît l'école qu'à treize ans, grâce aux sacrifices de sa mère et de sa grand-mère maternelle, près desquelles il est revenu. C'est leur acharnement qui l'arrache au destin de sa communauté en l'envoyant dans une *high school* près de Johannesburg. Il travaille ensuite comme instituteur, clerc, typographe, éducateur, tout en poursuivant ses études en littérature anglaise. De 1945 à 1952, il enseigne l'anglais et l'afrikaans à *Orlando high school* à Johannesburg. Il est chassé de l'enseignement pour avoir milité contre le projet gouvernemental sur « l'éducation bantoue ». Il vit alors difficilement de modestes emplois de bureau avant de devenir reporter-rédacteur au magazine *Drum*. En 1957, on lui accorde enfin une autorisation de sortir d'Afrique du Sud.

Le choix qu'il fait, pour obtenir le MA en littérature, d'étudier « Le caractère non européen dans la fiction sud-africaine de langue anglaise », inaugure significativement sa vocation d'écrivain-critique. L'inventaire qu'il fait des stéréotypes qui caractérisent la vision des non Blancs par les Blancs détenteurs de la parole montre parfaitement l'usage qu'il entend faire lui-même de la parole : rompre le cercle de la parole autorisée en désignant sa fonction ignoble d'asservissement. On n'apprend pas impunément à lire avec des exemples comme « Le cafre a volé un couteau », « Voici un cafre paresseux ». Le premier recueil des nouvelles écrites pour *Drum* paraît au Cap en 1947, sous

le titre *Man must live*, tiré à sept cents exemplaires. « La presse blanche donna parfois dans le ton protecteur parfois dans la simple confusion mentale », dit l'auteur de l'accueil qui fut réservé à cette première manifestation d'une œuvre insolite qui déroutait les catégories des jugements tout faits en n'entrant dans aucune.

De 1957 à 1983, il vit en exil. Au Nigéria d'abord, où il enseigne de 1957 à 1960. Il y publie la revue *Black Orpheus* en collaboration avec Wole Soyinka. Aux États-Unis ensuite, avec des interruptions qui l'amènent au Kenya, en Zambie, en France, en Angleterre. Installé ensuite à Denver à partir de 1970, il finit par rentrer en Afrique du Sud en 1983. Il y est affecté à une tâche d'inspecteur de l'enseignement. Parallèlement, il publie les livres qui rendent compte de son expérience et de sa réflexion : *Down second avenue* en 1959, analyse autobiographique de la vie en Afrique du Sud ; *The Living and the dead* (1961), recueil de nouvelles ; *The African image* (1962), recueil d'essais et articles critiques ; *The Wanderers* (1965), compte rendu de l'errance de l'exil ; *Chirundu* (1969), seule fiction de toute son œuvre, dans laquelle il transpose son expérience des États africains indépendants. Après l'interruption des années 1970, il donne encore avec *The Unbroken song* (1981), un recueil de poèmes et d'articles, puis, en 1984, *Father come home* et enfin *Africa my music*, compte rendu autobiographique des années 1957-1983.

L'œuvre de Mphahlele se veut pur et simple enregistrement du réel. Cette démarche est celle de la facilité apparente, c'est aussi celle qui est, littérairement, la plus périlleuse. Pour faire une œuvre exceptionnelle, il suffit à Mphahlele de la qualité de sa réflexion et de son

style. Mphahlele, en effet, récuse toute amplification rhétorique et tout vain déguisement. L'énigme de l'existence, il ne l'a pas trouvée dans une méditation détachée des contingences, il l'a trouvée dans le scandale d'« une vie dont un artiste peut seulement discerner les réponses, dans le concret, minute par minute, jour après jour ». Quant à la qualité de son style, il la définit parfaitement quand il dit que « ces réponses ne peuvent être captées que par un style rageur, resserré, sans emphase ». Car il s'agit non de produire du bruit mais du sens.

Et Dieu sait s'il y a du sens à produire sur l'Afrique d'aujourd'hui qui vit dans le non-sens. Or rien n'est plus efficace que l'ironie de Mphahlele pour la saisie de ce non-sens pour en faire du sens par le plus merveilleux et le plus littéraire des retournements. On sent enfin à quoi sert la littérature : faire exister un monde. Pour faire exister ce monde, l'art peut, selon le beau mot d'Antonin Artaud, « agrandir les choses de la vie jusqu'au mythe », c'est ce qu'il fait assez communément, ou « déduire le mythe des choses les plus terre-à-terre de la vie [...] Car la réalité est terriblement supérieure à toute histoire, à toute fable, à toute divinité, à toute surréalité. Il suffit d'avoir le génie de savoir l'interpréter ». C'est ce génie qu'on admire à l'œuvre dans chaque page de *Down second Avenue* ; la sobriété du tragique dans le récit de la fin de Dinku Dinkae, pendu pour avoir tué le policier sadique qui l'humiliait, la subtilité de l'ironie dans le récit de la rencontre entre des musiciens amateurs noirs, venus donner un récital de musique baroque et le directeur blanc d'un camp minier « espèce organisatrice de danses tribales au profit des touristes américains ».

Ainsi l'œuvre de Mphahlele se partage-t-elle entre la rage et l'ironie

pour trouver son unité de ton dans une rageuse ironie qui est l'empreinte inimitable de son style. S'il s'installe aussi souverainement dans l'ironie, c'est qu'il a « senti l'ironie qui se trouve dans notre amour du mot, nous enfants de l'Afrique et la poésie qui jaillit de la langue avec lui continuellement » ; « Je sais depuis longtemps que le mot est rythme, que le mot est un rythme signifiant, que le mot, le sens et l'être ne font qu'un. »

La création poétique chez Mphahlele est d'abord de nature intellectuelle. Si elle recourt volontiers à l'image, c'est que l'image permet, non de gonfler le discours d'une résonance creuse mais de le raccourcir et d'épargner des développements abstraits. Ainsi le « taureau qui n'aurait rien à casser » qu'il s'est senti être, ainsi ses « rêves suspendus tout secs dans une toile d'araignée », ou la « dentelle du souvenir qui orne la réalité, à condition, comme la dentelle d'un jupon, qu'elle ne dépasse pas ». Chaque image développe une parabole de sens et vaut un long discours.

On n'a guère pardonné à Mphahlele l'ironie corrosive qu'il déploie contre la négritude et autres gadgets ethnologo-philosophiques sur l'âme noire :

« Depuis longtemps, oh, si longtemps, mes attaches avec la tribu ont été rompues, et tout ce qu'on dit de la culture bantoue, de l'espoir qu'a l'homme noir d'évoluer selon ses propres directions est tellement bête ».

La réalité passée et présente de l'Afrique est celle de la dépendance et de l'oppression, du « champ de mort » pour des centaines de milliers d'hommes chassés, déportés, dominés, spoliés, affamés. Il refuse de souscrire au cliché d'ancêtres naïfs et dansants alors qu'il n'en-

tend que le cri de leur désespoir. « Je me demande bien si j'ai envie de blâmer ou de louer mes ancêtres de n'être pas devenus fous de haine ». C'est autour de cette réaction vitale en effet que s'est structuré le sentiment qu'il a de lui-même : « Lentement je me rendais compte combien je détestais l'homme blanc ». Mais si cette haine est nécessaire pour vider la plaie, elle n'est pas suffisante pour la guérir : « J'aurais vraiment aimé pouvoir détester tous les Blancs ; ce serait tellement plus simple et ferait tellement moins mal ». Loin d'une inutile rhétorique, loin des poncifs folkloriques, Mphahlele donne l'intelligence de l'Afrique, en même temps qu'il enrichit de son expérience la communauté des hommes.

M.P.L.A. (Mouvement Populaire de Libération de l'Angola)

Né en 1956 et incarné longtemps à l'extérieur par la figure d'Agostinho Neto, le MPLA, qui se réclame du marxisme, avait mené l'essentiel de la guérilla contre l'armée portugaise sans pour autant la faire reculer ni même l'affaiblir avant la chute à Lisbonne de Marcello Caetano.

Une confuse et sanglante rivalité oppose en 1975 le MPLA aux deux autres mouvements nationalistes, le FNLA et l'UNITA, avec lesquels les dirigeants de la révolution portugaise l'avaient persuadé de collaborer. Mieux implanté à travers le pays et en particulier dans la région de Luanda, le MPLA sort vainqueur de cette brève confrontation et assume seul le pouvoir en la personne d'Agostinho Neto promu chef de l'État le 11 novembre 1975. Le mouvement achève son triomphe quelques semaines plus tard en re-

poussant, avec l'aide d'un corps expéditionnaire cubain, l'invasion de l'armée sud-africaine venue secourir l'UNITA de Jonas Savimbi.

MULÉLÉ, Pierre (1929-1968)

Leader révolutionnaire zaïrois né à Kulu-Matenda dans le Bandundu, et fusillé à Kinshasa sur l'ordre du dictateur Mobutu.

La destinée de Pierre Mulélé semble décalquer celle des plus grands révolutionnaires de l'Afrique centrale à cette époque : son compatriote et camarade de combat Patrice Lumumba, les Camerounais Ruben Um Nyobé, Félix-Roland Moumié et Ossendé Afana. Comme eux, il est éduqué d'abord par des religieux étrangers, catholiques en l'occurrence, ne tarde pas à rompre avec ces derniers, sert dans l'administration coloniale, se jette dans le tourbillon militant quand l'Afrique s'embrase dans les années cinquante pour son indépendance, devient membre du premier gouvernement du Congo (le futur Zaïre) indépendant, celui de Patrice Lumumba.

Mais dès 1961, l'aile radicale du nationalisme congolais, à laquelle appartient Pierre Mulélé, perd en même temps le pouvoir et son chef, Patrice Lumumba, assassiné au Katanga. Pierre Mulélé, qui est traqué, s'exile, en Chine notamment où il s'initie au maoïsme. Revenu clandestinement dans son pays en 1963, il crée une zone de guérilla paysanne dans sa province natale avant de déclencher six mois plus tard une insurrection contre le gouvernement central : c'est la fameuse rébellion muléliste dont le retentissement connaît un bref apogée en 1964. Mais la guérilla s'essouffle vite, faute de cadres compétents, aguerris et désintéressés, comme il arrive trop souvent en Afrique.

En octobre 1968, Pierre Mulélé, qui séjourne à Brazzaville, se retrouve on ne sait encore trop comment entre les mains de son ennemi juré, le dictateur Mobutu, qui le fait cruellement et mortellement supplicier. Le nouveau maître du Zaïre, désormais allié indéfectible des États-Unis d'Amérique, avait résolu d'anéantir tout germe de progrès dans son vaste domaine, sans scrupule sur le choix des moyens.

Mutilations sexuelles (excision, circoncision)

La tradition des mutilations sexuelles, masculine (circoncision du pénis), et féminine (excision du clitoris), marque le fonds culturel proprement africain, dont le foyer préhistorique semble avoir été situé dans la haute vallée du Nil. La pratique de la circoncision a probablement été empruntée par les Hébreux à la civilisation égyptienne et elle est commune à toutes les populations de l'Afrique noire. L'excision est pratiquée dans l'Afrique subsaharienne et dans l'Afrique du centre-est. Dans sa forme la plus sévère, dite pharaonique, ablation de toutes les parties sexuelles externes et clôture du vagin ou infibulation, elle est encore pratiquée dans quelques régions du nord-est de l'Afrique, signalant ainsi son ancrage le plus ancien.

Si la circoncision ne constitue qu'une mutilation superficielle sans trop de gravité, l'excision est une cruelle castration partielle des femmes, qui les condamne à vivre dans la souffrance, la sexualité et l'enfantement. C'est bien là, en effet, la fonction principale d'une pratique où se lit avec éclat « le mépris du féminin qui gît au fond de toute culture » (Fran Hosken). Alors que la colonisation a détruit pour l'es-

sentiel les cultures des peuples qu'elle asservissait, elle a couvert d'un silence complice l'excision des femmes. L'information sur l'excision, en même temps que la lutte contre la mutilation physique de nombreuses femmes africaines, sont le fait de quelques femmes généreuses et courageuses : l'Américaine Fran Hosken, la Sénégalaise Awa Thiam, la Française Renée Saurel, dans leurs livres : *The Hosken report* (1982), *La parole aux négresses* (1978), *L'enterrée vive* (1981).

Tant que le pouvoir politique restera l'apanage des hommes, les pratiques culturelles répressives contre les femmes risquent de se perpétuer, de façon ouverte ou honteuse, sous divers prétextes. L'abolition de l'excision est pourtant une de ces urgences absolues qui devraient tourmenter la conscience de l'humanité, tant cette cruauté gratuite, venue du fond des âges, révèle l'abîme de la violence contre l'autre et la volonté de le priver de son être.

MZILIKAZI, (1790 ?-1868)

Appelé aussi Mosélékatsé ou encore Mhlangani, c'est comme Dingaane, un demi-frère de l'empereur des Zoulous, Chaka, et aussi son assassin, tout comme Dingaane. Chassé du berceau des Zoulous (appelé plus tard Natal par les conquérants Boers), poursuivi sans répit par les envahisseurs blancs mieux armés, Mzilikazi finit, vers 1838, par faire sa terre promise du sud-ouest de l'actuel Zimbabwe, où il installe son peuple, les Ndébélés ou Matabélés ; la contrée est d'ailleurs appelée Matabéléland depuis.

Mzilikazi, en mourant, transmet son royaume à son fils Lobengula, lequel allait se laisser facilement circonvenir par Cecil Rhodes et tomber sous le joug britannique.

N

**N.A.A.C.P.
(National Association for
the Advancement
of Colored People,
en français : Association
Nationale pour le progrès
des gens de couleur)**

La NAACP a beaucoup défrayé la chronique dans les années 50 et 60 ; seule organisation de défense des Noirs, avec l'*Urban League* bien moins connue, elle était alors mise à rude épreuve dans les premières escarmouches de la révolution noire, pour laquelle elle exploita, par exemple, très habilement en 1955 l'affaire Rosa Parks à Montgomery, tirant de l'incident, de concert avec Martin Luther King, un profit inespéré.

La NAACP a été fondée en 1909 par un groupe biracial, où les Blancs dominaient, bien que l'histoire ait surtout retenu la présence parmi les fondateurs de l'historien noir W.-E.-B. DuBois. Sans jamais cesser d'être biraciale, la NAACP a pourtant vu peu à peu ses principaux rouages passer entre les mains de dirigeants appartenant à la riche bourgeoisie noire. Elle s'apparente plus à un lobby qu'à un mouvement politique par son mode d'action consistant, pour l'essentiel, à assister juridiquement, par l'intermédiaire d'hommes de loi noirs, les Noirs victimes de persécutions ou accusés injustement.

Organisation legaliste, peu encline aux actions de rue, la NAACP a lutté avec patience et efficacité

contre le lynchage des Noirs et la ségrégation scolaire, deux fléaux qui ont longtemps symbolisé l'oppression des Noirs par les Blancs en Amérique. Mais l'association était trop modérée pour entraîner les masses derrière elle, trop confortablement installée pour rivaliser avec les mouvements qui allaient mener la révolution noire, à l'apparition desquels la NAACP entra en déclin.

Namibie

Vaste territoire limité au nord par l'Angola, à l'est par le Botswana, au sud par la République sud-africaine, et à l'ouest par l'Océan Atlantique, la Namibie, qui s'est d'abord appelée Sud-Ouest Africain, est réputée surtout pour les ressources de son sous-sol, en particulier ses diamants et son uranium.

Ancienne colonie allemande, et à ce titre tombée sous l'autorité de la Société des Nations (SDN), la Namibie est confiée sous le régime du mandat à la République sud-africaine sous réserve de se conformer aux obligations du droit international. Après la Deuxième Guerre mondiale, l'Union sud-africaine conserve l'administration de la Namibie, mais sous l'autorité de l'Organisation des Nations Unies, selon les règles de la tutelle. La mission du pays tuteur est clairement définie : il doit notamment convenir d'une date avec l'ONU en vue de l'accès du peuple namibien à l'indé-

pendance. Cette clause, la République sud-africaine n'a cessé de s'y dérober, usant de diverses manœuvres dilatoires.

La République sud-africaine a transformé sa présence dans ce pays en occupation d'autant plus illégale que, non contente d'en exploiter les richesses à son seul profit et d'y appliquer les lois cruelles de l'apartheid, elle l'a mis au service de sa stratégie d'agression contre l'Angola où ses incursions, à partir des bases namibiennes, alimentent quotidiennement l'actualité. Il est vrai que la SWAPO (South West Africa People Organisation), mouvement national de libération des Noirs de Namibie, a installé ses bases dans le sud de l'Angola et bénéficie ouvertement du soutien de Luanda.

Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire moderne, d'un gouvernement osant bafouer avec autant d'arrogance que les maîtres de l'apartheid les règles fondamentales des relations internationales. Sous la pression des grandes puissances, l'Afrique du Sud vient de se résigner à un calendrier d'indépendance de la Namibie.

NDÉBÉLÉS

Les Ndébélés, installés dans le Matabéléland, au sud-ouest de l'actuel Zimbabwe, se rattachent à l'épopée de Chaka par le lien de l'infidélité. Leur père fondateur, appelé tantôt Mzilikazi, tantôt Mosélékatsé, tantôt Mhlangani (est-ce vraiment le même homme ?) fut à la fois un général de Chaka et, avec Dingaane, l'un des demi-frères du roi des Zoulous. Les deux hommes sont accusés d'avoir assassiné le héros légendaire en 1828. Toutefois, à cette date, Mzilikazi est parfois censé avoir déjà fait sécession avec trois cent guerriers, l'événement ayant lieu en 1823.

Ces trois cents guerriers formèrent le noyau du peuple ndébélé

qui, d'abord sur le chemin de la terre promise, puis après le choix du Matabéléland, allait sans cesse s'accroître par l'adjonction d'éléments allogènes, y compris des Shonas.

Après la disparition de Mzilikazi, les Ndébélés ne tardèrent pas à tomber sous la tutelle des Britanniques représentés par Cecil Rhodes.

Selon certains commentateurs, c'est dans cette lointaine époque qu'il faut aller chercher les origines du conflit persistant qui oppose aujourd'hui le gouvernement central du Zimbabwe, qui serait contrôlé par les Shonas, et les habitants du Matabéléland, descendants des rudes guerriers ndébélé, branche infidèle du non moins rude peuple des Zoulou, conduits par Joshua Nkomo.

Une telle interprétation pêche non seulement par anachronisme mais encore par une perversion intellectuelle à laquelle nous avons ici donné le nom d'« ethnologisationnisme ». Une école de commentateurs politiques contemporains a en effet pris la mauvaise habitude de réduire les conflits politiques de l'Afrique moderne à des catégories purement ethnologiques au demeurant douteuses, comme si des phénomènes aussi destructeurs que la traite, les travaux forcés de l'époque coloniale, l'économie monétaire, l'urbanisation massive, à l'œuvre pendant plus d'un siècle, avaient pu laisser de dénaturer l'Afrique imaginée par les ethnologues, si tant est qu'elle ait existé.

Négrisme

Le négriste est le nom donné à un mouvement, qui naît dans les lettres cubaines vers 1930. Son précurseur est Ramon Guirao (1908-1949). On trouve parmi ses animateurs Alejo Carpentier et Nicolas Guillen. Il

s'agit de rechercher le pittoresque de l'art nègre populaire, rythme et couleur, non dans l'intention de sacrifier à une quelconque couleur locale à saveur exotique, mais dans celle de mettre au jour les apports noirs dans la culture cubaine. Ce mouvement suivait la voie tracée par l'indigénisme haïtien de Jean Price-Mars et Jacques Roumain. C'est Nicolas Guillen qui a su le mieux capter cette inspiration dans ses « *Rumbas* » (rythmes) et ses « *sons* », tandis que Emilio Ballagas publiait, en 1935, une *Anthologie de poésie noire hispano-américaine* et Ramon Guirao, en 1938, une *Orbite de la poésie afro-cubaine*. Alejo Carpentier de son côté, dans *Ecue Yamba-O* enrichissait la veine populiste en introduisant dans son œuvre des thèmes légendaires yorubas présents dans le folklore cubain.

NETO, Agostinho (1922-1979)

A la tête du Mouvement Populaire de Libération de l'Angola (MPLA) depuis 1962, Neto personifia l'interminable guérilla nationale qui allait être couronnée le 11 novembre 1975 par l'indépendance de l'Angola, dont ce médecin de formation devint tout naturellement le premier Président.

Jusqu'à sa mort survenue en 1979, à Moscou, où il se faisait soigner pour un cancer, Neto dut faire face avec une rare constance aux épreuves aussi multiples que cruelles qui assaillaient la jeune République populaire : contre-révolutions de Holden Roberto et de John Savimbi, menées subversives répétées autour du pétrole du Cabinda, et surtout diverses invasions militaires des racistes sud-africains, qu'il ne put endiguer qu'avec l'appui d'un puissant contingent cubain.

Neto n'en avait pas moins, à sa disparition, jeté les fondements d'un État socialiste, inspiré avec plus ou moins de bonheur du modèle dogmatique marxiste-léniniste.

NGUEMA, Francisco Macias (1922-1979)

Premier président de la Guinée Équatoriale (ancienne Guinée Espagnole) proclamée indépendante le 12 octobre 1968, Francisco Macias Nguéma, légalement élu à l'origine, sombre bientôt dans l'autocratie, la mégalomanie furieuse et la frénésie du sang de ses concitoyens. C'est un Ubu halluciné et taciturne, n'ouvrant la bouche que pour proférer d'atroces imprécations contre ses ennemis politiques ou décerner à sa propre gloire les titres les plus grandiloquents, tels « Il n'y a d'autre Dieu que Macias » (*No hay mas Dios que Macias*). Sous le règne de ce monstre, ce ne sont que complots écrasés, massacres de populations civiles, exode des survivants terrorisés, travaux forcés institutionnalisés.

Plaisante coïncidence, l'émule de Bokassa 1^{er} et d'Idi Amin Dada est renversé, comme eux, en 1979, jugé, puis fusillé le 1^{er} octobre de la même année.

NGUGI WA THIONG'O, James (1938-)

Né en 1938 près de Nairobi au Kenya, Ngugi est le plus important écrivain de l'Afrique de l'est anglophone. Il est aussi celui qui a le plus étroitement cerné et exprimé dans son œuvre les luttes politiques et les tensions culturelles qui marquent l'histoire du Kenya contemporain. Dans son enfance, alors

qu'il fréquente l'école de son village kikuyu, il est le témoin de la révolte des Mau-Mau contre la colonisation anglaise, qui fait rage vers 1950. Il poursuit ensuite des études à Nairobi de 1955 à 1959, en Ouganda jusqu'en 1964 puis il enseigne et écrit pour le *Daily Nation* de 1964 à 1970.

Son premier roman, *Weep not child* (1964), raconte l'histoire pitoyable de Njoroge dans un pays déchiré par la guérilla Mau-Mau, dont la répression fit plusieurs dizaines de milliers de morts entre 1952 et 1956. L'histoire des individus comme l'histoire collective semble marquée par l'échec et l'absurdité. Dans *The River between* (1965), le héros, Waiyaki, essaie de vivre en lui la conciliation de deux mondes ennemis. Il est condamné par les uns et par les autres et se retrouve dans une réalité « faite de désespoir », abandonné par ceux qu'il voulait servir, le peuple, au jugement des pouvoirs anciens et nouveaux qui veulent l'étouffer et ne requièrent de lui que la docilité. Avec *A grain of wheat*, la parabole est toujours terrible mais peut-être moins désespérée. Le sang de Waiyaki, enterré vivant, est la graine dont doit sortir enfin un monde nouveau. Tout l'espoir est dans « ces paysans qui ont combattu les Britanniques et qui cependant voient renier tout ce pour quoi ils ont lutté ».

Cette sévérité du regard de Ngugi ne plut guère au régime de Jomo Kenyatta, issu de la guerre mais progressivement envahi par les tentacules du néo-colonialisme. Ngugi fait alors des séjours en Angleterre et aux États-Unis. Lorsqu'il revient au Kenya, c'est pour se consacrer au théâtre en langue kikuyu, seule forme d'animation culturelle populaire qui lui paraisse utile. Il débute au théâtre avec *The Black Hermit* (1968). Ses pièces sont

ensuite réunies dans un recueil : *This time to morrow and other plays* (1970). Plus récemment il a donné *I will marry when I choose* (1982), et *The trial of Dedan Kimathi*. C'est pour avoir dénoncé l'affairisme de la famille Kenyatta, dans une pièce en Kikuyu, *Ngaahida Ndenda*, que Ngugi est arrêté en 1977 et détenu sans jugement. Aujourd'hui, sous le régime d'Arap Moi, qui a succédé à Jomo Kenyatta, Ngugi vit en Grande-Bretagne en exil.

Avec *Petals of blood* (1977), Ngugi est revenu au roman pour peindre, cruellement, la société kenyane d'après l'indépendance, ravagée par la corruption. Une société où, de façon plus violemment contrastée qu'en aucune autre, « on mange ou on se fait manger ». Le tourisme de luxe, la prostitution, les trafics de toute nature sont rois. La tribu des « Mercedes-Benz » tient solidement le pouvoir. Les autres n'ont qu'à se partager la mendicité, la prison, la retraite dans une campagne désertifiée. Le tableau, brutal, est encore au-dessous d'une réalité indicible. C'est cette indicibilité du réel que l'art de Ngugi fait admirablement pressentir. A quoi bon caricaturer une réalité aussi caricaturale. Ngugi la cerne en y mettant mille nuances, avec l'attention vigilante d'une sympathie toujours en éveil qui ne peut guère que s'écorchier à l'absurdité d'un monde cruel mais qui est assez fine pour entendre le « murmure » de dignité que profère l'homme emprisonné, petite lueur d'espoir pour demain.

Ngugi a publié aussi quelques essais : *Homecoming* (1972) *Writers in politics* ; *Detained : a writer's prison diary*. Ont été traduits en français : *Weep not child*, *Enfant ne pleure pas* (1983) ; *The River between*, *La rivière de vie* (1988) ;

A grain of wheat, Et le blé jaillira (1969).

Nigeria

L'arc-en-ciel des opinions politiques et religieuses en trente journaux quotidiens, dont vingt en anglais et le reste en langues vernaculaires, vingt-neuf publications hebdomadaires, cinquante magazines, le Nigeria moderne est symboliquement dans ces chiffres, trop méconnus malheureusement, les encyclopédies en étant encore à 1970. Il faut y ajouter vingt-cinq universités, une pléiade d'intellectuels, journalistes et essayistes de réputation internationale, les deux romanciers noirs, Chinua Achebe et Wole Soyinka, prix Nobel, ayant la plus vaste audience au monde. Le Nigeria exalte, cultive, honore l'intelligence, et surtout parie sur elle, alors qu'on s'acharne à l'étouffer partout ailleurs sur le continent.

Le hasard, qui fait malicieusement les choses, a jeté le Nigeria au milieu de républiques francophones, pour lui servir de repoussoirs, dirait-on.

Il s'en faut que tout soit idyllique au Nigeria. Il arrive que des journalistes y soient persécutés et même assassinés, comme Dele Giwa, fondateur de *Newswatch* ; c'est alors un événement au Nigeria et dans le monde, et chacun s'en émeut. Il arrive que les militaires s'emparent du pouvoir, afin, disent-ils, de parer à l'impéritie des civils ; aussitôt commence un débat public et large afin de régler le calendrier du retour des civils au pouvoir : il en fut ainsi successivement sous les généraux Gowon, Murtala Mohammed, Obasanjo, Buhari et aujourd'hui Babangida.

Il est même arrivé qu'une impitoyable guerre civile de trois inter-

minables années livre ce grand pays au feu et au fer : c'était en 1967-1970, quand Ibos et Haousahs, Sudistes et Nordistes, s'affrontaient ; à la fin pourtant, les dirigeants nigériens, refusant qu'il y eût un vainqueur et un vaincu, se sont concertés et ont fixé d'un commun accord les modalités de leur réconciliation. Les deux protagonistes du conflit, les généraux Gowon et Ojukwu, un temps proscrits, pour des raisons au demeurant opposées, ont pu revenir dans leur pays où ils se livrent désormais à des activités profitables à la patrie.

Sous la plume de commentateurs superficiels, la population, la superficie et les gisements pétroliers dessinent les traits les plus significatifs du gigantisme du Nigeria et de son avenir. À ce compte-là, le Zaïre lui aussi laisserait rêveur, et pourtant l'accession du Zaïre au rang de puissance est dénuée de toute plausibilité. La force du Nigeria est d'avoir érigé le débat libre et public comme dimension constitutive de la souveraineté nationale. Voilà qui, apparemment, est une idée neuve en Afrique.

NJOYA, Ibrahim (1875-1933)

Roi des Bamouns, peuple installé à l'ouest du Cameroun, aux confins du Nigeria, Njoya, qui avait accueilli favorablement le protectorat allemand, put conserver à ce prix une part non négligeable de sa souveraineté. Il est surtout admiré aujourd'hui comme inventeur d'une écriture originale, adaptée à la transcription de la langue de son peuple. Avec cette écriture, il rédigea un *Recueil des coutumes et des lois du royaume bamoun*.

Entré en conflit avec les Français, les nouveaux colonisateurs,

Njoya fut déporté à Yaoundé en 1931 et y mourut.

Nkomati (accord de)

Cet accord, qui stupéfia les Africains et les Noirs du monde entier, fut signé le 16 mars 1984 entre le président Samora Machel du Mozambique et Pieter Botha, le premier ministre sud-africain. Prétoria s'engageait à ne plus soutenir la guérilla menée sur le territoire mozambicain par la soi-disant résistance nationale du Mozambique (RENAMO) ; pour sa part, Maputo ne devait plus permettre à l'ANC (Congrès National Africain), mouvement anti-apartheid, de se servir de son territoire pour organiser des sabotages en Afrique du sud.

Cette affaire rappelait fâcheusement le trop célèbre pacte germano-soviétique de 1939 entre Molotov et Ribbentrop, chacun des partis espérant accorder ainsi un répit à ses projets agressifs, le temps de surmonter des difficultés pressantes. Le fait est que, quelques mois seulement après sa signature, Wole Soyinka, futur prix Nobel de Littérature, pouvait prédire, à juste titre, qu'il ne serait pas respecté par les maîtres de l'apartheid. Mais dans quel désarroi a dû se trouver Samora Machel, si près d'une mort qu'il ne pouvait soupçonner, pour pactiser ainsi avec le diable ?

NKOMO, Joshua (1917-)

Homme politique zimbabwéen chevronné, Joshua Nkomo, depuis l'indépendance de son pays conquise en 1980, occupe dans son paysage une position étrangement inconfortable. Au lieu d'exercer les fonctions sur lesquelles aurait dû déboucher

son glorieux passé, l'ancienne bête noire des racistes menés hier encore par Yan Smith est confiné bon gré mal gré dans une opposition humiliée, soupçonné d'encourager en sous-main la rébellion larvée du Matabéléland.

Les biographies de Joshua Nkomo campent unanimement un militant syndicaliste exceptionnel, puis un dirigeant nationaliste portant haut le drapeau africain face au pouvoir blanc d'une Rhodésie tumultueuse et intraitable. Le tournant de ce destin se situe sans doute dans les derniers mois de la guerre de libération des Noirs du Zimbabwe, quand la faction rivale de celle de Joshua Nkomo au sein du Front Patriotique, déployant ses armées de maquisards, impose une supériorité militaire préluant à son hégémonie politique.

Le processus complexe, qui doit transformer le Zimbabwe en un État à parti unique, avec pour conséquence l'éviction de Joshua Nkomo et de ses partisans, semble aujourd'hui irréversible.

Comme les tandems Patrice Lumumba et Joseph Kasavubu au Congo-Léopoldville (avant qu'il ne devienne le Zaïre), Léopold Senghor et Mamadou Dia au Sénégal, Kenneth Kaunda et Simon Kapwepwe en Zambie, Jomo Kenyatta et Oginga Odinga au Kenya, Julius Nyerere et Oscar Kambona en Tanzanie, celui formé à la veille de l'indépendance par Robert Mugabé et Joshua Nkomo n'aura donc pas résisté à l'épreuve du pouvoir. L'histoire récente prouve pourtant que ces ruptures sont fatalement de mauvais augure.

N'KRUMAH, Kwamé (1909-1972)

C'est peut-être à un parcours universitaire relativement tardif et

inorthodoxe que N'Krumah doit d'avoir préservé l'imagination flamboyante qui a fait de lui le seul homme d'État africain de dimension historique dont le XX^e siècle risque d'être crédité.

Etudiant aux États-Unis à la veille de la dernière guerre, ce n'est pas dans les classiques anglo-saxons qu'il s'attarde ; à peine sera-t-il plus tard capable de citer Shakespeare ; ce qu'il tente de trouver dans cette culture, ce ne sont pas des modèles, mais des armes. En revanche, il ne quitte plus les théoriciens américains et caraïbéens de la *Renaissance noire* ou du panafricanisme naissant, les W.E.B. DuBois, Marcus Garvey, George Padmore plus tard à Londres. Comparée à leur souffle, la négritude née à la même époque à Paris est un inconsistant vagissement : c'est dès cette époque que N'Krumah réclame à cors et à cris l'indépendance pour l'Afrique noire colonisée.

Qui s'étonnera que, confié aux soins d'un tel prophète, le Ghana s'impose comme le pays qui doit ouvrir l'ère de l'émancipation africaine, en devenant indépendant dès 1957, prenant un peu tout le monde par surprise, les Blancs et les Noirs, les maîtres et les esclaves, les colonisateurs et les colonisés.

Mais déjà N'Krumah s'est forgé une vision aussi complète que cohérente, sinon dépourvue de dogmatisme, de l'Unité de l'Afrique, du Socialisme de l'Afrique, de la réhabilitation de l'homme africain, et désormais il n'aura de cesse qu'il n'ait plié la diplomatie du Ghana, tant bien que mal, à ces principes.

Mais le hasard ne fait pas aussi bien les choses qu'on l'a dit, sinon il eût placé N'Krumah à la tête d'une immensité, telle l'Inde, ou l'Indonésie, ou même simplement le Congo ex-belge où il tenta vainement de sauver son ami et disciple Patrice Lumumba. Qu'est-ce en ef-

fet que le Ghana, dans ce qu'on appelle le concert des nations ? Lilliput, un nain dont, de surcroît, la CIA, le SDECE, tous les empires de l'ombre coalisés ne pouvaient manquer d'avoir raison.

Non que N'Krumah ne se soit pas conduit de façon à prêter le flanc à la malfaisance de ses ennemis qui furent aussi ceux de l'Afrique. Il abusa de son pouvoir au point de bâillonner l'opposition ; il se montra un gestionnaire plus préoccupé de prestige que de rentabilité ; il préféra l'impéritie des flatteurs à la sévère gravité des philosophes, tant il est vrai que nul n'est parfait.

Noirs Américains

Il est très difficile, d'une manière générale, et plus particulièrement en Afrique, de se faire une idée exacte de la condition des Noirs des États-Unis, de nombreux pays européens imposant au continent noir, pour les besoins d'une propagande intéressée, une image déformée de l'histoire et de la vie des cousins américains.

Les Noirs représentent aujourd'hui vingt-six millions de citoyens sur les 250 millions que comptent les États-Unis d'Amérique, soit une proportion de plus de 10 %. Ce chiffre, qui fait des Noirs la plus forte minorité américaine, peut paraître élevé ; il a pourtant été supérieur à certaines périodes du passé, en particulier au lendemain de la guerre d'Indépendance où les Noirs, presque tous esclaves il est vrai, étaient 750 000 environ, c'est-à-dire 20 % de la population américaine, ou encore à la veille de la guerre de Sécession où ils étaient quatre millions, c'est-à-dire 14 %. Avec un croît pourtant supérieur de loin à celui de la population

blanche, la communauté noire a vu par la suite sa proportion chuter, étant seule exclue, du fait de la ségrégation, de l'accroissement par l'immigration.

Aussi bien le destin de la communauté noire américaine a toujours été déterminé moins par sa quantité que par sa qualité. Longtemps esclaves, et agglutinés dans le sud, les Noirs ont été les seuls artisans de sa prospérité sans en tirer aucun bénéfice. Au lendemain de la guerre de Sécession, ils forment un sous-prolétariat misérable maintenu dans une terreur constante par la ségrégation. C'est alors une communauté fantôme, qui secrète un grand homme bien à son image, le trop modéré B.T. Washington, « l'entremetteur entre le Nord, le Sud et les Noirs », selon W.E.B. Du Bois, qui ne l'aimait pas.

Avec le XX^e siècle et en particulier la Première Guerre mondiale, commencent à la fois la dispersion des Noirs à travers le territoire des États-Unis et leur entrée dans le prolétariat industriel. Il s'ensuit une heureuse effervescence que l'histoire a retenue sous le nom de *Renaissance noire*. Cette époque, où Harlem émerge comme capitale de la *négritude* avant la lettre, se caractérise par l'abondance et l'exceptionnelle qualité des hommes qui honorent la communauté : penseurs, tel W.E.B. Du Bois, musiciens comme Duke Ellington et Louis Armstrong, écrivains comme Richard Wright, acteurs comme Paul Robeson. Mais le seul leader politique noir de l'époque, Marcus Garvey, fut condamné par un tribunal blanc, puis injustement expulsé des États-Unis. Le pouvoir blanc refusait toujours de voir les Noirs se mêler de haute politique.

Pour mener l'assaut au terme duquel leur émancipation sera enfin scellée, les Noirs américains devront accéder, en nombre appréciable, à

l'éducation supérieure. Ce phénomène se produira au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, à la faveur des diverses secousses infligées par celle-ci au vieil ordre des choses. Le mot révolution n'est nullement excessif pour désigner l'élan de combativité, d'enthousiasme et d'abnégation qui soulève alors le peuple noir américain. Pour la première fois, une génération d'hommes et de femmes politiques prétendent prendre en main le devenir de leur communauté ; ils ont noms Martin Luther King, Malcolm X..., Elijah Muhammad, Stokely Carmichael, Huey Newton, Eldridge Cleaver, Angela Davis...

Grâce à des actions d'éclat répétées, boycott des autobus d'Alabama en 1955, expéditions des *Freedom Riders* en 1961, marche sur Washington en août 1963, les militants noirs submergent tous les barrages mis sur le chemin de leur peuple par ses ennemis traditionnels, emportant le droit de vote, l'interdiction de la ségrégation, tous les droits qui leur étaient refusés auparavant. Voici donc enfin le Noir citoyen à part entière des États-Unis.

Il s'en faut pourtant de loin que le problème noir soit résolu, s'il doit jamais l'être. Le pessimisme, à ce sujet, n'est pas un sentiment gratuit. Les deux malédictions du négro-américain aujourd'hui, conséquence l'une de l'autre et agissant d'ailleurs dialectiquement l'une sur l'autre, semblent aussi irréductibles l'une que l'autre. La persistance des préjugés racistes s'explique par l'emprise de l'histoire sur la mémoire collective américaine ; la peau noire se confond dans le subconscient collectif avec l'esclavage, son abjection, sa mythologie, ses fantasmes. Il ne faudrait pas moins qu'une révolution culturelle pour détruire ce substrat. L'Amérique, société conservatrice, désormais figée

dans ses marques, ses scléroses, ses strates est loin du compte.

La même raison semble confiner à jamais les Noirs dans l'infériorité sociale dont les statistiques récentes établissent unanimement qu'elle s'est aggravée, qu'elle s'aggravera. La mobilité tant vantée de la société américaine concerne les individus, non les groupes. Des individus noirs exceptionnels parviendront à la réussite, mais la grande majorité des sujets ordinaires risquent d'être à jamais des laissés pour compte.

Exception faite de la musique, où l'invention du jazz et la création de ses chefs-d'œuvre sont imputables aux Noirs, la communauté afro-américaine a joué somme toute un rôle négligeable dans l'histoire des États-Unis. Il en est de même aujourd'hui encore bien que des maires noirs se trouvent à la tête de certaines très grandes villes américaines : Détroit, Chicago, Atlanta, Washington, Los Angeles...

L'intérêt manifesté par l'opinion internationale pour la communauté afro-américaine ne s'explique donc pas par le pouvoir ou le rayonnement de cette dernière, mais sans doute par son image achevée de symbole de la condition du Noir depuis sa rencontre avec l'homme blanc occidental. Il est en effet frappant que, jusqu'à la guerre de Sécession, ce qui parut d'abord en jeu, ce fut sa simple survie, à l'instar des autres peuples noirs, en particulier sur le continent noir lui-même. Par la suite, elle dut lutter, avec des armes dérisoires, contre l'oppression et l'aliénation, tout comme les communautés restées au pays des ancêtres. Aujourd'hui, devant l'incertitude qui affecte le destin des peuples noirs, le monde entier retient son souffle, dirait-on.

Nyassaland

C'est sous ce nom que fut connu l'actuel Malawi à l'époque de la colonisation britannique, et jusqu'en 1966, année où, sous couleur d'instaurer un parti unique, le Dr Hastings Kamuzu Banda, actuel président à vie, installe son autocratie sur le pays. Le Nyassaland a été l'une des composantes de la Fédération des Rhodésies-Nyassaland, qui, longtemps combattue par les Africains, fut dissoute en 1964.

NYERERE,

Julius (1921-)

Président de la République du Tanganyika dès son indépendance en 1963, puis de la république de Tanzanie (fédération du Tanganyika et de Zanzibar) dès la formation de celle-ci en 1964, Nyerere est surtout connu comme théoricien d'un socialisme africain dont il proclama les principes constitutifs en 1967 dans la célèbre *Déclaration d'Aruscha*. Appliqué ensuite sur le terrain pendant plus de quinze ans, le socialisme à la tanzanienne, qui se fonde sur le développement rural à travers les villages *ujama* et rejette le canon marxiste de la lutte des classes, ne paraît avoir tenu ses promesses de développement ni dans le domaine matériel ni dans le domaine moral : pas plus qu'ailleurs en Afrique noire, les grands problèmes économiques et sociaux ne semblent avoir trouvé en Tanzanie la voie d'une amorce de solution.

Julius Nyerere a pourtant forcé l'admiration des jeunes générations africaines en mettant fin, en 1979, à la sanglante et déshonorante dictature d'Idi Amin Dada sur l'Ouganda voisin. On peut en dire autant du rôle que joue ce grand lea-

der au sein des États de la Ligne du Front où il est le catalyseur de la résistance aux pressions diverses des racistes de Prétoria.

NZEOGWU, Patrick Chukwuma (1937-1967)

Nzeogwu était à la tête des jeunes officiers putschistes qui, le 15 janvier 1966, mirent fin par la manière forte au régime civil du Nigeria. Figure typique de l'Afrique des années 60 qui, au moment de sombrer pour plusieurs décennies dans l'indignité de la corruption et de la faillite généralisées, s'arcboute au bord du gouffre, se griffe désespérément aux aspérités de la paroi, c'était un Ibo, né et élevé dans le nord du Nigeria, où ses parents résidaient, bien que les Ibos y fussent souvent objet de pogroms.

Des esprits malveillants l'ont décrit comme un exalté ; ce fut surtout une conscience morale d'une rare exigence : intellectuel ennemi des féodaux réactionnaires, catholique rigoriste hostile au laxisme des jeunes bourgeoisies africaines, visionnaire irrité par l'aveuglement des dirigeants nigériens esclaves du formalisme britannique.

On l'a encore décrit comme un homme violent. Le fait est que le major Nzeogwu, professeur à l'Académie militaire de Kaduna à l'époque de ces événements sanglants qui allaient servir de prélude à l'atroce guerre du Biafra, se montra pour le moins épris d'action et d'efficacité.

L'homme fort du Nigeria, à qui le Premier ministre fédéral Tafewa Balewa sert de couverture, c'est le très féodal Ahmadou Bello, petit-fils de Dan Fodio, Sardauna de Sokoto. Nzeogwu prend d'assaut le palais du grand seigneur qu'il exécute de sa propre main.

Pourquoi, ayant éliminé les principaux dirigeants de la Fédération, les jeunes putschistes se montrent-ils impuissants à mettre sur pied de nouvelles instances gouvernementales ? Sont-ils déjà divisés par certaines arrière-pensées ethniques ? C'est un mystère. Toujours est-il qu'ils s'en remettent finalement à l'armée, commandée alors par le général Johnson T.U. Aguiyi-Ironsi, aussitôt promu chef de l'État. C'est une erreur, car Aguiyi-Ironsi est un Ibo, et les Ibos sont déjà soupçonnés de vouloir monopoliser le pouvoir. Rien d'étonnant si, le 15 juin 1966, Aguiyi-Ironsi est assassiné au cours d'un nouveau putsch, à l'instigation des officiers nordistes, événement dont prend prétexte le colonel d'origine Ibo Odumegwu Ojukwu pour proclamer l'indépendance de l'État sécessionniste du Biafra bientôt envahi par l'armée fédérale. Bien que peu favorable à Ojukwu, c'est pourtant à la tête d'une unité sécessionniste que succombera le major Nzeogwu, près de Nsukka, en août 1967.

Quelle étrange personnalité, à la fois rebutante et fascinante, romanesque et tragique, où ont dû se reconnaître tant de jeunes intellectuels idéalistes noirs, qui, dans ces années soixante, n'auraient pas hésité à donner leur sang pour retenir l'Afrique sur la pente fatale.

O

OCAM (Organisation commune africaine et malgache)

Il fut beaucoup question, dans la presse française de la deuxième moitié des années soixante, de cette organisation d'États africains, née en 1965 dans le but supposé de collaborer dans tous les domaines, et qui unissait alors le Cameroun, le Centrafrique, le Congo, la Côte-d'Ivoire, le Dahomey, le Gabon, la Haute-Volta, Madagascar, l'île Maurice, le Niger, le Ruanda, le Sénégal, le Tchad, le Togo et le Zaïre.

Ces pays avaient surtout pour trait commun de faire partie de la clientèle francophone traditionnelle de Paris et d'être dirigés par des disciples zélés du général de Gaulle. L'histoire ne retiendra pas le sigle, les réalisations de l'OCAM ayant été aussi rares qu'illusoire. Le caractère factice du regroupement fut du reste rapidement avéré par les défections répétées de ses membres les plus riches. Dès 1973, l'organisation était moribonde.

OLIVER, Joe dit King (1885-1938)

C'est par ses pairs que le trompettiste-cornettiste Joe Oliver a été proclamé *King* (le roi), hommage significatif, plus éloquent qu'aucun autre, comme en bénéficieront plus tard un Lester Young, surnommé le Président (*The Pres*),

une Billy Holiday, appelée *Lady Day*, un Charlie Parker, surnommé *The Bird* (l'oiseau).

Les historiens du jazz considèrent d'ailleurs Joe King Oliver comme le premier grand jazzman authentique. Un des premiers à émigrer à Chicago après la démolition de Storyville, il fut aussi le chef du premier grand orchestre à engager Louis Armstrong en 1922. Mais surtout, il fut le premier à dépasser la traditionnelle polyphonie néo-orléanaise en exécutant un véritable solo au cornet, dans *Deepermouth blues* enregistré en 1923, Louis Armstrong étant au deuxième cornet. Cette œuvre, toujours citée par les spécialistes, résume aujourd'hui la destinée de Joe King Oliver ; c'est un tort. Mort à 53 ans dans une effroyable misère, Oliver illustre un autre aspect de la condition de l'artiste de génie afro-américain, l'indifférence de ses compatriotes.

OLYMPIO Sylvanus (1902-1963)

Premier chef de l'État du Togo, Sylvanus Olympio a été tué le 13 janvier 1963 au cours d'un putsch dans des circonstances demeurées obscures. Quelques observations permettent, sinon d'acquiescer une certitude, au moins d'orienter les interrogations.

Au cours de la décennie précédant l'indépendance, une rivalité acharnée, classique dans les colonies françaises, avait constamment opposé Nicolas Grunitzky, le « can-

didat administratif », à Sylvanus Olympio, le leader populaire sinon populiste.

Les seules élections fiables de l'histoire du Togo, celles de 1958, d'ailleurs supervisées par l'ONU, furent un triomphe pour le candidat populaire Sylvanus Olympio, mais un échec cuisant pour Nicolas Grunitzky et l'administration coloniale qui le patronnait. Élu président en 1961, Sylvanus Olympio symbolise l'attachement farouche de la jeune nation à son indépendance, au moment même où, de Paris, Jacques Foccart s'est juré de plier la cadence des États africains à la baguette gaulliste.

Enfin, le putsch où fut tué Sylvanus Olympio était animé par des hommes qui, tel le général Eya-déma, se sont révélés depuis comme d'excellents « amis de la France ».

Original dixieland jazz band

Quintette blanc dirigé par Nick La Rocca, cet orchestre est entré dans la légende en enregistrant le 26 février 1917 à New York pour la première fois un morceau de jazz intitulé *Dixie jass band one step*.

Paradoxalement, la célébrité de la petite formation de Nick La Rocca se nourrit surtout de l'impression de scandale que laisse cette fulgurante promotion d'artistes que leur médiocrité ne destinait nullement à un tel honneur. Les musiciens noirs, les vrais créateurs du jazz, subissaient ainsi une injustice qui devait être suivie de bien d'autres semblables. Tenus par la ségrégation à l'écart des technologies d'avant-garde naissantes et des relations mondaines qui font les réputations et le succès, les Afro-américains qui inventent alors le jazz dans les affres doivent le laisser

commercialiser et détourner par des Blancs habiles, mais dénués d'inspiration. Il en sera ainsi jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.

OUA (Organisation de l'Unité Africaine), en anglais : OAU (Organisation of African Unity)

Après avoir longtemps fait figure d'arbitre crédible des crises qui secouent fréquemment l'Afrique, l'OUA sert de moins en moins de référence dans la grande presse internationale en proie désormais au désenchantement à son égard.

Fondée à Addis-Abeba en 1963, l'organisation procédait d'une aspiration collective ambiguë : si les États du groupe dit de Casablanca, animé par K. N'Krumah, y voyaient l'amorce d'un processus conduisant aux États-Unis d'Afrique, ultime concrétisation du rêve panafricaniste, pour le groupe dit de Monrovia, mené par le Libérien pro-américain Tubman, il s'agissait d'une approche purement pragmatique de la défense des intérêts des pays africains, à l'instar d'autres organisations continentales, comme l'Organisation des États américains.

C'était, en somme, l'utopie contre la *realpolitik*.

Sous la pression des peuples, les deux groupes finirent donc ce jour-là par se fondre en un seul. Mais le clivage originel s'est accusé au fil des ans, donnant lieu à des crises dont certaines furent dramatiques : il en fut ainsi notamment en 1976, avec la candidature de l'Angola, où le MPLA, marxiste pro-soviétique, venait de mettre hors la loi ses rivaux pro-occidentaux, FNLA et UNITA. Très divisée, l'organisation faillit éclater.

À ce facteur, capital, de paralysie, viennent s'en ajouter d'autres comme les tiraillements entre Arabes et Noirs, musulmans et non-musulmans, anglophones et francophones...

L'OUA, qui a excellé dans la défense des frontières héritées de la colonisation (principe qui satisfait à tort ou à raison la majorité des Africains) et l'orchestration de la dénonciation de l'apartheid, semble devoir surmonter les nombreuses crises que, certainement, l'avenir lui réserve encore.

Tous les États africains font partie de l'OUA, s'ils ont été reconnus par l'ONU, à l'exception bien entendu de l'Union Sud-Africaine blanche.

Oubangui-Chari

Désignation coloniale de l'actuelle République centrafricaine.

Ovamboland

Province septentrionale de la Namibie, frontalière de l'Angola, l'Ovamboland tire son nom des Ovambo, peuple bantou, qui l'habite et dont on estime l'effectif à environ un demi million, ce qui en fait l'ethnie majoritaire dans un pays il est vrai sous-peuplé.

Érigé en *bantoustan* en 1973 par l'Afrique du Sud, en contravention avec les recommandations de l'ONU, l'Ovamboland est un champ clos où s'affrontent la SWAPO, qui

y recrute le gros de ses combattants et, l'Afrique du Sud qui y exerce, ainsi d'ailleurs que sur la Namibie, une autorité illégale au regard du droit international rappelé solennellement à maintes reprises par l'ONU, seule dépositaire de la légitimité en Namibie.

OWENS, Jesse (1913-1980)

Le plus célèbre des athlètes noirs américains avec Bob Beamon, Jesse Owens était un sprinter. Ses exploits aux Jeux Olympiques de 1936, à Berlin, alors capitale de l'Allemagne nazie, n'ont pas fini de faire rêver les connaisseurs. Le coureur noir battit successivement les records olympiques du cent mètres plat, du deux cents mètres plat et du saut en longueur, avant de contribuer au nouveau record du monde du relais quatre fois cent mètres plat.

Une tradition persistante, mais non vérifiée, veut que Hitler, assistant à un des concours, n'ait pas pu contenir son dépit de voir un nègre, sous-homme s'il en fut, triompher de compétiteurs blancs de la plus pure race aryenne, et qu'il ait refusé de serrer la main de Jesse Owens, en violation flagrante de l'usage.

Plus significatif nous apparaît aujourd'hui que Jesse Owens ait connu, ensuite, dans son pays, une existence passablement médiocre, contraint quelque temps de monnayer ses dons admirables en d'humiliantes exhibitions, et même d'endosser la livrée de gardien de parc.

P

Panafricanisme

Forgé sur le modèle de *pangermanisme*, *panslavisme*, *panarabisme*, le terme, à l'imitation des précédents, exprime l'aspiration des Africains à se rassembler en une nation unique, sous la bannière d'un seul État, pour restaurer leur dignité outragée par des siècles de traite, d'esclavage et de colonisation, et prendre, en un mot, leur revanche sur l'histoire. L'immense faveur de ce concept, avec sa connotation de revanche, surtout auprès des jeunes intellectuels africains, a culminé avec l'année 1960, où s'ouvrit l'ère des indépendances, pour décliner ensuite lentement, minée par des paradoxes qui sont autant de contradictions.

Ce n'est pas en Afrique, mais en Amérique, où la prise de conscience par les Noirs de leur aliénation collective avait atteint un stade de développement relativement avancé, que l'idée a connu sa première expression, si elle n'y est pas née. C'est un Américain natif du Massachusetts, W.E.B. DuBois, diplômé, entre autres universités, de Harvard, qui passe à juste titre pour le créateur du mythe panafricaniste. DuBois, que révoltait l'utilitarisme de Booker T. Washington, s'avisa de donner à ses compatriotes noirs le goût des aspirations élevées en les incitant à renouer avec les civilisations et l'histoire du continent ancestral. C'est enfin le même W.E.B. DuBois qui organise les cinq premières conférences d'intellectuels noirs, américains et

antillais, militant pour le panafricanisme, en 1919, 1921, 1923, 1927 et 1945.

Autre paradoxe, alors que la revanche sur l'homme blanc sous-tend plus ou moins consciemment le concept à sa formation, le panafricanisme, selon son acception littéraire, confortée par l'exigence des réalités politiques, commandait de s'associer avec les habitants autochtones blancs du Maghreb, c'est-à-dire les Arabo-Berbères. Il est vrai que, depuis la Deuxième Guerre, le combat commun contre l'impérialisme avait tissé entre Noirs et Arabo-Berbères de précieux liens de solidarité, symbolisés par l'amitié qui unissait Nasser et N'Krumah et sans laquelle les nombreuses conférences du début des indépendances n'auraient pas été autant de pas en avant du panafricanisme jusqu'à ce que la machine s'enferme dans l'impasse de l'opposition entre le groupe de Monrovia et le groupe de Casablanca. Toutefois, dans un passé pas toujours lointain, leurs rapports s'étaient caractérisés par l'affrontement : montée certes en épingle par les historiens occidentaux, la responsabilité des Arabo-Berbères dans la traite des Noirs et dans leur esclavage était scientifiquement établie. De plus, en dehors de l'Islam, très différent d'ailleurs au nord et au sud du Sahara, tout semblait opposer les deux groupes de civilisations. La cohabitation entre Noirs et Arabo-Berbères au sein d'un même mouvement panafricaniste ne pouvait pas aller sans de très vives tensions.

Troisième paradoxe majeur, les puissances naguère colonisatrices ont préservé leur emprise sur les jeunes nations supposées émancipées du continent noir ; d'autres impérialismes n'ont pas manqué de pénétrer dans l'arène ; d'où des ensembles désignés par les expressions Afrique francophone, Afrique anglophone, Afrique lusophone, États socialistes, etc., qui reflètent bon gré mal gré les stratégies des blocs anciens ou nouveaux, mais toujours antagonistes, quoique à des degrés divers.

Devenu l'enjeu de compétitions qui débordent l'Afrique, détourné de ses idéaux par des ambitions mesquines, dégradé par les basses intrigues de coulisse et les calculs sordides, le panafricanisme, utopie jadis radieuse, a débouché sur l'OUA (Organisation de l'unité africaine) où généralement la confusion le dispute à l'impuissance.

Si elle doit se réaliser, comme le souhaitent toujours les masses, l'unité des peuples africains, comme celle des Européens, devra se faire pas à pas, franchir patiemment de nombreuses étapes, et en particulier celle de l'Afrique des patries. Sinon trop d'obstacles se dresseraient sur son chemin, qu'elle serait incapable de surmonter. Aussi réaliste soit-elle, cette vision en vérité désenchantée n'ôte pas au mythe sa force d'attraction.

PANASSIÉ, Hugues (1912-1974)

Musicien, historien, critique français de jazz, Hugues Panassié apparaît surtout aujourd'hui comme un extraordinaire vulgarisateur. Ce pédagogue né eut toute sa vie une activité débordante au service du jazz : il publia des livres, anima le premier un périodique spécialisé, polémiqua avec vigueur, édita des disques, organisa des concerts, pro-

duisit une célèbre émission dominicale de radio. C'est à lui que de nombreuses générations de francophones, avant et après la dernière guerre, doivent d'avoir découvert, compris, apprécié et, parfois, pratiqué avec enthousiasme la musique afro-américaine.

Trop attaché aux expressions dites traditionnelles du jazz, *blues*, *nouvelle-orléans*, *boogie-woogie*, *swing*, *revival*, dont il fut un théoricien sans rival, Hugues Panassié a témoigné une incompréhension obstinée à l'égard du *be-bop*, auquel il dénia toujours l'appartenance au jazz.

PARKER, Charles Christopher dit Charlie (1920-1955)

Il est à craindre, bien qu'il soit l'objet d'une véritable religion auprès des professionnels et des amateurs de jazz, que Charlie Parker ne devienne jamais une figure populaire du panthéon nègre ; car cet artiste d'un rare génie, loin d'émerger, à l'instar d'un Armstrong, d'un Duke Ellington ou de son quasi inséparable compère Dizzie Gillespie, comme symbole de la réussite, n'a joué aucun rôle social ou politique. Mort à trente-cinq ans après avoir connu l'infamie de l'asile, sans avoir jamais pu vivre convenablement de sa musique, il incarne parfaitement le mythe de l'artiste maudit.

On dit que la mère de Charlie, élevant seule son enfant, comme tant de femmes noires américaines, rêvait pour lui d'une carrière de médecin. Mais Charlie est happé à quinze ans, selon l'usage de l'époque, par le jazz et son tourbillon de vices : drogue, sexe, alcool, errance, insatisfaction tourmentée, frénésie chronique. Autant d'ingrédients d'une alchimie qui lui ouvre tôt les

portes d'une esthétique jazzistique sans précédent : c'est le *be-bop*, apparu vers 1940.

À l'apogée de son art, c'est-à-dire au cours de la décennie 1940-1950, deux traits semblent pouvoir caractériser l'esthétique de Charlie Parker : virtuosité technique qui, d'abord, agace l'auditeur, tant elle paraît relever d'une mystification de cirque. Impression heureusement effacée aussitôt par les rafales d'un romantisme dont la douloureuse gravité fait de cette musique la moins commerciale qui soit, même quand le saxophoniste interprète avec application les airs à succès du music-hall américain — appelés *standards* dans le jargon des professionnels. La vélocité de Charlie sur l'alto fait partie intégrante de sa légende, autant que son inspiration poignante qui ne le cède en rien au lyrisme de Lester Young, en plus abondant pourtant, plus varié, sans doute plus humain. Voici quelques échantillons considérés comme représentatifs de la musique de Charlie Parker : *Parker's mood* (1948), *Embraceable you* (1947), *A night in Tunisia* (1946), *Salt peanuts* (1947), avec Dizzie Gillespie, et surtout une œuvre fameuse entre toutes, *Lover man* (avec Howard MacGhee à la trompette) enregistrée en 1946, au cours d'une séance qui n'a pas fini de fasciner les historiens, les critiques et les psychanalystes du jazz. Cleant Eastwood, acteur et réalisateur blanc américain a récemment mis en scène un très long métrage d'une rare qualité technique et romanesque sur Ch. Parker. Le film, *Bird*, a été primé à Cannes en 1987.

PARKS, Rosa (1905-)

Américaine, modeste couturière noire employée dans un grand ma-

gasin de Montgomery (Alabama), Rosa Parks devint brusquement célèbre après avoir, le 1^{er} décembre 1955, refusé de céder la place où elle était assise à un voyageur blanc, esclandre qui occasionna aussitôt son arrestation par des policiers zélés de la ségrégation raciale. Ce fut pour Martin Luther King, jeune pasteur qui venait de s'installer dans une paroisse noire de Montgomery, la première occasion de conduire une action de masse ; ce fut aussi sa première grande victoire. Grâce surtout au jeune leader noir, l'indignation de la population de couleur de Montgomery, évaluée alors à cinquante mille âmes, contre soixante mille Blancs, se concrétisa en un très long boycott des autobus de la ville. La compagnie, menacée de faillite, tint pourtant bon, ne s'inclinant que contrainte par la Cour Suprême ; désormais elle traitera tous ses passagers sur le même pied, ce qui revenait à renoncer à la ségrégation raciale dans les bus.

On a souvent écrit et dit, à tort, que, épuisée par sa journée de travail, Rosa Parks, quinquagénaire au demeurant souffreteuse, n'avait pas hésité à occuper un siège dans la partie avant réservée aux voyageurs blancs.

Dans son livre *Combats pour la liberté*, M.L. King explique lui-même qu'en réalité Mme Rosa Parks était bien assise sur la première rangée du secteur réservé aux Noirs ; mais l'usage voulait, lorsqu'un afflux de voyageurs blancs excédait les cinq rangées qui leur étaient réservées, que ceux-ci débordent sur les sièges des Noirs, qui, à leur tour, allaient s'entasser au fur et à mesure vers l'arrière et, éventuellement, si tous les sièges étaient occupés, sur la plate-forme, au risque de voyager debout. C'est précisément ce risque que courait Mrs. Rosa Parks le 1^{er} décembre 1955,

au terme d'une dure journée d'un travail effectué debout par une quinquagénaire valétudinaire.

En d'autres termes, le statut réel du voyageur noir, après avoir payé son billet au même tarif que l'usager blanc, était de voyager debout. Ainsi à l'oppression s'ajoutaient l'exploitation et la mortification quotidiennes. Ayant dû fuir Montgomery, Rosa Parks est aujourd'hui installée à Detroit.

Parti unique et pouvoir personnel

Déjà confusément observable en Haïti, le parti unique s'est abattu comme une épidémie sur les États africains nouvellement indépendants. Aujourd'hui, le continent noir se partage tout entier entre ce système et le régime militaire pur, à l'exception du Sénégal, du Zimbabwe pour peu de temps encore sans doute, du Lesotho et du Botswana, l'Afrique du Sud se situant à part.

En Occident, en France notamment, l'idéologie dominante croit pouvoir expliquer ce phénomène en se référant aux valeurs africaines. L'imagination populaire noire ne saurait se représenter la communauté nationale qu'en décalquant le schéma familial, trait qu'attesterait la structure en cercles concentriques sur la base de la consanguinité : famille, clan, tribu, ethnie. Tout pouvoir politique, à moins qu'il n'en dérive, s'identifierait obligatoirement à l'autorité du *pater familias*, du patriarcat, dont la personne est sacrée ; l'opposition serait ressentie comme un sacrilège : serrés comme un seul homme autour du président, comme jadis autour du chef traditionnel, les membres du nouveau groupe communieraient dans une ferveur unanime. Le parti unique concrétiserait en somme l'extension naturelle de la mystique

unitaire traditionnelle à la nouvelle entité communautaire.

Les intellectuels progressistes africains font surtout grief à cette thèse de reposer sur un trop grand nombre de postulats, hypothèses invérifiables, ou que l'expérience vulgaire infirme. À ces constructions aventureuses qui, selon eux, relèvent au moins pour une part de ce que l'on pourrait appeler le fantasme fonctionnel, sans d'ailleurs expliquer le cas de Haïti, ils opposent les us et coutumes encore en vigueur, dans la mesure où, survivances de l'époque précoloniale, ils témoignent de ses institutions politiques et de leur signification.

L'observation des Bantous de l'Afrique centrale, des Fangs par exemple, suggère d'autres hypothèses. L'usage de la palabre suppose non seulement l'existence des conflits, assumés en tant que tels, mais l'aménagement millénaire de procédures visant à retarder la décision aussi longtemps que possible afin que le plus grand nombre possible de membres du groupe soient informés des données du débat et puissent y prendre part. Chez les Fangs, la communication et la recherche patiente du consensus figuraient sans aucun doute en bonne place sur l'échelle des valeurs politiques. C'est au moins ce que semble nous enseigner l'observation quotidienne des communautés villageoises. Il serait étonnant qu'il n'en fût point ainsi au moins chez les autres peuples bantous de la même région.

Ces réflexions amènent les intellectuels progressistes noirs à penser que le parti unique s'inspire, non pas du charisme propre au chef traditionnel, mais de certaines figures familières de l'administration coloniale, par exemple de l'adjudant commandant un poste militaire perdu dans la brousse et environné de communautés traditionnelles indigènes. C'est à un tel personnage

que serait empruntée l'allure autocratique et tyrannique des Bokassa, Mobutu, Bongo et autres Macias Nguéma, pour ne prendre que les exemples se situant en Afrique centrale. Le parti unique ne serait ainsi que le porche du pouvoir personnel.

À vrai dire, le parti unique africain, qu'il faut distinguer du parti dominant au pouvoir au Zimbabwe jusqu'à ce jour et naguère au Ghana, sous N'Krumah, recouvre des situations historiques et politiques diverses ; il est impossible, ou du moins imprudent, de lui appliquer une appréciation univoque.

Le parti unique des États noirs sert le plus souvent d'habillage au pouvoir personnel : l'*homme fort* préexistait au parti unique, comme il en fut au Cameroun avec Ahmadou Ahidjo, et, en général, dans beaucoup d'anciennes colonies françaises où la première génération des présidents noirs sortit en fait de la manche du général de Gaulle. Scénario plus classique, l'*homme fort* a pu s'élever sur les échasses du parti unique, dont il s'est aussitôt défait, le réduisant au rôle de simple représentation : c'est ce qui est arrivé en Guinée avec Sékou Touré, en Côte-d'Ivoire avec Houphouët-Boigny, au Kenya avec Jomo Kenyetta.

Dans quatre pays africains, tous d'anciennes colonies portugaises, le parti unique se distingue en ce qu'une longue et victorieuse guerre de libération, menée avec l'aide de son double inséparable, l'armée de libération nationale, lui confère une légitimité inexistante ailleurs, qui doit demeurer longtemps incontestée.

Dans d'autres pays enfin, comme la Somalie, le Congo-Brazzaville, le Niger, le Bénin, Madagascar, le parti unique est un organisme fantôme, l'armée assumant l'essentiel du pouvoir.

Reste que beaucoup de pays n'entrent dans aucune classification,

l'âge de leur parti unique étant trop jeune, et sa nature ainsi que son avenir notoirement trop incertains, et d'ailleurs fluctuants : c'est le cas, par exemple, de l'Éthiopie.

Le parti unique africain est encore trop souvent l'instrument sophistiqué de la nouvelle domination blanche, de l'Ouest ou de l'Est. Au mieux, c'est le bunker où une bureaucratie citadine aux abois enterre ses jeunes privilèges pour les soustraire autant aux immixtions étrangères qu'à la frustration des masses populaires ; il n'est jamais, comme en Chine ou au Viêt-nam, par exemple, l'arme que s'invente un peuple pour briser définitivement ses chaînes et défricher les nouveaux horizons de sa destinée.

PELÉ (1940-)

Seule personnalité brésilienne noire universellement connue, Pelé, de son vrai nom Edson Arantès Do Nascimento, est considéré comme ayant été le meilleur footballeur de l'histoire. Bien qu'à la retraite depuis 1975, le Brésilien demeure l'incarnation même du football : dans les spots publicitaires, dans les manifestations, sportives ou non, où il apparaît un peu partout, il est inséparable du sport le plus populaire du monde, et de son symbole, le ballon rond.

Pelé n'a pas dix-huit ans lorsque, avec l'équipe du Brésil, il remporte la coupe du monde de 1958 en Suède ; il remportera deux autres coupes du monde, aura marqué officiellement mille buts au cours d'une carrière de vingt ans, soit cinquante buts en moyenne par an.

Malheureusement, selon divers témoignages concordants, Pelé ne montre qu'indifférence et insensibilité à l'égard des dizaines de mil-

lions de Brésiliens d'origine africaine, la moitié de la population dit-on, descendants d'esclaves les plus tardivement émancipés du Nouveau Monde. Jamais il n'a mis à profit ni l'immense fortune que lui a procurée le football ni l'enthousiasme des foules familières pour dénoncer le sort réservé à ses congénères du Brésil, presque tous livrés à la misère des *favelas* et au mépris des castes dominantes.

Pôle Nord

Qui a découvert le pôle Nord le 6 avril 1909 ?

— Un Américain blanc, bien sûr, répond l'historiographie officielle américaine, l'amiral Robert Peary (né en 1856, mort en 1920).

— Pas du tout, répliquent des intellectuels afro-américains, persuadés de prendre une nouvelle fois leurs compatriotes blancs en flagrant délit de déformation de l'histoire, plutôt par omission que par mensonge délibéré.

Selon cette dernière thèse, qui affirme s'appuyer sur des éléments irréfutables, ce n'est pas Robert Peary, mais son domestique noir, Matthew Henson, qui atteignit le premier le pôle Nord. Étant très malade, l'amiral ne put affronter les obstacles de la dernière étape de l'expédition, et en chargea le fidèle et très endurant Matthew Henson.

Cet exemple de *divergence* n'a, bien entendu, rien d'isolé, au contraire. Il est vrai que, jusqu'à une date récente, qu'on peut situer à la mort de Martin Luther King le 4 avril 1968, les Noirs étaient quasiment absents de l'histoire officielle des États-Unis, mais omniprésents dans les témoignages involontaires des romanciers et des chroniqueurs populaires.

Les historiens afro-américains ont entrepris de réparer cette injustice, et les résultats de cette tentative forcent le respect. La guerre de Sécession, racontée par John Hope Franklin dans son excellent ouvrage *De l'esclavage à la Liberté : histoire des Afro-Américains* ressemble à la tradition de l'historiographie officielle américaine autant que le jour à la nuit.

Il ne fait point de doute qu'il en sera de même lorsque l'histoire de l'Afrique aura enfin été prise en charge par des historiens africains.

Polygamie

Le mot de polygamie désigne, au sens strict, l'union d'un individu avec plusieurs conjoints, sans spécifier ni le sexe de l'individu, ni les modalités de l'union conjugale. En fait il s'est spécialisé pour désigner l'union d'un époux avec plusieurs épouses simultanément. Ce trait n'est pas lié à un degré quelconque d'évolution des sociétés. Au contraire, la plupart des sociétés archaïques pratiquent une stricte monogamie. On trouve la polygamie pratiquée par des sociétés diverses, historiquement et géographiquement. Ce trait culturel semble donc lié aux conditions de son émergence plus qu'à un stade culturel ou à une culture spécifique. Aujourd'hui, la polygamie légale est pratiquement circonscrite à l'Afrique et à l'Asie mineure.

Il semble qu'il y ait une logique de la polygamie tout d'abord dans des sociétés ultra-guerrières, où les hommes sont décimés, où les femmes sont un butin. Homère offre une belle description de cette situation, ancêtre du harem des civilisations méditerranéennes. La polygamie chez les Hébreux vient peut-être de l'extermination des hommes

lors de l'esclavage en Égypte. Ce qui est certain, c'est qu'il est impossible que la polygamie ne se soit pas profondément enracinée en Afrique à la suite des siècles d'intenses déportations qui affectaient essentiellement la population mâle (les femmes n'ont jamais constitué plus de 10 % des cargaisons), déportations qui s'accompagnaient, de plus, de guerres meurtrières dans toute la profondeur du continent pour drainer les convois d'esclaves vers les côtes. Personne n'a réfléchi au traumatisme que constitue pour la famille naturelle une telle situation et aux profondes transformations culturelles qu'elle occasionne. Si la polygamie s'est maintenue en Afrique au XX^e siècle, c'est parce que tout phénomène culturel survit aux conditions de son émergence ; elle n'en est pas moins condamnée à terme dans sa forme traditionnelle, inacceptable pour la population féminine.

C'est dans la polygamie que s'exprime en effet le plus crûment l'infériorité sociale imposée aux femmes, sous différents masques dans d'autres sociétés. Contraire, par définition, à l'harmonie sociale entre les sexes et entre les individus, la polygamie, née de la violence et de l'injustice, ne peut, logiquement, engendrer que la frustration et la jalousie dans toutes les catégories auxquelles elle ne profite pas, c'est-à-dire la plupart des hommes et la totalité des femmes et des enfants. Seuls les régimes politiques africains dont la légitimité n'est puisée que dans le folklore l'ont conservée dans leur légalité.

POUCHKINE, Alexandre Sergueïevitch (1799-1837)

Petit fils d'Abraham Hannibal, un Éthiopien devenu le protégé

d'un tsar, celui que les Russes tiennent pour l'écrivain phare de leur littérature nationale avait la peau bistre des quarterons et des octavons, comme l'atteste l'iconographie ordinaire. Pouchkine fait évidemment penser à l'auteur des *Trois Mousquetaires*, mais la comparaison tourne vite court. Aux prises avec une culture esclavagiste, Alexandre Dumas ne perdit jamais la conscience d'appartenir au peuple noir, n'omettant pas d'en tirer vanité à l'occasion : le fait est que ni l'éclat de sa réussite sociale ni son génie ne le mirent à l'abri de l'avanie raciste, comme il le raconte lui-même dans ses mémoires.

Le tourment existentiel, dont mourra d'ailleurs Pouchkine à trente-sept ans, tué dans un duel, est né de la contradiction qui oppose ses aspirations libérales au système autocratique ou ses rêves d'amour total à la frivolité bornée d'une aristocratie fruste, non du mépris de sa peau ou de ses origines. D'ailleurs, loin du continent ancestral, coupé de tout contexte africain, que sut Pouchkine de l'Afrique ?

PRICE-MARS, Jean (1876-1969)

Après des études de médecine et parallèlement à une carrière diplomatique, Jean Price-Mars a trouvé la notoriété en se consacrant à la recherche et l'étude de l'africanité du folklore haïtien. animateur avec Jacques Roumain de la *Revue indigène* à partir de 1925, il donne avec *Ainsi parla l'Oncle* (1928) un ouvrage précieux non seulement pour la connaissance de la culture haïtienne mais encore pour l'étude des thèmes et structures du conte populaire en général. Comme la *Morphologie du conte* de Propp, l'ouvrage de Price-Mars sait parfai-

tement montrer à quel point, derrière un pittoresque autochtone, le symbolisme des contes s'enracine au cœur des quelques problèmes essentiels de l'humanité. Il doit cette largeur de vue dans l'étude de la spécificité probablement au fait que la culture haïtienne est un lieu de rencontres jusque dans ses composantes les plus populaires, mais également aussi au fait qu'il réunit en lui-même l'érudition et la curiosité du savant avec l'appartenance native à la culture qu'il étudie. Il évite donc le piège ethnologique dans lequel était tombé Equilbecq, qui prend pour des singularités les choses simples et naturelles. Il peut ainsi mieux saisir les nuances et les

subtilités qui font seules l'irremplaçable singularité d'une culture.

Prix Nobel

À ce jour, quatre Noirs seulement, dans toute l'histoire, ont été honorés par le Prix Nobel, trois au titre de la Paix — l'Américain Ralph Bunch, médiateur entre Juifs et Arabes, en 1950 ; en 1960, le Sud-Africain Chief Albert Luthuli pour son combat contre l'apartheid ; l'Américain Martin Luther King en 1964, en tant que leader de la grande révolte des Noirs américains contre la ségrégation raciale — ; un seul, le Nigerian Wole Soyinka, au titre de la littérature, en 1986.

R

Racines (Roots)

Œuvre du journaliste noir américain Alex Haley, publiée en 1976, presque aussitôt traduite dans toutes les grandes langues, *Racines* (en anglais *Roots*) appartient littérairement à un genre hybride, fiction décantée du projet de reconstitution historique d'une famille noire, en remontant jusqu'à son ancêtre Malinké capturé au XVIII^e siècle sur la côte de « Guinée ».

On crédite généralement *Roots* non d'avoir créé chez les Noirs américains la conscience, qui ne leur fit jamais défaut, de leurs « racines » africaines, mais de leur avoir procuré l'occasion, au moment voulu, de proclamer ces origines et d'en préciser l'expression.

Avec le recul, l'extraordinaire succès de *Roots* — des millions d'exemplaires vendus en quelques années, une série télévisée faisant événement à travers le monde —, apparaît comme un phénomène débordant largement la littérature, révélant souvent des traits frappants de l'inconscient collectif. En France, par exemple, la « réception » de *Roots*, dont la sortie en librairie coïncida avec le passage à la télévision de *Holocauste*, une série racontant l'extermination des Juifs, fut très significative.

Au cours de l'émission littéraire la plus célèbre de la télévision française, l'auteur du livre, Alex Haley, plutôt désorienté, sans doute piégé, se trouva face à face avec le président Senghor, précipitamment convoqué de son Sénégal. Entre le jeune

écrivain américain, auteur d'une autobiographie de Malcolm X..., et le septuagénaire prophète de la négritude, s'engagea un échange dominé par la décontraction, l'enjouement et même le badinage mondain. Quelques jours auparavant, dans un studio voisin, *Holocauste* avait donné lieu à un débat redondant, pathétique, solennel, destiné à accabler les responsables nazis de l'horrible barbarie.

Dans beaucoup de cultures européennes, il est traditionnellement de bon ton de tenir au sujet de l'esclavage des Noirs des propos anodins, à la limite parfois de la plaisanterie, alors que, pour les Noirs, cette abomination-là n'a aucune comparaison, ni en durée, ni en intensité, ni en conséquences, avec aucune autre dans l'histoire de l'humanité, comme l'atteste précisément le très beau livre d'Alex Haley.

RDA

(Rassemblement Démocratique Africain)

Proclamé en 1946, le Rassemblement Démocratique Africain, qui allait donner une impulsion capitale à l'évolution de l'Afrique noire « française », était une fédération érigée à partir de mouvements anti-colonialistes qui se transformèrent dès lors en sections du RDA dans chacune des colonies françaises. Certaines de ces sections « territoriales » se sont illustrées de manière durable sinon éternelle : l'UPC

(Union des populations du Cameroun, exclue en 1955 au cours de la dernière crise du Rassemblement), le PDCI (Parti démocratique de Côte-d'Ivoire, transformé par Houphouët-Boigny en instrument de son ascension et, plus tard, de son autocratie), le PDG (Parti démocratique de Guinée, utilisé de la même façon que Houphouët-Boigny par Sékou Touré), l'Union Soudanaise (section territoriale du futur Mali)...

Ce mode d'organisation, préfigurant apparemment l'Afrique rêvée par les panafricanistes, aurait dû augurer d'un engagement du RDA contre le phénomène qu'on allait bientôt appeler « balkanisation », terme désignant l'éclatement des fédérations administratives coloniales d'Afrique Occidentale Française (AOF) et d'Afrique Équatoriale Française (AEF) en autant d'États, minuscules et démunis, que de territoires constitutifs. Il n'en a rien été. Si le combat du RDA fut exemplaire, mené dans un esprit révolutionnaire, de 1946 à 1950, le mouvement sombra aussitôt dans l'opportunisme, miné par des vices contre lesquels il n'a pas su lutter : le RDA a subi dès le début un ascendant excessif et néfaste de la part de l'Ivoirien Houphouët-Boigny, qui ne fut jamais un modèle de courage, d'abnégation, de rectitude ni de modernité.

Inégalement enraciné, le RDA fut toujours écartelé entre des orientations idéologiques divergentes, des pesanteurs sociales contradictoires. Secoué sans cesse par des crises où les rivalités de personnes jouèrent à la fin le rôle décisif, on peut dire que dès 1955, le RDA, bien qu'entré dans l'histoire, a perdu toute dynamique sinon toute signification en tant qu'organisation continentale ou même régionale, les sections territoriales étant devenues, à la faveur de la décolonisation « gaullienne », des partis politiques nationaux re-

pliés sur eux-mêmes, sans rayonnement à l'extérieur.

Reconstruction (1865-1877)

Période de quinze années environ, marquant la transition entre la fin de la guerre de Sécession (capitulation du général Lee à Appomattox le 9 avril 1861) et le retour de l'aristocratie esclavagiste blanche, les Bourbons, au pouvoir dans les onze États précédemment sécessionnistes.

Pendant cette période, les Noirs sont victimes de deux ordres de drames causés par les Blancs. Au début, ils ont affaire aux aventuriers nordistes, les *carpet-baggers*, avides de bonnes affaires et qui, sous prétexte de hâter leur émancipation, précipitent les Noirs dans le tourbillon des combinaisons politiques à quoi rien ne les avait préparés. Les Blancs sudistes, de leur côté, ne tardent pas à mettre à profit la situation ainsi créée pour fonder le Ku-Klux-Klan, organisation terroriste clandestine qui se charge d'enlever aux Noirs, par tous les moyens, les modestes avantages que leur avait valus la défaite des esclavagistes à Appomattox. Plus tard, quand les troupes d'occupation yankee se furent retirées, les Sudistes n'eurent aucune peine non seulement à exclure les Noirs de la vie politique, mais même à les ramener à une condition proche de l'esclavage, institutionnalisant, entre autres, peu à peu une ségrégation de fer dont les Noirs se dégagent péniblement encore aujourd'hui.

Renaissance nègre

On désigne ainsi une période de l'histoire des Noirs américains s'étendant de la fin de la Première Guerre

mondiale à la crise de 1929, et même, pour certains historiens, au début de la Seconde Guerre. Marquée par les figures de W.E.B. DuBois et de Marcus Garvey, elle se distingue des périodes précédentes, la *Reconstruction* et la ségrégation naissante, par des caractéristiques significatives d'une orientation prometteuse du destin des Noirs américains.

Conséquence de la grande migration de 1915, les Noirs, venus du Sud où ils étaient concentrés, se sont urbanisés massivement en envahissant les villes industrielles du Nord et y bénéficient du minimum d'éducation qui leur était refusé auparavant. En même temps émerge une intelligentsia combative, à l'image de W.E.B. DuBois, n'hésitant pas à s'engager dans une revendication politique active et à proclamer son héritage africain. C'est surtout l'époque d'une floraison sans précédent de créateurs appartenant à toutes les disciplines, et en particulier au jazz, musique inventée par les Noirs et que le monde est alors en train de découvrir.

Harlem, le quartier noir de New York, s'impose alors comme la métropole nègre où, venus du monde entier et s'exaltant de la conscience récente de leur solidarité de destin, les Noirs se rencontrent pour ébaucher les utopies de leur libération et de leur rassemblement.

La *Renaissance nègre* contient en germe tous les éléments constitutifs de l'explosion des années soixante, appelée avec raison la *Révolution nègre*. À côté de *Jim Crow*, le nègre traditionnel, loquace et grotesque, se profile une autre image, le *New negro*, plus séduisante.

Pour bien comprendre la rupture que fut la *Renaissance nègre*, il faut la situer dans la dynamique de l'histoire des Afro-Américains,

un combat toujours recommencé contre l'oppression récurrente de la société blanche. Dans cette perspective, la *Renaissance nègre* fut une longue veillée d'armes préluant aux assauts qui, à la fin des années soixante, allaient avoir raison de la *ségrégation*.

RHODES, Cecil (1853-1902)

Par l'audace effrénée de ses ambitions, l'assurance démesurée de sa vision, l'ampleur des moyens d'État et de finance mis à sa disposition, son absence de scrupule, l'Anglais Cecil Rhodes évoque irrésistiblement un proconsul romain. Sa *Guerre des Gaules*, ce serait la réduction de l'Afrique à une colonie britannique, et sa *Narbonnaise* Le Cap d'où vont rayonner légions, missionnaires-légats, négociants, parfois pliés à un dessein qu'ils ignorent.

Les nations indigènes, sous la férule de C. Rhodes, sont l'une après l'autre vaincues et pacifiées ; des États nouveaux, marqués au sceau de la couronne britannique, Rhodésie, Bechuanaland, Swaziland, Nyassaland, sont échafaudés. Par malheur pour C. Rhodes, des Parthes implacables sont embusqués dans l'immensité de ces étendues, et le proconsul va trébucher prématurément sur leur extravagante obstination. C. Rhodes avait tout prévu, sauf la résistance des Boers. Après l'échec de l'expédition Jameson contre la république du Transvaal, C. Rhodes abandonne la scène politique, en 1896.

Rhodésie

Deux États africains ont porté le nom de Rhodésie (de Cecil Rhodes,

le financier britannique, qui organisa la mainmise de Londres sur le sud de l'Afrique), la Rhodésie du Sud, capitale Salisbury (aujourd'hui Harare), et la Rhodésie du Nord, capitale Lusaka, associées de 1953 à 1963 dans la Fédération des Rhodésies et du Nyassaland.

Après une évolution mouvementée, mais sans affrontement armé, la Rhodésie du Nord, sous la conduite de Kenneth Kaunda, est devenue indépendante en 1964 et a pris le nom de Zambie.

En Rhodésie du Sud au contraire, les Noirs durent mener une difficile guerre de libération pour conquérir le pouvoir. Bénéficiant de la complaisance du colonisateur, la puissante minorité blanche maîtresse de l'appareil d'État avait procédé à une déclaration unilatérale d'indépendance le 11 novembre 1965 ; elle instituait par cet acte un régime politique inspiré de l'apartheid voisin et excluant les Africains de toute forme de participation à la gestion du pays. Menée principalement par les Shonas, l'ethnie africaine majoritaire, et facilitée à partir de 1975 par l'accession du Mozambique limitrophe à l'indépendance, la guérilla, endémique auparavant, explose tout à coup et, en quatre années seulement, vient à bout de la puissante armée des ségrégationnistes de Ian Smith.

La Rhodésie du Sud à gouvernement noir s'est proclamée indépendante le 18 avril 1980 et a pris le nom de Zimbabwe.

Robben Island

Ile sud-africaine située au large du Cap, Robben Island se confond aujourd'hui avec le bagne où fut emprisonné Nelson Mandela, figure historique de l'*African National Congress*, en 1964, à l'issue du pro-

cès de Rivonia, avant d'être transféré à Pollsmoor en 1982.

D'autres héros noirs de la lutte contre l'apartheid ont été détenus à Robben Island, en particulier Robert Sobekwé, fondateur du *Pan-Africanist Congress*, condamné lui aussi à l'issue du procès de Rivonia.

ROBESON, Paul (1898-1976)

Acteur de théâtre et de cinéma, Paul Robeson est surtout connu comme chanteur de *negro-spirituals* ; c'est toutefois par sa merveilleuse interprétation de *Ol' Man River* qu'il est devenu populaire à travers la planète.

Pionnier du combat pour les droits civiques, Paul Robeson a succombé à la tentation partisane qui guettait les chefs de file les plus tourmentés de la communauté noire à l'époque de la Guerre Froide en se rangeant avec fracas derrière l'Union Soviétique contre l'Amérique raciste, et en tentant de vivre dans les pays de l'Est, terre de fraternité supposée.

Paul Robeson n'a pas tardé à découvrir qu'il n'avait tourné le dos à certaines formes d'injustice que pour en cautionner d'autres. Il revint alors mourir au pays de sa naissance, nanti désormais d'une expérience dont il existe peu de précédents.

ROBINSON, « Sugar » Ray (1920-1989)

Presque aussi adulé des foules et des magazines sportifs que Joe Louis, Ray S. Robinson, de son vrai nom Walker Smith, fut surtout champion du monde de boxe poids moyens, de 1946 à 1951 ; en fait, sa carrière passablement mouven-

tée, fut néanmoins le plus souvent heureuse. Les connaisseurs admiraient autant sa foudroyante efficacité que son style de boxe très racé, ainsi que son élégance hors du ring.

En vingt-cinq ans, Ray S. Robinson remporta cent-soixante-quinze combats, sur 202, dont cent-neuf avant la limite ; il affronta des champions aussi réputés que Joey Maxim, Jake La Motta, le Britannique Randy Turpin qui le battit et contre lequel il remporta un match-revanche de toute beauté, Gene Fullmer, Carmen Basilio.

On dit Ray S. Robinson atteint aujourd'hui d'une affection fréquente chez les anciens boxeurs, la maladie d'Alzheimer, et dont l'effet est, pour le malade, de retomber en enfance. (R. Robinson est mort le 12 avril 1989).

ROUMAIN, Jacques (1907-1944)

Promoteur de l'indigénisme, en Haïti, l'écrivain Jacques Roumain s'est fait le chantre non d'un populisme pittoresque ni d'un misérabilisme sentimental qui ont produit tant d'œuvres faciles ou médiocres, mais d'une classe paysanne victime de la pauvreté et de l'ignorance. La peinture qu'il en fait, d'abord très pessimiste dans *La Montagne ensorcelée* (1931), devient un message admirable de foi et d'espoir dans *Gouverneurs de la rosée* (1946), œuvre maîtresse où la fable paysanne prend, dans sa simplicité, une dimension épique et tragique. Jacques Roumain qui connut, pour ses idées, la prison, la torture et l'exil mourut prématurément en 1944. Il a laissé également un essai *Griefs de l'homme noir* (1939).

S

SAMORI Touré (1837-1900)

La destinée du noble Malinké Samori Touré ressemble à celle du roi du Dahomey Béhanzin ; il est entré lui aussi dans la légende en résistant farouchement à la conquête française, au cours d'une guerre aussi longue qu'inégale. Après avoir rassemblé des moyens considérables, Samori avait entrepris de constituer un empire couvrant une partie de la Guinée actuelle, de la république de Côte-d'Ivoire et de la république du Ghana, lorsqu'il se heurta à l'armée française. Les hostilités s'étendirent de 1879 à 1898, année où fut enfin capturé le chef de guerre africain. Samori fut exilé au Gabon où il mourut en 1900.

La concomitance des campagnes françaises contre Samori et Béhanzin autorise à penser qu'une levée de boucliers était en cours en Afrique occidentale au XIX^e siècle dans l'intention d'enrayer l'hémorragie en hommes et les autres dévastations causées par la traite européenne. C'est bien la conquête coloniale, faite sous prétexte de lutter contre l'esclavage des Noirs, qui mit fin à cet ultime sursaut des Noirs pour prendre en main leur propre salut.

SANKARA, Thomas (1949-1987)

Jeune officier appartenant à l'aile progressiste de l'armée de Haute-Volta en rivalité avec une faction conservatrice d'officiers que soutient

Paris en sous-main, Thomas Sankara et ses amis, qui profitent d'une grossière erreur tactique de leurs adversaires, réussissent à s'emparer du pouvoir le 4 août 1984, et instaurent un régime aux antipodes de tout ce qui s'était fait auparavant dans leur pays.

Le capitaine Thomas Sankara, figure de proue du Burkina-Faso (nouveau nom de la Haute-Volta), fascine assurément les foules africaines, comme Fidel Castro fascinait hier les foules latino-américaines. Et les commentateurs occidentaux, dans leur désir de comprendre ce phénomène, de s'égarer dans des interrogations qui passionnent peu en Afrique : socialisme ou simple dictature militaire comme ailleurs ? et les droits de l'homme ? et le rôle de Khadafi ? etc.

Le sankarisme n'est peut-être qu'un météore au firmament africain ; en tout cas, il s'est assuré la mémoire des futures générations par deux initiatives, d'ailleurs réussies, mais qui, de toutes façons, révèlent une profonde mutation des mentalités en Afrique.

En affrontant une faction protégée par les services parallèles français, Thomas Sankara défiait ces derniers et transgressait un interdit qui a fait reculer tous les hommes politiques d'Afrique francophone. Paris n'a jamais fait mystère d'utiliser ses services secrets comme instrument de maintien du *statu quo* en Afrique francophone ; et, de notoriété publique, les partisans africains du changement, qu'ils soient au pouvoir, comme c'était alors le

cas pour Thomas Sankara et ses amis, ou dans l'opposition, sont constamment à la recherche d'une stratégie adéquate pour neutraliser cette arme redoutable. Contre les progressistes de Haute-Volta, les services parallèles français n'hésitent pas à prendre des risques insensés, allant même sur place, sous la direction de Guy Penne, un proche collaborateur de François Mitterrand, fomenter un coup de force en vue d'évincer Thomas Sankara, alors Premier ministre d'un gouvernement « d'union nationale ». La défaite des protégés de Paris est donc apparue aux foules africaines, si souvent humiliées par la pusillanimité de leurs dirigeants, comme un petit Waterloo infligé à Paris par un jeune officier aussi audacieux que Bonaparte à Arcole. Telle est la première raison de l'admiration des masses africaines francophones pour Thomas Sankara.

L'autre raison doit être cherchée dans le combat résolu engagé par la révolution burkinabè, dès son avènement, contre la corruption, lèpre qui ronge les sociétés africaines et les condamne à la régression. Le nouveau régime utilisa notamment les tribunaux révolutionnaires devant lesquels il fit comparaître les citoyens accusés de détournements de fonds publics, donnant à ces procès une publicité exemplaire, tout en évitant le piège des règlements de comptes politiques ou personnels. Cela aussi était un défi en Afrique francophone.

Bref, aux yeux des populations, le mérite de Thomas Sankara est surtout d'avoir brisé les tabous sur lesquels avait vécu auparavant le néo-colonialisme français en Afrique.

Le plus remarquable, en définitive, c'est que, plus de vingt-cinq ans après la rupture avec Sékou Touré en 1958, et malgré la différence des personnalités de part et d'autre, ainsi que la profondeur des

modifications ayant affecté les mentalités africaines en près de deux générations, l'antagonisme dressant les aspirations populaires africaines et les intérêts de puissance de la France, se pose en termes identiques. Aussi est-il vraisemblable que, dans les années à venir, le conflit toujours virtuel entre Paris et Ouagadougou se ravive sans cesse à la moindre étincelle, sauf virage à cent quatre-vingts degrés, mais peu vraisemblable, du cap tenu actuellement par la révolution burkinabè.

(Cet article a été rédigé bien avant l'assassinat de Thomas Sankara, le 15 octobre 1987, à la faveur d'un putsch conduit par son « bras droit » Blaise Compaoré.)

SCHOELCHER, Victor (1804-1893)

Schoelcher appartient à une catégorie rare, l'abolitionniste militant et radical français, relativement tardive si l'on songe qu'il a quarante-trois ans de moins que l'Anglais William Wilberforce. Pourtant, l'abolitionnisme de Schoelcher n'exprime pas le simple alignement d'une civilisation jalouse de son image ou d'une élite snob, comme on le sera de plus en plus à Paris, sa ville natale, sur le bon ton international ; c'est une aventure personnelle et solitaire, un appel de sympathie qui s'enracine dans les émois juvéniles avant de s'exalter progressivement aux expériences sans cesse renouvelées de nombreux voyages.

Victor Schoelcher, bourgeois fortuné consacrant ses loisirs à la méditation sur l'esclavage, a enfin en 1848 l'occasion de mettre ses théories en pratique : porté par la Révolution au sous-secrétariat d'État aux Colonies, il abolit définitivement l'esclavage dans les possessions françaises d'outre-mer par le décret du 27 avril 1848.

SCHWEITZER, Albert (1875-1965)

Célèbre médecin français qui consacra une grande part de sa vie à l'hôpital qu'il fonda à Lambaréné — village du Gabon — pour soigner les lépreux, Albert Schweitzer fut Prix Nobel de la Paix en 1952.

Autour de ce personnage, d'ailleurs controversé, s'est créée toute une mythologie (illustrée par la pièce à succès de Gilbert Cesbron : *Il est minuit, Docteur Schweitzer*), à l'élaboration de laquelle il ne fut pas étranger, et qui tendait à exalter le trop fameux « fardeau de l'homme blanc ». Incontestablement, la légende du bon Dr Schweitzer a fait partie de l'arsenal utilisé par le système colonial pour se justifier. La faiblesse de l'argument était pourtant flagrante. Pourquoi fallait-il l'abnégation, au demeurant admirable, d'un Blanc pour soulager les lépreux du Gabon, colonie française ? Pourquoi n'y avait-il alors aucune école de médecine au Gabon pour former des médecins indigènes ? Le mythe servait en réalité à escamoter ces questions.

Sécession (guerre de)

On appelle ainsi la guerre civile qui, aux États-Unis, de 1861 à 1865, opposa les États nordistes ou l'Union (anti-esclavagistes), aux États sudistes ou Confédérés (esclavagistes) et dont un enjeu majeur fut l'émancipation des Noirs ou leur maintien en servitude. Abraham Lincoln était le Président nordiste, et Jefferson Davis le Président rebelle, dont la reddition à Appomatox le 9 avril 1865 scella la défaite des Confédérés, aussitôt suivie de la proclamation du 13^e amendement supprimant l'esclavage.

Abraham Lincoln avait été assassiné cinq jours avant Appoma-

tox. La guerre, au lieu de sonner l'émancipation véritable des Noirs, fut au contraire suivie d'une longue période de confusion politique, appelée *Reconstruction*, où s'accumulèrent toutes les conditions d'un retour triomphal des « Bourbons », les Blancs fanatiques de la ségrégation.

Les Noirs américains devront attendre la *Révolution noire*, conduite principalement par le pasteur Martin Luther King, pour conquérir enfin de haute lutte la qualité de citoyens à part entière.

Sékou TOURÉ (1922-1984)

Coup d'éclat, coup de maître, coup de force, le « non » massif de sa Guinée au référendum du 28 septembre 1958, précédé de sa fulgurante victoire par *knock-out* dans le match d'éloquence qui l'avait opposé à Charles de Gaulle à Conakry, auréola brusquement Sékou Touré d'un prestige dont l'éclat insoutenable fut peut-être aussi sa perte.

Un passé de dirigeant de mouvements de masses, à la tête d'abord du plus grand syndicat de Guinée, puis du plus grand parti politique, pour ne pas dire du seul parti politique du pays, laissait espérer un homme d'État ouvert, pondéré, magnanime, lucide. Ce sont là les vertus dont l'expérience du pouvoir, à peine entamée, va révéler un Sékou Touré totalement démuné, comme par l'effet d'un coup de baguette maléfique.

L'Afrique assiste alors, d'abord incrédule puis horrifiée, à la mutation de son idole en monstre. Népotisme, culte délirant de la personnalité, arrestations et emprisonnements arbitraires, terreur policière, tous les symptômes banalisés par les tyrannies africaines contemporaines

s'amoncellent sur la Guinée, parallèlement, pour les populations, au cortège de souffrances bien connues : fuite des opposants et des intellectuels, procès politiques, tribalisme, paralysie de l'administration, dégénérescence des structures de santé, régression de l'agriculture, effondrement des échanges extérieurs, misère enfin.

On chercherait en vain un autre exemple d'une aussi cruelle déception dans l'histoire de l'Afrique. À sa mort en 1984, Sékou Touré n'est plus qu'un tyranneau méprisé, sa révolution socialiste un souvenir amer, sa diplomatie de non-alignement une bouffonnerie capricante entre l'Est et l'Ouest. C'est donc dans le sang que se règlera sa succession, et non pas en faveur du parti unique, son instrument de pouvoir.

La tentation d'expliquer l'histoire récente et l'actualité africaines par référence à l'impérialisme, occidental (et, en l'occurrence, français) pour les uns, soviétique pour les autres, ne suffirait pas à rendre compte de l'évolution de Sékou Touré. C'est en vain qu'on évoque la sorte de fièvre obsidionale où l'avait acculé le néo-colonialisme vindicatif français, en le harcelant de complots et en le plongeant dans un environnement hostile. Tito en Yougoslavie et Castro à Cuba se sont trouvés dans cette situation sans sombrer dans les mêmes excès.

Il faudra bien accepter un jour, pour expliquer la débâcle des premiers dirigeants de l'Afrique indépendante, de combiner des facteurs hérités à la fois des cultures africaines décadentes d'avant la colonisation et des cent ans, en moyenne, que dura le lavage de cerveau colonial avec les tares propres aux bureaucraties modernes, tous les premiers chefs d'État africains étant issus de cette classe sociale. On découvrirait alors que le mépris de

l'être humain, essence du colonialisme, le conservatisme spécifique des bureaucraties, l'imprégnation magique, d'autant plus contraignante que l'âme du dirigeant est plus fruste, ce qui était exactement le cas de Sékou Touré, convergent également dans le sens d'une sacralisation et d'une personnalisation du pouvoir.

On voit clairement alors comment les dirigeants africains, à la tête de leurs partis uniques, seuls maîtres à bord et chefs charismatiques, se sont enfermés les uns après les autres dans une impasse d'où, seule, la révolution culturelle en cours dans les jeunes générations peut arracher l'Afrique.

SENGHOR, Léopold Sédar (1906-)

Ce Sénégalais, qui est constamment présenté comme le portedrapeau de la francophonie, est devenu à tel point emblématique que sa personne et son œuvre se sont figés en clichés, qui servent de support à un véritable mythe. Il occupe comme tel une place essentielle dans les stratégies qui traversent le monde noir.

De son lieu de naissance, dont le nom retentit significativement tout au long de sa poésie, Joal, il a parcouru d'abord, comme fils d'un notable du territoire le plus francisé des colonies africaines, une carrière d'élève studieux chez les Pères du Saint-Esprit, puis au lycée de Dakar, enfin au lycée Louis-le-Grand à Paris. C'est là, au début des années 1930, qu'il se lie aux intellectuels antillais de la *Revue du monde noir*. Puis il anime la revue *l'Étudiant noir*, où se mêlent Antillais et Africains. Ce groupe, dont il est l'aîné et le chef de file, compte, entre autres, Birago Diop, Léon-

Gontran Damas et Césaire. Ensemble, ils s'enthousiasment pour les écrits de l'ethnologue allemand Léo Frobenius, qui leur révèle une vision lyrique de l'africanité, dénommée dès lors « négritude ». Senghor, qui a passé l'agrégation de grammaire, est nommé professeur à Tours en 1939. Il publie, en 1939, un article : « Ce que l'homme noir apporte », repris ensuite dans *Liberté I* en 1964, qui est le manifeste de la négritude senghorienne et contient notamment l'aphorisme célèbre : « L'émotion est nègre, comme la raison hellène. »

Mobilisé en 1939 comme officier français, il participe à la campagne de 1940 et accomplit quelques mois de captivité. Pendant la guerre, il est professeur au lycée Marcellin-Berthelot à Saint-Maur-des-Fossés, jusqu'en 1944. En 1945, il enseigne à l'École Nationale d'Administration de la France d'Outre-mer et commence une carrière politique comme député du Sénégal jusqu'en 1959. De 1960 à 1980, il est Président de la république du Sénégal. En 1983, il est élu à l'Académie française. Parallèlement, pendant toutes ces années, Senghor édifie une œuvre poétique importante. Inaugurée avec *Chants d'ombre* (1945), *Hosties noires* (1948), et *Chants pour Naett* (1949), elle se poursuit avec *Éthiopiennes* (1956), *Nocturnes* (1961), enfin *Lettres d'hivernage* (1973) et *Élégies majeures* (1979). Avec son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, préfacée par le texte de Sartre, *Orphée noir*, il avait, en 1948, fait connaître et patronné la création littéraire de jeunes poètes qui suivaient son sillage.

La poésie de Senghor, qui trouve son ton, son expression, et probablement sa meilleure inspiration avec *Chants d'Ombre*, est solennelle et nostalgique. Le sentiment douloureux de l'exil, envenimé par la plaie

de l'humiliation raciale, la puissante consolation, puisée aux sources du souvenir de l'enfance et du pays natal, trouvent des accents d'une indéniable authenticité qui transcendent parfois une forme trop affectée. Le style de Senghor déborde en effet de réminiscences claudéliennes. Son *Chaka* évoque irrésistiblement un *Tête d'or* africain, en plus pâle :

« Chaka, te voilà comme la panthère ou l'hyène à la mauvaise gueule

À la terre clouée par trois sagaie, promis au néant vagissant. »

Que dire de sa « Prière de paix » que rythment les invocations lyriques chères au poète catholique :

« Seigneur la glace de mes yeux s'embue.

Et voilà que le serpent de la haine lève la tête dans mon cœur, ce serpent que j'avais cru mort. »

Le filet de sincérité senghorienne se noie dans l'océan des clichés et procédés claudéliens dont il ne se libérera jamais. C'est cependant cette poésie, lourde de toute l'application du bon élève, qui fait tout le mérite de Senghor.

L'inconsistance de la pensée sur la négritude, qui s'exprime dans les nombreux textes réunis dans les quatre volumes de *Liberté*, 1964, 1971, 1977, 1983, est, elle, tout à fait patente. À partir de la célèbre et très malheureuse phrase, Senghor s'est fait le héraut d'un innéisme qui fonde et justifie le racisme et contredit le bon sens. La raison, en effet, est la raison. Elle ne saurait être « discursive » chez les êtres non pigmentés et « intuitive » chez les autres. Le développement d'une telle théorie a donné lieu à une accumulation de poncifs, dont le verbalisme et la pauvreté affligent.

« En Afrique noire toute fable, voire tout conte, est l'expression imagée d'une vérité morale [...] l'âme nègre demeure

obstinément paysanne [...] une soumission toute nègre à la volonté du Seigneur. »

L'enjeu d'une telle théorie est clairement exprimé : « Les races ne sont pas d'une égalité mathématique, elles sont d'une égalité complémentaire ». On comprend qu'un patricien, à Rome, ait inventé la *Fable des membres et de l'estomac*, on comprend difficilement qu'un homme à peau noire ait prononcé une phrase pareille, lui à qui le mot même de « race » doit être suspect.

La négritude senghorienne est une machine de guerre dont la destination serait de sceller l'asservissement intellectuel définitif des Noirs. On comprend qu'une telle entreprise soit vouée à l'échec. On comprend aussi l'importance démesurée donnée à la personne et à l'œuvre de Senghor, qui ne méritent, semble-t-il, « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». À sa relation, éminemment problématique, à une civilisation colonisatrice, Senghor apporte, en effet, une justification en élaborant une vision du monde qui ne peut engager que lui-même, avec son psychisme et ses fantasmes de poète, et ceux qui veulent bien s'identifier à sa sensibilité. Qu'il se ressente lui-même comme une émotivité, en face d'une intellectualité qu'il n'a jamais faite sienne, c'est le droit le plus strict de la subjectivité créatrice. Toute sa poésie est dominée par cette « voix blanche », qu'il vénère en même temps qu'elle le nie. Mais que, de cette touchante entreprise amoureuse et lyrique, on ait voulu faire, à travers lui, un système philosophique et politique grossièrement mystificateur, engageant toute une communauté humaine, c'est ce qu'on peut difficilement lui pardonner d'avoir cautionné.

Si le senghorisme ne survivra pas à Senghor, l'œuvre elle-même

restera le témoignage d'une tentative de « métissage culturel », selon une expression chère à son auteur. Mais la cohabitation que prêche Senghor n'a pas de quoi susciter l'enthousiasme créateur propre aux grandes causes. Loin de toute hardiesse, elle ne parle que de conciliation et de concession comme dans le pire des mariages bourgeois. Comment peut-on imaginer un art chargé de répondre à une situation inouïe et dont l'unique souci est de ne pas choquer, ne pas faire de vagues, surtout ne pas déplaire à je ne sais quelle instance dont il s'agit d'obtenir à tout prix l'agrément. La philosophie du métissage consiste, pour Senghor, à savoir mettre de l'eau dans son vin. Elle se trouve déjà toute entière dans le discours qu'il prononce le 27 avril 1948, pour le centenaire de la Révolution de 1848 :

« Les historiens, dit-il, ont souligné la gentillesse et la bonhomie des ouvriers de 1848, mais également leurs réactions d'impulsifs. Les unes et les autres tenaient à leur manque d'éducation, à cette naïveté qui les avait d'abord portés à croire que la bourgeoisie libérale allait tracer un programme de réformes sociales et qu'elle allait l'exécuter. On sait que déçus, les ouvriers se confièrent aux utopistes et surtout aux conspirateurs, d'où les événements sanglants qui allaient développer chez les bourgeois la peur du peuple, peur qui elle-même allait préparer la dictature du second empire. »

Aux nègres impulsifs et naïfs, Senghor offre le modèle du discours policé susceptible d'emporter l'adhésion de la bourgeoisie libérale sans lui faire peur. La Sorbonne, pour lui, est située « au flanc de la Colline Sainte, sur ce haut lieu de l'Esprit ». L'indépendance est une date « qui s'inscrit en lettres d'or sur le cadran de l'histoire ». Il ne pouvait finir qu'à l'académie, « dan:

cette maison séculaire, d'où rayonne le génie français ».

Services secrets

Le rôle de la CIA (*Central Intelligence Service*), le plus réputé des services secrets américains, dans la chute, la capture et l'assassinat de Patrice Lumumba est aujourd'hui parfaitement établi. Il en est de même du rôle du SDECE (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage), centrale française d'espionnage, devenue DGSE, dont un agent, William Bechtel, assassina à Genève, le 3 novembre 1960 le leader progressiste camerounais F.-R. Moumié. C'est l'*Intelligence Service*, organisme britannique, qui après avoir détruit l'aile radicale du nationalisme kenyan, les Mau-Mau, assassina Tom Mboya, parce qu'il tendait à s'ériger en leader radical face au vieux Jomo Kenyatta devenu la créature de Londres.

On n'en finirait pas d'énumérer les événements, le plus souvent tragiques, témoignant de la présence active des services secrets, capitalistes ou communistes, dans les Républiques du continent noir.

Une telle liste donnerait une vision erronée des activités des services secrets étrangers en Afrique noire, laissant croire, par exemple, qu'elles y ont le même sens et les mêmes modalités qu'ailleurs en définitive.

Traditionnellement, un État désire s'informer de l'éventualité d'une agression par un autre État, afin d'y parer ; connaître les progrès de ses armements pour s'y adapter ou les dépasser ; surprendre les sentiments cachés de ses dirigeants pour préparer ou contrecarrer des alliances internationales. S'il entretient des espions à l'extérieur, il leur attribue essentiellement une mission

d'information. Il en va tout autrement quand il s'agit de l'Afrique noire.

En général, la mission des espions étrangers, capitalistes ou communistes, est de maintenir à tout prix le *statu quo* dans les États du continent noir que leurs puissances d'origine ont mis sous tutelle : cela implique, le cas échéant, l'assassinat de leaders officiels ou officieux, l'organisation de coups d'État, l'instigation ou la répression d'insurrections populaires, la perpétration de sabotages économiques. La hantise du tuteur étranger est en effet que le moindre changement vienne affecter « l'ordre » (ou plutôt le désordre) social, économique ou, à plus forte raison, politique, du système protégé. De la sorte, rien ne peut faire moins plaisir au tuteur, quoi qu'il dise, dans l'état observable des choses, qu'une tentative des Africains pour s'émanciper réellement. Entre l'émancipation des Africains et la menace de perdre sa domination, le tuteur choisira toujours le second terme de l'alternative, et orientera sa politique dans ce sens quitte à saboter son développement économique. C'est dans cet état d'esprit, constitutif de la relation néocoloniale, qu'il faut chercher une explication capitale de la faillite économique actuelle et de la dette qui accable l'Afrique.

D'autre part, contrairement à l'espion traditionnel, l'espion impérial, sous peine d'échec, doit se mouvoir avec une grande aisance dans le pays de ses activités, grâce au soutien de la colonie de ses concitoyens répandus dans les ministères et autres organismes publics en tant que coopérants ou assistants techniques, dans les missions chrétiennes en tant qu'apôtres, dans les multinationales en tant que cadres hautement qualifiés, dans l'armée et la police de l'État sous tutelle en tant que conseillers ou instructeurs.

C'est un paradoxe facile à observer que plus l'emprise d'une puissance majeure est ancienne et assurée sur un État mineur, plus ses services secrets s'y agitent effrontément, tant il est vrai que, au stade actuel des relations de domination, la première visée politique des puissances industrielles du Nord dans les États néo-colonisés du Continent noir, c'est la préservation des intérêts acquis, aussi égoïstes soient-ils et même, dirait-on, la restauration pure et simple du système colonial. Les Républiques « francophones », entretenues d'ailleurs dans un état permanent de désorganisation, subissent une telle emprise des services secrets français qu'il n'est pas exagéré de dire qu'elles sont dirigées par eux. Certains présidents francophones ont d'ailleurs renoncé à tout effort ayant pour but de dissimuler cette dépendance : le président du Cameroun, Paul Biya, s'est ostensiblement entouré de gardes du corps israéliens, le Mossad agissant ici comme sous-traitant de la DGSE (ex-SDECE).

Sharpeville

Sharpeville est devenue synonyme de l'un des massacres plus révoltants les uns que les autres qui ont jalonné l'histoire des Bantous sud-africains tyrannisés par le régime de l'apartheid. L'événement eut lieu en 1960.

Le PAC (*Pan Africanist Congress*), issu d'une scission de l'ANC (*African National Congress*), avait organisé une démonstration de masse contre le *pass-book*, sorte de passeport intérieur, auquel étaient assujettis les Noirs, comparable à l'étoile jaune imposée aux Juifs dans les pays européens occupés par les nazis. La police du régime blanc raciste tira sur la foule, faisant offi-

ciellement soixante-dix morts. Saisie d'épouvante, la population noire d'Afrique du Sud devait mettre sa contestation en sommeil durant toute la décennie qui suivit cette tragédie. Sharpeville annonçait d'ailleurs Soweto, où un autre massacre de Noirs, plus épouvantable encore, allait être perpétré dans des circonstances politiques semblables.

SIDA (syndrome d'immunodéficience acquis)

Maladie contagieuse d'apparition récente, se transmettant sexuellement, dont l'issue est immanquablement la mort, le sida, affection mystérieuse, n'a à ce jour livré aucun de ses secrets aux chercheurs ni, à plus forte raison, ne se prête à une thérapie.

Un fonds de fantasmes racistes a inspiré à des commentateurs occidentaux des théories attribuant à l'Afrique et à Haïti, seule République négro-américaine, l'origine du sida et le foyer de sa diffusion à travers le monde. On est allé jusqu'à écrire que le sida est né de la contagion d'un Africain après accouplement avec un singe, espèce infectée à l'état endémique par le virus du sida. De vrais savants ont vite fait justice de ces coquecigrues ; certains n'ont pas manqué d'observer plaisamment que le sida apparaît en Afrique et en Haïti simultanément à l'intrusion massive d'Occidentaux — missionnaires, coopérants, diplomates, hommes d'affaires, aventuriers divers — introduisant des pratiques sexuelles inconnues auparavant dans les communautés noires.

Il n'en demeure pas moins que le sida pose à l'Afrique noire et à Haïti un problème spécifique dès lors que, de l'avis de maints spécialistes, la survie même des popula-

tions noires y est mise en question par son fait.

Le manque d'hygiène, l'extrême dénuement des populations, la précarité des équipements sanitaires et, plus encore, l'explosion urbaine en cours favorisent la diffusion du virus du sida en Afrique plus qu'ailleurs. À propos de certaines métropoles, on parle déjà de dix, vingt ou même trente pour cent de taux de séropositivité, première étape d'une maladie dont le développement, en attendant la mort, peut durer jusqu'à cinq ans, et même davantage.

Les traditions sexuelles africaines, commandées principalement par la multiplicité des partenaires, en avantageant les citadins et, parmi eux, les catégories privilégiées surtout, font naître ici ou là des projections d'hécatombe vers l'an 2000 dans les classes dirigeantes africaines.

L'irresponsabilité et l'indolence des dirigeants africains n'étaient malheureusement que trop ces hypothèses sinistres à la faveur desquelles on peut prédire des alternances politiques d'un genre inconnu auparavant dans l'histoire de l'humanité.

Sionisme

Mis à part certaines sphères dirigeantes, séduites par l'efficacité des services secrets israéliens et rêvant de leur protection, le sionisme a bien mauvaise presse parmi les Africains, sans doute en partie parce qu'ils l'ont découvert à travers le régime de Nasser, un leader unanimement admiré.

Principalement, les Africains récusent la thèse sioniste selon laquelle l'holocauste des Juifs par Adolf Hit-

ler a été le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité. C'est faire bon marché de la traite des Africains et de leur esclavage, qui durèrent de longs siècles et qui, outre le dommage irréparable infligé à la dignité de tout un continent, causèrent la mort de dizaines de millions d'hommes, de femmes, d'enfants innocents, au terme souvent d'épreuves atroces. Au demeurant, n'est-ce pas à une historienne juive, antisioniste il est vrai, Hannah Arendt, qu'on doit l'idée très pertinente selon laquelle les nazis n'ont eu en somme que l'audace d'appliquer aux Juifs les attitudes et les pratiques auxquelles le colonialisme blanc avait pris l'habitude de soumettre les peuples de couleur dans les siècles qui ont précédé Hitler ?

Le traitement des deux tragédies dans les médias occidentaux aggrave d'ailleurs l'exaspération des Africains : si l'évocation du malheureux sort des Juifs se fait toujours dans les larmes et le recueillement, il est de bon ton de débiter des propos badins sinon facétieux, mais toujours dubitatifs, sur l'esclavage des Nègres. La série télévisée *Holocauste*, racontant les persécutions des Nazis contre les Juifs, et *Racines* ouvrage dans lequel Alex Haley reconstituait avec bonheur le calvaire plausible de ses ancêtres noirs arrachés à l'Afrique, transportés dans le Nouveau Monde et réduits en esclavage, se révélèrent presque simultanément au public français. À propos d'*Holocauste*, les médias retentirent de cris de révolte. Pour *Racines*, le Président Senghor, convoqué de son Sénégal, échangea avec l'auteur américain, un peu désarmé, des plaisanteries bon enfant sur le plateau de Bernard Pivot, à la grande joie de l'assistance. Diantre ! que les Nègres ne sont-ils tous aussi bien élevés que ces deux-là.

On songe aux *Animaux malades de la peste*, quand La Fontaine déclare :

« Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

Les Africains sont en effet trop petits, c'est-à-dire trop pauvres pour influencer les médias.

Les Africains constatent d'autre part, non sans tristesse, qu'une influente communauté juive, dont beaucoup de membres ont échappé des camps d'extermination, coulent une existence paisible en Afrique du Sud, alliée par ailleurs d'Israël, apparemment peu émus par le spectacle quotidiennement affronté d'un peuple innocent livré à une paranoïa dont le sadisme ne le cède pas à la folie criminelle des nazis.

Enfin, les Africains approuvent le vieux rêve des Juifs du monde entier de se rassembler sur une terre promise afin d'y ériger une patrie ; les Noirs américains, leurs lointains cousins, ont caressé ce même rêve à certaines époques de leur sombre exil. C'est le rêve commun aux peuples désespérés par une persécution imbécile. Ce fut, au XVII^e siècle, celui de Hollandais misérables et de Huguenots français fuyant l'intolérance. Or, s'étant rassemblés sur la terre africaine, Hollandais misérables et Huguenots fugitifs, sous le nom de Boers, confisquèrent ladite terre et entreprirent de massacrer les Noirs autochtones et, s'il en restait, de les asservir.

Cette histoire-là sonne aux oreilles des Africains, non sans raison, quoi qu'on ait dit, comme celle des sionistes qui fondirent sur la Palestine, en confisquèrent les terres, et entreprirent d'expulser les autochtones arabes.

On dira que c'est confondre des réalités bien différentes, les Juifs, les Israéliens, les Sionistes, les Sémites... Comment faire autrement ?

SMITH, Élisabeth dite Bessie (1895-1937)

Considérée aujourd'hui comme la plus grande chanteuse de blues de tous les temps, celle qu'on surnommait « l'impératrice du blues » fut aussi l'archétype de la chanteuse noire au destin tragique, vendant un jour un million d'exemplaires du même disque, sombrant quelques semaines plus tard dans une effroyable misère. Elle annonçait ainsi une Billy Holiday. Elle avait une voix prenante et pathétique, un style de chant étonnamment varié, qui a dû influencer Louis Armstrong, son accompagnateur dans plusieurs enregistrements.

Elle est morte à la suite d'un accident de la circulation, en partie par la faute de la ségrégation selon Hugues Panassié : transportée à l'hôpital le plus proche, qui se trouvait être un établissement réservé aux Blancs, elle ne reçut pas les soins qu'exigeait son état dans les délais convenables.

SOBOKWE, Robert Mangaliso (1924-1978)

Moins connu que Nelson Mandela, Robert Sobekwé est pourtant aussi un des héros historiques de la lutte des Bantous sud-africains contre l'apartheid. Premier président du PAC (*Pan-Africanist Congress*), mouvement qu'il avait contribué à fonder, Robert Sobekwé est considéré comme un radical du nationalisme noir dont le combat, selon lui, ne doit être mené que par les seuls Noirs, à la lumière de leur propre réflexion. L'ANC (Congrès national africain) de Nelson Mandela et d'Oliver Tambo se veut au contraire multiracial et ouvert, de préférence à l'idéologie marxiste.

Robert Sobekwé, qui a rompu le 6 avril 1959 avec l'ANC pour fonder le PAC, devient un activiste de la campagne contre le *pass* (sauf conduit intérieur imposé aux seuls Noirs) et, pour ce motif, est arrêté le 21 mars 1960 et emprisonné à Robben Island ; il meurt en résidence surveillée le 27 mars 1978.

Soledad (les Frères de)

Cette affaire, à laquelle Angela Davis fut dramatiquement mêlée (elle la raconte longuement dans son livre *Autobiographie*), est un épisode particulièrement instructif de ce que l'histoire contemporaine a retenu sous l'appellation de *Révolution noire*. Trois jeunes Californiens noirs, George Jackson, John Clutchette et Fleeta Drumgo étaient détenus depuis dix ans à la prison de Soledad, comté de Salinas, dans des conditions qui défiaient la légalité, car le juge du comté différerait sans cesse leur remise en liberté. Angela Davis découvrit par hasard le cas de ces « frères » (c'est ainsi que les militants noirs se nomment entre eux) et entreprit, à travers les organisations noires et progressistes, d'alerter l'opinion.

Le voile mensonger du rêve américain se déchire à travers les rebondissements de ce scandale, au moins en ce qui concerne la condition des Noirs nés dans les ghettos, même en Californie. Sans éducation, sans emploi, marginaux sans avenir, ils n'ont d'autre exutoire pour leur énergie vacante qu'une turbulence anarchique ; celle-ci n'est pas vraiment de la délinquance, mais y ressemble assez pour qu'un petit juge de comté blanc, à force d'astuces de procédure, puisse mettre les « Frères de Soledad » en prison et les y maintenir indéfiniment.

Grâce aux campagnes des militants noirs et des progressistes blancs, les *Frères de Soledad* seront finalement libérés, sauf Georges Jackson qui aura été tué par trahison à Soledad.

Impliquée dans le meurtre du juge, Angela Davis sera jugée et acquittée elle aussi.

SONTHONAX, Léger Félicité (1763-1813)

Personnage injustement méconnu, Sonthonax s'est trouvé jeté en 1792 dans l'île de Saint-Domingue transformée par l'insurrection des esclaves noirs en cyclone de factions et de passions contraires. Commissaire du gouvernement révolutionnaire de Paris, mais obligé de procéder sur le terrain avec le réalisme qu'exigent le moment et la modification incessante du rapport de forces, Sonthonax ne paraît perdre, au milieu du tourbillon, ni sa lucidité, ni son sang-froid, ni la conscience d'enjeux sans précédent.

Le 29 août 1793, portant le fer là où les assemblées révolutionnaires avaient l'une après l'autre reculé à Paris, Sonthonax proclame l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue. Le 4 février 1794, la Convention, la main forcée, entérine l'acte audacieux du commissaire, léguant à la postérité une leçon de décolonisation qui ne sera malheureusement pas entendue.

Sorcellerie, sorcier

Comme le mot « fétiche », ces mots servent à désigner péjorativement toute pratique à laquelle on attribue des effets magiques (voir ce mot) en général malfaisants, en tous cas non codifiés par un pouvoir reli-

gieux ou culturel dominant ou reconnu. Le sorcier est le grand marginal, à la fois redouté et persécuté, de toutes les cultures. Au contact des religions des civilisations écrites, celles des civilisations orales ont toutes été réduites à la désignation de sorcellerie. Les cultes animistes africains et le vaudou haïtien ont subi le même sort que les survivances du paganisme archaïque européen : d'abord la persécution puis une sorte de fascination morbide pour des pratiques résiduelles qui les font rapidement dégénérer en charlatanisme. Sur fond de misère et d'ignorance, la sorcellerie a encore de beaux jours devant elle comme refuge contre toutes les angoisses et explication de tous les malheurs que la conscience ne peut ni accepter, ni intégrer, ni dominer.

Soudan français

Appellation coloniale de l'actuel Mali.

Sous-développement

Qui est responsable du sous-développement du continent noir ? Le mouvement anticolonialiste se fondait sur l'idée, qui n'a rien d'un credo marxiste, mais relève du sens commun et de l'observation quotidienne, que la conquête et la domination de l'Occident, par le pillage des richesses et la désorganisation de la société africaine, avaient donné le branle à un engrenage de paupérisation que les fausses indépendances des années 60 n'ont fait qu'accélérer. Bien que combattue par un courant assez bruyant mais très marginal, auquel en France on a donné le nom de cartiérisme, cette vérité apparaissait comme une évi-

dence à la majeure partie de l'opinion internationale.

Une idéologie apparue à la fin des années 70, très favorablement accueillie dans les mass média en France, tente de remettre cette vérité en cause et d'en accréditer une autre à sa place, selon laquelle le sous-développement du continent noir n'aurait pas d'autre cause que les cultures noires qui, par nature, opposeraient une résistance invincible au développement. Il arrive que ces nouveaux révisionnistes, qui n'en sont pas à une contradiction près, fassent simultanément l'éloge des cultures africaines et même incitent les Africains à y revenir ou à s'y maintenir.

Loin d'être une controverse d'école, ce débat peut servir à justifier, voire à préparer des politiques plus ou moins surnoisement interventionnistes ayant pour cible le continent noir. Ce n'est pas un hasard si le succès des thèses formulées par M. Pascal Bruckner dans son ouvrage *Le sanglot de l'homme blanc* s'est déployé parallèlement aux efforts acharnés de François Mitterrand pour asseoir en Afrique la francophonie, notion obscure, mais stratégie récurrente.

Qu'il suffise pour le moment de signaler certaines accointances troublantes. Le révisionnisme néo-colonialiste n'a précédé que de peu le révisionnisme néo-nazi, incarné par René Faurisson, qui a entrepris, non sans succès, de jeter le doute sur la réalité de l'holocauste des Juifs. On dirait que les deux révisionnismes procèdent de la même volonté de détruire les bases d'une morale internationale née de la dernière guerre en même temps que de piéger l'intelligentsia occidentale.

D'autre part, il semble bien que le révisionnisme néo-colonialiste ait trouvé, pour sa diffusion, un support providentiel dans les organisations caritatives opérant en Afrique

et dont M. Kouchner est le meilleur représentant en France.

Les organisations caritatives ont été confrontées à l'exigence morale de se justifier, leur présence apparaissant comme la succession plausible de l'entreprise coloniale occidentale, vouée *ipso facto* à la même malédiction : comment réussiraient-elles en quelques années là où des siècles de colonisation avaient échoué ? À bout d'arguments, elles doivent remettre en cause l'échec de la colonisation et, de proche en proche, réhabiliter le colonialisme pour plaider leur propre cause. Qu'est-ce en effet que *Le sanglot de l'homme blanc*, nouvelle version du *Fardeau de l'homme blanc*, sinon une réhabilitation du colonialisme ?

L'attitude révisionniste procède d'un besoin de bonne conscience de l'Occident irrésistiblement tenté de rejeter sa responsabilité historique dans la tragédie de l'homme noir : l'historiographie blanche n'a cessé d'édulcorer la traite et la déportation de millions d'Africains au point qu'on en vient parfois à se demander comment le Nouveau Monde s'est trouvé tout à coup peuplé d'une telle masse de populations noires. De la même façon, le révisionnisme néo-nazi amène à se demander quelle perversion peut mettre en cause tant de témoignages irrécusables de l'holocauste des Juifs.

D'un révisionnisme à l'autre, la stratégie de la confusion et de la haine raciale est exactement la même.

South-West Africa (Sud-Ouest Africain)

Ancienne appellation de la Namibie, tombée peu à peu en désuétude sous l'influence des militants nationalistes noirs du mouvement révolutionnaire SWAPO.

STANLEY, sir Henri Morton (1841-1904)

Aventurier anglo-américain, tour à tour combattant (sudiste, puis nordiste) de la guerre de Sécession, journaliste, explorateur du cours et du bassin du Congo, Stanley n'hésite pas à prendre sur le terrain des initiatives qui assimilent ses expéditions africaines à des campagnes de conquête militaire du plus pur style.

Finalement, il s'associe au roi des Belges Léopold II, au nom duquel il entreprend de jeter les fondations de ce qu'on appellera en 1885 comme par antiphrase l'État Indépendant du Congo, puis, plus justement, le Congo Belge.

Si Cecil Rhodes était le Jules César de la conquête de l'Afrique par les Blancs, Stanley en serait plutôt le Davy Crockett.

Statues meurent aussi (les)

Ce documentaire d'une vingtaine de minutes, filmé par Alain Resnais, en collaboration avec Chris Marker, en 1953, sur commande de la Société africaine de culture, n'est guère connu que par quelques rares cinéphiles, quelques plus rares encore Africains. Il fut en effet interdit de diffusion par le gouvernement français, pour délit d'anti-colonialisme et son esprit continue probablement d'irriter trop de susceptibilité, pour qu'il soit à présent vulgarisé dans les ciné-clubs ou à la télévision. Il s'agit cependant d'un des premiers chefs-d'œuvre de poésie cinématographique, dans la série des courts métrages, après *Van Gogh* (1948), et *Guernica* (1950), avant *Nuit et Brouillard* (1955) et *Toute la mémoire du monde* (1956), de celui qui est le plus grand cinéaste français contemporain.

Il s'agit de jeter un regard sur la situation de la culture des peuples noirs. Les images de Resnais allient la profondeur de l'intuition et l'acuité du sens critique. Il commence par subvertir le regard le plus attendu sur la question, celui qui a produit tous les stéréotypes de la culture occidentale, la vision ethnologique. Il commence en effet, en montrant avec humour quelques banales photos de famille, quelques objets usuels, destinés à devenir, dans le musée du futur, les pauvres vestiges offerts à la curiosité méprisante de foules ignares. Les débris d'une culture ne peuvent donner aucune idée pertinente de la substance vivante que fut le passé. Celui-ci n'est vu qu'à travers le prisme déformant des préjugés. Ainsi l'art nègre. Entre autres images choc, tant sont énormes les cibles, Resnais montre le colon guidant la main d'apprentis africains, dans la fabrication d'objets folkloriques, en quoi on les fige à donner éternellement la même image d'eux-mêmes, celle d'une culture momifiée. Ce qui mérite de rester, par contre, au musée universel des cultures, la beauté en soi d'une architecture ou d'un objet d'art, on l'aperçoit soudain dans telle vue de bas-reliefs géométriques, dont la sublime perfection d'exécution témoigne de façon bouleversante du sommet atteint dans la préoccupation spirituelle. Ce cri, qui appellerait la vénération, achève de tomber en poussière.

La culture vivante, Resnais la montre dans les images intenses du jazz et du sport, dans celles aussi de la boxe, des travaux pénibles, des troupes mercenaires, toutes activités où se sublime et se consomme la puissance noire réduite en esclavage et colonisée. Ces vingt minutes d'images interdites rachètent par leur intelligence tout ce que la production française d'images sur l'Afrique

a fabriqué de clichés, tels ceux, par exemple qu'offre la consternante production de Jean Rouch, consacrée par une vogue et une réputation plus consternantes encore.

Soweto

Célèbre ville noire d'Afrique du Sud, cité satellite de Johannesburg, Soweto (*South Western Township*) n'est pas vraiment un nom, mais un sigle, une fiction en quelque sorte, un principe de l'apartheid interdisant aux Noirs toute existence dans une zone blanche. La plus grande ville de l'Union Sud-Africaine, avec sa population de 1 250 000 personnes, n'est qu'une cité de transit aux yeux de l'administration blanche : il s'agit de travailleurs migrants, accourus de leur *Homeland* et qui, leur contrat venu à échéance, doivent y retourner.

C'est en 1976 que Soweto s'est imposé à l'attention de l'opinion internationale, au cours d'incidents d'une rare sauvagerie : tirant dans les foules d'écoliers noirs qui protestaient contre l'enseignement que le système leur imposait, les soldats blancs, envoyés par le gouvernement, en massacrèrent cinq cents, selon la statistique officielle.

Avant-garde de la révolte noire depuis cette tragédie et berceau du *Black consciousness*, Soweto est en état d'insurrection quasi permanente aujourd'hui.

SOYINKA, Wole (1934-)

Couronnée en 1986 par le prix Nobel de littérature, l'œuvre de Wole Soyinka montre la vitalité intellectuelle d'une Afrique moderne, libérée des apriorismes réducteurs, décidée à ouvrir des chemins

nouveaux et exemplaires dans la création. Fidèle à son mot le plus célèbre, le « tigre » Soyinka ne s'est pas laissé confiner à l'exhibition de son particularisme au zoo des cultures momifiées, il a posé la griffe d'une parole puissante sur la proie vivante qu'est l'expression de l'humanité du XX^e siècle, dans une originalité composée des plus neuves et riches combinaisons d'héritages millénaires.

Né en pays yoruba, au Nigeria, il fait ses études à Ibadan puis en Angleterre, à Leeds, où il arrive en 1954. Il fait à Londres, au *Royal court theatre*, l'apprentissage de l'art dramatique. Ses premières pièces y sont représentées : *The swamps dwellers* (*Les Habitants du marigot*) en 1958, *The Lion and the jewel* (*Le lion et la perle*) en 1959. Revenu au Nigeria en 1960, son activité se déploie d'abord dans la création et l'animation de troupes de théâtre : *The Masks* en 1960, *Orisun Theater company* en 1964, d'une école de théâtre à Ibadan en 1967. Il enseigne également la littérature anglaise et le théâtre aux universités de Lagos puis d'Ibadan. Enfin, il collabore à la création de revues : *Black out*, et, en compagnie d'Ezkie Mphahlele et Ulli Beier, *Black Orpheus Magazine*. Militant de la liberté d'expression, il s'empare, un soir d'élection, du micro d'une radio pour une intervention satirique. Il le paie d'un emprisonnement de quelques mois en 1965. Pour avoir prôné la paix et la réconciliation dans la guerre civile du Biafra, il est interné à nouveau, dans de dures conditions, de 1967 à 1969. Depuis 1970, il a repris son enseignement à l'université et est devenu la plus brillante figure de la littérature du Nigeria, dont le rayonnement s'est étendu dans tout le monde anglophone, bien au-delà des cercles de spécialistes.

La part la plus importante de l'œuvre de Soyinka est faite des textes qu'il a produits pour le théâtre. Appréhendés hors de la représentation, ils présentent apparemment une obscurité déroutante. En fait, la vision poétique de Soyinka privilégie les thèmes et les situations au détriment de l'intrigue, négligée ou schématisée à l'extrême. Enraciné d'une part dans l'observation des plus modestes détails de la réalité, le théâtre de Soyinka s'élève d'autre part au symbole et au mythe, ce qui lui confère à la fois l'authenticité vivante et la profondeur poétique. *A dance of the forests* (*La danse dans la forêt*), pièce créée à l'occasion des fêtes de l'Indépendance du Nigeria, est un drame symbolique qui voit s'affronter les forces antagonistes d'Eshuoro, l'enchanteur maléfique et d'Ogun, le laborieux constructeur. Dans *The Strong breed* (*Un sang fort*), le thème du meurtre rituel du bouc émissaire est actualisé de façon dramatiquement saisissante par la poursuite et l'immolation de l'homme nouveau, qui inquiète le groupe craintif. *The Trials of brother Jero* (*Les Épreuves de frère Jéro*) font la satire de la crédulité populaire mystifiée. *Kongi's harvest* (*La Révolte de Kongi*) met en scène l'affrontement politique du chef traditionnel et du leader moderne, en qui on a voulu reconnaître N'Krumah, l'un et l'autre représentés sans complaisance. *The Road* (*La route*) montre l'activité du prolétariat urbain moderne, voué à la protection du dieu du fer, devenu celui de la ferraille mécanisée. Hors de toute volonté de moralisation ou d'édification, la vision de Soyinka, dans ses pièces, montre toute la jubilation qu'il éprouve au spectacle de l'homme, être dynamique par excellence, progressant à travers les échecs et les contradictions.

En 1965, Soyinka publie un roman : *Les Interprètes*. C'est le roman de toute une génération, celle qui s'est vue confrontée à la nécessité d'inventer les personnages qu'elle avait à jouer sur la scène sociale bouleversée par l'histoire. Une pareille situation, toute de malaise et de conflit, a de quoi tenter un auteur attentif à capter les caractères par des notations rapides, des dialogues, et qui refuse le parti pris dogmatique d'une construction démonstrative. Peu à peu, les silhouettes des acteurs se détachent : Egbo, l'observateur ironique, *alter ego* de l'auteur (« Nous autres, êtres humains, nous vivons sans cesse dans un piège, prisonniers, entourés d'avenues par lesquelles nous pourrions si manifestement nous échapper »), Sekoni, l'ingénieur, prêt à construire un monde avec hardiesse et invention, rendu fou par la lourde stupidité d'une bureaucratie et d'une technocratie calquées sur un modèle imposé par une nuée de « conseillers », Dehinwa, la femme moderne, qui, « se raidissant pour l'acte final qui devait marquer la rupture, se sentait lentement écrasée par les insupportables surveillances des tantes et des mères, porteuses d'amour, d'intentions transparentes d'angoisses artificielles et très simplement de la cruauté tyrannique du sang ».

Tout en continuant à produire pour le théâtre, notamment une adaptation des *Bacchantes* d'Euripide (1973) et des œuvres où se précise sa vision personnelle de la mise en scène des mythes, comme *Death and the king's horsemen* (1976) et *Ogun Abibiman* (1977), Soyinka a publié des recueils de poèmes : *Idanre and others poems* (1967), *A shuttle in the crypt* (1972). Mais la vision purement lyrique reste la partie la plus confidentielle de son œuvre. La partie critique, par contre, est brillante. Il y définit, en des

textes à la fois percutants et profonds les conditions de la création intellectuelle : *From a common back cloth, And after the narcissist ? The Writer in a african state, Myth literature and the african world*. Il a montré à diverses reprises à quel point le débat sur une négritude culturelle momifiée lui paraît mystificateur et stérilisant : « *If an African writer truly had something to say and said it well enough, his message and his Africanness would be evident* ».

Ce « quelque chose à dire », non pas sur lui mais sur l'homme, que l'homme africain doit exprimer pour accéder à la dignité, est l'ambition ultime de l'œuvre de Soyinka. Il donne sa note la plus profonde en des œuvres graves. *The man died* (1972), (trad. *Mémoires de prison*) où il analyse l'entreprise de déshumanisation tentée pour tuer l'écrivain dans l'homme ; *Season of anomy* (1973), où il reprend le mythe d'Orphée pour signifier la négation de l'esprit dans le déchaînement cruel des appétits de puissance. C'est un écrivain sûr de ses moyens et au sommet de sa réflexion que vient de distinguer, en 1986, le prix Nobel de Littérature. L'admirable *Discours de Stockholm* qu'il prononce à cette occasion est le cri de protestation de tout un continent contre le déni d'humanité qui lui a été infligé par les voix des maîtres de la culture occidentale moderne.

Swahili

Le swahili est la seule langue africaine, à part l'arabe dans les pays du Maghreb, et du Machrek, à être la langue officielle et la langue parlée dans plusieurs États de l'Afrique de l'est : Tanzanie, Mozambique, Kenya. C'est une vé-

ritable langue et non un simple mélange comme les différents pidgins parlés dans les pays du golfe de Guinée. Résultat de la fusion entre la langue bantoue et l'écriture arabe, le swahili se développe à partir du VIII^e siècle. Cependant, le plus ancien document conservé ne date que de 1714. C'est un poème de mille strophes qui témoigne d'une tradition écrite bien antérieure. À partir du XVIII^e siècle, le swahili intègre un vocabulaire issu des langues européennes, anglais et portugais, et adopte les caractères romains.

Parlé par plus de quinze millions de personnes, possédant les atouts d'une langue de culture : presse, éditions, enseignement, le swahili est promis à un important développement en Afrique dans toute l'aire des parlers bantous qui y auront fa-

cilement accès, depuis l'Afrique centrale jusqu'à l'Afrique du Sud.

SWAPO (South West Africa people's organisation)

Mouvement de libération noir de Namibie dirigé par Sam Nujoma, le Swapo mène une guérilla active, très efficace malgré sa notoire infériorité numérique et en armements, contre les forces africaines qui occupent illégalement le pays.

Le Swapo possède de nombreuses bases en Angola, situation qui a servi de prétexte à l'Afrique du Sud pour envahir et occuper une portion considérable du sud de ce pays.

T

Tanganyka

Ancienne colonie allemande d'Afrique orientale, confiée par la SDN à l'administration britannique après la Première Guerre mondiale, et devenue indépendante en 1961, le Tanganyka s'est associé en 1964 avec l'île voisine de Zanzibar pour former un seul État appelé Tanzanie.

TATUM, Art (1910-1956)

Le pianiste de jazz américain Art Tatum, c'est le petit surdoué d'une famille modeste que rien n'a préparée à comprendre ses dons. De grands messieurs férus de science ne parlent de lui qu'en termes dithyrambiques ; mais à l'audition des intarissables cascades qui se perdent dans le sable d'une musique inextricable, ces humbles demeurent perplexes. Que leur reste-t-il alors sinon de contempler la photographie du prodige à six mois, et de s'émerveiller que grâce à lui, leur nom doive carillonner à l'oreille de dizaines de générations à venir ?

TELLI, Diallo (1925-1977)

La subite disparition de Diallo Telli en 1976 montra à l'opinion internationale, partiellement incrédule encore devant la vague de dénonciations suscitées par la politique de Sékou Touré, combien s'était

dégradé le régime de l'homme qui avait tenu tête à Charles de Gaulle avec l'approbation enthousiaste de ses compatriotes autant que des foules africaines.

Formé dans l'administration par une institution française prestigieuse, qui en avait fait un brillant sujet, Diallo Telli était entré dans la diplomatie guinéenne dès la proclamation de l'indépendance en octobre 1958, et fut sans interruption le représentant de son pays à l'ONU de 1958 à 1964, année où il fut élu premier Secrétaire Général de l'OUA (Organisation de l'Unité Africaine).

Rien ne laissait deviner que ce grand diplomate, apprécié et renommé pour sa pondération et son affabilité, fut en conflit avec les autorités de son pays, à moins que sa disgrâce ne fût l'effet d'une simple délation, dans le climat de terreur et de coups de théâtre régnant alors à Conakry. Revenu chez lui à l'appel du Président Sékou Touré, Diallo Telli se volatilisa. Il ne devait plus jamais reparaitre en public. On sait aujourd'hui, grâce à des témoignages dignes de foi, qu'il fut accusé de complot contre la sécurité de l'État, enfermé dans une cellule et laissé sans nourriture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

TEMPELS, père Placide

Son ouvrage sur *La Philosophie bantoue* (1949), a suffi à faire la gloire de ce capucin belge qui vécut au Congo dans les années 1930. Il

voulait rendre aux « primitifs » le service de « rechercher, classer et systématiser les éléments de leur système ontologique ». Il a pu paraître comme un « ami des Noirs » dans la mesure où, dans un monde où l'opinion que les Noirs ne pensaient pas était non seulement admise mais dominante, il a formulé l'opinion qu'ils avaient une pensée « à eux ».

En fait, la *Philosophie bantoue* est l'exposé d'un animisme vitaliste qu'on peut trouver dans toutes les cultures à un stade quelconque de l'histoire de leur pensée. Le père Tempels, lui, a comme beaucoup d'autres une conception fixiste de la pensée des peuples. Il fut fêté par les partisans de l'idéologie de la négritude, dont il venait conforter les postulats par la vision idéalisée d'un homme noir passif et pacifique, immergé dans les forces cosmiques. Si le « Muntu » du père Tempels n'a pas la même notoriété que le « démon » de Socrate, il est de même nature, tout comme l'« ange » qui accompagne le Chrétien. Il s'agit de l'incarnation personnelle d'une force vitale immanente animant toute la création.

***Terre d'ébène* (1929) (Albert Londres)**

À la fin de 1927, le journaliste Albert Londres (1884-1932), déjà connu pour les reportages-vérité qu'il avait faits sur le bagne, la prostitution, l'asile, passe quelques mois dans les colonies d'Afrique noire française. Il en rapporte pour son journal, *Le Petit Parisien*, une série d'articles qui paraissent en octobre et novembre 1928, puis en volume en 1929, sous le titre *Terre d'ébène*.

Alors que, dans l'esprit, ce reportage reflète fidèlement la men-

talité européenne, imbuë d'une supériorité essentielle, les faits qu'il rapporte, tout aussi fidèlement, sont de nature à faire naître l'idée que cette supériorité, si évidente matériellement, pourrait bien ne pas l'être moralement. En effet ce qu'il révèle est insupportable. L'exploitation de la forêt en Côte-d'Ivoire et la construction du chemin de fer Congo-Océan se font par des pratiques d'une incroyable sauvagerie, traduisant un mépris et une haine raciste malades, et aboutissent à l'extermination par le travail forcé, la déportation, de dizaines de milliers d'Africains, provoquant la terreur et l'exode de centaines de milliers d'autres, dépeuplant des régions entières. Les chiffres font frémir. La compagnie de travaux publics « Les Batignolles », chargée de la construction du chemin de fer entre Brazzaville et Pointe-Noire, fait une effrayante consommation de main-d'œuvre. Ses recruteurs sillonnent l'AEF, raflant et transportant les hommes dans des conditions telles que, de 8 000 hommes, à peine 1 700 parviennent jusqu'au chantier. Des 174 hommes pris à Ouessou sur le Sangha, 36 survivent au bout de trois mois. Sur le chantier même, le chemin de fer coûte 17 000 cadavres pour 140 km de voie, soit plus de cent morts au kilomètre. L'absence de tout matériel mécanique et l'exploitation forcée du matériel humain qui doit y suppléer expliquent ces chiffres. L'inutilité et l'impunité de ces crimes ont quelque chose de stupéfiant.

Le scandale fut énorme. On cria haro... sur Albert Londres, pour atteinte au prestige et à la puissance de la France coloniale. Ce trouble-fête mourut, du reste, peu après, en 1932, dans des circonstances qui restent inexplicables, alors qu'il revenait d'Indochine. Lui qui écrivait : « Ce qui manque aux Français c'est la curiosité » ne serait guère étonné

du reportage diffusé au printemps 1989 à la TV française sur le pittoresque tortillard qui, dans une ambiance bon enfant typiquement africaine, met quinze heures à relier Brazzaville à Pointe-Noire. Rien n'est dit de l'horreur qui fut vécue là. Ce qui manque aux Africains, c'est la mémoire.

TOUSSAINT LOUVERTURE (1743-1803)

« Quand Toussaint Louverture vint, ce fut pour prendre à la lettre la Déclaration des droits de l'homme, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria », écrit Aimé Césaire dans le livre magistral qu'il a consacré au héros de la révolution de Saint-Domingue. Né esclave sur l'habitation Bréda, près de la ville du cap, dans la partie française de Saint-Domingue, Toussaint Louverture montre la force de son génie d'abord en acquérant, au milieu des travaux les plus durs, les rudiments d'instruction que lui transmet un autre Noir, Pierre Baptiste. Sachant lire, il exerce avec discernement quelques responsabilités.

Lorsque les échos de la Révolution déchaînèrent, l'été 1791, la révolte conduite par Boukman, qui fit des centaines de morts parmi les Blancs de Saint-Domingue, Toussaint Louverture se tint en retrait. Après la mort de Boukman, il est amené à conduire les négociations entre les Blancs et les Noirs révoltés. L'intransigeance des premiers le poussa à s'allier aux Espagnols. Mais, alors que Jean-François et Biassou, qui, avec Boukman, avaient conduit avec férocité la première insurrection, se laissèrent séduire par les honneurs et les récompenses que leur accordaient les Espagnols, Toussaint rejoignit le camp français dès que la Conven-

tion eut ratifié, à la sauvette le 4 février 1794, le décret d'abolition de l'esclavage pris par Sonthonax, commissaire de la république à Saint-Domingue, le 6 juillet 1793, pour mettre fin à la guerre civile. Il reçut alors le titre de général et le commandement d'un important secteur et mena la lutte contre les Anglais, qui tentaient de prendre pied à Saint-Domingue en excitant l'importante communauté de mulâtres affranchis et enrichis contre l'émancipation des esclaves, présentée comme la ruine de l'île.

La guerre contre les mulâtres menée par Toussaint Louverture illustre ce qui, depuis bientôt deux siècles maintenant, empoisonne la vie politique de l'île. La question de couleur sert de masque, d'alibi, à tous les problèmes politiques et sociaux qu'elle recoupe. Le génie de Toussaint Louverture fut de ne pas se laisser enfermer dans une lutte civile, qui se serait soldée par une régression du statut politique de l'ensemble des citoyens. Alors que le Directoire tente de restaurer la puissance coloniale de la France et de revenir sur les acquis de la Convention, Toussaint s'efforce de faire l'unité des habitants du territoire, se réconciliant avec le parti mulâtre, rappelant certains Blancs qui avaient fui l'île. Il obtient le départ du représentant du Directoire, Hédouville qui, débarqué à Saint-Domingue le 8 mai 1798 pour mater la colonie comme il l'avait fait de la Vendée, rembarque le 22 octobre 1798, non sans avoir réussi à rallumer la lutte entre Rigaud le mulâtre et Toussaint le noir.

Toussaint Louverture gouverne alors sans partage Saint-Domingue en fait. Il traite avec les Anglais, les obligeant à quitter l'île, s'efforce d'occuper la partie espagnole, cédée théoriquement à la France en 1795, organise sévèrement le travail et la production contre le glissement vers

une anarchie hédoniste qui succédait assez naturellement à la terreur esclavagiste. Bonaparte, devenu Premier Consul, annule le décret d'abolition de l'esclavage et entreprend d'imposer le retour au statut de 1789 par la force en déléguant une armée commandée par le Général Leclerc. La guerre fut inexpiable. Les places tombaient mais le pays n'était pas pour autant « pacifié ». On était parti pour une lutte de longue haleine. Dessalines l'avait compris mais Christophe se rendit et Toussaint Louverture accepta un cessez-le-feu. Il reçut du général Brunet le message suivant : « Nous avons mon cher général des arrangements à prendre ensemble qu'il est impossible de traiter par lettre mais qu'une conférence d'une heure terminerait ». Toussaint s'y rendit. À peine arrivé, il fut entouré par les officiers et soldats envoyés par Leclerc, conduit à bord d'une frégate qui l'emmena en France le 8 juin 1802. Détenu au Fort de Joux, dans le Jura, il mourut le 7 avril 1803.

Après son enlèvement Leclerc crut pouvoir publier à Saint-Domingue la nouvelle du rétablissement de l'esclavage. Tout le pays s'embrasa. Le 19 novembre 1803, Dessalines forçait Rochambeau, qui avait succédé à Leclerc, mort à la tâche, et qui s'était illustré par ses atrocités dans la tentative d'extermination de la population noire de l'île, à quitter l'île qui se proclama indépendante le 28 novembre et prit le nom d'Haïti. Déjà cependant les écueils que Toussaint Louverture avaient tous pressentis guettaient le nouvel État, tant est long le chemin qui mène de l'esclavage à la liberté civile puis à la liberté politique, tant sont nombreux les pièges tendus sous les pieds de ceux qui, comme Toussaint Louverture, frayent la voie.

Tradition

Chapitre majeur de la problématique négro-africaine, la tradition n'est jamais abordée sans arrière-pensée politique. Paradoxalement, elle n'est guère débattue parmi les jeunes générations des milieux... traditionnels qui la subissent impatientement, trop humiliés par sa décrépitude : l'école n'exalte que des valeurs qui lui sont hostiles ; les champs sommairement grattés par la houlette millénaire produisent bien peu ; le spectacle des aînés dévorés par la misère ou livrés sans défense à toutes les audaces hostiles s'étalent partout. Vivement que vienne le temps d'aller ailleurs.

On observe donc que seuls ceux qui s'en sont dans quelque mesure libérés ou ceux qu'elle ne devrait pas concerner font leur pâture des controverses axées sur la tradition.

Les ethnologues peuvent se ranger dans cette dernière catégorie, de même que la plupart des chercheurs attachés aux disciplines sujettes au fixisme. Pour eux, tradition et identité se confondent, l'une étant le signe en quelque sorte mystique de l'autre ; l'infidélité à la tradition, quelle qu'elle soit, est génératrice de graves perturbations psychologiques et sociales et, plus profondément, d'aliénation. Il faut donc maintenir les Africains dans leurs traditions, fût-ce contre leur volonté.

Sincère peut-être, quoique naïve et paternaliste au départ, cette interprétation peut déboucher sur d'extraordinaires aberrations dont l'une est l'apartheid en Afrique du Sud ; elle cache alors la crainte d'une émancipation définitive des Noirs ; celle-ci suppose en effet une révision aussi déchirante soit-elle des valeurs africaines, c'est-à-dire, en définitive des traditions africaines. Si les civilisations africaines furent si vulnérables, comme l'ont montré

des siècles de traite, d'esclavage, de colonisation, de domination étrangère, comment croire que les traditions africaines n'y eurent aucune part ?

Les traditionalistes africains, très à la mode dans les médias occidentaux, peuvent se répartir en deux groupes principaux dont les présidents autoritaires, tels que Mobutu Sese Seko le théoricien de l'authenticité, ou Houphouët-Boigny, avec leurs alliés les chefs de communautés villageoises, forment le plus puissant. Ils se distinguent des laudateurs blancs de la tradition africaine en ce qu'ils s'appliquent, eux, à une sacralisation sélective, symptôme d'un discours intéressé. En effet, quand ils font un éloge redondant de l'autorité du chef dans la pratique coutumière, ils oublient volontairement l'exigence d'un consensus attestée par le palabre depuis la nuit des temps. Ils vitupèrent les idéologies étrangères, mais s'accommodent fort bien des institutions monétaires et des technologies de l'Occident ainsi que de ses modèles de consommation. Leur philosophie se présente surtout comme la tentative d'élever une digue devant la marée montante des jeunes générations contestataires.

Le souci de la fidélité à la tradition tourmente aussi les bourgeois des jeunes capitales, y compris les brillants diplômés formés en Europe, tant ce thème a été abusivement ressassé par la négritude senghorienne. M. Senghor n'a pas peu contribué à obscurcir une querelle, sans doute inévitable et qui aurait pu être saine, en y semant la graine d'une démagogie devenue trop séduisante pour ne pas dissimuler à la longue le goût de la facilité, piège ordinaire des élites mystifiées. On a pu entendre ainsi des intellectuels africains parmi les plus éminents prendre fait et cause pour l'excision au nom du culte du patri-

moine ancestral. Voilà un postulat qui dispenserait providentiellement les Africains des efforts d'adaptation nécessités par la nature des choses, et en particulier par les réalités modernes, perpétuellement mouvantes.

Des universitaires, à leur retour d'Europe, ont donc parfois repris comme modèle le style de vie du village ancestral, où le travail productif était la dernière des préoccupations masculines, les joutes d'éloquence, les activités de loisir collectif occupant la plus grande partie du temps. Ils placent eux aussi la communauté d'ethnie avant la communauté de culture.

On est surpris par la plus grande indifférence témoignée par cette bourgeoisie pour les exercices intellectuels, et en particulier pour la lecture qui devrait armer les esprits face aux bouleversements qui, de toutes parts, déferlent sur l'Afrique.

Avec ses contresens, ses tartuferies, son terrorisme, le débat sur la tradition a tant empoisonné les Africains qu'il a fini par les paralyser : au lieu de monter dans le train du futur, ils semblent se borner à le contempler debout sur le quai de la gare. Quoi d'étonnant alors s'ils subissent passivement les sécheresses, les famines, les raids des mercenaires, les dictatures, toutes les fatalités !

Qu'une tradition, comme toute réalité vivante, ait un début, une période de croissance, un apogée et une fin, qu'elle doive alors faire place à une nouvelle tradition, mieux adaptée aux nouvelles exigences de la vie, c'est tout bonnement une évidence. Mais elle commence à peine à être entrevue par les Africains.

Combien de trépas de traditions à bout de souffle, de naissances de jeunes et vigoureuses autres les Français, par exemple, auront-ils

franchis depuis le Moyen Age théocratique, en passant par le totalitarisme de droit divin avant de devenir une société industrielle, laïque et permissive.

Trek

Terme de la langue des Boers, désignant une migration de colons blancs vers l'intérieur du continent, à la recherche de terres où s'établir. Au cours de ces déplacements de familles blanches, s'effectuant en associant plusieurs colonnes de chariots, les Boers livraient sans cesse bataille aux populations bantou installées bien avant eux sur ces terres. Le *trek* est une invasion lente, délibérée de pays habités de longue date, quoi qu'en aient dit des historiens blancs aveuglés par la passion. Il s'agit à proprement parler d'une conquête doublée d'une pacification, c'est-à-dire d'une réduction des populations autochtones à la servitude.

La plus célèbre de ces expéditions sanglantes, appelée le Grand Trek, et dont les principaux épisodes se déroulent entre 1834 et 1838, a mené les Boers sur deux mille kilomètres, du sud au nord *grosso modo*, soit de la province du Cap à l'État du Transvaal. Les Boers se heurtèrent notamment aux Zoulous, commandés alors par Dingaan et installés sur le territoire de l'actuel Natal ; ils les vainquirent en 1838 au cours d'une bataille décisive dite de *Blood River*, allusion au grand nombre de morts bantous, dont les flots de sang rougirent le fleuve. Les Boers créèrent alors à l'est l'État du Natal, puis plus au nord l'État libre d'Orange et l'État du Transvaal.

Ce n'est pas seulement leur supériorité technique, car ils étaient les seuls à se servir d'armes à feu,

qui fut déterminante dans la marche conquérante des Boers face aux Bantous pourtant plus nombreux et au moins égaux aux Blancs par la vaillance de leurs guerriers. La vraie supériorité des Boers résidait dans leur parfaite connaissance des enjeux d'une confrontation dont ils avaient pris l'initiative : ils se savaient condamnés soit à être exterminés, soit à réaliser leur vieux rêve biblique de peuple élu, de race des maîtres.

Les Africains, en revanche, trop divisés d'ailleurs, se montrèrent incapables de percer les intentions de leurs adversaires et de saisir leurs rares chances de les anéantir. (Voir *Boers*)

Tribu, clan, lignage, race

Les termes *tribu*, *tribal*, *tribalisme* triomphent obsessionnellement dans la littérature politico-ethnologique occidentale, mais ne correspondent à aucune réalité scientifique. Cette distorsion doit s'expliquer par référence à la volonté de dévaloriser la culture des sociétés indigènes afin de justifier les entreprises d'assujettissement de l'Occident. La conquête coloniale, en mal de légitimation, prétendit se faire pour mettre fin tantôt à l'esclavage, tantôt aux guerres tribales, puisant ainsi à un argumentaire hérité d'une tradition qui remonte à Jules César, et consiste à cracher sur le vaincu. C'est ainsi que de grands peuples comme les Haoussas du Nigeria, les Malinkés de Guinée, les Peuhls répandus à travers le Sahel, les Zoulous d'Afrique du Sud, les Hutus du Rwanda et du Burundi, infiniment plus nombreux que les Islandais, les Corses, les Flamands et les Wallons de Belgique, sont ordinairement qualifiés de tribus.

Dans le meilleur des cas, la fonction de *tribu* est de signifier que le mode d'organisation sociale fondé sur la parenté englobe chez les Africains des sphères beaucoup plus étendues qu'en Europe où son domaine s'arrête à la famille étroite ; le terme n'est alors qu'une impropreté ; il devrait s'effacer devant le clan ou le lignage. Chez les Fang du Sud-Cameroun et du Nord-Gabon, la structure sociale à laquelle s'appliquerait légitimement le terme *tribu* est tout à fait inexistante. En revanche, celle dont les contours se dessinent comme en filigrane dans la vie quotidienne et orientent les comportements — choix de la résidence, partage de la terre, accès au palabre, exogamie —, c'est le clan, que certains anthropologues appellent lignage, c'est-à-dire une communauté fondant son identité et sa cohésion sur la conviction de descendre d'un ancêtre commun. Chez les Fangs, l'effectif d'un tel groupe peut atteindre plusieurs dizaines de milliers d'individus, de même qu'il peut se limiter à quelques centaines.

Encore faut-il ajouter que, au-delà du clan, ce sentiment de parenté devient impossible et fait place, pour la détermination et la cohésion des groupes, aux critères servant traditionnellement et universellement aux peuples pour définir leur identité : langue, culture, territoire, histoire.

Les conflits entre Hutus et Tutsis, Haoussas et Ibos, Peuhls et Malinkés, etc., n'étaient pas des guerres tribales, mais des guerres tout court, et, comme les conflits qui opposent Irlandais et Anglais, Croates et Albanais, Grecs et Turcs de Chypre, ils sont devenus des guerres civiles. Les traiter de guerres tribales, c'est s'interdire de pénétrer leurs fondements humains, sur la foi des fantasmes appelés mentalité primitive par Lévy-Bruhl.

On se fera une idée du confu-sionnisme entretenu sur cette question par l'exemple suivant pris dans les archives de l'administration coloniale française au Cameroun : dans plusieurs documents d'état civil, la même structure (le clan ou lignage) est simultanément dénommée : peuple, tribu, race.

TRUTH, Sojourner (1797 ?-1883)

Militante abolitionniste noire, illettrée à l'instar de sa compatriote Harriet Tubman, celle qu'on appela d'abord Isabelle était née esclave, elle aussi, non pas dans le Sud, mais au Nord, dans les environs de New York ; aussi est-elle affranchie en 1827 par la loi d'Émancipation de l'État de New York. Elle se signale aussitôt à l'étonnement de ses contemporains par son ardeur religieuse et son dévouement à la cause de ses frères opprimés.

C'est en 1843 que, en même temps qu'elle prend le nom de Truth, elle décide, au cours d'une crise de mysticisme, de se consacrer à la proclamation de la vérité, c'est-à-dire, pour l'essentiel, à la dénonciation de l'esclavage. Après la guerre de Sécession, Sojourner Truth mettra toute sa passion dans l'assistance aux esclaves affranchis. C'est l'une des passionnaires de l'histoire douloureuse des Noirs américains.

TSHOMBÉ, Moïse (1919-1969)

Ce riche bourgeois d'ethnie lunda, automatiquement associé aujourd'hui à la sécession du Katanga, au sabotage de l'indépendance du Congo-Léopoldville et à l'assassinat de Patrice Lumumba, portera à jamais le masque de la trahison.

Moïse Tshombé fut plus souvent l'instrument que l'initiateur de la succession de calamités qui accablèrent son pays au cours des années soixante ; il y montra plus de courage funeste que de lucidité, comme la plupart des acteurs africains de cette tragédie, prisonniers d'un provincialisme que l'obscurantisme forcené de la colonisation belge avait su cultiver.

Otage, comme tous les Africains riches, de la colonie blanche raciste qui ne le cajole que pour mieux le séquestrer et chamber, Moïse Tschombé n'a pas été à l'université ni même au lycée, n'est pas sorti du Congo et ne sait à peu près rien du monde extérieur jusqu'à 1960, année de la Table Ronde de Bruxelles aussitôt suivie d'une indépendance précipitée. Truculent, mais sans l'extravagance d'un Idi Amin Dada, le verbe haut mais réfléchi, au contraire d'un Bokassa, et même froidement calculateur, cet Africain privilégié s'alarme du tourbillonnement des événements, des spéculations de révolution rouge répandues par des pronostics intéressés et douteux qui ont beau jeu de le conditionner. Sa haine se cristallise finalement sur Patrice Lumumba, le diable, la source de tous les maux.

À propos de l'assassinat du Premier ministre légal, les faits furent vite bien établis, à la confusion de Moïse Tshombé. Par la suite, régnant à Léopoldville ou banni loin du Congo, il traînera désormais ce crime comme le sceau du fatum, jusqu'au dénouement tragique.

Exilé, devenu un familier fêté sinon admiré de la *jet society*, Moïse Tshombé est, en 1967, détourné avec l'avion où il voyage vers l'Algérie où il est emprisonné au motif d'avoir torturé et assassiné Patrice Lumumba. Il mourra en 1969 dans une geôle algérienne.

TUBMAN, Harriet-Araminta née Ross (1823-1913)

Née esclave dans le Maryland, Harriet Tubman connaît dans son enfance et sa jeunesse les travaux les plus durs ainsi que la faim et les mauvais traitements. Mariée en 1844, elle s'évade vers le Nord, seule, en 1850, les siens n'ayant pas osé l'accompagner. Elle fera ensuite dix-neuf voyages dans le Sud, d'abord pour délivrer sa famille puis comme responsable d'une organisation d'évasion des esclaves, *Underground railroad*. Sa tête est alors mise à prix pour 40 000 dollars. Elle délivra 300 esclaves sans en perdre aucun au cours de ses périlleuses expéditions. Elle soutient John Brown lors de l'attaque de Harper's Ferry. Pendant la guerre civile, cette amazone participa activement aux combats dans l'armée nordiste. Veuve en 1867, elle ne cessa d'œuvrer avec modestie au service de sa communauté.

TUBMAN, William Vacanarat Shadrach (1895-1971)

Président du Liberia de 1943 à 1971, soit pendant vingt-huit ans sans interruption, William Tubman appartenait à la petite communauté d'anciens esclaves venus des États-Unis, détenteurs exclusifs du pouvoir dans cette république qui portait si mal son nom. Ces immigrés avaient oublié les traditions de libéralisme, de rigueur et d'abnégation de leur ancienne patrie, si jamais ils les avaient assimilées. William Tubman est ainsi, avec Haïlé Sélassié, empereur d'Éthiopie, le fondateur d'un modèle de chef d'État africain devenu familier dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

Et c'est par son talent dans l'illustration de ce modèle qu'il a mérité l'admiration de ses pairs et de ses tuteurs occidentaux ou la haine des jeunes intellectuels du Liberia et du continent. Autocrate jaloux de son pouvoir au point de ne jamais le partager, incapable d'imaginer sa succession, fermé à toute évolution des mentalités, Tubman, à la tête du groupe d'États dit de Monrovia, tint longtemps la dragée haute à Kwamé N'Krumah, meneur des États dits de Casablanca : les premiers, inféodés à l'Occident, imaginaient l'unité africaine comme une simple association d'États qui conservaient chacun sa souveraineté, les autres comme une fusion en une seule et unique entité.

Il est apparu de plus en plus avec le temps que les minimalistes de Monrovia, appelés aussi « modérés » dans la terminologie des politologues du Nord, l'emportaient sur les « révolutionnaires » du groupe dit de Casablanca, dont beaucoup étaient d'ailleurs peu à peu passés dans le camp des modérés — vidant à la fin de toute signification les expressions *groupe de Casablanca* et *groupe de Monrovia*.

À sa mort en 1971, W. Tubman ne se doutait guère que la vieille société libérienne sur laquelle il avait si longtemps régné craquait de toutes parts et qu'elle allait connaître des mutations dramatiques.

TURNER, Nat (1800-1830)

Esclave noir américain, né et pendu en Virginie, Nat Turner est célèbre pour avoir conduit une sanglante insurrection d'esclaves, celle qui s'est le plus profondément gravée dans la mémoire collective du *deep south*.

La révolution tentée par Nat Turner est instructive à plusieurs

égards. D'abord l'affaire dément mieux que toute argumentation la thèse longtemps soutenue par l'historiographie blanche, en particulier sudiste, illustrée d'ailleurs par le roman de Margaret Mitchell *Autant en emporte le vent* : l'esclavage aurait été une institution empreinte de douceur bucolique où l'esclave noir trouvait largement son compte de bonheur ; s'il se montra toujours docile, ce fut par reconnaissance pour la bienveillance paternelle de son maître. L'entreprise de Nat Turner, précédé d'ailleurs par Gabriel Prosser en 1800 et Denmark Vesey en 1822, établit au moins une vérité : l'esclave noir fut peut-être résigné, mais certainement pas docile. Au moins deux cent cinquante révoltes d'esclaves sont avérées au cours de l'histoire de l'*institution particulière*.

Un autre enseignement a trait, par-delà la personnalité de Nat Turner, au psychisme des esclaves noirs, qu'elle reflète sans aucun doute. Sa conduite fait songer davantage à une explosion de violence mystique qu'à un complot patiemment ourdi. Nat Turner, qui est influencé par une éducation religieuse assez fruste, a souvent des visions ; il se croit investi d'une mission céleste, dont il voit les signes dans des phénomènes naturels comme une éclipse de lune. La capitale de son comté est une modeste bourgade nommée Jérusalem ; il n'en faut pas plus à Nat, nouveau Moïse, pour décider de conduire son peuple à cette moderne terre promise. C'est au démoeurant un prédicateur dont la parole bouleverse les âmes.

Il ne lève pas de troupes comme Denmark Vesey qui mobilisa jusqu'à neuf mille combattants, il se borne à s'adjoindre un commando de cinq hommes, dont la dernière recrue se trouva là par hasard, si l'on en croit l'historien radical Her-

bert Aptheker. Et de se lancer dans une meurtrière équipée à travers la campagne, massacrant tous les Blancs rencontrés sur leur chemin, à commencer par un certain Travis, le maître de Nat. On comptera ainsi cinquante-sept victimes en trois jours. La suite n'est pas difficile à imaginer. Au premier engagement avec les hommes de la Garde Nationale, c'est la déroute des insurgés. Nat pourtant ne sera capturé qu'après des semaines d'une impossible cavale. La répression sera aussi atroce qu'aveugle.

Nat Turner semble préfigurer ce messianisme qui a fait naître au sein du peuple afro-américain tant de prophètes, de Booker T. Washington à Martin Luther King, en passant par Father Divine, Elijah Muhammad, Malcolm X... Eldridge Cleaver, mais un seul meneur d'hommes, un seul homme d'État à l'instar d'un Toussaint-Louverture de Saint-Domingue, Martin Luther King.

La conscience politique n'a pourtant pas manqué à ces millions d'esclaves, comme en témoigne cette

fière déclaration faite par l'un des conjurés à ses juges blancs :

« Je n'ai rien de plus à vous dire que ce que le général Washington aurait dit s'il avait été fait prisonnier par des officiers anglais et traîné par eux devant un tribunal. J'ai exposé ma vie en tentant de conquérir la liberté pour mes compatriotes, et j'en fais de bon cœur le sacrifice pour leur cause. Je demande par conséquent la faveur d'être conduit sans délai au poteau d'exécution. Je sais que votre résolution de faire couler mon sang est déjà prise : alors à quoi bon tout ce simulacre de procès ? »

Que des hommes de cette trempe n'aient jamais inscrit à leur crédit une seule tentative réussie au moins partiellement contre un système qui les opprimait si cruellement, c'est le mystère que la jeune historiographie afro-américaine devrait s'efforcer d'éclaircir.

Le romancier américain blanc, William Styron, a donné de cette affaire, en 1967, une version romancée, *The confessions of Nat Turner* (*Les confessions de Nat Turner*), qui fut violemment contestée par les romanciers noirs américains, comme James Baldwin, mais obtint le prix Pulitzer en 1968.

U

Umkhonto we sizwe (fer de lance de la Nation)

C'est la branche militaire de l'*African National Congress* (ANC), la plus importante et la plus ancienne organisation africaine de lutte contre l'apartheid.

S'inspirant de la doctrine de Gandhi, l'ANC s'en tint longtemps à la non-violence, notamment sous la direction de Chief Albert Luthuli. Vint en 1960 le massacre de Sharpeville, au Transvaal, où périrent soixante-dix Africains. Cédant à la pression de son aile dure, l'ANC lança l'*Umkhonto We Sizwe*. Celui-ci a forcé le respect des observations par plusieurs hauts faits spectaculaires, comprenant en particulier le sabotage réussi, le samedi 18 décembre 1982, de Koeberg, une centrale nucléaire située dans la province du Cap et construite sous la direction d'ingénieurs et de savants français.

De même que l'ANC, en la personne du PAC, (*Pan-Africanist Congress*), l'*Umkhonto* a un rival dans le *Pogo*, la branche militaire du PAC.

Um NYOBE, Ruben (1913-1958)

Trente ans presque jour pour jour après sa mort, le nom même de Ruben Um Nyobé est toujours tabou dans son pays, le Cameroun. La couleur des oppresseurs du moment a changé, mais les nouveaux maîtres, héritiers de leurs

prédécesseurs, qui leur ont transmis leur haine pour la liberté des Noirs, redoutent Ruben Um Nyobé autant que s'il vivait. En trente ans d'une impitoyable répression, ses partisans sont morts par milliers dans les maquis, dans les camps de concentration ; les rescapés végètent dans la solitude, l'indigence ou les séquelles des tortures. Mais les dix millions de Camerounais se répartissent en deux catégories : ceux que le nom de Ruben Um Nyobé fait frissonner d'effroi, ceux qu'il fait frémir d'espérance. Si le mot miracle peut s'appliquer à une destinée, c'est bien à celle du fondateur du nationalisme radical camerounais.

Dans un système où tout était mensonge, artifice et fourberie, sa conviction et sa rectitude le dotèrent d'un magnétisme auquel les foules succombaient fatalement : ainsi, manquant de tout, il pourvut ses compatriotes du bien le plus précieux, une âme, une patrie, une mémoire collective, que trente ans d'efforts obstinés n'ont pas réussi à effacer.

Sa prédication n'a duré que dix années. Les notables se sont rarement mêlés aux foules qui l'escortaient, composées pour l'essentiel de jeunes, de miséreux, de femmes, d'exploités, en somme de victimes. Cet homme à la corpulence ordinaire, au geste mesuré, au débit lent, osa se dresser contre l'administration coloniale la plus expéditive, la plus brutale, la plus confiante dans la force et la fourberie comme armes de domination. Né dans une famille de paysans ordinaires du Sud-

Cameroun, Ruben Um Nyobé n'avait fréquenté aucune université ; une institution missionnaire américaine l'avait initié, adolescent, à l'histoire de l'Afrique ; un ami français l'initia, adulte, au marxisme. Sa générosité fit le reste. Fonctionnaire, il renonça bientôt au confort de sa classe pour emprunter la voie alors désespérée du syndicat. Puis, il abandonna l'imposante machine de guerre qu'il avait édifiée pièce par pièce et qu'il dirigeait pour se jeter corps et âme dans les aléas et les tumultes du combat pour l'indépendance.

Mais bientôt, l'UPC, le mouvement qu'il avait contribué à créer, ayant été interdit, Ruben Um Nyobé entre au maquis où il sera tué, les armes à la main, par l'armée française.

Dès sa mort, Ruben Um Nyobé s'est confondu avec l'image du père sacrifié dans la conscience camerounaise.

***Underground Railroad* (chemin de fer souterrain)**

Organisation abolitionniste clandestine destinée à prêter main forte aux esclaves noirs fugitifs (*runaways*) abandonnant le Sud des États-Unis pour gagner le Nord et, souvent, le Canada. On trouve un exemple romancé de son activité dans les chapitres 10, 14, 27, 32 de *La case de l'Oncle Tom* qui racontent la fuite mouvementée de George Harris et de sa femme Elisa avec leur enfant.

La métaphore est justifiée par plusieurs traits qui apparentent cette organisation au chemin de fer. La fuite des esclaves noirs, après s'être brusquement accélérée, est devenue un phénomène massif au cours des décennies qui précédèrent la guerre de Sécession, pareil à un convoi

ininterrompu. Les pistes suivies étaient jalonnées de fermes ou d'auberges amies qui, comme des stations de chemin de fer, accueillaient, restauraient et, éventuellement, cachaient les caravanes de la liberté. Enfin des guides, jouant un peu le rôle de conducteurs de train, acheminaient les fugitifs à travers des contrées qu'ils connaissaient bien.

Il convient de préciser que les militants de l'*underground railroad* étaient des Blancs aussi bien que des Noirs ; le noyau le plus résolu en même temps que le plus actif semble avoir été composé de Quakers.

L'*underground railroad* est devenu un thème familier de la mythologie afro-américaine, et a inspiré maintes compositions de jazz, en particulier l'*underground railroad* de John Coltrane, rebaptisé *Africa*.

UNITA (Union Nationale pour l'Indépendance Totale de l'Angola)

Culte de la personnalité, identification avec les nostalgies d'un groupe limité, inaptitude à accéder à une perspective nationale crédible, repli dans le ghetto régionaliste et, pour finir, alliance avec le diable pour se dégager du piège, tel a été l'itinéraire de l'UNITA, créée en 1966 par Jonas Savimbi pour lutter contre la colonisation portugaise et qui est surtout utilisée aujourd'hui par les racistes sud-africains et les conservateurs occidentaux pour détruire le régime de Luanda.

On a érigé Jonas Savimbi en héros charismatique en jouant du sentiment « tribal » des Ovimbundu ; mais c'était renoncer à communier dans les valeurs natio-

nales de l'Angola ; quand il s'est aperçu qu'il s'était enfermé dans un cul de sac, Jonas Savimbi a tenté d'en sortir en s'alliant avec le régime raciste de l'Afrique du Sud, ce qui a achevé de le disqualifier aux yeux des Africains et du monde.

La stratégie à laquelle ont recouru Jonas Savimbi et ses amis paraît la plus aisée d'application en Afrique, mais c'est aussi à long terme la plus stérile. Le tendon d'Achille de son adversaire, le MPLA, comme de tous les régimes « marxistes » à ce jour, c'est le monolithisme, la sclérose bureaucratique ; c'est là qu'il eût fallu tenter de le frapper. Mais l'UNITA était elle-même affectée d'un mal apparenté sinon identique, le *charisme* du héros.

UPC (Union des Populations du Cameroun)

Fondé le 10 avril 1948 par Ruben Um Nyobé, le mouvement dut affronter les entreprises répétées d'anéantissement de la colonisation française contre laquelle l'UPC menait un combat sans merci et, à partir de juillet 1956, clandestin.

Profondément marqué par l'origine syndicaliste de ses dirigeants, plus progressiste et radical que nationaliste, l'UPC apparaît alors comme un mouvement de masses, bien enraciné dans la population, se recrutant aussi bien dans les villes que dans les campagnes, associant les plus déshérités aux rares nantis de la société camerounaise. Cette particularité fait apparemment de l'éradication de l'UPC une tâche irréalisable.

C'est pourtant à cette besogne que va s'atteler Paris, détenteur d'immenses intérêts et résolu à les conserver après l'octroi de l'indépendance en 1960, par gouverne-

ment camerounais interposé, selon une technique éprouvée depuis la guerre d'Indochine et l'expérience bao-daïste. C'est aussi ce conflit qui sous-tend le drame dont ce malheureux peuple est toujours tourmenté.

Sans cesse affaibli militairement, puis éclaté en groupuscules que l'exil anémie, l'UPC conserve dans la mémoire populaire un prestige indestructible, source d'une résistance par inertie dont le président Ahmadou Ahidjo s'évertue en vain à venir à bout par divers moyens, tous également inadéquats. Des nombreuses trahisons de sa résistible ascension, il a fait faire une légende rose, mais la censure du gouvernement asphyxie toute velléité libre d'écrire l'histoire, signe que le héros « charismatique » a mauvaise conscience. S'il tente d'imposer de lui-même l'image d'un président populaire, aimé des foules, c'est à coups d'élections gagnées à 99,99 %, symptôme assuré de fraude, et aveu d'impopularité s'il en est.

Quand Paul Biya succéda à Ahmadou Ahidjo en novembre 1982, il n'obtint l'applaudissement de la foule qu'au prix de promesses fracassantes de libéralisation et de justice sociale, preuve que l'aspiration populaire avait subi à jamais l'empreinte de l'UPC ; et pourtant, Paul Biya poursuivit et même aggrava la politique de dépendance de son prédécesseur, signifiant ainsi qu'il n'est pas le maître de ses choix.

Un élément imprévu est apparu récemment, dont les répercussions sur ce rapport de forces sont imprévisibles : c'est la totale faillite économique de Paul Biya et la reddition du régime aux exigences du Fonds Monétaire International, situation auparavant inimaginable pour les Camerounais et grosse de traumatismes insoupçonnés.

V

Vaudou

De toutes les survivances, parmi les esclaves, des cultes et croyances des peuples africains, le vaudou haïtien est la plus importante, mais on en trouve d'autres dans les *Candomblés* du Brésil et la *Santería* de Cuba. Ces survivances tenaces des cultes africains, qui, loin de disparaître, se sont enrichis par syncrétisme au contact du christianisme, témoignent suffisamment du caractère spirituellement insatisfaisant de la conversion forcée des esclaves à un christianisme destiné à les maintenir dans la soumission et des forces de réconfort et de résistance qu'ils puisaient dans la perpétuation de leurs croyances propres. C'est bien ainsi que ces cultes furent d'ailleurs ressentis par les maîtres qui en combattirent avec acharnement l'existence et les manifestations et inaugurèrent la tradition des récits horribles dans lesquels ils projetaient toute la peur qu'ils avaient de leurs propres esclaves.

Si le contenu de ces récits est en grande partie fantastique, en ce qui concerne par exemple l'inévitable allégation de cannibalisme — les pratiques habituelles de la superstition, qui peut toujours et partout aller jusqu'au sacrifice humain, suicide ou homicide, se suffisant à elles-mêmes — le danger que ces cultes représentaient pour les maîtres était bien réel. C'est un fait admis que les révoltes de Macandal en 1757 et de Boukman en 1791 fermentèrent à partir des assemblées secrètes du culte vaudou. Au XIX^e

siècle, après la victoire de la révolution des esclaves et l'indépendance haïtienne, le vaudou quitte la clandestinité, se développe et se banalise comme religion populaire, intimement mêlé à un christianisme que la rupture du régime haïtien avec Rome relégua au même rang de superstition méprisée par la classe dirigeante. Avec le concordat de 1860 commence la reconquête. Haïti devient pays de mission pour les catholiques et les protestants qui y envoient des prêtres français et canadiens et des pasteurs américains. Le vaudou battit en retraite.

Le dernier coup lui fut donné au XX^e siècle par le développement du tourisme qui le transforma en exhibitionnisme folklorique. Ferment d'émancipation à son origine, il devient alors vecteur d'obscurantisme pour le peuple et de fantasmes racistes pour les malsaines curiosités en quête d'assouvissement compensatoire.

Vers 1940 se développe une violente campagne pour l'éradication du vaudou avec la confiscation et l'autodafé des objets du culte. Elle obtient évidemment l'effet inverse et le vaudou se survit à lui-même, abordant un nouveau cycle de son histoire.

Le mythe vaudou s'est développé à partir d'un panthéon où l'on reconnaît les divinités yorubas. Le vocabulaire désignant les dieux ou *loas*, les prêtres, *houngan* ou *mambo*, les sanctuaires ou *houmfo*, est africain. Le déroulement du culte offre des analogies avec des pratiques encore vivantes au Bénin

actuel. S'y ajoutent des créations mythologiques de la société des esclaves, tel le terrible baron Samedi, maître des morts. Les deux points du rituel qui ont le plus retenu l'attention et suscité la curiosité sont le sacrifice animal, en général un coq, et la transe. On y reconnaît la structure de base propre à toutes les religions : hantise de la mort et métamorphose psychique de l'individu.

Le thème du vaudou s'est révélé très fécond dans la littérature des Caraïbes où il fournit à la fois les développements les plus faciles chez beaucoup, et l'inspiration la meilleure chez Oswald Durand, ou dans le théâtre avec la *Tragédie du roi Christophe* de Césaire. Dans le roman, l'auteur René Depestre l'utilise avec habileté pour multiplier un sens où les amateurs de folklore ne voient que du feu et se trouvent parfaitement et complètement mystifiés par la « magie » du vaudou.

VERWOERD, Hendrik (1901-1966)

Hendrik Verwoerd ne tarda pas à se signaler comme le plus enragé de tous les fanatiques de l'apartheid entrés au gouvernement en 1948 dans le sillage de Daniel Malan. Comme ministre des affaires bantoues, c'est lui qui, dans la pratique, amorce l'engrenage des mesures de ségrégation s'enchaînant et se renforçant mutuellement dans une infernale escalade. Devenu Premier ministre en 1958, c'est encore lui qui engage une campagne de répression sans précédent contre les adversaires de l'apartheid au lendemain de Sharpeville, interdisant les organisations noires, montant le procès de Rivonia, au terme duquel

Nelson Mandela est condamné à la prison à vie, rompant en 1961 avec le Commonwealth où le poids des États noirs indépendants s'est accru.

Victime du climat de violence qu'il a créé, Hendrick Verwoerd est assassiné au Cap.

Villages Ujama

Expression appartenant à la terminologie du socialisme dit à la tanzienne, selon la *Déclaration d'Arusha*, l'appellation désigne une organisation de plusieurs villages associés à une coopérative de production et constituant une entité administrative décentralisée.

VORSTER, Balthazar, Johannes (1915-)

Homme politique sud-africain spécialisé en tant que ministre de la Justice, de la Police et des Prisons, dans les besognes sales de la répression sous Hendrik Verwoerd ; devenu son successeur en 1966, J. Vorster poursuit l'œuvre de son modèle, dans le même esprit de fanatisme paranoïaque. Pour l'histoire, il sera peut-être surtout l'homme des *bantoustans*, celui qui en aura conduit le développement jusqu'à sa logique extrême et surréaliste, l'*indépendance*. En effet, en octobre 1976, pour la première fois, un bantoustan, le Transkei, est proclamé « indépendant ». Ce sera le tour du Bophutatswana en décembre 1977. Fin 1978, J. Vorster doit abandonner l'avant-scène politique, victime d'un obscur scandale.

L'indépendance d'aucun bantoustan n'a été reconnue à ce jour par aucun État souverain étranger.

W

WALLER, Thomas dit Fats (1904-1943)

L'Américain Thomas Waller, familièrement nommé Fats Waller, autrement dit le « bon gros », était pianiste et organiste de jazz. C'est bien entendu surtout en tant que pianiste qu'il est connu et considéré comme un artiste de génie.

Dans une formation traditionnelle de jazz, le piano n'est pas l'instrument dont le son s'impose immédiatement à l'oreille de l'auditeur profane, au contraire des instruments mélodiques et de simple percussion. Sa mission est de créer un climat ambigu et obsédant de bonheur, offrant un tremplin à l'inspiration des solistes. Fats Waller réussissait le miracle d'investir immédiatement l'oreille de l'auditeur par la double autorité de la percussion et de la mélodie, en faisant sonner notamment sa main gauche comme un xylophone. Cela allait bien au-delà du style *stride*, fondement de son esthétique. À une virtuosité technique rare, Fats Waller ajoute un toucher tranchant et viril, un *swing* jamais en défaut, une inspiration riche de traits romantiques.

Quand les spécialistes parlent de Fats Waller, c'est surtout pour évoquer le charme de ses compositions — il est notamment l'auteur de *Ain't misbehaving* et *Honeysuckle rose*, deux airs qui furent très célèbres et qui ont un peu vieilli. On s'émerveille aussi de son style de vocaliste à la fois burlesque, jovial et pourtant très humain.

Fats Waller est mort jeune, comme tant de grands artistes noirs américains, sans avoir pu donner toute sa mesure.

Washington, D.C.

Capitale du district de Columbia (enclavé dans l'État du Maryland), Washington est aussi la capitale fédérale des États-Unis. Sa plus notable originalité est d'être, de toutes les grandes cités américaines, la ville la plus « noire » : les Noirs y représentent en effet 70 % de la population. La ville a d'ailleurs toujours eu un maire noir, nommé naguère, élu aujourd'hui.

Chose curieuse, on n'aperçoit guère les Noirs en dehors des ghettos où ils sont confinés, non par la ségrégation, mais par l'extrême dénuement. D'autre part, la visite du ghetto, exposant, dit-on, l'étranger à mille périls, lui est vivement déconseillée. Il en résulte ce paradoxe que les Noirs, tout en étant majoritaires à Washington, y sont inexistant, du moins peu visibles.

WASHINGTON, Booker, Taliaferro (1856-1915)

Du couple conflictuel américain Washington/DuBois à celui formé soixante ans plus tard par les francophones Senghor/Fanon, l'histoire des Noirs semble s'être répétée sans pour autant bégayer, bien au contraire.

Idéologue sudiste arriéré, sourd aux appels de l'actualité, Booker Washington fut le prototype du grand homme noir proclamé par les maîtres blancs, combattu en vain par la brillante et pertinente dialectique d'un authentique moraliste noir, homme du nord, intellectuel raffiné à l'avant-garde de la pensée moderne. Booker Washington aura en quelque sorte triomphé même contre le temps.

La finalité de la pédagogie n'est pas avant tout de favoriser l'épanouissement complet de l'individu, noir ou blanc, mais selon l'heureux fondateur du *Tuskegee Institute*, de permettre aux Noirs d'occuper le plus utilement possible la place que leur consentent les Blancs, leurs maîtres d'hier et tuteurs de l'heure. Qu'ils se contentent d'une formation pratique, le plus souvent manuelle, au demeurant source d'un enrichissement de bon aloi et garant de la sauvegarde des bonnes manières chez les Noirs, tant appréciées par les Blancs. Qu'ils excellent comme petits agriculteurs, menuisiers, maçons, domestiques.

À quoi la culture intellectuelle servirait-elle aux Noirs ? L'émotion n'est-elle pas nègre et la raison hellène ? L'éducateur noir de l'Alabama aurait pu être l'auteur du célèbre aphorisme, la répartition des tâches qu'il préconise le présuppose, de même qu'elle présuppose l'incapacité de l'homme noir à l'autonomie sociale.

L'exode rural des Noirs, conséquence cruelle de ce qu'on appelle le libre jeu des lois économiques, ne suscite que désapprobation attristée chez Booker T. Washington. Il est hostile aux syndicats à ses yeux facteurs de conflits, et non pas instruments de promotion des travailleurs. Indifférent à la politique, il ne s'émeut point des manœuvres qui écartent ses frères des bureaux de vote ni des lynchages dont le nom-

bre culmine précisément à l'époque où il s'érige indûment en porte-parole des Noirs.

W.B. DuBois n'aura pas de qualificatifs trop cruels pour stigmatiser cet « incletomisme » nouveau, dénonçant chez son aîné « *l'entre-metteur entre le Nord, le Sud et les Noirs* », « *le Sudiste le plus distingué depuis Jefferson Davis* » — autant dire un zélé de la suprématie blanche, en somme un apôtre de l'évangile raciste.

Ce n'est pas un hasard si le règne de Booker T. Washington a coïncidé avec les débuts de la ségrégation, époque comparable aux trente ans de néo-colonialisme que les Africains viennent de vivre à leur tour. L'émancipation proclamée par la loi est restée théorique, les maîtres ayant par la ruse ou par la force verrouillé tous les domaines de son application naturelle. Livrés au désarroi de l'ignorance et de l'impuissance, les Noirs sont prêts à ovationner quiconque peut se faire entendre pourvu qu'il leur prodigue quelque parole de salut. Pareil aux dictateurs à partis uniques d'aujourd'hui, Booker T. Washington avait reçu des Blancs le privilège de parler haut et fort, à l'exclusion de ses rivaux voués en quelque sorte à l'exil intérieur. Il faudra attendre la Révolution Noire pour qu'un Booker T. Washington soit enfin apprécié à sa juste valeur, et que soit enfin élucidé l'irritant débat opposant le libre choix de leur devenir par les Noirs à la prétendue priorité du métissage et de la complémentarité.

Wheatley, PHILIS (vers 1753-1878)

Petite fille enlevée à l'Afrique, son destin la fait tomber, en Amérique, dans une famille riche et cul-

tivée qui s'émerveille de son intelligence et s'amuse à l'instruire. En 1779, à l'âge de dix-neuf ans, elle publie un recueil de poésies où s'exprime intensément le sens tragique de son existence privée de liberté.

*« Should you, my Lord, while you
peruse my song
Wonder from whence my love of freedom
sprung*

*Whence flow the wishes for the common
good,*

*By feeling hearts alone best understood,
I, young in life, by seeming cruel fate
Was spatch'd from Afric's fancy'd
happy seat*

*What pangs excruciating must molest,
What sorrows labor in my parent's
breast ?*

*Steel'd was that soul, and by no misery
mov'd*

*That from a father seiz'd his babe
belov'd :*

*Such such my case. And can I then but
pray*

Others may never feel tyrannic sway ? »

« Faut-il, Monseigneur, en écoutant mon chant, être étonné du lieu d'où jaillit mon amour de la liberté, d'où coule le désir du bien élémentaire, que seuls comprennent les cœurs sensibles ? Moi, dans la jeunesse de la vie, par un sort manifestement cruel, j'ai été arrachée à l'heureux séjour d'une Afrique rêvée. Quelles affreuses angoisses durent inquiéter, quels soucis étreindre le cœur de mes parents ! Une âme de fer avait celui qui, sans être ému de pitié à un père ôta son bébé bien-aimé : tel fut mon malheur. Aussi ne puis-je que prier que jamais d'autres ne puissent sentir la contrainte de la tyrannie. »

Mariée à un nègre évolué par ses bienfaiteurs, qu'embarrassait le devenir de cette créature aussi géniale qu'erratique, elle fut horriblement malheureuse, réduite aux soins du ménage, et mourut prématurément, tuée par le désespoir.

WILBERFORCE, William (1759-1833)

Contrairement à l'Américain William Lloyd Garrison, apprenti typographe à quatorze ans, l'abolitionniste anglais William Wilberforce est issu d'une aristocratie très fortunée, et son influence s'exercera plus souvent au sein des instances dirigeantes du royaume que dans les meetings populaires.

Mais chez Wilberforce, comme chez Garrison, combattre la traite et l'esclavage des Noirs répond à une exigence morale impérieuse loin des modes et contre les conventions. Comme Garrison, Wilberforce fera de cette croisade interminable l'affaire de toute sa vie, remportant à titre posthume sa plus éclatante victoire, l'adoption en 1833 par le Parlement anglais de la loi abolissant l'esclavage.

WRIGHT, Richard (1908-1960)

Né dans le Mississippi, État raciste par excellence, Richard Wright réside depuis treize ans à Paris, dont il est devenu la coqueluche, quand il meurt, symbole éloquent d'un itinéraire tourmenté. Celui qui avait été l'écrivain noir le plus célèbre, avait aussi incarné la révolte de l'intellectuel afro-américain, sa quête éperdue d'un humanisme transcendant la barrière de couleur.

L'œuvre romanesque de Richard Wright, un peu oubliée aujourd'hui, et en particulier *L'enfant du pays* (*Native son*), *L'enfant noir* (*Black Boy*), *les fils de l'Oncle Tom* (*Uncle Tom's children*), vaut surtout par le tableau saisissant de la condition du Noir livré aux préjugés, à l'exploitation, à la ségrégation, et surtout au désespoir de sa propre impuissance à inventer les armes de sa

libération. Au Thomas Bigger de sa fiction, comme trente ans plus tard aux Frères de Soledad, l'Amérique n'offrait que l'horizon bouché des lynchages, du chômage, de la faim, des ghettos, de la négation des droits civiques. Sur ce paysage de cauchemar, le romancier venu du Sud jette un regard à la fois impitoyable et prophétique.

Comme la plupart des grands créateurs, Richard Wright a malheureusement fini par se heurter à l'incompréhension des siens : la frivole bourgeoisie noire américaine,

non contente de lui faire grief de son exil comme d'une désertion, n'a-t-elle pas contesté ses prédictions qu'elle accusait d'excès de pessimisme ? Selon elle, le problème noir était en cours de résorption graduelle et pacifique ; et si Richard Wright dramatisait, c'est tout simplement parce qu'il avait perdu tout contact avec son peuple.

C'est pourtant à la clairvoyance de l'exilé que *Black Muslims*, *Freedom riders*, *Black Panthers*, *Black Power* allaient bientôt donner raison.

Y

YOUNG, Lester dit The Prez (1909-1959)

Comme Charlie Parker, Lester Young est l'objet d'une idolâtrie unanime chez les professionnels du jazz, à l'exception de feu Hugues Panassié, le célèbre critique français, qui le trouvait surfait. L'amateur ordinaire est vite conquis, en écoutant simplement le saxophoniste noir, par exemple dans l'enregistrement bien connu intitulé « *These foolish things* », où le long solo improvisé par le musicien est comme un condensé de la tragédie que fut son existence.

Même le tout venant peut reconnaître le style de Lester Young dès les premières phrases d'un chorus, à la charge de souffrance, de révolte ravalée, de renonciation désespérée, de funeste prémonition qui oppresse son chant. Personnalité énigmatique, dont la légende se fait plus radieuse à mesure que le temps s'écoule, Lester Young, saxophoniste ténor, fut longtemps le soliste fétiche, mais en même temps controversé, du grand orchestre de Count Basie. Il incarne dans l'histoire du jazz, avec Billie Halliday, sa partenaire chez le Count, et son cadet Charlie Parker, le mythe de l'artiste maudit ; cette image n'a sans doute jamais plus heureusement défini le destin d'un artiste, avec tout ce qu'elle suggère à la fois de génie et de souffrance associés.

Les spécialistes n'ont pas fini de dire leur émerveillement à découvrir la révolution sous-jacente à cette esthétique en rupture radicale avec

l'école alors régnante de Coleman Hawkins : une sonorité gracile, sans vibrato, non pas charnue et trémulante, un jeu hors temps et pourtant très swinguant au lieu de la cadence rigide de son aîné, une inspiration très libre dans l'improvisation, pour ainsi dire impressionniste, au lieu de la traditionnelle paraphrase du thème, autant de traits qui allaient faire de ce musicien, pourtant formé à Kansas City dans le culte de l'orthodoxie et du blues, le précurseur des iconoclastes du *be-bop*.

Pour le modeste amateur peu accessible à cette savante microscopie, la musique de Lester jeune, par exemple dans *Blue Lester*, mais plus particulièrement dans *Lady be good* et *Shoe-shine boy*, enregistrés en 1936, révèle une réminiscence foisonnante et en même temps cohérente de la berceuse africaine, miraculeusement transmise de génération en génération à travers plantations et ghettos par les grand-mères noires encore pantelantes de la déchirure de l'exil ou de la nostalgie de la liberté. C'est un message d'optimisme malgré tout, où le jeune artiste dit son espoir de surmonter un destin abominable.

Le très fameux *These foolish things* condense l'inspiration de Lester Young mûri par l'expérience d'une vie douloureuse ; c'est une musique déchirante, pathétique où la sérénité du moraliste désenchanté des passions et des illusions le dispute à la colère mal refrénée des humiliations et des frustrations. C'est ce qui l'a fait comparer non sans raison au grand poète français

Charles Baudelaire auquel l'apparente une affinité encore plus frappante.

Comme son prédécesseur en romantisme des profondeurs, cet artiste noir connut lui aussi l'enfer de la désespérance existentielle. Incapable de maîtriser l'argent et ses effets pervers, il a survécu au jour le jour avant de mourir presque aussi démuné qu'un clochard dans une misérable chambre d'hôtel de Harlem, lui qui avait connu une pé-

riode de prospérité. Comme Baudelaire, Lester fut toute sa vie en butte à la malignité des médiocres, dont l'impuissance ne sait trouver de revanche que dans la persécution du génie rayonnant.

Sacré le meilleur par ses confrères, les plus jeunes surtout, que sa musique fascinait, Lester Young avait été surnommé par eux *The President* (en abrégé *The Prez*). Ce sobriquet lui allait, dit-on, à merveille.

Z

Zimbabwe (ancienne Rhodésie)

Pays d'Afrique australe limité par l'Union Sud-Africaine, le Mozambique, la Zambie et le Botswana, le Zimbabwe a été gouverné de 1965 à 1980 par une minorité blanche ségrégationniste qui avait rompu avec la métropole britannique, sous la férule du Premier ministre Ian Smith. Il reçut son nom africain en avril 1980 lorsque la majorité noire prit enfin le pouvoir. Elle avait dû mener une très difficile guérilla qui dura plus de dix ans, sous la direction politique de Robert Mugabé, leader des Shonas largement majoritaires, et de Joshua Nkomo, chef des Ndébélé.

La victoire militaire de guérilleros noirs démunis sur une minorité blanche intransigeante, outrancièrement arrogante, eut un profond retentissement à travers l'Afrique et dans toutes les communautés noires du monde. Le Zimbabwe est dirigé par une équipe qui se réclame du marxisme ; il semble s'acheminer vers le parti unique.

Le pays est malheureusement déchiré par la dramatique rivalité de ses deux grands leaders, Robert Mugabé et Joshua Nkomo, chacun à la tête de son ethnie qui s'identifie à son héros en dehors de toute considération idéologique.

Zimbabwe (Ruines du)

Restes de gigantesques édifices en pierre d'une technique assurée,

les très célèbres ruines du Zimbabwe occupent un site grandiose au centre de la république actuelle du Zimbabwe, à quelque deux cents kilomètres au sud de Harare.

À l'époque de la découverte de ces ruines, au XIX^e siècle, c'était une conviction ordinaire qu'il n'existait point d'exemple d'un tel ouvrage dans une civilisation noire. Les archéologues s'évertuèrent donc, à coups d'hypothèses parfois extravagantes, à en attribuer la paternité aux Phéniciens.

Il aura fallu un siècle de polémiques, pas toujours exemptes de terrorisme de la part des racistes, pour que de véritables savants, blancs il est vrai eux aussi, dont l'un était originaire d'Afrique du Sud, réussissent enfin à faire reconnaître dans ces ruines les vestiges de l'empire du Monomotapa, dont l'apogée se situe au XV^e siècle de notre ère.

La longue controverse suscitée par les ruines du Zimbabwe est une excellente illustration, s'il en fallait une, des ravages que le préjugé racial peut exercer dans l'esprit des savants, principalement lorsque leur représentation traditionnelle de l'homme noir est en jeu.

Zoulous (ou Zulus)

Peuple bantou d'Afrique australe, appartenant à la branche dite des Nguni septentrionaux, les Zoulous étaient installés sur le territoire de ce qui est aujourd'hui la province du Natal. Les Zoulous ont été

rendus célèbres par le seul empereur de leur histoire, Chaka, dont le génie militaire égala celui d'un Alexandre le Grand, ainsi que, dans une moindre mesure, par leur san-

glante déroute, à *Blood River*, en 1838, sous le commandement de Dingaan, le frère félon de Chaka, face aux Boers commandés par Andriès Prétorius.

A

ABERNATHY, Ralph
 Abomey (V. Art nègre)
 Abolitionnisme
 ABRAHAMS, Peter
 Acculturation
 ACHEBE, Chinua
 Adoua
 Afrikaans (V. Langues africaines)
 Afrikaners (V. Boers)
 Afrique anglophone, Afrique franco-
 phone, Afrique lusophone
 Afrique équatoriale française
 Afrique occidentale française
 Agni (V. Art nègre)
 AHIDJO, Ahmadou
 Akans (V. Art nègre)
 AMADO, Jorge
 Ame noire
 American colonization society
 AMIN DADA
 ANC
 Animisme
 Anthropologie
 Anthropométrie (V. Anthropologie)
 Anthropophagie
 Aouzou (Bande d')
 Apartheid
 ARMSTRONG, Louis
 Art nègre
 Arusha (Déclaration)
 Ashanti (V. Art nègre)
 Asiento
 Assemblée Nationale
 Assimilation
 Assistance technique
 Atlantide (V. Frobenius)
 Autant en emporte le vent
 Authenticité (V. Mobutu)
 Autocratie
 Awolowo Obafemi
 Azandes (V. Evans-Pritchard)
 Azikiwe Nnandi

B

BALDWIN, James
 BALLAGAS, Emilio (V. Négrisme)
 BALEWA, Tafawa
 Bamiléké
 Bamouns (V. Njoya)
 Bandoeng (Conférence de)
 Bantou (V. Langues africaines)
 Bantoustans
 Bao-daïsme
 Basie Count
 BEAMON, Bob
 Be-Bop
 BEECHER-STOWE, Harriet
 BEHANZIN
 Bénin
 Berlin (Conférence de)
 Biafra (Guerre du)
 BIASSOU (V. Toussaint Louverture)
 BIKO, Steve
 Black Consciousness
 Black muslims
 Black Power
 Black panthers (V. Black Power)
 BLAKEY, Art
 Blood river
 Blues
 Boers
 BOGANDA, Barthélémy
 BOKASSA, Jean-Bedel
 BONAPARTE, Napoléon
 Boschimans
 BOUKMAN (V. Toussaint Louver-
 ture)
 BRAZZA, Pierre Savorgnan de
 BRAZZAVILLE (Conférence de)
 Brésil (Les Noirs au)
 BROWN, John
 Bug-Jargal
 Bujumbura (Sommet de) (V. Car-
 refour du Développement)
 BUMBRY, Grace

BUNCHE, Ralph
Bushmen, (V. Boschimans)

C

CABRAL, Amilcar
Cameroun
CANDOMBLE (V. Amado Jorge)
Cape Coloured (V. Métis du Cap)
CARMICHAEL, Stokely (V. Black Power)
CARPENTIER, Alejo (V. Négrisme)
Carrefour du Développement
Case de l'Oncle Tom (La)
Censure
Centrafrique (V. Bokassa)
CÉSAIRE
Chaka
CHARLES Ray (V. Blues)
CHRISTIAN, Charlie
CHISTOPHE (V. Toussaint Louverture)
Cinéma africain
Civilisation égyptienne
CLAY, Cassius
Circoncision (V. Mutilations sexuelles)
Clan (V. Tribu)
Code noir
Colonialisme
COLTRANE, John
Commonwealth
Communauté française
Congo (Voyage au)
Congo belge
Coopération franco-africaine
Corruption
Créole (V. Langues africaines)
Criola (V. Langues africaines)
Cuba

D

DAN FODIO, Ousmane
DAVIS, Angela
DAVIS, Jefferson
DAVIS, Miles
Déchets toxiques
Décolonisation
De GAULLE
De l'esclavage des nègres

DELAFOSSÉ, Maurice (V. Ame
noire, Equilbecq)

Démocratie
Départementalisation
DESSALINES
Dette africaine
DINGAAN
DIOP, Alioune
DIOP, Cheikh Anta
DIOUF, Abdou
Dippermouth Blues
DJAHIZ
DOUGLASS, Frédéric
DuBOIS, W.E.B.
DUKE ELLINGTON
DUMAS, Alexandre
DUVALIER, François

E

Ebony
ÉBOUÉ, Félix
Égypte (V. Civilisation égyptienne)
Empire français
Engels (V. Anthropologie)
EQUILBECQ, François-Victor
Esclavage
États de la ligne du front
Ethnologie
Étudiant noir (L') (V. Senghor)
EVANS PRITCHARD, Edward-Evan
Excision (V. Mutilations sexuelles)

F

Fanagalo (V. Langues africaines)
FANON, Frantz
Father Divine (V. Black Muslims)
FAVELAS (V. Brésil)
FEANF
Fétiche ; Fétichisme
FNLA
FIRMIN, Anténor
FITZGERALD, Ella
FOCCART, Jacques
Folklore
Francophonie
Free-Jazz
Frelimo
Frobenius

G

GARRISON, William Lloyd
GARVEY, Marcus
Gaston Deffere (Loi-cadre)
Ghana (Empire du)
GIDE, André (V. Congo)
GILLESPIE, Dizzie
GOBINEAU, Arthur (Comte de)
Golds-Coast
Gorée
GOWON, Yakubu
Greffe d'organes humains (V. Anthropophagie)
GRÉGOIRE, Abbé Henri
GRENARD (V. Matswa)
GRIAULE (V. Art nègre)
Group Areas Act (V. Apartheid)
GRUNITZKY, Nicolas
GUILLEN Nicolas
GUIRAO, Ramon (V. Négrisme)

H

HAILÉ SÉLASSIÉ
Haïti
HAMPTON, Lionel
HANDY, William
Harlem
Harratine
HAWKINS, Coleman
HENDRIX, Jimmy (V. Blues)
HERSKOVITS, Melville J.
HINES, Jim
HOLDEN, Roberto (Voir FNLA)
HOLIDAY, Billie
HOUMFO (V. Vaudou)
HOUNGAN (V. Vaudou)
Hottentots
HOUPHOUËT-BOIGNY, Félix
HUGHES, Langston
Hutus et tutsis

I

IFE (V. Art nègre)
Immorality Amendment Act (V. Apartheid)
Indigenat

Indigénisme (V. Price-Mars J. ; Roumain J.)
Infibulation (V. Mutilations sexuelles)
Inkhata
IRONSI, Général

J

JACKSON, Jesse
JACKSON, Mahalia
Jamestown
Jazz
Jazz Singer (The)
JEAN-FRANÇOIS (V. Toussaint Louverture)
Jim CROW

K

Kamerun (V. Cameroun)
KASAVUBU, Joseph
Katanga (V. Congo belge)
KEITA, Modibo
KENYATTA, Jomo
KHOI-KHOIN, KHOISAN
(V. Hottentots)
Kikuyu
KIMATHI, Dedan
KIMBANGU, Simon
KING, Martin-Luther
Ku Klux Klan
Kwa (V. Langues africaines)

L

LABAT P., Jean-Baptiste
Langues africaines
LECLERC (V. Toussaint Louverture)
LEIRIS, Michel
Léopoldville
LeROI, Jones
LEVY-BRUHL (V. Anthropologie)
LEVI-STRAUSS (V. Anthropologie)
Lignage (V. Tribu)
Lingala (V. Langues africaines)
Littératures africaines modernes

Littérature des nègres (De la) (V.
Grégoire Abbé)
LITTLE, Malcolm
LOA (V. Vaudou)
LOBENGULA
LOUIS, Joe
LONDRES, Albert (V. Terre d'èbène)
LUMUMBA, Patrice
LUTHULI, Albert
Lynchage

M

MACAULAY, Herbert
MACHEL, Samora (V. Mondlane)
Madagascar (Massacres de)
Magie
Makandal
Makoko (V. Brazza)
MALAN, Daniel-François
Mali (Empire du)
Malinkés (V. Samory)
MALOUEF, Pierre-Victor
Mambo (V. Vaudou)
MANDELA, Nelson
MARAN, René
MARLEY, Bob
Marron
Mason and dixon line
Masque (V. Art nègre)
MATSWA, André
Mau-Mau (V. Kikuyu)
McKAY, Claude
Mémoire sur l'esclavage des nègres
(V. Malouet)
Ménélik II
Métis du Cap
Minton's Playhouse
MITTERRAND, François
MOBUTU, Joseph-Désiré
MOFOLO, Thomas (V. Chaka)
Monde (Le)
MONDLANE, Eduardo
MONK, Thelonius
Monomotapa
Monothéisme (V. Animisme)
MONTESQUIEU' (V. De l'esclavage
des nègres)
Morgan (V. Anthropologie)
MORTENOL, Héliodore

MOUMIE, Félix-Roland
Movimiento Negro (V. Brésil)
Moyen-Congo
MPHAHLELE, Ezechiel
MPLA
MULELE
Muntu (V. Tempels P. Placide)
Mutilations sexuelles
MZILIKAZI

N

NAACP
Namibie
NATAL (V. Trek)
NDEBELES
Négrisme
NETO, Agostinho
NGUEMA, Francisco Macias
NGUGI WA THIONG'O, James
NGUNI (V. Zoulous)
Nigeria
NJOYA, Ibrahim
Nkomati (Accord de)
NKOMO, Joshua
N'KRUMAH, Kwamé
Noirs américains
NUJOMA, Sam (V. Zoulous)
Nyassaland
NYERERE, Julius
NZEOWU, Patrick

O

OCAM
OLIVER, Joe
OLYMPIO, Sylvanus
Orange (V. Trek)
Original Dixieland Jazzband
OUA
OUANDIE, Ernest (V. Cameroun)
Oubangui-Chari
Ovamboland
OWENS, Jesse

P

PAC (V.A NC)
PAIGC (V. Cabral)

PALABRE (V. Tradition)
 Panafricanisme
 PANASSIÉ, Hugues
 Panthéisme (V. Animisme)
 PARKER, Charles
 PARKS, Rosa
 Parti unique et pouvoir personnel
 Pass-Book (V. Sharpeville)
 PELÉ
 Philosophie bantoue (V. Tempels P.
 Placide)
 PIDGIN (V. Langues africaines)
 Pôle nord
 Polygamie
 Polythéisme (V. Animisme)
 POQO (V. Umhonto)
 POUCHKINE, Alexandre
 Présence africaine (V. DIOP
 Alioune)
 PRETORIUS, Andries (V. Boers)
 PRICE-MARS, Jean
 Prix Nobel

R

RACE (V. Tribu)
 RACINES
 RDA
 Reconstruction
 Renaissance nègre
 RESNAIS, Alain (V. Statues meurent aussi — les —)
 Retour du Tchad (V. Congo —
 Voyage au —)
 Revisionnisme (V.
 Sous-développement)
 RHODES, Cecil
 Rhodésie
 RIGAUD (V. Toussaint-Louverture)
 Robben Island
 ROBESON, Paul
 ROBINSON, Ray « Sugar »
 ROUCH, Jean (V. Statues meurent
 aussi — les —)
 ROUMAIN, Jacques

S

SAMEDI (Baron) (V. Vaudou)
 SAMORI

SANKARA, Thomas
 SANTERIA (V. Vaudou)
 SAVIMBI, Jonas (V. UNITA)
 SCHOELCHER, Victor
 SCHWEITZER, Albert
 Sécession (Guerre de)
 Ségrégation (V. Apartheid)
 Sékou TOURÉ
 SENGHOR, Léopold Sédar
 Services secrets
 Sharpeville
 Sida
 Sionisme
 SMITH, Bessie
 Sociologie (V. Anthropologie)
 SOBUKWE, Robert
 Soledad (Les frères de)
 SONTONAX, Léger-Félicité
 Sorcellerie ; sorcier
 Soudan français
 Soundiata (V. Mali)
 Sous-Développement
 South-Ouest Africa
 STANLEY, Henri-Morton
 Statues meurent aussi (Les)
 STYRON, William (V. Turner)
 Soweto
 SOYINKA, Wole
 Sud-Ouest Africain (V. Namibie)
 Swahili
 SWAPO
 Syncrétisme (V. Kimbangu Simon)

T

Tanganyka
 Tanzanie (V. Arusha-Déclaration)
 TATUM, Art
 TELL, Diallo
 TEMPELS, Père Placide
 Terre d'ébène
 Tontons macoutes (V. Duvalier
 Français)
 Torture (V. Anthropophagie)
 TOTEM (V. Art nègre)
 TOUSSAINT LOUVERTURE
 Tradition
 Transvaal (V. Trek)
 Trek
 Tribu (clan, lignage, race)
 TRUTH, Sejourner

TSHOMBÉ, Moïse
TUBMAN, Harriet
TUBMAN, William
TURNER
TUTSIS (V. Hutus et Tutsis)

U

Umkhonto we siswe
Um NYOBÉ, Ruben
Underground railroad
UNITA
UPC

V

Vaudou
VERWOERD, Hendrik
VESEY, Denmark (V. Turner)
Villages Ujama
VORSTER, Balthasar
Voyage au Congo (V. Congo)

W

WALLER, Thomas « Fats »
WASHINGTON, D.C.
WASHINGTON, Booker
WEATLEY, Phillis
WILBERFORCE, William
WRIGHT, Richard

X

X MALCOLM (V. Little Malcolm)

Y

YOUNG, Lester

Z

Zimbabwe
Zimbabwe (Ruines du)
Zoulous (ou Zulus)

DICTINNAIRE DE LA NEGRITUDE

Dans la perspective d'une imminente prise en charge de leur propre destin par les Africains - la faillite du néocolonialisme après trente ans d'emprise calamiteuse étant aujourd'hui consommée - les auteurs de cet ouvrage ont voulu proposer au lecteur principalement :

- une revue soigneuse sinon exhaustive des concepts familiers suscités par la problématique nègre :

- une interprétation rompant décidément avec l'ethnocentrisme judéo-chrétien des événements et des phénomènes ayant marqué l'histoire des Noirs depuis leur rencontre désastreuse avec l'Occident : la traite négrière, l'esclavage, la colonisation, le panafricanisme, l'anticolonialisme, l'apartheid, la ségrégation, le jazz, les massacres de Madagascar, les horreurs de Soweto, les littératures africaines modernes, la corruption, les dictatures, la crise de la dette, etc :

- une appréciation sans tabou ni parti pris des grandes figures apparues chez les peuples noirs d'Afrique ou de la diaspora : les Chaka, Mzilikazi, Patrice Lumumba, Kwamé N'Krumah, Ruben Um Nyobé, Nat Turner, Martin Luther King, Lester Young, Joe Louis, et combien d'autres encore non moins exaltants ; mais aussi, hélas ! les Bokassa, Idi Amin Dada et autres Ahmadou Ahidjo ...

Le Dictionnaire de la négritude a la prétention de combler la double exigence de la vulgarisation par sa simplicité d'approche et sa clarté d'expression à l'opposé des jargons, et de l'éducation par son effort de réflexion et l'élévation de ses vues .